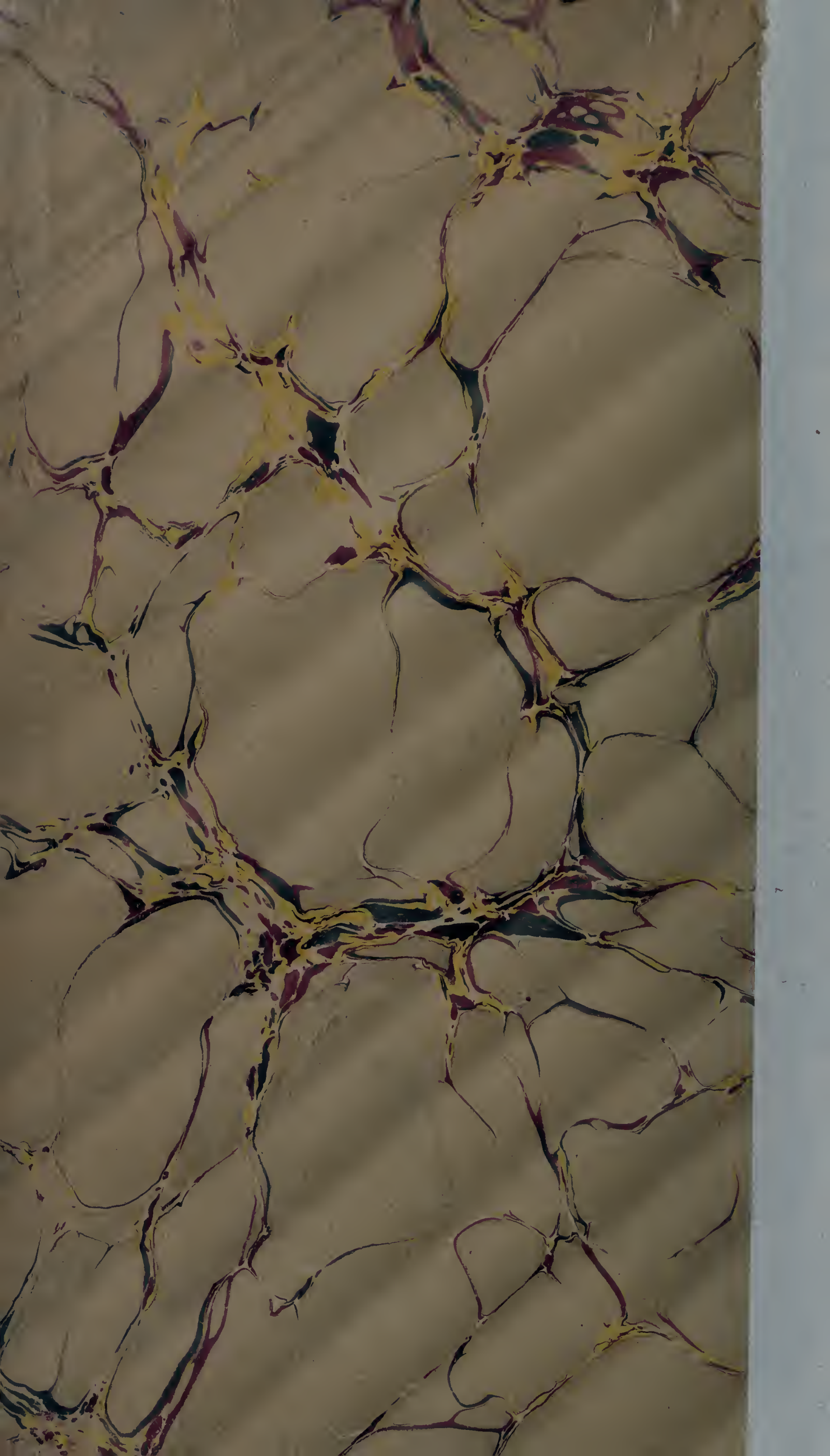


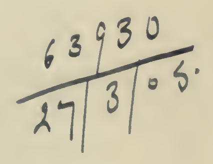




HONORÉ DE BALZAC

EDMOND BIRÉ

HONORÉ DE BALZAC



PARIS
HONORÉ CHAMPION, LIBRAIRE
9, QUAI VOLTAIRE, 9
—
1897

PRÉFACE

Dans une lettre écrite à l'occasion de son livre sur *Chateaubriand et son groupe littéraire sous l'Empire*, Sainte-Beuve disait en 1860 :

> Ne pensez-vous pas que si, par la même méthode, sans plus d'art, mais avec la même impartialité, on bâtissait sur chacun de nos grands auteurs : *Lamartine*, *Lamennais*, *Hugo*, *George Sand*, etc., deux volumes (deux volumes sur chacun) ainsi farcis et composés de détails biographiques, jugements, analyses, fragments de lettres, témoignages pour et contre, anecdotes et *ana*, on aurait toute la vérité désirable, on saurait d'origine et de fond en comble le talent, le caractère et la personne? Ce serait tout gain pour le lecteur; la part et le mérite du collecteur disparaîtraient dans le résultat.

Sainte-Beuve omettait ici sur sa liste *Honoré de Balzac :* il n'avait pas oublié, il ne devait oublier jamais la fameuse *Lettre* de la *Revue parisienne* sur *M. Sainte-Beuve à propos de Port-Royal* [1]. Le silence de l'illustre critique ne faisait point que Balzac n'eût été l'écrivain le plus extraordinaire du XIX[e] siè-

[1] *Revue parisienne* par H. de Balzac. Seconde livraison, août 1840.

cle et que son nom ne fût destiné à faire pâlir non seulement ceux de George Sand, de Lamennais et de Hugo, — mais celui même de notre admirable Lamartine. Comme eux, il a droit à ses *deux volumes.* Il y en aurait *quatre*, que pour ma part je n'y verrais aucun mal.

En 1865, en tête de son volume sur *les Romanciers*, qui s'ouvre par un chapitre sur Balzac, Barbey d'Aurevilly écrivait :

> Aujourd'hui nous ne mettons qu'un nom où il faudrait tout un livre, car il ne faut pas moins que tout un livre pour juger les facultés et l'œuvre de l'immortel auteur de *la Comédie humaine.* Or, ce livre, nous prenons l'engagement de le faire un jour [1].

Cet engagement, Barbey d'Aurevilly malheureusement est mort sans l'avoir rempli.

Le présent volume ne prétend pas à autre chose qu'à présenter un certain nombre de détails biographiques peu connus, des lettres et des document inédits, qui seront peut-être de quelque utilité pour celui qui écrira un jour la Vie de Balzac.

Le romancier a été l'objet d'études sans nombre [2]; l'histoire de chacune de ses œuvres a été faite par le vicomte de Spoelberch de Lovenjoul, et si bien faite qu'il n'y a plus à y revenir. Je n'en parlerai donc pas, ne voulant rien dire, autant que possible, qui

[1] *Les Œuvres et les Hommes au XIXe siècle*, tome IV, 1865. Amyot, éditeur.

[2] On en trouvera la liste dans l'*Histoire des œuvres de H. de Balzac*, par le vicomte de Spoelberch de Lovenjoul, seconde édition. Cette liste ne remplit pas moins de 45 pages.

ait déjà été dit ailleurs. Mais Balzac n'a pas été seulement un romancier — le plus grand qui ait jamais existé en aucun pays et en aucun siècle; — il a été aussi un historien. Non sans doute qu'il soit entré dans le détail des événements, mais il en a dessiné le cadre, il en a peint la physionomie, il en a donné la vision avec une vigueur, avec une réalité et une ressemblance qu'aucun historien de ce temps n'a égalées.

S'il a été, en un certain sens, un véritable historien, c'est qu'il était aussi un philosophe et un homme politique. Philosophe, il voulait, en toute rencontre, à propos de chaque fait et de chaque personnage, remonter aux causes et aux principes ; il s'efforçait, ainsi qu'il l'écrivait, dès 1831, à Charles de Montalembert, il s'efforçait de suivre les effets de LA PENSÉE dans la *vie*. Trop souvent, il est vrai, ses idées philosophiques étaient vagues, un peu troubles, confuses et contradictoires. Il n'en allait pas de même en politique. Là, nulle incertitude, nulle obscurité. Il voyait clair, il voyait juste, il était nettement et profondément royaliste. Victor Hugo, dans les belles années de sa jeunesse, écrivait : « L'histoire des hommes ne présente de poésie que jugée *du haut des idées monarchiques et des croyances religieuses* [1]. » Balzac, dans la maturité de l'âge et dans la plénitude du génie, disait : « J'écris à la lueur de deux vérités éternelles : *la religion*, *la monarchie*, deux nécessités que les événements contemporains pro-

[1] Préface des *Odes et Poésies diverses*, juin 1822.

clament et vers lesquelles tout écrivain de bon sens doit essayer de ramener son pays [1]. » Ce sera l'honneur de la vie de Balzac d'être toujours demeuré fidèle à cette noble profession de foi. Les révolutions ne l'ont pas vu se traîner à leur suite; il n'a pas sacrifié ses convictions à une vaine et menteuse popularité.

J'ai tenu à mettre ces choses en pleine lumière, à produire sur tous ces points des documents et des faits.

De même qu'on a jusqu'ici laissé dans l'ombre Balzac historien et Balzac royaliste, de même on s'est peu occupé de son théâtre, des pièces qu'il a écrites et de celles, en si grand nombre, tirées de ses romans et de ses nouvelles. Il m'a paru à tout le moins excessif de tenir, comme on l'a fait, pour « une quantité négligeable, » les comédies et les drames de celui qui écrivait, en 1838, à l'époque où il venait de composer l'*École des ménages :* « Il n'y a plus de possible que *le vrai* au théâtre, comme j'ai tenté de l'introduire dans le roman. »

Aussi bien, puisque avec Balzac c'est toujours au romancier qu'il faut revenir, il ressortira, si je ne me trompe, des documents et des textes qu'on va lire, que les romanciers de l'école *naturaliste* lui font injure lorsqu'ils se réclament de lui comme de leur chef. Ils sont matérialistes : Balzac était catholique. Ils sont révolutionnaires : Balzac était royaliste. Ils ont le culte de la démocratie : Balzac tenait

[1] Avant-propos de *la Comédie humaine,* 1842.

que l'établissement du système démocratique en France favoriserait puissamment l'irréligion et ouvrirait les portes toutes grandes au communisme. Entre eux et lui qu'y a-t-il donc de commun ? Bien loin d'avoir copié brutalement la nature, l'auteur d'*Eugénie Grandet* a mis de la poésie et de l'âme dans les objets immatériels eux-mêmes, dans les meubles et jusque dans les pierres. Ouvrez, par exemple, le *Cabinet des antiques*, lisez la description de l'hôtel d'Esgrignon et celle de la maison de M. du Ronceret, et pour peu que vous ayez habité la province et que vos souvenirs remontent à quelque trente ans, vous ne lirez pas ces pages sans voir aussitôt refleurir tous vos souvenirs d'enfance, sans entendre chanter, dans votre âme attendrie, toutes les poésies de votre jeunesse. Est-ce que des peintures purement *réalistes* auraient la vertu de produire sur vous un tel effet? Est-ce un *réaliste*, l'écrivain qui disait, dans une de ses lettres, cette belle et douce parole : *Quels amis que les choses, quand ces choses entourent les êtres aimés!* Est-ce un *réaliste*, le romancier qui a écrit cette phrase : « Les drames de la vie ne sont pas dans les circonstances ; ils sont dans les *sentiments*, ou, si vous le voulez, dans ce monde immense que nous devons nommer *le monde spirituel* [1]. » Dans plusieurs de ses œuvres, il s'est efforcé d'idéaliser ses personnages, et plus d'une fois il y est parvenu. « J'ai conservé, écrit-il dans sa *Lettre à M. Hippolyte Castille*, j'ai conservé *César*

[1] *Honorine*, par H. de Balzac.

Birotteau pendant six ans à l'état d'ébauche, en désespérant de pouvoir jamais intéresser qui que ce soit à la figure d'un boutiquier assez bête, assez médiocre, dont les infortunes sont vulgaires, symbolisant ce dont nous nous moquons beaucoup, le *petit commerce parisien*. Eh bien, Monsieur, dans un jour de bonheur, je me suis dit : « Il faut le *transfigurer* en en faisant l'image de la probité! » Et il m'a paru possible. » Dans le *Curé de village*, il raconte par quels moyens l'abbé Bonnet, modèle de vertu et de charité, a fait d'une population mauvaise, sans croyances, vouée aux méfaits et même au crime, une population animée du meilleur esprit, religieuse, honnête, excellente! Que nous voilà loin des Goncourt et de M. Zola, de *Germinie Lacerteux* et de *Pot-Bouille!* Théophile Gautier disait vrai, lorsqu'il écrivait en 1858 : « Balzac, que l'école réaliste semble revendiquer pour maître, *n'a aucun rapport de tendance avec elle*. »

Si ce volume offre quelque intérêt, il le doit surtout aux communications qui m'ont été faites, avec une si généreuse libéralité, par l'homme du monde qui sait le mieux son Balzac et qui, en possession de tous ses papiers, lui a déjà consacré de si curieuses et si importantes publications : J'ai nommé M. le vicomte de Spoelberch de Lovenjoul. Qu'il reçoive ici l'hommage de ma sincère gratitude!

M. Anatole Cerfberr, l'un des auteurs du *Répertoire de la Comédie humaine*, et M. Georges Monval, le savant archiviste de la Comédie française,

m'ont aussi fourni, pour mes chapitres sur le *Théâtre de Balzac* et sur la *Comédie humaine au théâtre*, de nouveaux et précieux renseignements. Sans leur utile et si dévoué concours, je n'aurais pu mener à bonne fin ce travail.

Le Grand-Conleau, 28 juillet 1896.

H. DE BALZAC

CHAPITRE PREMIER

BALZAC ET L'ACADÉMIE FRANÇAISE

M. d'Haussonville et M. Camille Doucet. — Une visite académique. — Le fauteuil de Bonald et le fauteuil de Campenon. — *Propos de table de Victor Hugo.* — Comment Balzac obtint jusqu'à deux voix! — Un mot de Sainte-Beuve. — Du prix d'éloquence fondé par *le grand Balzac.* — Le vrai quarante et unième fauteuil.

M. d'Haussonville, le 11 février 1875, dans sa réponse au discours de réception de M. Alexandre Dumas fils, crut devoir défendre l'Académie contre le reproche d'avoir repoussé et Dumas père et Balzac.

Nos règlements, dit-il, dont vous avez reconnu la sagesse, puisque vous vous y êtes soumis, nous interdisent d'apporter nos suffrages à quiconque n'a pas témoigné par écrit le désir de nous appartenir. Votre illustre père les aurait sans doute obtenus s'il les avait demandés. A *l'exemple de Balzac*, de Béranger, de Lamennais et de tant d'autres, pour ne parler que des morts, il a préféré demeurer ce que vous appelez quelque part un académicien du dehors.

La vérité, pour nous en tenir à Balzac, c'est que l'auteur de la COMÉDIE HUMAINE s'était présenté plusieurs fois, *se soumettant aux règlements et témoignant par écrit* de son *désir d'appartenir* à l'illustre compagnie.

Mieux informé que M. d'Haussonville, le secrétaire perpétuel, M. Camille Doucet, s'est bien gardé de dire, quand il a eu à parler de Balzac, que celui-ci n'avait jamais frappé à la porte de l'Académie. Voici comment il s'exprimait, dans la séance du 25 novembre 1886, en annonçant que l'Académie proposait pour sujet du concours d'éloquence une *Étude sur l'Œuvre d'Honoré de Balzac :* « Comme de Beaumarchais, comme de beaucoup d'autres, on a pu dire de Balzac que sa gloire manquait à celle de l'Académie. C'est bien le cas d'accuser la mort! *La porte qu'elle a fermée ne demandait plus vraiment qu'à s'ouvrir tout à fait devant l'immortel auteur de la* COMÉDIE HUMAINE [1]. »

Deux ans plus tard, dans son *Rapport sur les concours de l'année 1888*, M. Camille Doucet faisait allusion, en ces termes, au désir de Balzac d'être de l'Académie et aux démarches qu'il avait faites pour y entrer :

> S'il ne faut pas mourir trop tard, il faut aussi prendre garde de mourir trop tôt. Parfois alors passée pour les uns, l'heure de la justice n'est pas encore venue pour les autres. Voilà, Messieurs, comment Balzac *s'est arrêté sur le seuil de l'Académie*, dont *la porte déjà entr'ouverte ne demandait plus qu'à s'ouvrir tout à fait devant l'illustre auteur de la* COMÉDIE HUMAINE.

La mort est-elle donc seule coupable en cette affaire? Et est-il vrai que l'Académie soit aussi innocente qu'elle veut bien le dire? Il ne sera peut-être pas sans intérêt de le rechercher.

I.

Dès 1833, Balzac songeait à l'Académie. Causant un

[1] *Rapport de M. Camille Doucet, secrétaire perpétuel de l'Académie française, sur les concours de l'année 1886.*

jour, à cette époque, avec sa sœur Laure — celle qu'il appelait *Laura soror* — des vieux prosateurs français et de certains mots tombés en désuétude et qui n'avaient pas été remplacés : « Quels jolis mots! disait-il. Expriment-ils bien ce qu'ils veulent dire! Quelle grâce naïve! On ne les trouve qu'à l'enfance des langues; il faut aujourd'hui des phrases pour les remplacer. *Quand je travaillerai au Dictionnaire de l'Académie* [1] !.... »

En 1839, il estime qu'au risque de n'être pas élu, il a le droit de se présenter et que tout au moins le moment est venu pour lui de prendre date. Il n'a que trente-neuf ans, mais il a déjà publié vingt chefs-d'œuvre, parmi lesquels les *Scènes de la vie privée* et *de la vie de province*, *Eugénie Grandet*, *le Médecin de campagne*, *le Père Goriot*, *la Recherche de l'absolu* et *César Birotteau*. Son seul tort, dès ce moment, est d'avoir un trop gros bagage. Les Quarante n'aiment pas qu'on leur arrive avec quarante volumes.

Il s'agissait de remplacer Michaud, l'historien des *Croisades* et le directeur de *la Quotidienne*. Les candidats au fauteuil étaient Berryer, Casimir Bonjour et Vatout. Prêt à s'effacer, s'il le fallait, devant Berryer, Balzac crut qu'il pouvait, sans trop de présomption, se mesurer avec MM. Vatout et Casimir Bonjour. Il résolut donc de tâter le terrain et commença ses visites. Alphonse Karr en parle dans les *Guêpes* de décembre 1839, et raconte ainsi la visite de l'auteur du *Médecin de campagne* à M. Alexandre Duval, un des doyens de l'Académie :

Selon toutes les apparences, M. Bonjour sera élu. Il s'agit bien plus de n'avoir pas fait certaines choses que d'en

[1] *Balzac, sa vie et ses œuvres*, par Mme Laure Surville (née de Balzac), p. 145.

avoir fait certaines autres.... M. de Balzac est allé voir M. Alexandre Duval, qui lui a dit, en montrant son lit :

— Monsieur, voilà un lit où je vais bientôt mourir.

— Je vous crois encore bien des années d'existence, Monsieur, a répondu l'auteur de la *Physiologie du mariage*, et la preuve, c'est que je viens vous demander votre voix. Je ne serai pas nommé cette fois-ci ni l'autre. D'après toutes les probabilités, il n'y aura pas d'extinction avant trois ans ; c'est donc pour dans six ans au plus tôt que je compte sur vous.

Sur ces entrefaites, Victor Hugo, qui avait déjà échoué une première fois en 1836, se décida à se présenter. Balzac n'hésita pas : il se retira devant l'auteur des *Feuilles d'automne* et de *Notre-Dame de Paris*, ce qui lui permettra d'écrire dix ans plus tard, à son ami Laurent Jan : « L'Académie m'a préféré M. de Noailles. Il est, sans doute, meilleur écrivain que moi ; mais je suis meilleur gentilhomme que lui, car *je me suis retiré devant la candidature de Victor Hugo* [1]. »

Balzac est de ceux dont la parole se suffit à elle-même. Son affirmation est, du reste, confirmée ici par une lettre inédite de Victor Hugo que j'ai en ce moment sous les yeux et qui porte en tête ce mot : *confidentielle :*

Puisque vous désirez l'apprendre par moi, je m'empresse de vous faire savoir que, depuis l'autre soir, les choses ont tourné de la façon la plus honorable et que ma candidature en résulte tout naturellement. Je me présente donc, mais, par grâce, croyez-moi, ne vous retirez pas. Vous savez ce que je vous ai dit à ce sujet.

Mille bonnes amitiés.

VICTOR H.

L'auteur des *Scènes de la vie privée* n'était pas seulement un homme de génie ; c'était aussi un bon garçon. Il se retira. Son désistement n'assura point d'ailleurs le

[1] *Correspondance de H. de Balzac*, t. II, p. 372.

succès de Hugo. Il y eut, le 19 décembre 1839, sept tours de scrutin sans résultat. Au septième, Berryer réunit 10 voix; Casimir Bonjour, 8; Victor Hugo, 7; 8 bulletins blancs. L'élection fut renvoyée à deux mois. Le 20 février 1840, M. Flourens l'emporta, au quatrième tour, par 17 voix contre 12 données à Victor Hugo; le même jour le poète essuyait une seconde défaite; il était battu par le comte Molé. Il ne devait être nommé que le 7 janvier 1841, par 17 voix contre 15 accordées à M. Ancelot.

La veille du jour fixé par l'Académie pour la réception de Victor Hugo, Balzac lui adressa le billet suivant :

1er juin 1841.

Mon cher Hugo,

Si vous m'avez mis de côté les deux billets que je vous ai demandés, et que je suis allé chercher déjà deux fois sans avoir pu vous rencontrer, ayez la complaisance de les remettre sous enveloppe au porteur, ou envoyez-les moi, par la poste, rue des Martyrs, 47. — Sinon, *que le diable emporte l'Académie et ses habits verts !*

Mes adorations et mille amitiés [1].

La réponse de Victor Hugo ne se fit pas attendre :

Mais, hélas! cher poète, je n'ai plus un seul billet, plus un seul et depuis plus de quinze jours! Le jour où vous serez reçu, il faudra s'y prendre six mois d'avance. Comment venez-vous si tard? Je sais bien que vous ne comptez pas avec le temps, parce qu'il est à vous et qu'il ne peut rien sur vous, mais je n'en suis pas moins désolé. Soyez donc de l'Académie, pour entrer comme bon vous semblera! Si j'avais su où vous écrire, je vous aurais épargné hier un dérangement.

A vous de tout cœur. Je puis tout vous donner, et je vous donne tout, excepté un billet.

Votre ami,

VICTOR [2].

[1] *Correspondance de H. de Balzac*, t. II, p. 19.
[2] Cette seconde lettre de Hugo est également inédite.

Ce pauvre Balzac s'était effacé pour assurer à Hugo un fauteuil, et Hugo ne lui donnait pas même un strapontin !

II.

Du 2 juin 1841 au 24 février 1848, il ne se produisit pas moins de quatorze vacances à l'Académie française, qui perdit successivement MM. de Bonald, Lacuée de Cessac, Frayssinous, Roger, Alexandre Duval, Campenon, Casimir Delavigne, Charles Nodier, Soumet, Étienne, Royer-Collard, de Jouy, Alexandre Guiraud, Ballanche. Ils furent remplacés par MM. Ancelot, de Tocqueville, Pasquier, Patin, Ballanche, Saint-Marc Girardin, Sainte-Beuve, Prosper Mérimée, Vitet, Alfred de Vigny, Charles de Rémusat, Empis, J.-J. Ampère et Vatout.

De 1839 à 1848, Balzac avait singulièrement ajouté aux titres qu'il possédait déjà lors de sa première candidature. Sans parler d'un grand nombre de nouvelles et de romans, presque tous remarquables, il avait publié, entre autres œuvres maîtresses : *Pierrette*, *Une ténébreuse affaire*, *Un ménage de garçon*, *le Curé de village*, *Ursule Mirouët*, *Honorine*, la dernière partie d'*Illusions perdues*, *l'Envers de l'histoire contemporaine*, *les Paysans*, *la Cousine Bette* et *le Cousin Pons*. N'y avait-il pas là de quoi justifier dix fois une élection académique? Balzac cependant ne fut pas nommé. Est-ce donc que, après avoir voulu se présenter en 1839, il eût, dans les années suivantes, renoncé à le faire? En aucune façon.

En 1841, précisément, il y avait lieu de pourvoir au remplacement de M. de Bonald. Or Balzac, dont Théophile Gautier a dit quelque part : « Monarchique et

catholique, il défend l'autorité, exalte la religion, prêche le devoir et n'admet le bonheur que dans le mariage et la famille [1]; » — Balzac avait la prétention, plus ou moins fondée, d'être un disciple de M. de Bonald, de donner pour base à l'édifice qu'il avait entrepris d'élever les principes mêmes de l'auteur de la *Législation primitive* et de la *Théorie du pouvoir*. On lit dans la préface qu'il a mise en tête de la première édition de la COMÉDIE HUMAINE et qui renferme l'exposé de ses idées philosophiques, politiques et littéraires :

Un écrivain doit avoir en morale et en politique des opinions arrêtées, il doit se regarder comme un instituteur des hommes; car « les hommes n'ont pas besoin d'un maître pour douter, » a dit *Bonald*. J'ai pris de bonne heure pour règle ces grandes paroles, qui sont la loi de l'écrivain monarchique.... Si la pensée est l'élément social, elle est aussi l'élément destructeur de la société. *L'enseignement, ou mieux, l'éducation par des corps religieux est donc le grand principe d'existence pour les peuples, le seul moyen de diminuer la somme du mal et d'augmenter la somme du bien dans toute société.* La pensée, principe des maux et des biens, ne peut être préparée, domptée, dirigée que par la religion.... *Le catholicisme et la royauté sont deux principes jumeaux*.... J'écris à la lueur de deux vérités éternelles : *la religion, la monarchie, deux nécessités que les événements contemporains proclament*, et vers lesquelles tout écrivain de bon sens doit essayer de ramener notre pays.... Au risque d'être regardé comme un esprit rétrograde, je me range du côté de Bossuet et de *Bonald*, au lieu d'aller avec les novateurs modernes....

Telles sont les idées que Balzac eût tenu à honneur de proclamer, en prenant séance à l'Académie ; et où cet exposé de principes eût-il été mieux à sa place que dans un éloge du vicomte de Bonald? Il songea donc,

[1] Théophile Gautier, *Portraits contemporains*, p. 130.

à ce moment, à poser sa candidature, et il s'en ouvrit d'abord à Victor Hugo. L'entrevue eut lieu aux Jardies. Léon Gozlan, qui était présent, nous en a conservé le souvenir :

Nous nous levâmes, dit-il, pour aller prendre le café sur la terrasse et respirer l'air lumineux et doux d'une belle journée. On causa encore environ une heure autour des tasses, heure charmante et sérieuse, où il fut d'abord question entre Victor Hugo et Balzac de l'Académie française. En ce moment, il y avait une vacance à l'Institut. *Hugo promit peu ;* Balzac n'espérait pas grand'chose. Il n'était pas en faveur — l'a-t-il jamais été ? — sous la coupole du palais Mazarin [1]....

Singulièrement refroidi par la tiédeur de Victor Hugo, Balzac jugea inutile d'aller au-devant d'un échec certain : il ne se présenta pas. M. Ancelot fut élu ; ses concurrents étaient Alexis de Tocqueville, M. de Kératry et M. Vatout.

Cette année 1841 avait été, pour Balzac, une année d'une fécondité prodigieuse. Il n'avait pas fait paraître moins de douze volumes : *Une ténébreuse affaire* (2 vol.) ; *Un ménage de garçon* (2 vol.) ; *le Martyr calviniste* (1 vol.) ; *le Curé de Village* (2 vol.) ; *Ursule Mirouët* (2 vol.) ; *Mémoires de deux jeunes mariées* (2 vol.) ; *la Fausse maîtresse ; Voyage d'un lion d'Afrique à Paris* ; *Physiologie de l'employé* (1 vol.).

Deux ans plus tard, en 1843, il publiait en six mois, de mars à septembre : *Honorine* (2 vol.) ; *Monographie de la presse parisienne*, — une merveille d'esprit, pour le dire en passant — (1 vol.) ; *la Muse du département* (1 vol.) ; la seconde partie de *Splendeurs et misères des courtisanes* (1 vol.) ; la troisième partie des *Illusions*

[1] *Balzac chez lui*, par Léon Gozlan.

perdues (1 vol.); la première partie de l'*Envers de l'histoire contemporaine* (1 vol.); soit 7 volumes, sans préjudice d'un drame en cinq actes, *Paméla Giraud*, représenté, le 26 septembre, au théâtre de la Gaîté.

Un galant homme, qui avait été nommé à l'Académie, en 1813, pour avoir fait deux petits poèmes, *la Maison des champs* et *l'Enfant prodigue*, M. Vincent Campenon, mourut le 24 novembre 1843. Il parut à Balzac qu'il pouvait sans trop d'immodestie briguer sa succession. Les deux patrons de sa candidature étaient Charles Nodier et Victor Hugo. Hélas ! le pauvre grand homme était bientôt réduit à écrire à Nodier la lettre suivante :

1844.

Mon bon Nodier,

Je sais aujourd'hui trop sûrement que ma situation de fortune est une des raisons qui me sont opposées à l'Académie, pour ne pas vous prier avec une profonde douleur de disposer de votre influence autrement qu'en ma faveur.

Si je ne puis parvenir à l'Académie à cause de la plus honorable des pauvretés, je ne me présenterai jamais aux jours où la prospérité m'accordera ses faveurs. J'écris en ce sens à notre ami Victor Hugo, qui s'intéresse à moi.

Dieu vous donne la santé, mon bon Nodier [1].

Si Balzac ne posa pas sa candidature, en 1844, pour remplacer M. Campenon, il se tint également à l'écart, l'année suivante, lorsqu'il s'agit de remplacer Royer-Collard. Ce dernier mourut le 4 septembre 1845. Le 9 septembre, Balzac écrit à Mme Hanska :

Royer-Collard est mort. C'était l'*endroit* de Sieyès.

En me promenant hier, je suis allé à deux heures chez Mme de Girardin ; j'ai fait la route à pied, et suis revenu à pied. Elle m'a dit à plusieurs reprises qu'il fallait me présenter à l'Académie, quoiqu'on veuille, cette fois, y mettre Rémusat, qui n'a pas beaucoup de titres ; mais, soyez tran-

[1] *Correspondance de H. Balzac*, t. II, p. 77.

quille, je sais que vous en seriez contrariée, et vous pouvez être assurée qu'en ceci, comme en tout le reste, je ne ferai jamais que votre volonté [1]....

S'il en fallait croire Victor Hugo, Balzac se serait présenté, à la fin de 1847, en remplacement de Ballanche. Voici le récit du poète. M. Richard Lesclide, qui l'avait noté sur ses tablettes, le jour même où il fut fait devant lui, le publia, le 8 mars 1877, sous ce titre :

COMMENT HONORÉ DE BALZAC EUT DEUX VOIX
quand il se présenta à l'Académie française.
(Récit du 2 mars 1877.)

« *Je passais en voiture dans la rue du Faubourg-Saint-Honoré, quand, devant l'église, j'aperçus M. de Balzac qui me faisait signe d'arrêter.* Je voulus descendre, il m'en empêcha et me dit en me prenant la main :

« — Je voulais aller vous voir. Vous savez que je me porte à l'Académie ?

« — Non.

« — Eh bien, je vous le dis. Qu'en pensez-vous ?

« — Je pense que vous arriverez trop tard. Vous n'aurez que ma voix.

« — C'est surtout votre voix que je veux.

« — Etes-vous tout à fait décidé ?

« — Tout à fait. »

« Balzac me quitta. L'élection était déjà à peu près convenue ; des noms très littéraires s'étaient ralliés, pour des motifs politiques, à la candidature de *M. Vatout.* J'essayai de faire de la propagande pour Balzac ; je me heurtai à des idées arrêtées et n'obtins aucun succès. J'étais contrarié de voir un homme comme Balzac réduit à une seule voix, et songeais que, si j'en obtenais une seconde, je créerais dans son esprit un doute favorable pour chacun de mes collègues. Comment conquérir cette voix ?

« Le jour de l'élection, j'étais assis auprès de l'excellent Pongerville, le meilleur des hommes ; je lui demandai à brûle-pourpoint :

[1] *Correspondance de H. Balzac*, t. II, p. 149.

« — Pour qui votez-vous ?
« — Pour *Vatout*, comme vous savez.
« — Je le sais si peu que je viens vous demander votre voix pour Balzac.
« — Impossible.
« — Pourquoi cela ?
« — Parce que voilà mon bulletin tout préparé. Voyez : VATOUT.
« — Oh ! cela ne fait rien.
« Et sur deux carrés de papier, de ma plus belle écriture, j'écrivis : BALZAC.
« — Eh bien ? me dit Pongerville.
« — Eh bien, vous allez voir.
« L'huissier qui recueillait les votes s'approcha de nous, je lui remis un des bulletins que j'avais préparés. Pongerville tendit à son tour la main pour jeter *Vatout* dans l'urne, mais une tape amicale que je lui donnai sur les doigts fit tomber son papier à terre. Il le regarda, parut indécis, et, comme je lui offrais le second bulletin, sur lequel était écrit le nom de Balzac, il sourit, le prit et le donna de bonne grâce.
« Et voilà comment Honoré de Balzac eut deux voix au dépouillement du scrutin de l'Académie [1]. »

L'histoire est amusante, mais c'est un conte. L'élection de M. Vatout, bibliothécaire du roi Louis-Philippe, a eu lieu le 6 janvier 1848. Balzac, ce jour-là, n'a pas eu une seule voix, par l'excellente raison qu'il n'était pas candidat. Il n'y eut qu'un tour de scrutin, et les suffrages se répartirent de la façon suivante entre les cinq candidats : M. Vatout, Alexis de Saint-Priest, Gustave de Beaumont, Philarète Chasles et Alfred de Musset :

Vatout	18
A. de Saint-Priest . .	7

[1] *Propos de table de Victor Hugo*, recueillis par Richard Lesclide, p. 243. Ce récit a été publié deux fois du vivant même de Victor Hugo.

G. de Beaumont. . .	5
Philarète Chasles . .	2
Alfred de Musset . .	2

Dira-t-on que le fond de l'anecdote est exact; que Victor Hugo s'est seulement trompé de date et qu'il a voulu parler, non de l'élection de M. Vatout (6 janvier 1848), mais de celle de M. de Saint-Priest, successeur de Vatout, qui eut lieu le 18 janvier 1849, et lors de laquelle Balzac obtint, en effet, 2 voix? L'explication ne saurait être admise. En janvier 1849, Victor Hugo n'a pas pu rencontrer Balzac à Paris, *dans la rue du faubourg Saint-Honoré, devant l'église*, attendu que Balzac était en Russie depuis le mois de septembre 1848, et ne devait en revenir qu'au mois de mai 1850.

III.

Au mois de janvier 1849, deux élections eurent lieu coup sur coup, le 11 janvier pour le remplacement de Chateaubriand, le 18 pour le remplacement de M. Vatout. Balzac, cette fois, se présentait pour les deux fauteuils. Il avait écrit la lettre exigée par les règlements et elle avait été lue dans la séance du 5 octobre 1848; quant aux visites, il ne pouvait les faire, étant en ce moment à Wierszchownia, au fond de l'Ukraine. M. Vacquerie, qui soutenait sa candidature dans l'*Événement*, avec une ardeur extrême, disait à ce propos :

A l'heure qu'il est, Balzac est en Russie; comment veut-on qu'il fasse les visites? Il ne sera pas de l'Académie parce qu'il n'aura pas été à Paris? Et, lorsque l'avenir dira : Il a fait *Splendeurs et misères des courtisanes*, *le Père Goriot*, *les Parents pauvres* et *les Treize*, l'Académie répondra : Oui, mais il a fait un voyage!....

Les visites que Balzac ne fait pas, ses livres les ont faites.
Il ne se présente pas? La gloire le présente [1]!

Les antithèses de M. Vacquerie, de l'auteur de *Tragaldabas*, n'étaient pas pour servir beaucoup Balzac. On le vit bien le jour du vote. Le 11 janvier, sur 31 votants, le duc de Noailles réunit, au premier tour, 25 suffrages; Balzac eut 2 voix.

Le 18 janvier, il y eut trois tours de scrutin. Vingt-sept académiciens seulement étaient présents. Voici la distribution des voix :

Au premier tour :

A. de Saint-Priest. . . .	10
Nisard	8
Philarète Chasles. . . .	4
Saintine	3
Balzac	2

Au second tour :

A. de Saint-Priest. . . .	12
Nisard	11
Saintine	3
Balzac	1

Au troisième tour :

A. de Saint-Priest. . . .	14, élu.
Nisard	12
Saintine	1
Balzac	0

En apprenant son double échec, l'auteur de la COMÉDIE HUMAINE écrivit de Wierzschownia, à son ami Laurent-Jan [2], une lettre dont j'ai déjà donné quelques lignes, mais dont il faut reproduire ici toute la partie relative à l'Académie :

[1] L'*Événement* du 9 janvier 1849.

[2] Auteur de *Misanthropie sans repentir*.

.... Maintenant, mon cher Laurent, si tu peux savoir de source certaine quels sont les deux académiciens qui m'ont donné leur voix dans ma seconde défaite, tu me feras grand plaisir, car je veux les remercier d'ici moi-même. Mais comme plusieurs voudront être de ces deux voix, ne te trompe pas ; je veux être sûr des deux vraies voix.

L'Académie m'a préféré M. de Noailles. Il est sans doute meilleur écrivain que moi ; mais je suis meilleur gentilhomme que lui, car je me suis retiré devant la candidature de Victor Hugo. Et puis M. de Noailles est un homme rangé, et moi, j'ai des dettes, palsambleu [1] !

Après un tel échec, subi dans de telles conditions, Balzac ne pouvait plus se représenter. Il mourait d'ailleurs à quelques mois de là. Vivant, il n'avait pu être l'*un des Quarante;* mort, il passait au rang des vrais *Immortels*.

On voit, par ce qui précède, que si le comte d'Haussonville s'est trompé en affirmant que Balzac n'avait jamais posé sa candidature et n'avait voulu être qu'un *académicien du dehors*, M. Camille Doucet n'a guère été plus exact en disant, par deux fois, que *la porte de l'Académie, déjà entr'ouverte, ne demandait plus qu'à s'ouvrir tout à fait devant l'auteur de la* COMÉDIE HUMAINE. La vérité, c'est qu'après un stage de dix ans, il était arrivé à obtenir *deux voix*, — pas une de plus, — deux voix, quand M. Casimir Bonjour, dans une élection où il avait en face de lui Victor Hugo et Berryer, en avait recueilli jusqu'à neuf ! L'Académie ne voulait pas de Balzac. Il le comprit si bien que, le 9 février 1849, il écrivait à son beau-frère, M. de Surville :

Tu as bien fait pour toi d'aller chez Victor Hugo ; mais, pour moi, c'était inutile et c'eût été dangereux, SI JE N'AVAIS PAS L'INTENTION DE NE PLUS ME PRÉSENTER A L'ACADÉMIE.

[1] *Correspondance de H. de Balzac*, t. II, p. 371.

Il a parfaitement deviné que je voulais *mettre l'Académie dans son tort.*

Qu'il voulût à ce moment la *mettre dans son tort*, cela certes était bien son droit, à lui surtout qui, dans sa carrière déjà longue et si remplie, n'avait jamais médit de l'Académie. Ils sont rares les écrivains qui n'ont jamais aiguisé d'épigrammes contre elle, rares surtout de notre temps. Le mot de d'Alembert, dans la préface des *Éloges*, est plus vrai encore de nos jours qu'au XVIIIe siècle : « L'Académie française, écrivait-il en 1779, est l'objet de l'ambition secrète ou avouée de presque tous les gens de lettres, de ceux mêmes qui ont fait contre elle des épigrammes bonnes ou mauvaises, épigrammes dont elle serait privée pour son malheur, si elle était moins recherchée. » A combien de ses récipiendaires ne serait-elle pas en droit de dire, le jour de leur réception, si elle n'était pas si bonne fille, malgré son grand âge :

Et je sais que de moi tu médis l'an passé.

A Balzac elle n'eût pu reprocher rien de semblable. Il avait composé cent volumes, il avait écrit cent articles dans les journaux satiriques *la Mode*, *la Silhouette* et *la Caricature* : il n'avait pas commis une seule irrévérence contre l'illustre compagnie. Parmi les innombrables personnages de la COMÉDIE HUMAINE, je ne trouve qu'un seul académicien, le poète Canalis, député, ministre, pair de France et commandeur de la Légion d'honneur. Chef de l'école angélique, le baron Melchior de Canalis a fait vœu de ne pas épouser fille sans dot. Supplanté par son secrétaire, Ernest de la Brière, auprès de Mlle Modeste Mignon de la Bastie, la riche héritière du Havre, il se rabat sur la fille d'un député du centre, Moreau (de l'Oise), qui lui apporte une très

grosse fortune, faite dans le commerce des biens [1]. On le voit, cela n'est pas bien méchant.

Attaché à la tradition, admirateur ardent de Richelieu, Balzac voyait dans l'Académie française un legs du passé, une des plus nobles institutions de cette France du XVIIe siècle, de « cette société de Bossuet et de Louis XIV [2], » l'objet de ses admirations et de ses regrets. L'Académie n'a pas compris qu'elle avait en lui un dévot fervent, le dernier peut-être, qui l'aimait pour elle-même, parce qu'elle était, au fond, et quoi qu'elle en dise, la négation des idées égalitaires, si chères à notre temps, si odieuses à Balzac. Au lieu de tendre la main à cet amant fidèle, de se borner du moins à lui dire : *Repassez*, elle a répété, pendant vingt ans, le mot de Sainte-Beuve — lequel avait les meilleures raisons du monde pour ne pas aimer l'auteur de la *Revue parisienne :* « M. de Balzac est trop gros pour nos fauteuils. » Non seulement elle ne lui a pas entr'ouvert sa porte; en lui faisant, comme par pitié, l'aumône de ces *deux voix*, réduites bientôt à *une*, puis à *zéro*, elle lui a signifié brutalement que cette porte ne s'ouvrirait jamais pour lui.

IV.

Balzac ne s'est pas contenté de poser sa candidature à l'Académie : il a concouru pour l'un de ses prix, — le *prix Montyon*.

De tous ses ouvrages, le *Médecin de campagne* était

[1] L'académicien Canalis paraît dans *Modeste Mignon*, la *Peau de chagrin*, *Béatrix*, *Un Début dans la vie*, les *Mémoires de deux jeunes mariées*, les *Illusions perdues*, les *Comédiens sans le savoir*, le *Député d'Arcis* et *Autre étude de femme*.

[2] *Revue parisienne*, par H. de Balzac, p. 244.

celui pour lequel il avait le plus de prédilection. Il le plaçait très au-dessus d'*Eugénie Grandet*, publiée presque en même temps [1]. Au moment d'y mettre la dernière main, il écrivait à Mme Zulma Carraud :

Allons, encore quelques jours, et je viendrai à vous, armé d'un des plus beaux livres qu'auront faits les hommes, si j'en crois mon pressentiment et ceux de mes amis, si mon bon sens ne m'abandonne pas, enfin si tous les *si* sont accomplis.

Le *Médecin de campagne* me coûte dix fois plus de travail que ne m'en a coûté *Lambert* [2]; il n'y a pas de phrase, d'idée, qui n'ait été vue, revue, lue, relue, corrigée ; c'est effrayant ! Mais quand on veut atteindre à la beauté simple de l'Évangile, surpasser le *Vicaire de Wakefield* et mettre en action l'*Imitation de Jésus-Christ*, il faut piocher, et ferme ! Émile de Girardin et notre bon Borget [3] parient pour quatre cent mille exemplaires. Émile l'éditera à vingt sous comme un almanach, et il faut le vendre comme on vend les *paroissiens* [4].

Quelques mois auparavant, il avait déjà écrit à Mme Carraud :

Je vous recommanderai la propagation de mon petit in-18:

[1] Le *Médecin de campagne* parut en septembre 1833, et *Eugénie Grandet* au mois de décembre de la même année.

[2] *Histoire intellectuelle de Louis Lambert*. (Février 1833.)

[3] Auguste Borget, l'un des meilleurs amis de Balzac, qui lui écrivait, des Jardies, le 13 août 1840 : « Mon bon, vieil et sûr ami, à toute heure, à tout moment, vous avez chez moi les entrées et une chambre. J'ai bien pensé à vous, Mme Carraud vous le dira. Quant à ma situation, elle est pire. L'amitié pour vous, les dettes, les travaux, tout a grandi.... Je ne puis vous en écrire bien long, mon cher Borget. Il y a la plus touchante histoire que j'aie faite, *la Messe de l'athée*, qui vous est dédiée. Cela vous dira tout. Venez, cher, vous serez reçu comme la veille de votre départ.... Adieu, cher, bien cher ! Je n'ai pas le temps de vous envoyer autre chose qu'une poignée de main et un baiser paternel.... »

[4] *Correspondance*, t. I, p. 237. — Lettre de mars 1833.

le Médecin de campagne. Il me fera des amis. C'est un écrit bienfaisant, *à gagner le prix Montyon* [1].

Il songeait, en effet, à faire couronner son livre par l'Académie : « Mon frère, dit Mme Surville, concourut pour le prix Montyon avec son livre du *Médecin de campagne*, et ne l'obtint pas [2]. »

La *Lettre* de Balzac à *M. Hippolyte Castille* (11 octobre 1846) contient sur cet épisode académique de curieux détails :

M. de Montyon, dit-il, a légué à l'Académie française une somme considérable, qui produit environ neuf mille francs par an, pour récompenser l'ouvrage le plus utile aux mœurs, publié dans une période de deux années avant la distribution du prix.

L'Académie s'est érigée de son chef en bureau de charité littéraire, elle scinde le prix en trois ou quatre sommes qu'elle distribue à des œuvres sans influence sur les mœurs, et qui sont tellement oubliées que, si l'on publiait les titres des ouvrages couronnés de 1830 à 1836, par exemple, l'Académie rougirait sur ses quarante fronts.

L'Académie française n'a pas d'abord le droit qu'elle s'est arrogé. *Elle enfreint la volonté du testateur. Elle doit donner le prix à un seul ouvrage.* Si aucun ouvrage n'accomplit, à son jugement, les conditions voulues, elle doit attendre et capitaliser la rente. Lorsque le prix, faute d'ouvrages, atteindrait à une somme considérable, cette énorme récompense, promise à de grands efforts, stimulerait puissamment la littérature....

On peut se souvenir à l'Académie que j'allai réclamer contre une décision par laquelle elle avait admis le *Médecin de campagne* parmi les ouvrages à couronner. Je fis humblement observer que mon ouvrage n'était pas au point de perfection (relativement à mes forces, bien entendu) où je voulais le faire arriver, subsidiairement, que l'Académie ne pouvait pas prendre des ouvrages non présentés par

[1] *Correspondance*, t. I, p. 206. — Lettre du 23 septembre 1832.
[2] *Balzac, sa vie et ses œuvres*, par Mme L. Surville, p. 201.

l'auteur, car je serais fort offensé de voir déclarer, par le premier corps littéraire, que j'avais eu le quart, la moitié du mérite voulu par M. de Montyon. M. Arnault [1], fort étonné de ces observations, m'apprit que l'ouvrage venait d'être écarté à cause de sa portée politique.

En dépeçant le prix, comme elle fait, l'Académie éloigne les gens de talent, elle les dégoûte de l'entreprise excessivement difficile de remplir le programme du testateur.

— Il se fait à peine, me disait Nodier, deux ouvrages de ce genre par siècle.

— Eh ! c'est à cause de cela, lui répondis-je, que le prix est créé. Quand il sera de cent mille francs, au bout de dix ans, vous aurez un livre à couronner, soyez-en sûr.

C'est à mes yeux un immense malheur pour notre pays, que quarante personnes choisies parmi toutes ses illustrations ne puissent avoir une grande pensée. Encourager la littérature des livres de demoiselles, au lieu de faire produire des *Vicaire de Wakefield*, tel est le résultat du prix Montyon.

Personne ne croira, je l'espère, que cette note est dictée par l'esprit étroit de la rancune littéraire. En allant retirer mon ouvrage, je l'exceptais du concours, et, depuis, je n'ai rien soumis au jugement de l'Académie [2]....

V.

Si l'Académie n'a pas couronné le *Médecin de campagne*, si elle n'a pas appelé Balzac à l'un de ses fauteuils, il convient d'ajouter qu'elle a depuis noblement réparé ses torts. Les deux plus illustres de ses membres, Lamartine et Victor Hugo, ont parlé de Balzac comme

[1] Antoine-Vincent *Arnault*, auteur de *Marius à Minturnes*, des *Souvenirs d'un sexagénaire* et d'un excellent recueil de *Fables*, avait été nommé secrétaire perpétuel de l'Académie, le 23 mai 1833, en remplacement d'Andrieux. Il mourut le 16 septembre 1834, et eut pour successeur, comme secrétaire perpétuel, M. Villemain, élu le 11 décembre 1834.

[2] *Œuvres complètes de H. de Balzac*, t. XXII, p. 306.

en parlera la postérité. Au lendemain de sa mort, Victor Hugo disait sur sa tombe :

M. de Balzac était un des premiers parmi les plus grands, un des plus hauts parmi les meilleurs Ce n'est pas le lieu de dire ici tout ce qu'était cette splendide et souveraine intelligence. Tous ses livres ne forment qu'un livre, livre vivant, lumineux, profond, où l'on voit aller et venir et marcher et se mouvoir, avec je ne sais quoi d'effaré et de terrible mêlé au réel, toute notre civilisation contemporaine ; livre merveilleux que le poète a intitulé *Comédie* et qu'il aurait pu intituler : Histoire, qui prend toutes les formes et tous les styles, qui dépasse Tacite et qui va jusqu'à Suétone, qui traverse Beaumarchais et qui va jusqu'à Rabelais ; livre qui est l'observation et qui est l'imagination ; qui prodigue le vrai, l'intime, le bourgeois, le trivial, le matériel, et qui, par moments, à travers toutes les réalités brusquement et largement déchirées, laisse tout à coup entrevoir le plus sombre et le plus tragique idéal [1].

Lamartine lui a consacré un des *Entretiens* de son *Cours familier de littérature*. Voici comment il le juge :

C'était un homme de la race de Shakespeare, dont la sève était variée, large et profonde comme le monde.... En laissant de côté ces livres futiles et un peu cyniques, les *Contes drolatiques*, écrits dans le commencement de sa vie pour avoir du pain et un habit, qu'il ne faut pas compter pour des monuments, mais excuser comme des haillons de misère, son caractère était probe et religieux au fond, comme les leçons de sa mère et les souvenirs de sa sœur. On sentait en lui l'homme de bonne maison, incapable de s'avilir, si ce n'est par plaisanterie passagère. Il aimait les Bourbons et l'aristocratie de la Restauration, par tradition paternelle. La démagogie lui soulevait le cœur. On n'en voit pas trace dans ses innombrables livres. Il était gentilhomme de cœur, incapable de flatter une populace ou une cour.... Il renonçait à être populaire pour rester juste et honorable. L'in-

[1] *Discours prononcé aux funérailles de M. Honoré de Balzac*, 21 août 1850. — *Actes et paroles*, par Victor Hugo, t. Ier, p. 421.

corruptibilité était son essence ; écrivain léger et trop indulgent pour lui-même en matière légère, mais au fond un honnête homme. Il concédait beaucoup au métier, rien à l'honneur.

Quant à son talent, il est incomparable....

Doué par la nature d'un talent immense et d'un esprit juste, il n'aspira qu'à un seul titre, celui d'*historiographe de la nature et de la société*.... Parcourez les cent volumes de ses œuvres, jetés avec profusion de sa main jamais lasse, et concluez avec moi qu'un seul homme en France était capable d'exécuter ce qu'il avait conçu, la *Comédie humaine*, ce poème épique de la vérité !

On dit, je le sais, et je me le suis dit moi-même en finissant la lecture de ce merveilleux artiste : il est parfait, mais il est triste ; on sort avec des larmes dans les yeux de cette lecture. — Balzac est triste, c'est vrai, mais il est profond. — Est-ce que le monde est gai ?

Molière était triste, et c'est pourquoi il fut Molière [1].

Si complète que fût la justice rendue à l'auteur de la Comédie humaine par ses deux rivaux de gloire, Lamartine et Victor Hugo, il restait à l'Académie le devoir de s'acquitter elle-même et en corps de la dette qu'elle avait contractée envers lui. C'est ce qu'elle vient de faire avec une bonne grâce à laquelle il serait injuste de ne pas rendre hommage [2]. Elle a mis son éloge au concours. Elle a proposé l'étude de son talent et de ses œuvres pour sujet du prix d'éloquence, de ce prix qui a été fondé par un autre Balzac, appelé lui aussi, en son temps, *le grand Balzac*.

J'ai sous les yeux l'imprimé distribué par l'Académie à l'époque de cette fondation. En voici le début :

[1] *Balzac et ses œuvres*, par A. de Lamartine, 1866. Michel Lévy frères, éditeurs.

[2] Ce chapitre a paru dans le *Correspondant* quelques jours après la séance du 15 novembre 1888, où l'Académie française a couronné l'*Étude sur l'Œuvre d'Honoré de Balzac*, par M. Augustin Cabat, substitut au tribunal de la Seine.

Ecrit *publié de l'ordre de l'Académie françoise pour l'établissement de deux prix, l'un de prose, l'autre de poésie.*

Feu *Monsieur de Balzac*, l'un des Quarante de l'Académie françoise, ayant laissé un fonds de cent livres par an, pour estre employé, de deux ans en deux ans, à donner un prix de la valeur de deux cens livres à celuy qui, au jugement de cette Compagnie, se trouverait avoir fait le meilleur discours sur certaines matières par luy marquées; et cette disposition n'ayant pu estre exécutée jusques icy à cause de divers obstacles qui sont survenus, l'*Académie françoise* a cru nécessaire d'avertir le public qu'Elle distribuera ce prix, pour la première fois, en cette présente année 1671, le 25 aoust prochain, feste de saint Louis, roy de France, et de mesme à l'avenir, de deux ans en deux ans.

M. Arsène Houssaye a écrit l'histoire du 41e *fauteuil*, et il y a donné place à tous les auteurs de quelque renom qui ne sont pas entrés à l'Académie. J'en demande pardon à M. Houssaye, mais il s'est trompé. Le vrai 41e fauteuil, c'est encore l'Académie qui le donne; seulement, elle le réserve, celui-là, aux écrivains — qu'ils lui aient ou non appartenu — que le génie et la gloire ont véritablement marqués au front. Elle attend que de longues années se soient écoulées depuis leur mort, que leurs œuvres aient subi l'épreuve du temps et l'aient traversée avec quelque honneur. Elle propose alors leur éloge pour sujet d'un concours public, elle consacre solennellement leur mémoire. C'est ainsi qu'elle a fait siens beaucoup qui, vivants, n'avaient pas franchi son seuil : Descartes, Pascal, Bourdaloue, Molière, Rotrou, le cardinal de Retz, Saint-Evremond, Regnard, le duc de Saint-Simon, le chancelier Daguesseau, Le Sage, Vauvenargues, Rollin, Jean-Jacques Rousseau, Beaumarchais, André Chénier; d'autres encore, venus avant Malherbe et avant Richelieu, mais qu'elle a tenu à s'associer : Froissart, Gerson,

Amyot, Montaigne, de Thou, Agrippa d'Aubigné. Et comme elle se souvient qu'elle n'est pas une simple société de gens de lettres, à côté des maîtres de la parole et du style elle a voulu placer quelques-uns des plus hommes de bien de France, hommes d'État ou hommes de guerre, le chancelier de l'Hôpital, Sully, Vauban, Catinat, Duguay-Trouin, Turgot, Malesherbes. Les femmes ne sont pas exclues du 41e fauteuil, et l'Académie y a fait asseoir Mme de Sévigné et Mme de Staël. Parmi les académiciens eux-mêmes, ceux-là sont les véritables *immortels*, dont l'éloge est mis publiquement au concours. Ainsi en a-t-il été pour Bossuet, Corneille, Fénelon, Colbert, la Fontaine, Boileau, la Bruyère, Montesquieu, Buffon, Voltaire, Bernardin de Saint-Pierre, Chateaubriand, Lamartine.

C'est dans cette glorieuse compagnie que Balzac vient d'entrer à son tour. Il a pris séance parmi ses pairs; et l'on m'assure qu'il avait pour parrains, ce jour-là, — non point, comme le bruit en a couru, M. Augustin Cabat, — mais Molière lui-même, et aussi le duc de Saint-Simon, encore bien que ce dernier ne soit pas tout à fait son homme, coupable qu'il est, à ses yeux, d'avoir mal parlé du roi Louis XIV et de Mme de Maintenon.

CHAPITRE II

BALZAC ET NAPOLÉON

La Vendetta. — La dernière revue de Napoléon. — *La Femme de trente ans.* — L'enlèvement du sénateur Clément de Ris. — Diana Vernon et Laurence de Cinq-Cygne. — Caleb et le fermier Michu. — La veille de la bataille d'Iéna. — *L'Envers de l'histoire contemporaine.* — Mme Aquet de Férolles et Mme Hélie de Combray. — *Le Cabinet des Antiques* et le notaire Chesnel. — *La Paix du ménage.* — Le chef de division Bridau et l'administration impériale. — L'*Ordre de la Réunion* et l'*Ordre des Trois Toisons d'or.*

Le 2 juin 1841, Victor Hugo vint prendre séance à l'Académie en remplacement de Népomucène Lemercier. L'auteur d'*Agamemnon* s'était quelquefois rencontré avec Napoléon. Il n'en fallait pas davantage pour que Victor Hugo, laissant là son *immortel*, parlât de l'Empereur tout à son aise. Il le fit d'ailleurs en termes magnifiques. Si Balzac avait été élu le 11 janvier 1849; s'il avait remplacé Chateaubriand, nul doute qu'à son tour, dans son discours de réception, il n'eût en face du grand écrivain dressé en pied le portrait de Bonaparte. A défaut de la page d'éloquence dont l'Académie nous a privés en refusant Balzac, combien de pages de ses livres nous entretiennent de Napoléon et servent à le faire mieux connaître ! Il ne se borne point à dessiner cette glorieuse figure. Le premier Empire — gouvernement, armée, magistrature, administration, société,

police — le premier Empire revit dans quelques-uns de ses romans ; et c'est surtout de ceux-là que l'on peut dire ce que disait un jour Villemain des romans de Walter Scott : *ils sont plus vrais que l'histoire.* Si le lecteur veut bien me suivre, nous allons les rouvrir ensemble et les parcourir rapidement.

I.

La Vendetta est une des premières nouvelles de Balzac. Elle est datée de Paris, janvier 1830, et elle a paru, au mois d'avril de la même année, dans la première édition des *Scènes de la Vie privée.*

Vers la fin du mois de septembre 1800, un étranger, suivi d'une femme et d'une petite fille, arrive devant les Tuileries. Après avoir hésité longtemps, il dit en italien à sa compagne : « Je vais voir si les Bonaparte se souviennent de nous. » Et il marche d'un pas lent et assuré vers le palais. Conduit sur sa demande au commandant du poste : « Faites savoir à Bonaparte, lui dit-il, que Bartholomeo di Piombo voudrait lui parler. » L'officier objecte sa consigne, et refuse d'obtempérer à l'ordre de ce singulier solliciteur. Bartholomeo s'éloigne, s'assoit sur une des bornes qui sont auprès de l'entrée du château, et voit arriver une voiture, d'où descend Lucien Bonaparte, alors ministre de l'intérieur.

« — Ah ! Lucien, il est bien heureux pour moi de te rencontrer ! » s'écria l'étranger.

Ces mots, prononcés en patois corse, arrêtèrent Lucien au moment où il s'avançait sous le portique qui servait de communication entre la cour et le jardin des Tuileries. Il regarda son compatriote et le reconnut. Au premier mot que Bartholomeo lui dit à l'oreille, il emmena le Corse avec lui chez le Premier Consul.

« — Eh bien ! que viens-tu faire ici, mon pauvre Bartholomeo ? dit Bonaparte à Piombo.

« — Te demander asile et protection, si tu es un vrai Corse.

« — Quel malheur a pu te chasser du pays ? Tu en étais le plus riche, le plus....

« — J'ai tué tous les Porta, » réplique le Corse d'un son de voix profond, en fronçant les sourcils.

Et sur une nouvelle interrogation de Bonaparte, il raconte comment, après avoir mis le feu à sa vigne de Longone, les Porta ont tué son fils Gregorio, et comment, à son tour, aidé de quelques compagnons auxquels il avait rendu service, il a brûlé leur vigne et les a tous tués.

« — Combien étaient-ils ? demanda Lucien.

« — Sept, répondit Piombo. »

Comme le Premier Consul garde le silence :

« — Ah ! vous n'êtes plus Corses ! s'écrie Bartholomeo. Adieu. Autrefois je vous ai protégés ! ajoute-t-il d'un ton de reproche. Napoléon, sans moi, ta mère ne serait pas arrivée à Marseille. »

Bonaparte resta un moment silencieux.

« — Piombo, reprit-il, demeure ici, nous n'en saurons rien. Je ferai acheter tes propriétés afin de te donner d'abord les moyens de vivre. Puis, dans quelque temps, plus tard, nous penserons à toi. Mais plus de *vendetta !* Il n'y a pas de *makis* ici. Si tu y joues du poignard, il n'y aurait pas de grâce à espérer. Ici, la loi protège tous les citoyens, et l'on ne se fait pas justice soi-même.

« — Tu t'es fait le chef d'un singulier pays, répondit Bartholomeo en prenant la main de Lucien et la serrant. C'est égal, vous me reconnaissez dans le malheur, ce sera maintenant entre nous à la vie à la mort, et vous pouvez disposer de tous les Piombo. »

Bartholomeo resta à Paris et ne tarda pas à obtenir de Napoléon biens, titres et places. Devenu le baron de Piombo, il fut un de ceux qui coopérèrent le plus efficacement, en 1815, au retour de l'île d'Elbe.

C'est seulement en 1816 qu'éclate l'aventure qui fait le sujet de *la Vendetta*, et dans laquelle Napoléon, naturellement, ne paraît pas. Balzac a parfaitement compris qu'on pouvait bien, dans un roman, le montrer de profil, de loin, en passant, mais qu'on ne pouvait pas le mêler à l'action. L'acteur serait trop grand pour le rôle, le portrait serait trop grand pour le cadre.

Une autre scène de la vie privée, *la Femme de trente ans*, nous montre Napoléon, comme dans *la Vendetta*, apparaissant un instant, traversant les premières pages, comme une brillante et fugitive vision. Lorsqu'elles parurent, au mois de novembre 1830 [1], ces pages avaient pour titre : *Dernière revue de Napoléon*. Il s'agit de la revue passée par l'empereur, sur la place du Carrousel, le 11 avril 1813, à la veille de son départ pour l'Allemagne, — pour Lutzen, Bautzen, Dresde.... et Leipsick :

Ce jour était un dimanche, le treizième dimanche [2] de l'année 1813. Le surlendemain, Napoléon partait pour cette fatale campagne, pendant laquelle il devait perdre successivement Bessières et Duroc, gagner les mémorables batailles de Lutzen et de Bautzen, se voir trahi par l'Autriche, la Saxe, la Bavière, et par Bernadotte. Un sentiment triste

[1] Dans *la Caricature* du 25 novembre 1830. Balzac avait signé ces pages : *Comte Alex. de B.* Ce renseignement bibliographique est emprunté, ainsi que la plupart de ceux qui vont suivre, à *l'Histoire des œuvres de H. de Balzac*, par le vicomte de Spoelberch de Lovenjoul, si justement appelé par M. Paul Bourget « l'incomparable bibliophile. »

[2] Cela n'est pas tout à fait exact. Le dimanche 11 avril 1813 était le *quinzième* dimanche de l'année.

avait amené là cette brillante et curieuse population. Chacun semblait deviner l'avenir et pressentait peut-être que, plus d'une fois, l'imagination aurait à retracer le tableau de cette scène, quand ces temps héroïques de la France contracteraient des teintes presque fabuleuses. La magnifique parade commandée par l'empereur Napoléon devait être la dernière de celles qui excitèrent si longtemps l'admiration des Parisiens et des étrangers. La vieille garde allait exécuter les savantes manœuvres dont la pompe et la précision étonnaient quelquefois jusqu'au géant lui-même qui s'apprêtait alors à son duel avec l'Europe [1].

Julie de Chatillonest assiste à la revue avec son père. Son cousin, Victor d'Aiglemont, l'un des officiers d'ordonnance de l'empereur, parvient, non sans peine, à les installer au premier rang devant la foule et les recommande aux deux vieux grenadiers entre lesquels ils se trouvent placés :

Le jeune soleil du printemps jetait profusément sa jaillissante lumière sur les murs blancs bâtis de la veille, sur les murs séculaires et sur ces innombrables figures basanées dont chacune racontait des périls passés et attendait gravement les périls à venir. Les colonels de chaque régiment allaient et venaient seuls devant les fronts que formaient tant d'hommes héroïques.... Un enthousiasme indescriptible éclatait dans l'attente de la multitude. La France allait faire ses adieux à Napoléon, la veille d'une campagne dont le moindre citoyen prévoyait les dangers. Il s'agissait, cette fois, pour l'empire français, d'être ou de ne pas être. Cette pensée semblait animer la population citadine et la population armée qui se pressaient, également silencieuses, dans l'enceinte où planaient l'aigle et le génie de Napoléon. Ces soldats, espoir de la France, ces soldats, sa dernière goutte de sang, entraient aussi pour beaucoup dans l'inquiète curiosité des spectateurs. Entre la plupart des assistants et des militaires, il se disait des adieux peut-être éternels; mais tous les cœurs, même les plus hostiles à l'empereur,

[1] *La Femme de trente ans*, p. 3.

adressaient au ciel des vœux ardents pour la gloire de la patrie. Les hommes les plus fatigués de la lutte commencée entre l'Europe et la France avaient tous déposé leurs haines en passant sous l'Arc de Triomphe, comprenant qu'au jour du danger, Napoléon était toute la France [1].

L'horloge du château sonna une demi-heure. Les bourdonnements de la foule cessèrent, et le silence devint si profond que l'on eût entendu la parole d'un enfant. Un bruit d'éperons, un cliquetis d'épées tout particulier, retentit sous le sonore péristyle du château. Vêtu d'un uniforme vert, d'un pantalon blanc et chaussé de bottes à l'écuyère, le large ruban rouge de la Légion d'honneur sur sa poitrine, une petite épée à son côté, Napoléon paraît tout à coup. Il est aperçu par tous les yeux, et à la fois de tous les points dans la place. Aussitôt les tambours battent aux champs, les musiques jouent, les drapeaux saluent, les soldats présentent les armes, la multitude enthousiasmée crie : *Vive l'empereur!* tout frissonne, tout remue, tout s'ébranle.

Napoléon, continue Balzac, était monté à cheval. Ce mouvement avait imprimé la vie à ces masses silencieuses, avait donné une voix aux instruments, un élan aux aigles et aux drapeaux, une émotion à toutes les figures. Les murs des hautes galeries de ce vieux palais semblaient aussi crier : *Vive l'empereur!* Ce n'était pas quelque chose d'humain, c'était une magie, ou mieux une fugitive image de ce règne fugitif. L'homme, entouré de tant d'amour, d'enthousiasme, de dévouement, de vœux, pour qui le soleil avait chassé les nuages du ciel, resta sur son cheval à trois pas en avant du petit escadron doré qui le suivait, ayant le grand maréchal à sa gauche, le maréchal de service à sa droite. Au sein de tant d'émotions excitées par lui, aucun trait de son visage ne parut s'émouvoir.

« Oh! mon Dieu, oui. A Wagram, au milieu du feu, à la

[1] *La Femme de trente ans*, p. 9.

Moskowa, parmi les morts, il est toujours tranquille comme Baptiste, *lui!* »

Cette réponse à de nombreuses interrogations était faite par le grenadier qui se trouvait auprès de la jeune fille.

A quelques mois de là, Julie de Chatillonest devenait la femme du colonel d'Aiglemont. C'est elle qui sera plus tard la *femme de trente ans*. Quand elle mourra, en 1844, les fautes, les châtiments, les remords et les deuils auront fait un long martyre de cette vie si riante au début. Ils auront voilé de sombres nuages cette éclatante journée d'avril, ce beau dimanche où, par un clair soleil de printemps, elle avait vu passer devant elle, au bruit des musiques, au milieu des frémissements et des acclamations de la foule, le glorieux empereur!

II.

La Vendetta et *la Femme de trente ans* ne se rattachent à l'époque napoléonienne que par leur début, et se passent, pour la plus grande partie, sous la Restauration. *Une Ténébreuse affaire* [1], au contraire, se passe tout entière sous l'empire; et Balzac, cette fois, s'est inspiré d'un événement réel, d'une histoire vraie.

Le 1er vendémiaire an IX (23 septembre 1800), M. Clément de Ris, sénateur, se trouvant presque seul à sa maison de Beauvais, près de Tours, six hommes armés et masqués, revêtus d'uniformes militaires, entrèrent chez lui, en plein jour, à trois heures de l'après-midi, s'emparèrent de ses papiers, de son or,

[1] Ce roman, daté de Paris, janvier 1841, parut dans le journal *le Commerce*, du 14 janvier au 20 février 1841. Il entra, en 1846, dans la première édition des *Scènes de la vie politique* (première édition de *la Comédie humaine*, t. XII).

de son argent et de ses bijoux, le forcèrent à monter avec eux dans sa propre voiture, le conduisirent dans un lieu inconnu et l'enfermèrent dans un caveau souterrain, où il resta dix-huit jours, sans qu'on pût avoir de ses nouvelles. Cet événement fit grand bruit. Fouché était alors ministre de la police. Enfin, le 11 octobre, le malheureux sénateur fut rencontré la nuit, dans la forêt de Loches, les yeux bandés, entouré de quatre hommes qui se promenaient avec lui au clair de la lune, et qui s'empressèrent de s'enfuir à la vue des arrivants. Clément de Ris était délivré. Il s'agissait de découvrir et de punir les auteurs de son enlèvement et de sa séquestration. Plusieurs jeunes gens du Maine, du Perche et de la Normandie, qui avaient figuré naguère dans les bandes de la chouannerie, furent arrêtés et traduits devant le tribunal spécial de Maine-et-Loire, siégeant à Angers. Les débats durèrent onze jours ; ni le *Moniteur* ni aucun autre journal n'en rendirent compte. Le tribunal était présidé par M. Delaunay jeune, ancien conventionnel, qui, dans le procès de Louis XVI, s'était prononcé pour la peine du bannissement et avait voté pour qu'il fût sursis à l'exécution. Au banc de la défense étaient assis : Chauveau-Lagarde, M. Pardessus et M. Duboys (d'Angers). Un vif intérêt s'attachait à la personne des accusés, jeunes gens de vingt à trente ans, tous d'une belle et noble figure, et appartenant à des familles honorables et distinguées. Ils invoquaieni des *alibis*, appuyés par les dépositions de nombreux témoins. Plusieurs acquittements furent prononcés ; mais deux accusés, les époux Lacroix, furent condamnés à six années de *gêne* et à l'exposition ; puis, à la grande stupéfaction de l'auditoire, le tribunal condamna à la peine de mort trois jeuues gens, dont l'innocence ne semblait pourtant pas faire doute, les accusés

Gaudin, Cauchy et Maubuisson. Ce dernier avait à peine accompli sa vingtième année. Les trois condamnés furent exécutés dans les vingt-quatre heures [1].

Parmi les juges figurait le capitaine Viriot, attaché en qualité d'adjoint à l'état-major de la 22e division militaire. Il protesta contre l'iniquité de la sentence et refusa de signer l'arrêt. Quelques mois plus tard, le 17 pluviôse an X, il était rayé des contrôles de l'armée.

Dans une lettre qu'il adressa, le 15 octobre 1830, au roi Louis-Philippe, M. Viriot a révélé les *dessous* de cette *ténébreuse affaire :*

Le sénateur Clément de Ris, dit-il, avait été enlevé, en plein jour, dans son château de Beauvais, près de Tours. Les poursuites des tribunaux ordinaires furent infructueuses, et les coupables, protégés par une *main puissante,* se dérobèrent à la justice. Le sénat demandait réparation de l'attentat commis sur un de ses membres, et Napoléon, alors premier consul, et qui avait encore besoin de ménager le premier corps de l'État, créa un tribunal spécial chargé de la poursuite de ce crime.

Cependant, ce n'était que par méprise que le sénateur avait été enlevé ; les agents de l'homme en place [2] qui avait ourdi le complot devaient saisir un autre *personnage* et lui enlever ses papiers ; dès que le coup fut manqué, ils passèrent à l'étranger. Il fallait ou révéler sa faute et encourir la disgrâce du maître, ou sacrifier des innocents que l'on chargerait de l'enlèvement : *l'homme en place n'hésita pas.* Quelques malheureux Vendéens, retirés dans leurs foyers, et tranquilles depuis la pacification de leur pays,

[1] Sur l'affaire Clément de Ris, voy. *Biographie universelle* de Michaud, t. LXI ; — *Mémoires de la duchesse d'Abrantès ;* — Biographie de M. Delaunay jeune, dans la *Biographie des députés de l'Anjou*, par M. Bougler, t. II ; — *Biographie des hommes du jour*, par Germain Sarrut et B. Saint-Edme, t. VI, p. 83, article sur le colonel Viriot ; — *La Police et les Chouans sous le Consulat et l'Empire*, par Ernest Daudet.

[2] Le ministre Fouché.

furent destinés à être offerts en holocauste à la réputation du haut personnage, et on s'occupa à leur trouver des bourreaux sous le nom de juges.

On crut sans doute que moi, patriote dévoué, qui avais combattu avec quelque succès les Vendéens, je n'hésiterais pas à les condamner sur les plus faibles indices, et je fus nommé l'un des juges du tribunal spécial : on se trompa.

Les débats n'offrirent aucune charge contre les prévenus, et cependant leur jugement à mort était rédigé. Je ne dirai pas quels moyens de séduction furent employés envers mes collègues, quelles offres, quelles menaces me furent faites ; je n'apprendrais rien de nouveau : les exemples de corruption sont malheureusement trop fréquents. Fort de ma conviction, je refusai de signer l'arrêt inique ; je proclamai hautement l'innocence des accusés, résultant évidemment de l'instruction ; je fis plus, je fis connaître les vrais coupables et je dévoilai tout le complot ; mais ma voix fut étouffée, et les malheureux payèrent de leur vie la méprise des agents d'un homme puissant....

J'ai conservé copie de toutes les pièces de cette inique procédure ; je pourrais donner toutes les preuves de cette infâme machination ; je pourrais en nommer l'auteur, et son nom n'étonnerait personne. — Quelque temps après je fus rayé des cadres de l'armée [1].

Rien de plus romanesque que toute cette affaire. Nos romanciers actuels, qui ont sans doute toutes sortes de qualités, mais à qui l'imagination fait absolument défaut, tout heureux et tout aises de trouver ainsi, dans un épisode réel, un roman tout fait, se seraient bornés à en reproduire les incidents et à mettre en scène les acteurs que leur fournissait l'histoire. Balzac,

[1] *Biographie des hommes du jour*, t. VI, p. 100. — La première édition en librairie d'*Une Ténébreuse affaire* — chez Souverain, en 1842 — était accompagnée d'une préface, renfermant sur l'affaire Clément de Ris des détails et des vues historiques du plus vif intérêt. Cette importante préface a disparu des éditions suivantes. On la trouve maintenant, dans les *Œuvres diverses*, au t. XXII des *Œuvres complètes*, p. 550 à 568.

qui était avant tout un inventeur, a procédé autrement. Il a créé *tous* ses personnages. Ni son héroïne, Laurence de Cinq-Cygne, ni Paul-Marie et Marie-Paul de Simeuse, les cousins de Laurence, ni l'abbé Goujet, ni le fermier Michu, sa femme et son fils, ni M. d'Hauteserre et M. de Chargebœuf, ni les policiers Corentin et Peyrade ne lui ont été fournis par l'affaire Clément de Ris. Or tous ces personnages sont admirablement dessinés, et il en est deux au moins, Laurence de Cinq-Cygne et le fermier Michu, qui comptent parmi les plus belles créations du grand romancier. Laurence de Cinq-Cygne a le fanatisme du passé, de la noblesse expirante, de la royauté proscrite. Elle est prête à sacrifier sa vie pour ces causes vaincues. Elle ne pense qu'au renversement de Bonaparte, dont l'ambition et le triomphe ont excité chez elle comme une rage, mais une rage froide et calculée. Ennemie obscure et inconnue de cet homme couvert de gloire, elle le vise, du fond de sa vallée et de ses forêts, avec une fixité terrible; à de certaines heures, elle rêve d'aller le tuer aux environs de Saint-Cloud ou de la Malmaison. Balzac écrit, au début de son livre : « Quiconque a lu le beau roman de *Rob-Roy* doit se souvenir d'un des rares caractères de femme pour la conception duquel Walter Scott soit sorti de ses habitudes de froideur. Le souvenir de Diana Vernon peut servir à faire comprendre Laurence.... » Balzac a pu, sans péril pour lui, évoquer ici l'image de Diana Vernon : l'héroïne de Walter Scott, si attrayante soit-elle, pâlit devant Laurence de Cinq-Cygne. Caleb, le vieux serviteur du sire de Ravenswood, avec ses pieuses industries pour cacher la pauvreté de son maître [1], n'égale pas non plus, il s'en

[1] Walter Scott, *la Fiancée de Lammermoor*.

faut bien, l'héroïque fidélité et le sublime dévouement du fermier Michu, se faisant en apparence jacobin pour mieux servir secrètement les Simeuse et les Cinq-Cygne.

Quant à l'épisode même de l'enlèvement du sénateur, Balzac l'a *transposé* dans un milieu nouveau. La scène, au lieu de se passer en 1800, aux environs de Tours, se passe aux environs de Troyes, en 1806. Les personnages ne sont plus ceux qui se trouvèrent mêlés à l'enlèvement du 1er vendemiaire an IX. Les péripéties et le dénouement du procès ne sont plus les mêmes. Aussi bien Balzac s'est-il moins proposé de raconter une aventure romanesque que de peindre un coin de la vie politique sous l'Empire, de décrire l'action et le rôle considérable de la police à cette époque, d'esquisser, en passant, la physionomie de Fouché, et, après avoir mis en pleine lumière les admirables figures de Laurence de Cinq-Cygne et de Michu, ces types d'intrépidité, de dévouement et d'honneur, de saisir dans l'ombre et de trainer au jour ces deux rares figures de coquins, le policier Peyrade et le policier Corentin. A côté d'eux, dans ce merveilleux roman, nous trouvons encore un autre type non moins réussi, plus vivant encore, s'il est possible, — si vivant, que je crois bien qu'il existe encore. Je veux parler du *sénateur* qui a pris, dans le roman, la place de Clément de Ris, le citoyen Malin de Gondreville, fils d'un serviteur du marquis de Simeuse, successivement conventionnel, thermidorien, tribun, comte de l'Empire, sénateur et conseiller d'État, pair de France sous Louis XVIII et sous Louis-Philippe, sans conscience et sans principes, n'ayant souci que de sa personne et de son intérêt, le modèle du parfait opportuniste.

Napoléon apparaît au dénouement d'*Une ténébreuse*

affaire. Accusés d'être les auteurs de l'enlèvement du sénateur Malin, Michu, les deux Simeuse et les deux Hauteserre ont été, quoique innocents, condamnés tous les cinq par la cour criminelle de Troyes. Seul, l'empereur peut les sauver, et l'empereur est en Prusse. Laurence, accompagnée de son vieux parent, le marquis de Chargebœuf, traverse l'Allemagne; elle arrive au quartier général impérial, sur les bords de la Saale, le 13 octobre 1806. Dans les premières éditions, ce chapitre était intitulé : *le Bivac de l'empereur* [1]. Duroc introduit la jeune fille dans la chaumière où Napoléon est assis, sur une chaise grossière, devant une table desservie et un feu de bois vert qui fumait. Ses bottes, pleines de boue, attestaient ses courses à travers champs. Il avait une main sur une carte dépliée, placée sur ses genoux. Berthier se tenait debout, dans son brillant costume de vice-connétable de l'Empire. Constant, le valet de chambre, présentait à l'empereur son café sur un plateau :

« Que voulez-vous ? dit Napoléon à la jeune fille. De quoi s'agit-il ?

« — Sire, je suis Mlle de Cinq-Cygne.

« — Eh bien ? reprit-il avec une feinte brusquerie.

« — Ne comprenez-vous donc pas ? Je suis la comtesse de Cinq-Cygne et je vous demande grâce, dit-elle en tombant à genoux et en lui tendant le placet rédigé par Talleyrand, apostillé par l'impératrice, par Cambacérès et par Malin. »

L'empereur releva gracieusement la suppliante, et lui dit :

[1] Cette division en chapitres (la première édition en renfermait vingt) a disparu dans l'édition de 1846 et celles qui ont suivi. Le roman n'est plus divisé aujourd'hui qu'en quatre parties, dont la troisième a pour titre : *Un procès politique sous l'Empire.*

« Serez-vous sage, enfin? Comprenez-vous ce que doit être l'empire français?....

« — Ah! je ne comprends en ce moment que l'empereur, dit-elle, vaincue par la bonhomie avec laquelle l'homme du destin avait dit ces paroles qui faisaient pressentir la grâce.

« — Sont-ils innocents? demanda l'empereur.

« — Tous, dit-elle avec enthousiasme.

« — Tous? Non, le fermier est un homme dangereux qui tuerait mon sénateur sans prendre votre avis.

« — Oh! sire, reprit Mlle de Cinq-Cygne, si vous aviez un ami qui se fût dévoué pour vous, l'abandonneriez-vous?....

« — Vous êtes une femme, dit-il avec une teinte de raillerie.... D'ailleurs, cet homme a été condamné par la justice du pays.

« — Mais il est innocent.

« — Enfant!.... » dit-il.

Balzac continue ainsi :

Il sortit, prit Mlle de Cinq-Cygne par la main et l'emmena sur le plateau.

« — Voici, dit-il avec son éloquence à lui qui changeait les lâches en braves, voici 300,000 hommes, ils sont innocents, eux aussi! Eh bien! demain, 30,000 seront morts, morts pour leur pays! Il y a chez les Prussiens, peut-être, un grand mécanicien, un idéologue, un génie qui sera moissonné. De notre côté, nous perdrons certainement des grands hommes inconnus. Enfin, peut-être verrai-je mourir mon meilleur ami! Accuserai-je Dieu? Non. Je me tairai. Sachez, Mademoiselle, qu'on doit mourir pour les lois de son pays comme on meurt ici pour sa gloire, » ajouta-t-il en la ramenant dans la cabane. — « Allez, retournez en France, dit-il en s'adressant au marquis, mes ordres vous y suivront. »

Le lendemain, Napoléon attaquait l'ennemi. Lau-

rence et M. de Chargebœuf s'éloignèrent du champ de bataille au bruit de huit cents pièces de canon qui grondèrent pendant dix heures et, en route, ils apprirent l'étonnante victoire d'Iéna.

III.

Dans *l'Envers de l'histoire contemporaine* [1], Balzac a retracé un autre épisode judiciaire du temps de l'Empire. Comme dans *Une ténébreuse affaire*, il a changé les lieux et les dates : mais, sauf ces modifications qui étaient de rigueur, il a, cette fois, suivi les faits de très près, et les a presque toujours reproduits avec exactitude.

Voici, du reste, ces faits, tels qu'ils résultent du procès auquel l'affaire donna lieu. Ceux qui ont lu le roman verront combien peu Balzac s'est ici écarté de l'histoire.

En 1807, un ancien chouan, Armand-Victor Le Chevalier, forma le projet d'enlever les fonds publics que les recettes d'Alençon et d'Argentan envoyaient à Caen. Il s'adjoignit, à cet effet, huit hommes d'exécution, anciens chouans comme lui, parmi lesquels Alain, dit le *général Antonio*, Le Héricey, dit *Gros-Pierre*, et Lebrec, dit *Fleur-d'Épine*. Il s'assura, en outre, le con-

[1] *L'Envers de l'histoire contemporaine*, premier épisode, le seul qui ait trait à notre sujet, parut d'abord par fragments dans *le Musée des familles*. Le premier, intitulé *les Méchancetés d'un saint*, parut dans le numéro de septembre 1842. Le deuxième, intitulé *Madame de La Chanterie*, fut inséré dans le numéro de septembre 1843. L'ouvrage entier fut publié chez Gabriel Roux et Cassanet, en novembre 1846, sous le titre de *la Femme de soixante ans*. Une autre édition a encore été faite, chez de Potter, en 1854, sous le titre de *Madame de La Chanterie*. Ce roman est entré, sous son titre actuel, en 1846, dans la première édition de *la Comédie humaine*, au t. XII, renfermant *les Scènes de la vie politique*.

cours du notaire Lefebvre, du médecin Révérend, des frères Buquet, cordonniers, et d'un certain nombre d'autres personnes, chargées de procurer des armes ou de recéler les enrôlés, après l'enlèvement des fonds. Une jeune femme, Mme Aquet de Férolles, était entrée dans le complot. Elle cacha et nourrit pendant quelques jours, dans les greniers de son château de Donnai et dans une masure au milieu des bois, la bande recrutée par Le Chevalier.

Le 7 juin 1807, vers sept heures et demie du soir, la lourde charrette, attelée de quatre chevaux, qui était partie d'Alençon l'avant-veille avec un chargement de 33,000 fr., et qui avait stationné à Argentan pour y prendre un second chargement de pareille somme, arrivait à l'entrée du bois du Quesnai, sur la route de Falaise. Huit détrousseurs armés se jettent sur le conducteur et lui bandent les yeux. Quelques coups de feu sont échangés entre les hommes de l'escorte et les assaillants qui, après avoir blessé deux gendarmes, restent maîtres du terrain, brisent les caisses, s'emparent de l'argent blanc (63,000 fr. environ) et le transportent au village de Donnai. L'argent est déchargé chez les frères Buquet, puis la bande se remet en route et, ses fusils jetés dans les blés, une misérable somme de 150 fr. remise à chacun par Alain, se disperse au pont de la Landelle.

Trop de gens avaient été mêlés à l'affaire, et trop d'imprudences avaient été commises pour que le château de Donnai et ses habitants ne fussent pas promptement compromis. Le Chevalier fut arrêté à Caen, dans le café royaliste Hervieux, où il jouait tranquillement aux cartes avec des amis. Enfermé à la tour du Temple à Paris, il s'évada le 14 décembre 1807 en perçant un des murs de sa prison ; mais, tombé dans un

piège de police, où l'on s'était servi comme amorce de son fils encore enfant [1], il se reconstitua prisonnier volontairement, et fut aussitôt condamné à mort et exécuté (9 janvier 1808) [2].

Plusieurs de ses complices, notamment Alain, le médecin Révérend et l'un des frères Buquet, échappèrent à toutes les recherches. Mme Aquet, elle-même, se déroba longtemps aux poursuites. Errant de cachette en cachette, travestie en paysanne, courant les chemins, la nuit, à pied, à cheval, en carriole, écrasée de fatigues et d'inquiétudes, elle faisait face à tout et trouvait moyen d'ensorceler jusqu'aux gendarmes chargés de la saisir. Elle finit cependant par tomber aux mains de la police. Sa mère, Mme Hélie de Combray, fut également arrêtée. Elle était complètement étrangère au vol dont le bois du Quesnai avait été le théâtre. Le seul crime qu'on lui pût reprocher était de n'avoir pas dénoncé sa fille [3].

L'instruction dura de longs mois. Les accusés, au nombre de trente-deux, dont vingt-trois présents et onze contumaces, furent traduits devant la cour de justice criminelle et spéciale de Rouen. Ouverts le 15 décembre 1808, les débats durèrent quinze jours. Les dames Aquet et de Combray avaient pour défenseur

[1] Le fils de Le Chevalier est devenu, sous le règne de Louis-Philippe et sous le second empire, un de nos éditeurs les plus distingués.

[2] *Journal de Paris*, du 11 janvier 1808.

[3] Cet épisode de la chouannerie normande a été raconté par la duchesse d'Abrantès, au t. XVI de ses *Mémoires*, p. 91 et suiv., et par le duc de Rovigo (*Mémoires*, t. IV, ch. XVII). Ces deux récits renferment de nombreuses erreurs. Les faits ont été rétablis dans toute leur exactitude, d'après les pièces mêmes du procès, par M. de la Sicotière, dans son beau livre sur *Louis de Frotté et les insurrections normandes*, t. II, p. 671 à 680. — Voir aussi Ernest Daudet, *la Police et les Chouans sous le Consulat et l'Empire*.

Chauveau-Lagarde, que nous avons déjà rencontré tout à l'heure dans l'affaire Clément de Ris. Le 30 décembre, la Cour prononça son arrêt. Sur les vingt-trois accusés présents, dix, parmi lesquels le notaire Lefebvre et Mme Aquet de Férolles, furent condamnés à la peine de mort; trois furent condamnés à vingt-deux ans de travaux forcés, et Mme de Combray à vingt-deux ans de réclusion. Les neuf autres accusés furent acquittés.

L'arrêt avait été rendu à quatre heures du soir. Les condamnés à mort furent exécutés le jour même, à sept heures et demie, aux flambeaux [1].

Mme Aquet s'étant déclarée enceinte, on avait dû surseoir à son exécution. Pendant neuf mois, son existence ne fut qu'une longue agonie. Au mois de juillet 1809, au lendemain de Wagram, les amis de la condamnée crurent que, dans l'ivresse de sa victoire, Napoléon serait accessible à des idées de clémence et pardonnerait. Ses deux petites filles partirent pour l'Allemagne, sous la conduite d'une tante et du médecin de la famille. Elles arrivèrent au palais de Schœnbrünn, le 20 juillet au matin, et durent attendre jusqu'au soir l'empereur absent. Lorsqu'il parut enfin, elles se jetèrent à ses genoux, vêtues de noir comme déjà orphelines, en criant : « Grâce, grâce! » Il les releva, jeta les yeux sur la pétition, dit : « Non, » et passa [2].

Le 7 octobre suivant, Mme Aquet de Férolles subit sa peine. Vêtue d'une sorte de chemise en flanelle blanche, ses cheveux coupés faisant ressortir la blancheur de sa peau, elle n'était, dit un témoin, « ni abattue ni hardie; » elle n'inspirait plus que de la pitié.

[1] *Journal de Paris*, du 2 janvier 1809.

[2] *Mémoires du duc de Rovigo*, t. IV; — Cadet de Gassicourt, *Voyage en Autriche, en Moravie et en Bavière*, p. 269.

En même temps qu'à la réclusion, Mme Hélie de Combray avait été condamnée à six heures d'exposition [1]. Bien qu'âgée de soixante-sept ans et fille d'un président de la chambre des comptes de Rouen, elle ne fut pas exemptée de l'infamie du pilori. Elle y parut, vêtue d'une robe de soie violette, un bonnet de dentelle que l'exécuteur avait eu soin de fixer avec une épingle cachant une partie de son front, l'attitude digne et commandant le respect. Dans sa prison et à l'hôpital général, où l'on finit par la transférer, les dames les plus distinguées de la ville ne cessèrent de la visiter jusqu'en 1814. A cette époque, le roi Louis XVIII, non seulement lui fit remise du reste de sa peine, mais la reçut avec bonté en audience particulière.

Dans son récit, Balzac a reculé de deux ans la date de l'affaire du bois du Quesnai ; il la place au mois de mai 1809, alors qu'elle a eu lieu au mois de juin 1807. Le théâtre de l'action est changé ; les fonds partent, non plus d'Alençon et d'Argentan, mais de Caen ; la voiture est arrêtée, non dans le bois du Quesnai, sur la route de Falaise à Caen, mais dans le bois du Chesnay, sur la route de Caen à Mortagne. La somme enlevée est portée de 63,000 fr. à 103,000. Les noms des personnages sont modifiés : Mme Hélie de Combray s'appelle, dans le roman, *Mme Lechantre de La Chanterie ;* Mme Aquet de Férolles devient *Mme Bryond des Tours-Minières ;* Armand-Victor Le Chevalier devient Louis-Joseph *Rifoël, chevalier du Vissard.* De même en est-il pour les acteurs secondaires. C'est ainsi que le notaire Lefebvre change son nom contre celui de *Léveillé*, tandis que le charpentier Lebrec troque son surnom de *Fleur-d'Épine* contre celui de *Fleur-de-*

[1] *Journal de Paris.*

Genêt. L'affaire est jugée, non à Rouen, mais à Alençon, par la cour criminelle et spéciale du département de l'Orne. C'est merveille, du reste, de voir comment Balzac, après avoir, dans *Une ténébreuse affaire*, porté à sa perfection le roman judiciaire, y revient une seconde fois dans *l'Envers de l'histoire contemporaine*, et, par des moyens entièrement différents, obtient des effets plus grands encore. Napoléon parait dans ce nouveau récit comme dans le premier, mais toujours, bien entendu, d'une façon incidente. Balzac ne nous le montre pas recevant à son camp impérial les enfants de Mme Bryond des Tours-Minières, comme il y avait reçu, deux ans auparavant, Mlle de Cinq-Cygne. C'eût été répéter la dernière scène d'*Une ténébreuse affaire*. Cette fois, après le verdict de la cour criminelle, Bordin, le défenseur de Mme Bryond, rédige un *Précis* de l'affaire, où il établit que sa cliente, si elle est coupable, est pourtant digne de pitié ; qu'elle est la victime des odieuses machinations de son mari, le sieur Bryond, devenu, sous le nom de Contenson, l'un des agents de la police secrète. Après avoir lu, dit Balzac, la note de Bordin, l'empereur répondit à peu près en ces termes à son grand juge :

Pourquoi s'acharner à l'espion ? Un agent n'est plus un homme, il ne doit plus en avoir les sentiments ; il est un rouage dans une machine, Bryond a fait son devoir. Si les instruments de ce genre n'étaient pas ce qu'ils sont, des barres d'acier, et intelligents seulement dans le sens de la domination qu'ils servent, il n'y aurait pas de gouvernement possible. Il faut que les arrêts de la justice criminelle spéciale s'exécutent ; autrement mes magistrats n'auraient plus de confiance en eux ni en moi. D'ailleurs, les soldats de ces gens-là sont morts, et ils étaient moins coupables que les chefs. Enfin, il faut apprendre aux femmes de l'Ouest à ne pas tremper dans les complots. C'est précisément parce

que c'est une femme que l'arrêt frappe que la justice doit avoir son cours. Il n'y a pas d'excuse possible devant les intérêts du pouvoir.

Sauf les quelques changements que je viens d'indiquer, Balzac a reproduit avec une grande fidélité les divers incidents de l'affaire Aquet de Férolles. Est-ce à dire qu'il se soit borné, dans *l'Envers de l'histoire contemporaine*, au rôle de chroniqueur ? En aucune façon. L'invention, cette fois encore, tient dans son œuvre la première place. Le drame de 1809, le procès de Mme Bryond des Tours-Minières, n'est qu'un épisode dans le livre de Balzac. Le sujet véritable n'est pas là. Le roman se passe, non point à Alençon, en 1809, mais en 1836, à Paris, où Mme de La Chanterie vit retirée, au fond de la rue Chanoinesse, dans un vieil hôtel dont les bruits du monde ne franchissent pas le seuil. Son existence est vouée tout entière à la prière et aux bonnes œuvres. Assistée de quatre personnes, comme elle cruellement éprouvées — un prêtre, l'abbé de Vèze ; un ancien militaire, le marquis de Montauran ; un vieux magistrat, M. Lecamus de Tresnes ; un petit bourgeois de Paris, le bonhomme Alain, — Mme de La Chanterie n'a d'autre soin que de venir en aide aux misères secrètes que renferme la capitale. Un jour, les hasards de la charité la mettent en présence du baron Bourlac, l'ancien procureur général de l'Empire, qui avait porté la parole dans le procès d'Alençon. Tombé, après la révolution de 1830, dans le plus affreux dénuement, réfugié, sous le nom de Bernard, dans une mansarde de la rue Notre-Dame des Champs, le baron Bourlac emploie ses dernières ressources à soigner sa fille, qu'il est menacé de perdre. C'est Mme de La Chanterie qui la sauvera. C'est elle qui rendra à la vie et au bonheur l'enfant de celui qui a envoyé sa fille à l'écha-

faud, de celui qui l'a envoyée elle-même au bagne pour vingt ans!

IV.

Si je me suis étendu un peu longuement sur *l'Envers de l'histoire contemporaine*, qui nous montre les derniers chouans tirant, sous l'Empire, leurs derniers coups de fusil, je dois me borner à rappeler, pour mémoire, le premier roman de Balzac : *Les Chouans, ou la Bretagne en 1799*. L'action s'ouvre sous le Directoire, au mois de septembre 1799, pour se terminer au mois de décembre suivant, presque au lendemain du 18 brumaire (9 novembre 1799). Ce livre appartient donc surtout à la période républicaine, et nous n'avons pas à nous en occuper ici. Il convient en revanche de signaler, dans *la Muse du département*, l'épisode du chevalier de Beauvoir, compromis, sous le Consulat, dans un complot royaliste, et qui s'évade du château de Saumur dans des circonstances dont Balzac a tiré le parti le plus dramatique [1]. Mais, sous la main de fer de Bonaparte, il ne pouvait plus y avoir de levées de boucliers sérieuses. Il n'y avait plus place que pour une opposition de salon. Balzac en a donné, dans *le Cabinet des Antiques* [2], une peinture achevée. Il a groupé autour du marquis d'Esgrignon, dans le chef-lieu d'un de

[1] Sous le Consulat et l'Empire, plusieurs chefs vendéens, d'Andigné et Suzannet en 1801, Michelot Moulin, Allier de Hauteroche et Charles de Frotté en 1805, s'échappèrent du fort de Joux, dans des conditions qui rappellent l'évasion du chevalier de Beauvoir.

[2] *Le Cabinet des Antiques*, dont la première partie parut, sous ce ce titre, dans la *Chronique de Paris*, du 6 mars 1836, et dont la seconde partie, *les Rivalités en province*, parut dans le *Constitutionnel* de septembre-octobre 1838, fut publié en 1839, chez Souverain.

nos départements de l'Ouest, toute une société bien particulière, douairières et jeunes filles, jeunes et vieux gentilshommes, revenus de l'émigration ou de la Vendée, ou échappés des prisons de la Terreur, ruinés pour la plupart, sans argent, sans place, sans influence, mais restés debout, et conservant, dans leur détresse fière, la majesté sainte des grandes choses détruites. Les bourgeois révolutionnaires, ceux qui s'appelleront sous la Restauration les *libéraux*, les jalousent; mais les hauts fonctionnaires de l'administration impériale sont pleins d'égards pour leurs personnes, et ne laissent pas d'avoir quelque complaisance pour leurs préjugés. Le préfet, chambellan de l'empereur, fait des démarches pour être reçu chez le marquis; il ne se tient pas de joie le jour où sa femme, « qui est une Grandlieu, » est admise dans le salon du vieux gentilhomme.

Dans *Une ténébreuse affaire* nous avons vu le fermier Michu, dévoué corps et biens aux Simeuse, aux Hauteserre, aux Cinq-Cygne. Chesnel, le notaire de M. d'Esgrignon, nous offre un type non moins admirable, celui du bourgeois royaliste. Pendant la Révolution, il a sauvé, au péril de sa vie, quelques débris de la fortune du marquis. Plus tard, pour sauver l'honneur de la noble maison ruinée, il sacrifiera sans hésiter sa propre fortune. Son dévouement, pour héroïque qu'il soit, lui paraît tout naturel. Il se considère comme faisant partie de la famille : son père n'était-il pas déjà, avant lui, un des serviteurs des d'Esgrignon? Quand il sera à la veille de mourir et que le marquis viendra s'asseoir au chevet de son vieil ami, Chesnel se dressera sur son séant et récitera le cantique de Siméon. Nous sommes loin de ces choses; elles ont existé pourtant, et ce ne sera pas le moindre honneur de Balzac d'avoir su les faire revivre en des pages inoubliables.

Si, en province, la noblesse se tenait à l'écart du régime impérial, il n'en allait pas de même à Paris. Les plus nobles familles s'étaient ralliées. Les plus grands noms se pressaient à la cour du maître. C'était, d'ailleurs, à la ville, une furie de fêtes, comme au dehors une furie de combats. Balzac a peint, mieux que personne, l'éclat du Paris d'alors, son ardeur au plaisir, la splendeur et l'enivrement de ses fêtes. Voici les pages qui ouvrent une des scènes de la vie privée, *la Paix du ménage* [1] :

L'aventure retracée par cette scène se passa vers la fin du mois de novembre 1809, moment où le fugitif empire de Napoléon atteignit à l'apogée de sa splendeur. Les fanfares de la victoire de Wagram retentissaient encore au cœur de la monarchie autrichienne ; la paix avait été signée entre la France et la coalition, les rois et les princes étaient venus, comme des astres, accomplir leurs révolutions autour de Napoléon, qui se donna le plaisir d'entraîner l'Europe à sa suite, magnifique essai de la puissance qu'il devait plus tard déployer à Dresde. Jamais, au dire des contemporains, Paris ne vit de plus belles fêtes que celles qui précédèrent et suivirent le mariage de ce souverain avec une archiduchesse d'Autriche ; jamais, aux plus grands jours de l'ancienne monarchie, autant de têtes couronnées ne se pressèrent sur les rives de la Seine, et jamais l'aristocratie française ne fut aussi riche ni aussi brillante qu'elle le parut alors. Les diamants étaient répandus avec tant de profusion sur les parures, les broderies d'or et d'argent couvraient tant d'uniformes, qu'après la récente indigence de la république, il semblait voir toutes les richesses du globe roulant dans les salons de Paris. Une ivresse générale avait comme saisi cet empire d'un jour, et tous les militaires, sans en excepter leur chef, jouissaient en parvenus des trésors conquis par un million d'hommes à épaulettes de laine, dont on satisfaisait les exigences avec des rubans....

1. Datée de juillet 1829, *la Paix du ménage* a été publiée pour la première fois en avril 1830, dans la première édition des *Scènes de la vie privée*.

Mais Balzac est partout à la fois, dans les bureaux des ministères comme dans les salons du faubourg Saint-Honoré. Il sait que l'administration, telle que le Premier Consul l'avait faite, était, dans l'organisme de l'Empire, un rouage presque aussi essentiel que l'armée. Un intendant et un travailleur comme Daru était d'un plus grand service à Napoléon que tel ou tel de ses maréchaux. C'est un de ces bons et utiles serviteurs que l'auteur de *la Comédie humaine* met en scène, dans *Un Ménage de garçon* [1], sous le nom de Bridau. Chef de

[1] Cet ouvrage, l'un des meilleurs de Balzac, est aussi l'un de ceux dont le titre a été le plus souvent modifié. Après avoir dû longtemps s'appeler *le Bonhomme Rouget*, il parut en deux parties dans la *Presse :* la première partie, en 1841, sous le titre de *les Deux frères;* la seconde, en 1842, sous le titre d'*Un Ménage de garçon en province*. L'ouvrage entier fut édité par Souverain, en 1843, sous le titre de *les Deux frères*. La même année, il prit place dans la première édition de *la Comédie humaine* avec ce nouveau titre : *Un ménage de garçon en province*. Dans l'édition définitive de ses œuvres, Balzac a encore changé le titre de cet ouvrage, et a substitué celui de *la Rabouilleuse* à tous ceux qu'il a déjà portés. — Philippe Bridau, fils aîné de Bridau, le fidèle serviteur de l'empereur, était, en 1813, sous-lieutenant de cavalerie. Nommé lieutenant à la suite d'une affaire d'avant-garde pendant la campagne de France, puis capitaine après la bataille de la Fère-Champenoise, où Napoléon le prit pour officier d'ordonnance, il fut décoré à Montereau. Témoin des adieux de Fontainebleau, il refusa de servir les Bourbons. En mars 1815, il rejoignit l'empereur à Lyon et l'accompagna aux Tuileries. Il fut promu chef d'escadron aux dragons de la garde et se battit à Waterloo. Mis en demi-solde sous la Restauration, il rejoignit le général Lallemand au Texas, et revint d'Amérique au mois d'octobre 1819. En 1820, il devint gérant d'un journal d'opposition à Paris, se compromit, en 1822, dans un complot militaire, et fut envoyé à Issoudun, sous la surveillance de la haute police. (Voy. *Répertoire de la Comédie humaine de H. de Balzac*, par Anatole *Cerfberr* et Jules *Christophe*, p. 62.) C'est à Issoudun, sous la Restauration, que se passe le roman; mais ce roman, par la peinture des officiers à demi-solde, au lendemain de Waterloo, est une des œuvres de Balzac qui aident le plus à bien connaître les soldats et les officiers de l'Empire.

bureau au ministère de l'intérieur sous le Consulat, Bridau est nommé chef de division en 1804. « Idolâtre de l'empereur, dit Balzac, Bridau servit avec un dévouement de séide les puissantes conceptions de ce demi-dieu moderne, qui, trouvant tout détruit en France, y voulut tout organiser. Jamais le chef de division ne disait : « Assez. » Projets, mémoires, rapports, études, il accepta les plus lourds fardeaux, tant il était heureux de seconder l'empereur ; il l'aimait comme homme, il l'adorait comme souverain, et ne souffrait pas la moindre critique sur ses actes ni sur ses projets. » Bridau mourut en 1808, tué par ses veilles, au moment où l'empereur allait le nommer directeur général, comte et conseiller d'État. « En ce moment, dit encore Balzac, Napoléon s'adonna spécialement aux affaires de l'intérieur, il accabla Bridau de travail et acheva de ruiner la santé de ce bureaucrate intrépide. Napoléon, à qui Bridau n'avait jamais rien demandé. s'était enquis de ses mœurs et de sa fortune. En apprenant que cet homme dévoué ne possédait rien que sa place, il reconnut une de ces âmes incorruptibles qui rehaussaient, qui moralisaient son administration, et il voulut surprendre Bridau par d'éclatantes récompenses. Le désir de terminer un immense travail avant le départ de l'empereur pour l'Espagne tua le chef de division, qui mourut d'une fièvre inflammatoire. A son retour, l'empereur, qui vint préparer en quelques jours à Paris sa campagne de 1809, dit en apprenant cette perte : « Il y a des hommes qu'on ne remplace jamais ! »

Les lignes qui suivent immédiatement celles-ci, dans *un Ménage de garçon*, renferment deux ou trois erreurs qu'il importe de rectifier.

Frappé, continue Balzac, d'un dévouement qui n'attendait aucun de ces brillants témoignages réservés à ses sol-

dats, l'empereur résolut de créer un ordre richement rétribué pour le civil, comme il avait créé la Légion d'honneur pour le militaire. L'impression produite sur lui par la mort de Bridau lui fit imaginer l'ordre de la Réunion; mais il n'eut pas le temps d'achever cette création aristocratique dont le souvenir est si bien aboli, qu'au nom de cet ordre éphémère, la plupart des lecteurs se demanderont quel en était l'insigne : il se portait avec un ruban bleu. L'empereur appela cet ordre la Réunion, dans la pensée de confondre l'ordre de la Toison d'or de la cour d'Espagne avec l'ordre de la Toison d'or de la cour d'Autriche.

Sauf qu'en effet les chevaliers de la Réunion portaient la croix attachée à un ruban bleu de ciel, tout ici est inexact.

Et d'abord il n'est pas vrai que la Légion d'honneur fût alors réservée aux seuls militaires, et qu'il y eût par suite nécessité de créer un ordre pour le civil. L'article 1er de la loi du 29 floréal an X, portant création d'une Légion d'honneur, est ainsi conçu :

En exécution de l'article 87 de la Constitution, concernant les récompenses militaires et *pour récompenser aussi les services et les vertus civiles,* il sera formé une Légion d'honneur.

L'ordre de la Réunion a été créé, non au commencement de 1809, mais à la fin de 1811, et on va voir que la mort de ce pauvre Bridau n'y fut pour rien. En 1808, le roi Louis avait institué en Hollande un ordre de l'Union. Lorsque la Hollande fut annexée à la France, cet ordre se trouva virtuellement éteint, comme l'étaient déjà tous les ordres existant en Piémont, en Toscane, dans les États romains « et autres pays successivement réunis à l'Empire. » C'est dans ces conditions que Napoléon, se trouvant à Amsterdam, en 1811, institua, par un décret du 18 octobre, l'*ordre impérial de la Réunion*, destiné à récompenser les services militaires et civils

dans les pays dont il avait opéré la *réunion* à l'Empire. C'est pour cela qu'il appela cet ordre *la Réunion*, et nullement afin de « confondre l'ordre de la Toison d'or de la cour d'Espagne avec l'ordre de la Toison d'or de la cour d'Autriche. » L'erreur commise ici par Balzac vient de ce qu'il a lui-même confondu l'ordre de la Réunion, créé en 1811, avec l'*ordre des Trois Toisons d'or*, créé en 1809. L'ordre des Trois Toisons d'or avait été institué par Napoléon le 15 août 1809, au lendemain de ses grands triomphes sur l'Autriche ; les lettres patentes qui l'établissent sont datées « de notre camp impérial de Schœnbrunn. » Le chiffre de ses membres ne devait pas dépasser 1,500, — 100 grands-chevaliers, 400 commandeurs et 1,000 chevaliers. Il était spécialement créé pour les officiers et les soldats de la Grande Armée. Les princes du sang eux-mêmes ne pouvaient le recevoir qu'après avoir fait une campagne de guerre, ou avoir servi pendant deux ans.

Si j'ai relevé ces erreurs, c'est parce que Balzac n'est pas simplement un romancier ; c'est aussi parce qu'il ne négligeait rien, d'ordinaire, pour être minutieusement exact. On en trouve la preuve en maint endroit de sa *Correspondance*. Un exemple suffira. Le 28 mai 1831, il est à Nemours, en train de composer *l'Auberge rouge*, une de ses meilleures nouvelles [1]. Voici ce qu'il écrit à M. Charles Rabou, directeur de la *Revue de Paris :* « Si vous étiez un ami, vous auriez la complaisance de me faire une petite recherche dont j'ai besoin pour *l'Auberge rouge*, à savoir en quel mois, en quelle année, et sous quel général républicain les Français ont pénétré,

[1] Ce récit parut pour la première fois dans la *Revue de Paris*, des 10 et 27 août 1831 ; il entra, en 1832, dans les *Nouveaux contes philosophiques*. Dans l'édition définitive des œuvres, il fait partie des *Études philosophiques*.

au commencement de la Révolution, en Allemagne, à Dusseldorf, ou plus loin, et quel corps [1]. »

[1] *Correspondance de H. de Balzac*, t. I, p. 117. — Voy. aussi, dans la lettre du 10 juin 1832 (t. I, p. 153), la liste de tous les livres et documents réunis par Balzac avant d'écrire *la Recherche de l'absolu*.

CHAPITRE III

BALZAC ET NAPOLÉON

(Suite)

Le Colonel Chabert et le colonel Marbot. — Le passage de la Bérézina. — Le capitaine Bianchi et la Légion italienne. — M. Antonio Lissoni et la *Difesa dell' onore dell' armi italiane oltraggiato dal signor DI BALZAC nelle sue Scene della Vita parigina.* — La guerre d'Espagne. — Les *Scènes de la Vie militaire* et M. Paul Bourget. — *Histoire de Napoléon contée dans une grange par un vieux soldat.* — La duchesse d'Abrantès. — Le *Napoléon du peuple* et le *Napoléon de Balzac.*

I.

Ni les hauts fonctionnaires, fussent-ils des lions pour le travail, comme Bridau ou le comte Daru, ni les gens de police, fussent-ils les plus fins du monde et les plus dépourvus de scrupules, comme Corentin ou le ministre Fouché, ne tiennent, on le pense bien, la première place dans les scènes où Balzac a parlé de l'Empire. Cette place appartenait de droit à l'armée, aux soldats et aux généraux. Tout ce qui se rattachait à la vie militaire de cette époque avait d'ailleurs, pour l'auteur de *la Comédie humaine*, un attrait particulier. Il y est revenu souvent et toujours avec succès.

On sait avec quel talent se trouve décrit, au tome premier des *Mémoires* de Marbot, un coin de l'immense champ de bataille d'Eylau, et comment le jeune aide

de camp d'Augereau faillit y trouver la mort. Blessé, jeté à bas de son cheval, étendu sur la neige parmi des tas de morts et de mourants, Marbot s'est évanoui, et, quatre heures durant, rien n'a pu le ranimer, pas même le fracas des quatre-vingt-dix escadrons de Murat allant à la charge et passant auprès de lui, peut-être sur lui. Quand il reprend ses sens, il est complètement nu, n'ayant plus que le chapeau et la botte droite. Un soldat du train l'avait dépouillé, selon l'usage; le croyant mort, voulant lui arracher la seule botte qui lui restât, il le tirait par une jambe, et pour faciliter l'opération, lui appuyait un de ses pieds sur le ventre. Marbot avait la figure, les épaules et la poitrine noires, tandis que le sang, sorti de sa blessure au bras, rougissait les autres parties de son corps. Son chapeau et ses cheveux étaient remplis d'une neige ensanglantée. Ses yeux hagards, au moment où, revenant à lui, il les fixa sur le soldat, avaient une telle expression, que le misérable détourna la tête et s'éloigna avec les effets du moribond.... Le soleil, en se couchant, jetait quelques faibles rayons à travers les nuages. Marbot referma les yeux pendant que ses dernières pensées se portaient vers Dieu et vers sa mère !....

Avant d'écrire ces admirables pages, Marbot avait-il relu *le Colonel Chabert* [1] ? Chabert, lui aussi, est tombé à Eylau et a été laissé pour mort ; Murat lui est passé

[1] *Le colonel Chabert*, daté de Paris, février-mars 1832, fut imprimé pour la première fois dans l'*Artiste* des 20, 27 février, 6 et 13 mars 1832, sous le titre de *la Transaction*. Ce conte reparut la même année dans le tome Ier du *Salmigondis*, recueil en douze volumes in-8°, chez Fournier jeune, par divers auteurs, sous le titre de : *le Comte Chabert*, et dans le tome IV de la première édition des *Scènes de la vie parisienne*, 1835, sous le titre de : *la Comtesse à deux maris*. Il prit son titre actuel en entrant dans la première édition de *la Comédie humaine*, au tome X (1844).

sur le corps, lui et tout son monde ; il n'a survécu que par miracle. Comme Marbot, c'est lui qui raconte son aventure et qui, dans un style vif, rapide, tout militaire, retrace les horreurs de cette tragique journée. Les deux récits se valent ; et c'est ainsi que nous avons, de la bataille d'Eylau, trois peintures saisissantes, trois toiles superbes, celles de Gros, de Balzac et de Marbot.

Mais la boucherie d'Eylau est peu de chose à côté de l'épouvantable désastre de 1812. Aussi Balzac est-il revenu plusieurs fois sur les événements de la campagne de Russie. Dans *le Médecin de campagne*, il décrit, en passant, l'héroïque conduite des pontonniers à Studianka. Dans *Autre étude de femme*, le général de Montriveau raconte un épisode dont il a été le témoin, auprès de Vilna, pendant les derniers jours de la retraite. Le prologue de la nouvelle intitulée *Adieu* [1], — l'une des plus dramatiques de l'auteur, — nous fait assister au passage de la Bérézina. C'est encore une peinture d'une intensité de vie prodigieuse. « Lire le passage de la Bérézina dans *Adieu*, dit très bien M. Marcel Barrière, produit le même effet que regarder *le Naufrage de la Méduse* de Géricault. Comme chef-d'œuvre, le récit de l'un vaut le tableau de l'autre [2]. » M. Thiers n'a pas consacré moins de trois cents pages au tableau de la retraite de Moscou. Sa narration est claire, métho-

[1] Daté de Paris, mars 1830, ce récit fut imprimé dans la *Mode* du 15 mai et du 5 juin 1830, sous le titre de : *Souvenirs soldatesques : Adieu* ; il y était divisé en trois chapitres, dont le second était intitulé : *le Passage de la Bérézina*. Il parut pour la première fois en volume en 1832, dans le tome III de la deuxième édition des *Scènes de la vie privée*, sous le titre de : *le Devoir d'une femme*. En 1835, cette nouvelle entra dans *les Études philosophiques*, sous son titre d'*Adieu* qu'elle a conservé depuis.

[2] *L'Œuvre de H. de Balzac*, par Marcel Barrière, p. 383.

dique, exacte : elle nous émeut tout juste autant que l'*Anabase* de Xénophon, le récit de l'expédition de Cyrus le Jeune dans la haute Asie et de la retraite des Dix Mille. Balzac, avec vingt pages, nous en apprend plus sur les derniers jours de la Grande Armée que l'historien du *Consulat et de l'Empire :*

Horace, avec deux mots, en dit plus long que vous.

A la suite de nos soldats, Balzac transporte ses récits tour à tour en Prusse et en Russie, en Autriche et en Espagne. Dans une de ses œuvres les moins connues, publiée sous le titre d'*Une conversation entre onze heures et minuit* [1], il place dans la bouche d'un général et celle d'un officier deux histoires qui se passent, l'une dans le Tyrol, en 1809, l'autre en Espagne, vers la même époque. Toutes deux ont pour *héros* des officiers italiens au service de la France : le général Rusca et le capitaine Bianchi. Mérimée n'eût pas mieux conté ces deux histoires, et il aurait eu plaisir à le faire, lui qu'un peu d'atrocité ne dégoûtait point. Le capitaine Bianchi surtout eût été son homme, puisqu'aussi bien il avait parié un jour de manger le cœur d'une sentinelle espagnole, — et l'avait mangé. Bianchi reparaît dans *les Marana* [2]. Il fait alors partie du corps d'armée qui, au mois de juin 1811, sous les ordres de Suchet, assiégea Tarragone. Tout cruel qu'il fût, le capitaine avait ce-

[1] Ce morceau parut, en février 1832, dans *les Contes bruns*, volume anonyme par Balzac, Philarète Chasles et Charles Rabou. Il figure aujourd'hui au tome XX des *Œuvres complètes* (t. I des *Œuvres diverses*), sous ce titre : *Échantillon de causerie française*.

[2] *Les Marana* sont datés de Paris, novembre 1832. Cette nouvelle parut dans la *Revue de Paris*, numéros de décembre 1832 et janvier 1833. Après avoir figuré, depuis 1834, dans les diverses éditions des *Scènes de la vie parisienne*, elle fait partie, depuis 1846, des *Études philosophiques*.

pendant cette espèce d'honneur chevaleresque qui, à l'armée, fait souvent excuser les plus grands excès. Dans les commencements du siège, il s'était distingué par une action d'éclat que le général Suchet [1] avait voulu récompenser. Bianchi refusa grade, pension, décoration nouvelle, et réclama pour toute récompense la faveur de monter le premier à l'assaut de la ville. Le général accorda la requête et oublia sa promesse. Mais Bianchi le fit se souvenir de Bianchi. L'enragé capitaine planta, le premier, le drapeau français sur la muraille, et y fut tué par un moine.

Le capitaine Bianchi servait dans la *légion italienne*, et voici, d'après Balzac, ce que c'était que cette légion. L'empereur avait, dans les premières années de son règne, fait déporter à l'île d'Elbe les mauvais sujets de l'Italie, les fils de famille incorrigibles, les malfaiteurs de la bonne société qu'il ne voulait pas tout à fait flétrir. Plus tard, il les enrégimenta, il en fit la *Légion italienne ;* puis, il les incorpora dans ses armées et en composa le 6e de ligne, auquel il donna pour colonel un Corse nommé Eugène, homme d'une bravoure extraordinaire. C'était un régiment de démons. Il fallait les voir à un assaut ou dans une mêlée !.... Comme ils étaient presque tous décorés pour des actions d'éclat, ce colonel leur criait naïvement en les menant au plus fort du feu : *Avanti, avanti, signori ladroni, cavalieri ladri !....* « En avant, en avant, chevaliers voleurs, seigneurs brigands !.... »

[1] C'est à tort que, dans son récit du siège, Balzac dit toujours : « Le maréchal Suchet. » Celui-ci n'était à ce moment que général de division. Il ne fut nommé maréchal qu'*après* la prise de Tarragone. Sa nomination, qui est du 8 juillet 1811, fut précisément la récompense de la prise de Tarragone, qui avait eu lieu le 28 juin précédent. (*Moniteur* du 10 juillet 1811.)

Lors de la prise de Tarragone, si le désordre, inévitable au premier moment dans une ville emportée de vive force, dégénéra promptement en un léger pillage, il le faut imputer aux seuls Italiens, aux *cavalieri ladri* du colonel Eugène [1].

L'émoi fut vif de l'autre côté des Alpes, quand parurent ces appréciations sur la *légion italienne* et quelques-uns de ses chefs. Un ancien officier de l'Empire, capitaine au régiment de dragons-Napoléon et chevalier de la Couronne de fer, M. Antonio Lissoni, répondit par une brochure publiée à Milan et intitulée : DIFESA *dell' onore dell' armi italiane oltraggiato dal signor DI BALZAC nelle sue Scene della Vita parigina ; e* CONFUTAZIONE *di molti errori della storia militare della guerra di Spagna fatta dagli Italiani* [2]. Je n'ai point à prendre parti entre Balzac et son contradicteur. J'incline cependant à croire que si la réfutation de ce dernier n'est pas, sur tous les points, absolument concluante, elle ne laisse pas, en beaucoup d'autres, d'être vraiment déci-

[1] *Les Marana.* — Ce n'est pas le colonel Eugène, comme le dit Balzac, qui commandait au siège de Tarragone le 6e régiment de ligne italien, mais bien le colonel Ordioni. Au mois de juin 1811, le colonel *Eugène*, ou, pour l'appeler de son vrai nom, le colonel Eugenio Orsatelli, était mort, depuis un an, des suites de ses blessures. (Voy. la brochure de M. Lissoni, dont il est parlé plus loin.)

[2] Je dois communication de cette curieuse et rarissime brochure à l'obligeance de M. le baron Alberto Lumbroso, le savant auteur de *Bibliografia ragionata per servire alla storia dell' epoca Napoleonica.* La seconde édition, que j'ai sous les yeux, est de 1837. Un autre officier italien, le chevalier Bartolommeo Bartolini, a également répondu à Balzac, qu'il qualifie de *fantastico romanziere*, dans la préface de son livre sur la retraite de Russie. Voici le titre de cet ouvrage, extrêmement intéressant, et qui mériterait d'être traduit : GIORNI D'ORRORE, *Aventure particolari accadute al cav.* BARTOLOMMEO BARTOLINI, *di Trento, antico ufficiale di cavalleria, e ad alcuni suoi compagni d'armi, dal giorno 12 al 28 novembre 1812, nella campagna di Russia, scritte da lui medesimo.* — Verona, 1846.

sive. Évidemment, le grand romancier, dans les *Contes bruns* et dans *les Marana*, avait trop rembruni ses couleurs.

El Verdugo est encore un épisode de la guerre d'Espagne. Écrit au mois d'octobre 1829, ce récit parut dans la *Mode*, numéro du 29 janvier 1829, sous le titre de *Souvenirs soldatesques. El Verdugo, guerre d'Espagne* (1809), accompagné de cette note :

Le respect dû à des infortunes contemporaines oblige le narrateur à changer le nom de la ville et de la famille dont il s'agit [1].

Le marquis de Léganès, dont la famille habite le château de Menda, est soupçonné par le général G..t..r, gouverneur de la province, d'entretenir des intelligences avec les Anglais et de préparer un soulèvement contre les troupes françaises cantonnées dans les environs. Le marquis a cinq enfants, trois fils et deux filles. Une fois certain de la réalité du complot, dans lequel sont entrés le marquis et sa femme, ses enfants et ses serviteurs, le général décide que tous seront pendus. Il ordonne de dresser sur la terrasse du château quinze potences. Le marquis de Léganès fait alors demander à son juge deux grâces. La première, c'est que lui, sa femme et ses enfants, au lieu d'être pendus, soient décapités ; la seconde, qu'on laisse vivre le plus jeune de ses fils, Manuel, qui n'a que huit ans. Le général accorda la première demande, puis il ajouta : « Je devine l'importance de sa dernière demande. Eh bien ! qu'il achète l'éternité de son nom, mais que l'Espagne se souvienne à jamais de sa trahison et de son supplice !

[1] *El Verdugo* entra, en 1831, dans la première édition des *Romans et contes philosophiques*. Depuis 1835, il fait partie des *Études philosophiques*.

Je laisse sa fortune et la vie à celui de ses fils qui remplira l'office du bourreau. Allez, et ne m'en parlez plus ! »

Le marquis de Léganès fait alors jurer à l'aîné de ses fils, à Juanito, d'obéir fidèlement aux ordres qu'il va lui donner ; et, cette promesse faite, il lui ordonne, au nom de ses ancêtres et en son nom, de remplir l'office du bourreau....

Déjà les deux frères et les deux sœurs de Juanito avaient rougi de leur sang la terrasse du château, où étaient réunis, suivant les instructions du général, cent des plus notables habitants de Menda. On amena le marquis. Il regarda le sang de ses enfants, se tourna vers les spectateurs immobiles et muets, étendit les mains vers Juanito et dit d'une voix forte : « Espagnol, je donne à mon fils ma bénédiction paternelle ! Maintenant, *marquis*, frappe sans peur, tu es sans reproche. »

Quand Juanito vit ensuite approcher sa mère, soutenue par le confesseur : « Elle m'a nourri, » s'écria-t-il.

Sa voix arracha un cri d'horreur à l'assemblée. La marquise comprit que le courage de Juanito était épuisé; elle s'élança d'un bond par-dessus la balustrade et alla se fendre la tête sur les rochers. Juanito était tombé évanoui.

Quelques heures plus tard, le général G..t..r disait à ses officiers, qui ne cachaient pas leur désapprobation : « Oubliez-vous, Messieurs, que, dans un mois, cinq cents familles françaises seront en larmes et que nous sommes en Espagne ? Voulez-vous laisser vos os ici ? »

Il me semble bien qu'ici encore, en vingt pages, Balzac nous en apprend plus que bien des gros livres sur l'Espagne de 1809, sur le caractère atroce et sublime de cette guerre, où, suivant le mot de Chateaubriand,

« les forêts s'armèrent, les buissons devinrent ennemis ; » où le patriotisme s'exalta jusqu'à la fureur ; où les prêtres se firent soldats ; où les moines, « à cheval, comme des dragons de feu, sur les poutres embrasées des édifices de Saragosse, chargeaient leurs escopettes parmi les flammes au son des mandolines, au chant des boleros et au *requiem* de la messe des morts [1]. »

II.

Balzac entendait bien ne pas s'en tenir, pour peindre la vie militaire sous l'Empire, à quelques pages seulement, à de courts récits et à de rapides épisodes. Il entrait dans ses plans d'accorder aux *Scènes de la Vie militaire* autant de développement qu'aux *Scènes de la Vie privée*, de *la Vie de province* et de *la Vie parisienne*. En 1845, au cours de la publication de la première édition de *la Comédie humaine*, il avait dressé, en vue d'une deuxième édition, le Catalogue des ouvrages destinés à y figurer. Cette édition nouvelle aurait formé vingt-six volumes. Quatre devaient être consacrés aux Scènes de la vie militaire. *La Comédie humaine*, en son entier achèvement, aurait compris 143 ouvrages, dont 88 avaient déjà vu le jour. Les *Scènes de la vie militaire* occupaient sur cette liste les numéros 82 à 107. En voici le détail ; je l'emprunte à *l'Histoire des Œuvres de H. de Balzac*, par le vicomte de Spoelberch de Lovenjoul.

[1] *Mémoires d'outre-tombe*, t III, p. 156. — Dans *Une conversation entre onze heures et minuit* (1832), Balzac avait inséré, sous ce titre : *le Grand d'Espagne*, un autre récit non moins dramatique, qui se passe à Madrid, en 1808, peu de temps après l'entrée de Murat dans cette capitale. Ce récit a pris place, en 1843, dans *la Muse du département*.

LIVRE CINQUIÈME : *Scènes de la vie militaire.*
(Quatre volumes, tomes XVI à XIX.)

82. *Les Soldats de la République* (trois épisodes). — 83. *L'Entrée en campagne.* — 84. *Les Vendéens.* — 85. Les Chouans. — 86. *Les Français en Égypte : I. Premier épisode.* — 87. Idem : II. *Le Prophète.* — 88. Idem : III. *Le Pacha.* — 89. Une passion dans le désert. — 90. *L'Armée roulante.* — 91. *La Garde consulaire.* — 92. *Sous Vienne : I. Un Combat.* — 93. Idem : II. *L'Armée assiégée.* — 94. Idem : III. *La Plaine de Wagram.* — 95. *L'Aubergiste.* — 96. *Les Anglais en Espagne.* — 97. *Moscou.* — 98. *La Bataille de Dresde.* — 99. *Les Traînards.* — 100. *Les Partisans.* — 101. *Une Croisière.* — 102. *Les Pontons.* — 103. *La Campagne de France.* — 104. *Le Dernier champ de bataille.* — 105. *L'Émir.* — 106. *La Pénissière.* — 107. *Le Corsaire algérien* [1].

De ces vingt-cinq *Scènes*, deux seulement avaient paru en 1845. Balzac, à cette date, n'avait que quarante-six ans. De 1829 à 1845, en moins de dix-sept années, il avait composé quatre-vingt-huit ouvrages. Certes, il pouvait bien espérer avoir encore dix-sept autres années de vie et de travail. Nul doute, si elles lui avaient été accordées, qu'elles ne lui eussent suffi, et au delà, pour écrire et les vingt-trois nouvelles scènes de la vie militaire, et les trente-deux autres ouvrages qu'il avait projetés.

Dès 1832, il avait songé à faire, non une simple nouvelle, mais un roman en un ou deux volumes, qui aurait eu pour sujet la fameuse campagne de 1809, la quasi-défaite d'Essling, la triomphante victoire de Wa-

[1] Les ouvrages indiqués en italique sont ceux que la mort n'a pas permis à Balzac d'entreprendre ou de finir. — Voy. *Histoire des œuvres de H. de Balzac*, p. 219.

gram. On se demande même, en lisant sa *Correspondance*, s'il n'a pas mis ce projet à exécution, s'il ne l'a pas réalisé au moins en partie.

Le 28 juin 1832, il écrit, du château de Saché, à sa mère : « Gosselin satisfait, — et il le sera cette semaine, — je ferai vivement *la Bataille* [1].... »

Le 2 juillet, à Mme Zulma Carraud : « On réimprime *les Chouans*.... Il faut les corriger nécessairement. En outre, je prépare un grand ouvrage intitulé *la Bataille* [2].... »

Toujours en juillet, et à sa mère : « Je vais, sans désemparer, finir *la Bataille*.... » — Et un peu plus loin, dans la même lettre : « Comment, ma pauvre mère, tu veux que j'écrive des *cinq lettres* obligeantes et instructives à cinq juges ! Et que veux-tu donc que je fasse? Mieux vaut de ce pas m'aller jeter dans l'Indre [3]! Songe donc que j'ai trois cents pages de manuscrit à faire, à penser, à écrire pour *la Bataille* [4]!.... »

D'Angoulême, le 19 juillet : « Je me lève à six heures, je corrige *les Chouans*, puis je travaille à *la Bataille* de huit heures à quatre heures du matin, et, pendant le jour, je corrige ce que j'ai fait la nuit ; voilà ma vie ! en connais-tu de plus occupée [5]? »

Le 22 août : « J'espère t'envoyer tout le manuscrit de *la Bataille* et *les Chouans* corrigés pour Mame, par une occasion, le 1er octobre. »

[1] *Correspondance de H. de Balzac*, t. 1, p. 158.

[2] T. I, p. 160.

[3] Balzac est à ce moment chez son ami, M. de Margonne, au château de Saché, près d'Azay-le-Rideau (Indre-et-Loire). En tête d'*Une ténébreuse affaire* se trouve cette dédicace : *A Monsieur de Margonne, son hôte du château de Saché reconnaissant* Balzac écrivit au château de Saché plusieurs de ses ouvrages, notamment *Louis Lambert*, *le Lys dans la vallée*, *la Recherche de l'Absolu*.

[4] *Correspondance*, t. I, p. 164.

[5] *Ibid.*, t. I, p. 168.

D'Aix-en-Savoie, le 1er septembre, en *post-scriptum :*

Ma foi, j'ai le temps et la place pour te faire le compte.

De septembre à février, six mois de la *Revue de Paris*	3,000 fr.
La Bataille	2,000
Un volume de *Drolatiques*	2,000
Les quatre volumes nouveaux pour Mame	5,000
Voilà	12,000 fr. [1].

Toutes ces lettres, d'autres encore, annonçant l'apparition prochaine de *la Bataille*, sont de 1832. Au mois de janvier 1833, Balzac écrit à Mme Hanska :

La Bataille viendra après *le Médecin de campagne....*, et n'y a-t-il pas de quoi frémir si je vous dis que *la Bataille* est un livre impossible ? Là, j'entreprends de vous initier à toutes les horreurs, à toutes les beautés d'un champ de bataille ; ma bataille, c'est Essling, Essling avec toutes ses conséquences [2]. Il faut que, dans son fauteuil, un homme froid voie la campagne, les accidents de terrain, les masses d'hommes, les événements stratégiques, le Danube, les ponts ; admire les détails et l'ensemble de cette lutte ; entende l'artillerie ; s'intéresse à ces mouvements d'échiquier ; voie tout, sente, dans chaque articulation de ce grand corps, Napoléon, que je ne montrerai pas ou que je laisserai voir, le soir, traversant dans une barque le Danube ! Pas une tête de femme ; des canons, des chevaux, deux armées, des uniformes. A la première page, le canon gronde, il se tait à la dernière. Vous lirez à travers la fumée et, le livre fermé, vous devez avoir tout vu intuitivement et vous rappeler la bataille comme si vous y aviez assisté. *Voici trois mois que je me mesure avec cette œuvre, cette ode en deux volumes* [3].

[1] *Correspondance*, t. I, p. 192.

[2] La *bataille* dont s'occupait Balzac, c'était donc bien celle d'*Essling*, et non la *bataille d'Austerlitz*, comme l'avaient cru les éditeurs de *la Correspondance*, publiée en 1876.

[3] Lettres inédites de Balzac à Mme Hanska, publiées par le vicomte de Spoelberch de Lovenjoul. *Revue de Paris*, du 1er février 1894. —

La Bataille n'a jamais paru. Il est pourtant difficile d'admettre, — après les lettres qu'on vient de lire, — qu'elle n'ait jamais existé que dans l'imagination de Balzac, qu'elle n'ait pas au moins été commencée. Est-ce que le vicomte de Lovenjoul n'en retrouvera pas quelque chose, lui qui a déjà retrouvé *l'École des Ménages* [1] et tant de pages inédites du grand romancier? Pour moi, j'ai beau faire, je ne puis prendre mon parti de cette *Bataille* perdue.

Quoi qu'il en soit, l'idée de peindre la vie militaire sous l'Empire n'a cessé de hanter l'esprit de Balzac. En 1839, il vient de lire dans le *Constitutionnel* les pages de *la Chartreuse de Parme* sur la bataille de Waterloo. Il écrit aussitôt à Stendhal : « Monsieur, j'ai déjà lu dans le *Constitutionnel* un article tiré de *la Chartreuse*, qui m'a fait commettre le péché d'envie. Oui, j'ai été saisi d'un accès de jalousie, à cette superbe et vraie description de bataille que je rêvais pour *les Scènes de la vie*

Dans ces lettres, Balzac revient sans cesse sur son dessein de visiter et d'étudier à fond les champs de bataille d'Essling et de Wagram : — « *28 avril 1834.* A Vienne, je ferai mes reconnaissances sur le Danube pour pouvoir mieux peindre la bataille de Wagram et le combat d'Essling, qui sont mon ouvrage de l'hiver prochain, en Ukraine, si vous voulez. Mais il faut que j'aille voir les pays parcourus par le prince Eugène dans sa marche d'Italie à travers le Tyrol. » — « *25 août 1834.* J'ai bien besoin de voir Vienne. Il faut que j'aie exploré les champs de Wagram et d'Essling avant le mois de juillet prochain. J'ai surtout bien besoin des gravures qui représentent les uniformes de l'armée allemande, et j'irai les chercher. Ayez seulement la bonté de me dire si cela existe. » — « *15 décembre 1834*.... Je vous verrai sans doute à Vienne. J'ai bien solidement arrêté avec moi-même d'y aller en mars, afin de pouvoir faire une reconnaissance des champs de bataille d'Essling et de Wagram. » — « *26 janvier 1835* ... Et je me dis que dans quarante jours je serai sans doute dans la malle-poste de Strasbourg. Je verrai Vienne, le Danube, les champs de Wagram, l'île de Lobau.... »

[1] *L'École des ménages*, encore inédite, est une comédie en cinq actes, composée en 1838. — Voir ci-dessous *le Théâtre de Balzac*.

militaire, la plus difficile portion de mon œuvre ; et ce morceau m'a ravi, chagriné, enchanté, désespéré [1]. »

En 1843, à l'époque où Eugène Sue venait de traiter avec le *Constitutionnel* pour la publication du *Juif errant*, Balzac écrit à M. Armand Dutacq : « Je suis sur le point de traiter pour une affaire comme celle d'Eugène Sue, absolument dans les mêmes conditions, avec une des premières maisons de banque. Il s'agit des *Scènes de la vie militaire* et de la partie la plus agissante sur les masses : à savoir la république et Napoléon [2]. » M. Dutacq songeait alors à publier le *Soleil*. Ce journal n'a jamais vu le jour. Le prospectus seul a paru ; parmi les ouvrages annoncés, figurait *l'Entrée en campagne*, scène de la vie militaire, par M. de Balzac.

La *Presse* publia, en 1844, les premiers chapitres des *Paysans* [3]. La scène s'ouvre au château des Aigues, que vient d'acheter le général, comte de Montcornet. Montcornet a commandé les cuirassiers au combat d'Essling. Balzac place ici la note suivante :

En principe, je n'aime pas les notes (Diable !). Voici la première que je me permets; son intérêt historique me servira d'excuse; elle prouvera, d'ailleurs, que la description

[1] *Correspondance*, t. I, p. 455.
[2] *Ibid.*, t. II, p. 41.
[3] Du 3 au 21 décembre 1844. Après le 13e chapitre (*l'Usurier des campagnes*), la *Presse* interrompit la publication. « Balzac, dit Théophile Gautier, ne travailla jamais au point de vue du journal.... Eugène Sue, Alexandre Dumas, l'emportèrent fréquemment sur lui dans ces batailles de chaque matin qui passionnaient alors le public.... *Les Paysans*, ce chef-d'œuvre, provoquèrent même un grand nombre de désabonnements à *la Presse*, où en parut la première partie. On dut suspendre la publication. Tous les jours arrivaient des lettres qui demandaient qu'on en finît. On trouvait Balzac ennuyeux ! » T. Gautier, *Portraits contemporains*, p. 106. — *Les Paysans* n'ont paru complets qu'après la mort de l'auteur, en 1855.

des batailles est à faire autrement que par les sèches définitions des écrivains techniques, qui, depuis trois mille ans, ne nous parlent que de l'aile droite ou gauche, du centre, plus ou moins enfoncé, mais qui, du soldat, de ses héroïsmes, de ses souffrances, ne disent pas un mot. La conscience avec laquelle je prépare *les Scènes de la vie militaire* me conduit sur tous les champs de bataille arrosés par le sang de la France et par celui de l'étranger; j'ai donc voulu visiter la plaine de Wagram. En arrivant sur les bords du Danube, en face de la Lobau, je remarquai sur la rive, où croît une herbe fine, des ondulations semblables aux grands sillons des champs de luzerne. Je demandai d'où provenait cette disposition du terrain, pensant à quelque méthode d'agriculture : « Là, me dit le paysan qui nous servait de guide, dorment les cuirassiers de la garde impériale ; ce que vous voyez, c'est leurs tombes ! » Ces paroles me causèrent un frisson ; le prince Frédéric Schwartzenberg, qui les traduisit, ajouta que ce paysan avait conduit le convoi des charrettes chargées de cuirasses. Par une de ces bizarreries fréquentes à la guerre, notre guide avait fourni le déjeuner de Napoléon le matin de la bataille de Wagram. Quoique pauvre, il gardait le double napoléon que l'empereur lui avait donné de son lait et de ses œufs. Le curé de Gross-Aspern nous introduisit dans ce fameux cimetière où Français et Autrichiens se battirent, ayant du sang jusqu'à mi-jambe, avec un courage et une persistance également glorieuses de part et d'autre. Ce fut en allant reprendre ce fameux cimetière pour la troisième fois que Masséna, blessé, porté dans une caisse de cabriolet, fit à ses soldats cette sublime allocution : « Comment ! s.... mâtins, vous n'avez que cinq sous par jour, j'ai 40 millions, et vous me laissez en avant ? »

La campagne de 1809, celle qu'il avait choisie pour sujet de *la Bataille*, n'a cessé de préoccuper Balzac. Wagram était pour lui le point culminant des triomphes de Napoléon, comme la Bérézina était le point culminant de ses désastres. Dans *la Cousine Bette*, il a placé le récit d'un admirable fait d'armes qui eut lieu au cours de cette campagne, la prise d'un pont défendu

par une triple batterie de canons étagés sur une manière de rocher, trois redoutes l'une sur l'autre, et qui enfilaient le pont. Le héros de ce glorieux combat était le général Hulot, que l'empereur, quelque temps après, fit maréchal et comte de Forzheim. A l'occasion de ce fait d'armes, et aussi de ce titre de comte de Forzheim, Balzac inséra dans le *Constitutionnel* [1], au cours de la publication de son roman, trois notes extrêmement curieuses, que n'a pas reproduites l'édition en volumes, mais que M. de Lovenjoul a recueillies [2].

C'est au mois de novembre 1835 que Balzac fit le voyage de Vienne et visita la plaine de Wagram. Au nombre des scènes projetées se trouvait *la Bataille de Dresde*. Il visita Dresde au mois d'octobre 1843. Il ne négligeait rien pour rendre ses récits militaires aussi exacts que possible. Dans une seconde note placée, celle-là, tout à la fin des *Paysans* (en voilà tout de même cinq, avec les trois de *la Cousine Bette!*), je trouve ce détail :

L'auteur prend ici la liberté de faire observer qu'il a dans son cabinet les uniformes de la République, de l'Empire, de la Restauration, la collection de tous les costumes militaires des pays que la France a eus pour alliés ou pour adversaires, et plus d'ouvrages sur les guerres de 1792 à 1815 que n'en possède tel maréchal de France.

Chateaubriand a dit quelque part : « Au XIIIe siècle, la chevalerie historique produisit la chevalerie romanesque, qui marche de pair avec elle ; de notre temps, la véritable histoire aura son *histoire fictive*, qui la suivra comme son ombre. » Cette histoire fictive, elle existe en partie pour la première moitié du XIXe siècle,

[1] *La Cousine Bette* a paru dans *le Constitutionnel* du 8 octobre au 3 décembre 1846.

[2] *Histoire des œuvres de H. de Balzac*, p. 122-125.

et c'est Balzac qui l'a créée [1]. Le temps lui a malheureusement manqué pour conduire sa tâche jusqu'au bout, pour doubler l'histoire de l'Empire, comme seul il était capable de le faire. Ce sera pour tous les amis des lettres l'objet d'un éternel regret. « Il manque à son œuvre, écrivait M. Paul Bourget, il y a quelques années, il y manque ces scènes de la vie militaire dont les titres font rêver : *A marches forcées ; la Bataille d'Austerlitz* (?) ; *Après Dresde*.... Certes, *la Guerre et la paix* de Tolstoï est un admirable livre, mais comment ne pas regretter la peinture de la Grande Armée et de notre grand empereur par Balzac, notre Napoléon littéraire [2] ? »

III.

Dans sa lettre de janvier 1833 à Mme Hanska, Balzac écrivait : « *La Bataille* viendra après *le Médecin de campagne.* » *Le Médecin de campagne* parut en septembre 1833. Il était alors divisé en trente-six chapitres. Le chapitre XXI avait pour titre : *Une Veillée*. La scène se passe en 1829, dans un bourg des environs de Grenoble. Le docteur Benassis, le commandant Genestas, qui était à Wagram, le pontonnier Gondrin, qui était à la Bérézina, assistent dans une grange à la veillée où le piéton de la poste, Goguelat, un ancien soldat de la garde impériale, décoré sur le champ de bataille à Valoutina, raconte aux bonnes gens du village l'histoire de l'empereur. Sous sa forme soldatesque, ce récit est un chef-d'œuvre. En voici le début :

[1] Voy., dans le remarquable volume de M. Marcel Barrière, *l'Œuvre de H. de Balzac*, les pages 271 et 272.

[2] Préface de M. Paul Bourget, en tête du *Répertoire de la Comédie humaine de H. de Balzac*, par MM. Anatole Cerfberr et Jules Christophe.

Voyez-vous, mes amis, Napoléon est né en Corse, qui est une île française, chauffée par le soleil d'Italie, où tout bout comme dans une fournaise, et où l'on se tue les uns les autres, de père en fils, à propos de rien : une idée qu'ils ont. Pour vous commencer l'extraordinaire de la chose, sa mère, qui était la plus belle femme de son temps, et une finaude, eut la réflexion de le vouer à Dieu, pour le faire échapper à tous les dangers de son enfance et de sa vie, parce qu'elle avait rêvé que le monde était en feu le jour de son accouchement. C'était une prophétie! Donc elle demande que Dieu le protège, à condition que Napoléon rétablira sa sainte religion, qu'était alors par terre. Voilà qu'est convenu, et ça s'est vu.

Maintenant, suivez-moi bien, et dites-moi si ce que vous allez entendre est naturel.

Il est sûr et certain qu'un homme qui avait eu l'imagination de faire un pacte secret pouvait seul être susceptible de passer à travers les lignes des autres, à travers les balles, les décharges de mitraille qui nous emportaient comme des mouches et qui avaient du respect pour sa tête. J'ai eu la preuve de cela, moi particulièrement, à Eylau. Je le vois encore, monte sur une hauteur, prend sa lorgnette, regarde sa bataille, et dit : « Ça va bien ! » Un de mes intrigants à panaches qui l'embêtaient considérablement et le suivaient partout, même pendant qu'il mangeait, qu'on nous a dit, veut faire le malin, et prend la place de l'empereur quand il s'en va. Oh ! raflé ! plus de panache. Vous entendez bien que Napoléon s'était engagé à garder son secret pour lui seul. Voilà pourquoi tous ceux qui l'accompagnaient, même ses amis particuliers, tombaient comme des noix : Duroc, Bessières, Lannes, tous hommes forts comme des barres d'acier et qu'il fondait à son usage. Enfin, à preuve qu'il était l'enfant de Dieu, fait pour être le père du soldat, c'est qu'on ne l'a jamais vu ni lieutenant ni capitaine ! Ah ! bien oui ! en chef, tout de suite. Il n'avait pas l'air d'avoir plus de vingt-trois ans, qu'il était vieux général, depuis la prise de Toulon où il a commencé par faire voir aux autres qu'ils n'entendaient rien à manœuvrer les canons.

Et le récit continue, avec, de distance en distance,

cette parole qui revient comme un refrain : « Ah çà, mes amis, croyez-vous que c'était naturel ? » Le brave Goguelat, de plus en plus grisé par son sujet, finit par ces mots :

Ceux-ci disent qu'il est mort ! Ah bien oui, mort ! on voit bien qu'ils ne le connaissent pas. Ils répètent c'te bourde-là pour attraper le peuple et le faire tenir tranquille dans leur baraque de gouvernement. Écoutez. La vérité du tout est que ses amis l'ont laissé seul dans le désert, pour satisfaire à une prophétie faite sur lui, car j'ai oublié de vous apprendre que son nom de Napoléon veut dire *le lion du désert*. Et voilà ce qui est vrai comme l'Évangile. Toutes les autres choses que vous entendrez dire sur l'empereur sont des bêtises qui n'ont pas forme humaine. Parce que, voyez-vous, ce n'est pas à l'enfant d'une femme que Dieu aurait donné le droit de tracer son nom en rouge comme il a écrit le sien sur la terre, qui s'en souviendra toujours ! Vive Napoléon, le père du peuple et du soldat !

Quelques semaines avant la mise en vente, le 2 août 1833, Balzac écrivait à Mme Zulma Carraud : « Mme d'Abrantès, qui pleure rarement, a fondu en larmes au désastre de la Bérézina, dans *la Vie de Napoléon, racontée par un soldat dans une grange* [1]. »

Ces pages du *Médecin de campagne* furent tirées à part dès 1833 et publiées, avec une vignette représentant Napoléon, précisément sous ce titre : *Histoire de Napoléon, contée dans une grange par un vieux soldat* [2]. Une autre édition, illustrée de vignettes par Lorentz, fut publiée en 1842 [3]. M. Henri Houssaye possède, dans sa riche bibliothèque napoléonienne, un exemplaire à peu près unique d'une plaquette imprimée, en

[1] *Correspondance*, t. I, p. 249.
[2] Paris, imprimerie de Baudoin, rue des Boucheries-Saint-Germain.
[3] J.-J. Dubochet et Cie, J. Hetzel et Paulin Aubert et Cie.

1833, par Simon, rue du Temple, n° 6, et intitulée : *Dialogue d'un vieux grenadier de la garde impériale surnommé le Sans-Peur.* C'est une réédition de l'épisode du *Médecin de campagne.*

En écrivant cet épisode, Balzac avait fait surtout œuvre d'artiste. Il avait peint le *Napoléon du peuple*, et il avait pris quelque plaisir à faire pleurer la duchesse d'Abrantès ; mais il n'était pas bonapartiste. Il était très royaliste et professait dès lors, en politique, les principes qu'il exposera plus tard dans la *Préface* générale de la *Comédie humaine :* « Le christianisme, dit-il dans cette *Préface*, — que j'ai déjà eu occasion de citer et où il résume ses idées philosophiques, politiques et littéraires, — le christianisme a créé les peuples modernes, il les conservera. De là sans doute *la nécessité du principe monarchique. Le catholicisme et la royauté sont deux principes jumeaux....* J'écris à la lueur de deux vérités éternelles : *la religion, la monarchie, deux nécessités que les événements contemporains proclament et vers lesquelles tout écrivain de bon sens doit essayer de ramener notre pays* [1]. »

Précisément à l'époque où il composait *le Médecin de campagne*, il songeait aux moyens d'entrer à la Chambre, où il eût siégé, sur les bancs de la droite, à côté de son ami le duc de Fitz-James. Il écrivait à sa mère, le 23 septembre 1832 : « En travaillant trois jours et trois nuits, j'ai fait un volume in-18 intitulé *le Médecin de campagne....* Autre chose : s'il y a une élection générale, les royalistes iront aux collèges, cela est maintenant décidé. Alors, M. le duc de Fitz-James sera probablement élu dans deux collèges au moins. Si je

[1] *Avant-propos*, daté de juillet 1842. Préface générale, écrite pour la première édition de *la Comédie humaine*, 1842-1846. *Œuvres complètes*, t. I.

ne suis pas élu à Angoulême, M. de Fitz-James tâchera de me faire élire dans celui pour lequel il n'optera pas [1]. »

Royaliste, partisan déclaré de l'autorité, fût-elle même absolue, ayant en horreur la république et ce qu'il appelait le « vertige démocratique [2], » Balzac, sans être pour cela bonapartiste, professait pour Napoléon une admiration profonde. Il en a tracé un portrait magnifique. Je le citerai d'autant plus volontiers qu'il est peu connu et se rencontre dans une de ses œuvres où on ne songerait guère à le chercher, dans *Autre étude de femme* [3]. De tous ses personnages, celui où l'auteur de *la Comédie humaine* a mis le plus de lui-même, c'est assurément Daniel d'Arthez; c'est lui qu'il a chargé de nous faire connaître son jugement vrai sur Napoléon :

Oh! n'en voulez pas à Napoléon, dit Daniel d'Arthez, ce fut une de ses petitesses d'être jaloux du génie littéraire, car il a eu des petitesses. Qui pourra jamais expliquer, peindre ou comprendre Napoléon? Un homme qu'on représente les bras croisés et qui a tout fait! qui a été le plus beau pouvoir connu, le pouvoir le plus concentré, le plus mordant, le plus acide de tous les pouvoirs; singulier génie, qui a promené partout la civilisation armée, sans la fixer nulle part; un homme qui pouvait tout faire parce qu'il voulait tout; prodigieux phénomène de volonté, domptant une maladie par une bataille, et qui cependant devait mourir de maladie dans son lit après avoir vécu au milieu des balles et des boulets; un homme qui avait dans la tête un code et une épée, la parole et l'action; esprit perspicace qui a tout deviné, excepté sa chute; politique bizarre, qui jouait les hommes à poignées par économie, et qui respecta trois têtes,

[1] *Correspondance*, t. I, p. 202. — Voir ci-dessous le chapitre VI.

[2] Dédicace des *Paysans*.

[3] Daté de Paris, 1839-1842, ce récit parut, pour la première fois, en 1842, dans le tome II de la cinquième édition des *Scènes de la vie privée* (première édition de *la Comédie humaine*).

celles de Talleyrand, de Pozzo di Borgo et de Metternich, diplomates dont la mort eût sauvé l'Empire français, et qui lui paraissaient peser plus que des milliers de soldats; homme auquel, par un rare privilège, la nature avait laissé un cœur dans son corps de bronze; homme rieur et bon, à minuit, entre des femmes, et, le matin, maniant l'Europe comme une jeune fille qui s'amuserait à fouetter l'eau de son bain! Hypocrite et généreux, aimant le clinquant et simple, sans goût et protégeant les arts; malgré ces antithèses, grand en tout par instinct ou par organisation; César à vingt-cinq ans, Cromwell à trente; puis, comme un épicier du Père-Lachaise, bon père et bon époux. Enfin, il a improvisé des monuments, des empires, des rois, des codes, des vers, un roman, et le tout avec plus de portée que de justesse. N'a-t-il pas voulu faire de l'Europe la France? Et, après nous avoir fait peser sur la terre de manière à changer les lois de la gravitation, il nous a laissés plus pauvres que le jour où il avait mis la main sur nous. Et lui, qui avait pris un empire avec son nom, perdit son nom au bord de son empire, dans une mer de sang et de soldats!

Tout à l'heure, nous avions *le Napoléon du peuple;* ce que nous avons ici, c'est bien *le Napoléon de Balzac.*

Mme Ancelot raconte, dans ses *Salons de Paris*, que Balzac, à l'époque où il demeurait rue Cassini, avait dans son cabinet une statuette de Napoléon, avec cette inscription : *Ce qu'il avait commencé par l'épée, je l'achèverai par la plume* [1]. Balzac aimait la plaisanterie; celle-ci était peut-être un peu forte, mais ne tirait pas autrement à conséquence. Si l'on veut avoir sa pensée vraie sur son rôle et sur celui de Napoléon, il la faut chercher dans sa *Correspondance*. Voici ce qu'il écrivait à Mme Hanska, le 5 février 1844 : « En somme, *voici le jeu que je joue :* quatre hommes auront eu, en ce demi-siècle, une influence immense : Napoléon,

[1] *Les Salons de Paris*, par Mme Ancelot, p. 96.

Cuvier, O'Connell; *je voudrais être le quatrième.* Le premier a vécu du sang de l'Europe, il s'est inoculé des armées; le second a épousé le globe; le troisième s'est incarné un peuple; moi, j'aurai porté une société tout entière dans ma tête. *Autant vivre ainsi que de dire tous les soirs :* « Pique! atout! cœur [1] !.... » Qui oserait dire aujourd'hui, un demi-siècle après la mort de Balzac, qu'il n'a pas gagné la partie qu'il jouait? Qui voudrait le taxer d'exagération, pour avoir murmuré un jour, dans une heure d'abandon, cette parole au demeurant si vraie, et qu'il conviendrait d'inscrire au frontispice de la *Comédie humaine : J'aurai porté une société tout entière dans ma tête.*

Dans une lettre adressée au journal *la Presse* [2] et destinée à mettre en lumière le préjudice causé aux écrivains français par les contrefacteurs belges, Balzac, en 1839, avait rappelé la belle expression de Victor Hugo sur « les dix ou douze *maréchaux de France littéraires.* » Il n'avait pas caché qu'il croyait être l'un de ces dix ou douze « maréchaux. » Sainte-Beuve, dans la *Revue des Deux Mondes*, fit une gorge chaude de cette lettre [3]. Malgré tout son esprit, le célèbre critique n'a pas été heureux dans ses rencontres avec Balzac. Celui-ci avait déjà fait paraître *les Scènes de la Vie privée, les Scènes de la Vie de province* et de *la Vie parisienne, la Peau de chagrin, les Romans et Contes philosophiques, Louis Lambert, Séraphita, le Médecin de campagne, Eugénie Grandet, la Recherche de l'absolu, le Lys dans la vallée, l'Histoire des Treize, le Père*

[1] *Correspondance*, t. II, p. 64.

[2] La *Presse*, du 18 août 1839. — Voy. cette lettre au tome XXII des *Œuvres complètes*, p. 275.

[3] *Revue des Deux Mondes*, du 1er septembre 1839. — Voy. aussi Sainte-Beuve, *Portraits contemporains*, t. I, p. 495.

Goriot, les Employés, César Birotteau, le Cabinet des antiques, un Grand homme de province à Paris. A cette heure-là même, il publiait dans la *Presse* le *Curé de village*, qui est peut-être le plus beau de ses livres. Contester qu'il eût alors le droit de prendre rang parmi les dix ou douze premiers écrivains de son temps, c'était, de la part de Sainte-Beuve, une petite méchanceté et une grosse maladresse : double faute, que le romancier, devenu critique à son tour, ne devait pas tarder à lui faire expier cruellement [1]. Nous ne sommes plus d'ailleurs en 1839, alors que Balzac n'était encore qu'au milieu de sa carrière de romancier. De 1839 à 1846, du *Curé de village* à *la Cousine Bette*, il a singulièrement agrandi son œuvre et multiplié ses créations. Il les a reliées entre elles. De ses deux mille personnages, dont chacun est un nouvel être ajouté à l'état civil, il a fait un monde véritable, et, suivant son expression, « une société tout entière. » Il n'est plus seulement, comme autrefois, « l'auteur d'*Eugénie Grandet;* » il est maintenant « l'auteur de LA COMÉDIE HUMAINE. » L'édifice qu'il a construit, s'il ne lui a pas été donné de l'achever, s'il renferme, comme notre ancien Louvre, des espaces vides et, dans l'ombre même du palais, une dizaine de maisons à façades ruinées, cet édifice n'en demeure pas moins l'œuvre la plus considérable, le monument le plus extraordinaire de ce siècle. Et c'est pourquoi ce n'est plus assez de dire que Balzac a été un des *maréchaux de France littéraires* de son temps. C'est justice, je le crois, de voir en lui, comme l'a fait M. Paul Bourget, « notre Napoléon littéraire. »

[1] Dans la *Revue parisienne,* du 25 août 1840. — Voy. au t. XXIII des *Œuvres complètes.*

CHAPITRE IV

BALZAC ROYALISTE

Balzac philosophe. MM. Eugène Pelletan, Edme Caro, Eugène Poitou et Anatole de la Forge. *Z. Marcas* et Gambetta. — La particule de Balzac. Actes de naissance et de décès et lettres de faire part. Le père de Balzac et M. Bertrand de Moleville. — La pension Lepitre. M. Guillonnet-Merville et l'avoué *Derville*. — La tragédie de *Cromwell*. Premiers romans. — *Du Droit d'aînesse*. — *Histoire impartiale des Jésuites*. — *Le Dernier Chouan ou la Bretagne en 1800*. — *Un épisode sous la Terreur*.

I.

Balzac aimait dans Napoléon l'homme du pouvoir, l'homme de l'autorité, le chef incontesté d'un gouvernement fort et hiérarchique. Mais ce n'était point assez, selon lui, qu'un gouvernement fût fort ; besoin était qu'il fût aussi légitime. Nous sommes ainsi conduits à rechercher quelles étaient ses idées politiques et religieuses.

Le roman a pour objet l'étude de l'homme considéré comme individu. Balzac, dès ses premières œuvres, auxquelles il ne tarda pas à donner ce titre générique : *Études de mœurs au dix-neuvième siècle* [1], ne s'est pas

[1] C'est au mois d'octobre 1834 que Balzac commença de publier,

proposé moins que d'observer l'homme à tous les âges et dans toutes les situations, de rechercher quelle influence exercent sur lui la diversité des circonstances et la variété des milieux. Il écrivait, dès 1834 : « Les *Études de mœurs* représenteront tous les effets sociaux sans que ni une situation de la vie, ni une physionomie, ni un caractère d'homme et de femme, ni une manière de vivre, ni une profession, ni une zone sociale, ni un pays français, ni un quoi que ce soit de l'enfance, de la veillesse, de l'âge mûr, de *la politique*, de la justice, de la guerre, ait été oublié [1]. »

Mais Balzac visait à être autre chose qu'un romancier. Il entendait être aussi un philosophe. Il l'était en effet, et dès ce moment, au moins dans une certaine mesure, puisque dans tous ses récits, au risque de ralentir l'action et parfois même de fatiguer le lecteur, il étudiait longuement les causes du moindre fait et s'efforçait de le rattacher à son origine première. Il ne lui suffisait pas de peindre les effets, il voulait, en toute rencontre, remonter aux causes et aux principes. Et c'est pourquoi les *Études de mœurs* n'étaient pour lui que la première assise de son monument. Viendraient ensuite les *Études philosophiques ;* puis, comme couronnement de l'édifice, les *Études analytiques*. En 1834 encore, dans cette même lettre dont je viens de citer un fragment, il exposait ainsi à Mme Hanska le plan qu'il s'était dès lors tracé :

chez Mme veuve Ch. Béchet, une édition de ses Œuvres, en douze volumes, à laquelle il donna le titre d'*Études de mœurs au XIX siècle*. Les tomes I à IV comprenaient les *Scènes de la vie privée ;* les tomes V à VIII, les *Scènes de la vie de province ;* les tomes IX à XII, les *Scènes de la vie parisienne*.

[1] Lettre du 26 octobre 1834. — *Lettres inédites de Balzac à Mme Hanska*, publiées par le vicomte de Spoelberch de Lovenjoul. (*Revue de Paris* du 1er janvier 1895.)

Après les *effets* viendront les *causes*. Je vous aurai peint dans les *Études de mœurs* les sentiments et leur jeu, la vie et son allure. Dans les *Études philosophiques*, je dirai *pourquoi les sentiments*, *sur quoi la vie;* quelle est la partie, quelles sont les conditions au delà desquelles ni la société ni l'homme n'existent; et, après l'avoir parcourue (la société) pour la décrire, je la parcourrai pour la juger....

Puis, après les *effets* et les *causes*, viendront les *Études analytiques*.... Car, après les *effets* et les *causes*, doivent se rechercher les *principes*.... Ainsi, l'homme, la société, l'humanité, seront décrits, jugés, analysés sans répétitions, et dans une œuvre qui sera comme les *Mille et une nuits* de l'Occident.

Quand tout sera fini, ma *Madeleine* [1] grattée, mon fronton sculpté, mes planches débarrassées, mes derniers coups de peigne donnés, j'aurai eu raison ou j'aurai eu tort. Mais, après avoir fait la poésie, la démonstration de tout un système, j'en ferai la science dans l'*Essai sur les forces humaines*....

Ce rêve, — c'en était un, en effet, — Balzac devait en partie le réaliser. Ce qu'il sied, en tout cas, de retenir, c'est que l'auteur de la *Comédie humaine* n'a pas voulu seulement *décrire* la société française au XIX[e] siècle, il a voulu aussi la *juger*. Et comment juger si l'on n'a pas un criterium, si, dans l'ordre des questions sociales, religieuses et politiques, on ne possède pas une règle, une foi, des convictions et des principes?

Balzac faisait hautement profession d'en avoir.

Presque tous les critiques cependant se sont refusés à prendre au sérieux ses opinions politiques et religieuses. Ses affirmations répétées, ses professions de foi, si claires et si nettes qu'elles puissent paraître, ne sont, d'après eux, que des airs de bravoure, des fantaisies d'artiste, et, pour tout dire, une simple amusette. Pour plusieurs même, ce serait duperie d'y voir

[1] L'église de la Madeleine, qui était alors en voie d'achèvement.

autre chose que des opinions de parade et des oripeaux empruntés, voire même un déguisement et un masque.

M. Eugène Pelletan écrivait, aux environs de 1846, à l'occasion de la première édition de la *Comédie humaine :*

Dieu nous garde de critiquer les opinions religieuses du célèbre romancier! Peu nous importe d'entendre, çà et là, dans ses ouvrages quelques légers pétillements du feu éteint de Joseph de Maistre. On doit savoir faire la différence des doctrines officielles, officiellement exprimées, et des doctrines domestiques habituelles qui servent à la consommation de la semaine.

Il en est de certains principes comme de ces frocs de moine que l'on porte dans sa chambre, mais pour l'étrangeté du fait seulement.

Nous ne pensons pas non plus qu'on doive s'arrêter aux croyances politiques de M. de Balzac, qui, d'ailleurs, n'a qu'un symbole en un seul article : le droit d'aînesse. Je suis persuadé qu'au fond M. de Balzac entend le droit d'aînesse comme le docteur Johnson. Le privilège de primogéniture, disait celui-ci, a un grand avantage, c'est qu'il ne fait qu'un sot par famille.

Comment la critique peut-elle avoir la naïveté de blâmer cette retraite en arrière par delà nos deux révolutions? Eh! mon Dieu, le talent, sous toutes ses formes littéraires ou conquérantes, a toujours sa petite diplomatie. Quand Napoléon date de Moscou un décret sur le vaudeville, quand Rousseau prend le bonnet fourré, Napoléon, Rousseau, avaient besoin de raviver l'attention assoupie de Paris.

Ensuite les grands écrivains aiment à rebrousser les opinions courantes. De Maistre avait toujours par chapitre quelque opinion ardue à présenter, sous la forme la plus paradoxale. Il appelait cela jeter aux Français un os à ronger. M. de Balzac nous jette aussi un os à l'occasion [1].

[1] *Heures de travail*, par Eugène Pelletan, t. I, p. 99. — L'article d'Eugène Pelletan parut d'abord dans la *Presse* du 30 novembre 1846.

Comme M. Eugène Pelletan, M. Caro est plein de railleries à l'endroit de la philosophie de Balzac et de sa politique. Après avoir cité ce passage de l'avant-propos de la *Comédie humaine :* « J'écris à la lueur de deux vérités éternelles : la religion, la monarchie, deux nécessités que les événements contemporains proclament et vers lesquelles tout écrivain de bon sens doit essayer de ramener son pays, » M. Caro ajoute :

« J'écris à la lueur de deux vérités éternelles : la re-« ligion, la monarchie ! » *N'est-ce pas sublime ?* Est-ce M. de Bonald ou M. de Maistre qui font leur profession de foi ? Non, c'est l'auteur de la *Physiologie du mariage* et des *Parents pauvres*. Et remarquez qu'il était *relativement sincère* avec lui-même. Ce dernier trait rend la chose *plus plaisante* et plus rare [1]. »

M. Pelletan et M. Caro s'étaient bornés à plaisanter Balzac sur ses théories religieuses et politiques. Un estimable écrivain, dont le travail ne laissa pas, lorsqu'il parut, de faire assez grand bruit, M. Eugène Poitou, se montra de moins facile composition. Il prit la chose au tragique ; il appela l'indignation de ses lecteurs sur la tête de cet affreux Balzac, coupable de ne pas admirer notre grande Révolution, atteint et convaincu de ce crime abominable, le plus grand de tous, à coup sûr, pour un écrivain : prêcher dans ses ouvrages « la haine de cette grande œuvre d'émancipation qu'a su accomplir la Révolution française, de tous les progrès qu'elle a réalisés dans nos institutions et nos lois, de l'égalité civile, de la liberté civile et politique, de l'affranchissement des personnes et de la propriété ; la haine, pour tout dire, de notre société mo-

[1] *Poètes et Romanciers*, par E. Caro, de l'Académie française, p. 309.

derne tout entière et de tous les principes dont elle vit. » Il l'accuse de « vouloir le rétablissement de la féodalité, de la dîme et de la corvée, des majorats et de la mainmorte. » Puis, dans la même page, comme s'il ne voulait pas même lui laisser le bénéfice de son audace et de son crime, il lui reproche de n'avoir eu, en matière politique et sociale, que « des idées vagues, incohérentes, contradictoires, » de ne s'être jamais « rendu bien compte à lui-même de ce qu'il pensait, de ce qu'il voulait [1]. » Inconscient ou criminel, voilà ce pauvre Balzac bien loti !

Un universitaire de marque, M. Charles Gidel, ex-proviseur des lycées Louis le Grand et Condorcet, lauréat de l'Académie française et de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, au tome II de son *Histoire de la littérature française depuis 1815 jusqu'à nos jours*, ne juge pas Balzac autrement que ne l'a fait M. Poitou. C'est son droit, assurément. Seulement, où il excède son droit, c'est quand il donne comme de lui les phrases suivantes : « Balzac a *la haine de notre société moderne tout entière et de tous les principes dont elle vit.* Il demande *le rétablissement de la dîme et de la corvée, des majorats et de la mainmorte.* »

Ces phrases, vous les reconnaissez, vous venez de les lire il n'y a qu'un instant ; elles appartiennent mot pour mot à M. Poitou. Et c'est pourquoi on me pardonnera de ne pas m'arrêter plus longtemps à M. Gidel.

Depuis l'époque où M. Poitou le dénonçait comme « l'apôtre de l'absolutisme » et « le prôneur du régime féodal, » d'autres sont venus qui ont fait de l'auteur de

[1] *Revue des Deux Mondes* du 15 décembre 1856. — Ce travail a été réimprimé, en 1868, dans les *Portraits littéraires et philosophiques*, par Eugène Poitou.

la *Comédie humaine* un « serviteur de la démocratie » et un « prôneur de la république. » Un législateur de la troisième République, M. Anatole de la Forge, le met en bonne place parmi les « précurseurs de la démocratie, » parmi ceux qui ont eu « l'intuition de ce que devait être un gouvernement d'inspiration et de pratique démocratique. » Il n'hésite pas à voir en lui un *prophète :* il a découvert, en effet, que Balzac, trente ans avant l'événement, avait annoncé la venue du *Messie,* lequel, pour ce bon opportuniste qu'était Anatole de la Forge, n'est autre que Gambetta. Il écrit bravement : « Un ouvrage de Balzac, celui qui a pour titre : *Z. Marcas*, n'est rien moins que l'histoire, par anticipation et don de prophétie, du tribun de la Défense nationale, du vainqueur du gouvernement de l'ordre moral !.... Z. Marcas, comme Gambetta, est d'origine obscure et plébéienne ; il a des débuts difficiles, « des jours de misère et d'angoisse. » Comme Gambetta, Marcas est un orateur de race, un politique fin et profond ; il excelle à tâter le pouls de l'opinion publique, à analyser ce qu'elle veut.... Il n'est pas jusqu'aux détails sur le costume et la physionomie du héros de Balzac qui ne concordent avec la physionomie et la tenue du chef illustre des 363. « Selon un système assez populaire, dit le grand romancier, chaque face humaine a sa ressemblance avec un animal. L'animal de Marcas était le lion. Ses cheveux ressemblaient à une crinière.... Il avait le front partagé, comme celui d'un lion, par un sillon puissant.... Sa bouche énorme et ses joues creuses étaient remuées par des plis d'un dessin fier, étaient relevées par un coloris plein de tons jaunâtres. Ce visage presque terrible semblait éclairé par deux lumières, deux yeux noirs, mais d'une douceur infinie, calmes, profonds, pleins de pensées.... » En racontant

la maladie et la mort de Z. Marcas, Balzac décrit d'avance la maladie et la mort de Gambetta. « Semblable à Pitt, écrit-il, qui s'était donné l'Angleterre pour femme, Marcas portait la France dans son cœur, il en était idolâtre.... La France au troisième rang! Ce cri revenait toujours dans ses conversations. *La maladie intestine du pays avait passé dans ses entrailles.* » M. Anatole de la Forge souligne cette dernière phrase, et il ajoute : « Marcas devait mourir de cette maladie-là. Balzac raconte en termes émouvants les souffrances et l'agonie de cet homme d'État imaginaire, mort n'ayant pas quarante ans, mais épuisé de travail, miné par une noble ambition, torturé par la souffrance du patriotisme [1]. » Il n'oublie pas, d'ailleurs, de noter que cette *scène de la Vie politique* a été écrite *aux Jardies*, précisément dans la maison où devait mourir Gambetta.

D'après le *Siècle* et M. Anatole de la Forge, Balzac a été le prophète de l'opportunisme. D'autres sont allés plus loin dans la voie ainsi ouverte. La *Revue socialiste* et M. Robert Bernier ont fait de l'auteur de la *Comédie humaine* un adepte du socialisme [2]. Il ne reste plus, — et sans doute quelque bon compagnon y travaille déjà, — il ne reste plus qu'à nous donner un *Balzac anarchiste.*

Il serait peut-être temps de dégager des nuages, dont elle a été jusqu'ici enveloppée, cette question des opinions politiques de Balzac. Si on ne la connaît bien, d'ailleurs, on risque de se méprendre sur la portée et

[1] Anatole de la Forge, *les Serviteurs de la démocratie : Balzac.* Cette étude a paru dans le *Siècle* du 1er août 1883.

[2] *Balzac socialiste,* par Robert Bernier, dans la *Revue socialiste* de 1894. — Voy. également les articles suivants : *De Balzac et Proudhon,* par Émile Chevalet, dans l'*Avenir républicain* du 21 juin 1894 ; les *Paysans de Balzac,* par Ch. Bonnier, dans l'*Ère nouvelle* de juin 1894.

la signification d'une partie considérable de ses œuvres. J'essaierai donc de la traiter ici avec quelque développement, puisque aussi bien les éléments abondent pour cette étude, soit qu'on les veuille puiser dans sa vie même, soit qu'on les demande à sa *Correspondance* et à ses livres.

II.

L'influence du *milieu*, pour avoir été exagérée outre mesure par M. Taine, n'en est pas moins très réelle et très grande ; considérable surtout est l'influence du milieu familial, celle du père et de la mère.

Balzac est-il né, a-t-il grandi dans un milieu aristocratique? Il l'eût volontiers donné à croire, et Sainte-Beuve savait bien qu'il l'atteignait à l'endroit sensible, lorsqu'il l'appelait, dans ses *Portraits contemporains*, *M. Honoré Balzac* [1]. A cela Balzac répondait : « Mon nom est sur mon extrait de naissance *comme celui de M. de Fitz-James est sur le sien* [2]. » Ce n'était pas tout à fait exact. Son acte de naissance, en effet, porte *Honoré Balzac*, et non *de Balzac*. Il ne pouvait d'ailleurs en être autrement, cet acte étant du 2 plairial an VII, c'est-à-dire d'une époque où toutes les qualifications nobiliaires étaitent proscrites [3]. Après avoir invoqué —

[1] *Portraits contemporains*, t. I, p. 447.

[2] *Historique du procès auquel a donné lieu* le LYS DANS LA VALLÉE, mai 1836. (*Œuvres complètes de H. de Balzac*, t. XXII, édition Calmann-Lévy.)

[3] Le 2 prairial an VII correspond au 21 mai 1799. Balzac était né la veille, le 20 mai. Voici, du reste, son acte de naissance, d'après le régistre de l'état civil de la ville de Tours : « Aujourd'hui, deux prairial an sept de la République française, a été présenté devant moi, Pierre-Jacques Duvivier, officier public soussigné, un enfant mâle, par le citoyen *Bernard-François Balzac*, propriétaire, demeurant en cette commune, rue de l'Armée d'Italie, section du

à tort, on vient de le voir, — son acte de naissance, Balzac remonte plus haut. A l'en croire, sa famille ne date pas des croisades, — ce serait trop récent, — non pas même de l'époque franque, mais de l'époque *gauloise*. Il écrit sans plus de façon : « Si mon nom est celui d'une *vieille famille gauloise*, ce n'est pas ma faute ; mais mon nom de Balzac est mon nom patronymique, avantage que n'ont pas beaucoup de familles aristocratiques qui s'appellent Odet avant de s'appeler Châtillon, Riquet, avant de s'appeler Caraman, Duplessis avant Richelieu, et qui n'en sont pas moins de grandes familles.... Si mon nom sonne trop bien à quelques oreilles, s'il est enviable à ceux qui ne sont pas contents du leur, je ne puis y renoncer.... Mon père était parfaitement en mesure sur ce chapitre, ayant eu l'entrée au *Trésor des Chartes*.... Il se glorifiait d'être de la race conquise, d'une famille qui avait résisté en Auvergne à l'invasion et d'où sont sortis les d'Entragues. Il avait trouvé, dans le *Trésor des Chartes*, la concession de terre faite au v[e] siècle par les Balzac pour établir un monastère aux environs de la petite ville de Balzac, dont copie fut, me dit-il, enregistrée par ses soins au Parlement de Paris [1]. »

Il faut bien croire que le père du grand romancier n'était pas si *parfaitement en mesure que cela sur ce chapitre*, puisque jamais il ne se fit appeler autrement que M. Balzac. Sous l'Empire, tous ceux qui avaient

Chardonnet, n° 25 ; lequel m'a déclaré que ledit enfant s'appelle *Honoré Balzac*, né d'hier, à onze heures du matin, au domicile du déclarant ; qu'il est son fils et celui de citoyenne Anne-Charlotte-Laure Sallambier, son épouse, mariés en la commune de Paris, huitième arrondissement, département de la Seine, le onze pluviôse an cinq, etc. »

[1] *Historique du procès auquel a donné lieu* le LYS DANS LA VALLÉE.

droit à la particule l'avaient reprise. Il ne suivit point cet exemple, et pour cause. Il resta M. Balzac comme devant. A Tours, où il habita environ dix-sept ans, de 1798 à 1814, il remplit les fonctions de deuxième adjoint au maire (de 1804 à 1808), et celles d'administrateur de l'hospice général (de 1804 à 1812) [1]. A la mairie comme à l'hospice général, il ne fut jamais que M. Balzac [2].... Il publia dans cette ville, chez M. Mame, qui sera plus tard l'éditeur de son fils, divers opuscules : *Histoire de la rage et moyen d'en préserver, comme autrefois, les hommes et de les délivrer de plusieurs autres malheurs attaquant leur existence; — Mémoire sur deux grandes obligations à remplir par les Français; — Mémoire sur les scandaleux désordres causés par les jeunes filles trompées et abandonnées dans un absolu dénuement, et sur les moyens d'utiliser une portion de population perdue pour l'État et très funeste à l'ordre social.* Ces trois opuscules portent cette mention : *par M. Balzac.*

En 1807, il mit son fils au collège de Vendôme, dirigé par les Oratoriens. On lit dans le registre d'entrée :

Honoré Balzac, âgé de huit ans et cinq mois, a eu la petite vérole, sans infirmités; caractère sanguin, s'échauffant facilement, est sujet à quelques fièvres de chaleur. Entré au pensionnat le 22 juin 1807.

S'adresser à *M. Balzac*, son père, à Tours [3].

Celui-ci, jusqu'à sa mort, arrivée en 1829, resta M. Balzac père, et à aucun moment il ne fut question,

[1] *Notes biographiques sur Balzac*, par le docteur A. Fournier, maire de Tours, 1887.

[2] Son second fils, né le 21 décembre 1807, est inscrit sur les registres de l'état-civil sous le nom de *Henri-François Balzac*.

[3] Lettres de M. Mareschal-Duplessis, directeur du collège de Vendôme, alors que Balzac y était élève. (Voy. *Histoire des Œuvres de H. de Balzac*, par le vicomte de Spoelberch de Lovenjoul, p. 401.)

dans sa famille, de prendre la particule. Lorsque son fils se fit imprimeur, en 1826, les volumes sortis de ses presses (j'en ai quelques-uns sous les yeux) ne portèrent d'autre indication que celle ci : *H. Balzac, imprimeur, rue des Marais-Saint-Germain* [1], *31*. Cela, du reste, n'était point pour embarrasser l'illustre écrivain. Il nous fournit sur ce point l'explication suivante :

Quelques charitables loustics demandent pourquoi j'étais M. Balzac en 1826. Si j'explique ma vie, autant expliquer tout. Quand un éloquent député de la Restauration se faisait imprimeur à la presse et gagnait 3 francs en tirant le décret qui le condamnait à mort, il n'avouait pas son noble nom. A Trieste, un pair de France s'appelait M. Labrosse en se faisant commerçant. M. le baron Trouvé [2] mettait tout uniment : « Imprimerie de Trouvé. » On doit avoir l'esprit de son état, quand on en prend un; et je connais en ce moment quelques enfants de familles illustres qui ne mettent pas leurs titres en signant leurs lettres de commerce. *Ainsi ai-je fait* [3].

L'argument peut paraître heureusement *trouvé*, mais la question est précisément de savoir si, quand il mettait sur son imprimerie et sur ses lettres de commerce : *H. Balzac*, ce n'était pas son vrai nom et son nom tout entier qu'il y mettait. Précisément en 1826, il

[1] Aujourd'hui rue Visconti.

[2] J.-C. Trouvé avait été créé baron de l'Empire le 3 décembre 1809. Successivement rédacteur du *Moniteur*, secrétaire du Directoire, secrétaire d'ambassade à Naples, ministre près la République cisalpine, membre du Tribunat, préfet sous l'Empire et sous la Restauration, il fut révoqué, comme ultra-royaliste, à la fin de 1816, devint, en 1819, gérant du *Conservateur*, et, en 1820, directeur d'une imprimerie à Paris. Le ministère Polignac le nomma maître des requêtes en service extraordinaire (août 1829), et chef de la division des Beaux-Arts au ministère de l'intérieur (février 1830). Il est mort en 1860.

[3] *Historique du procès auquel a donné lieu* le LYS DANS LA VALLÉE.

perdit une de ses sœurs, Mme de Montzaigle [1]. La lettre de faire part, envoyée à cette occasion par la famille, est au nom de *M. et Mme Balzac*, demeurant rue du Roi-Doré, de *MM. Honoré et Henri Balzac*, de M. et Mme Surville [2], père, mère, frères et sœur de la défunte [3].

Au mois d'août 1828, Balzac passa quelques semaines à Fougères, chez le général baron de Pommereul, pour étudier les paysages qui devaient encadrer l'action de son roman projeté sur les *Chouans*. De retour à Paris, il adressa plusieurs lettres à son hôte. Elles ont été publiées par M. R. du Pontavice de Heussey [4]. Ces lettres de 1828 et de 1829 sont signées : *H. Balzac* et *Honoré Balzac*. Et pourtant, cette fois, il ne s'agissait plus de *lettres de commerce!*

Ce roman des *Chouans*, qu'il avait commencé d'écrire à Fougères, il le publia au mois de mars 1829. Contrairement à l'habitude qu'il avait eue jusque là de se servir de pseudonymes, il y mit son nom. Son livre est signé : *par M. Honoré Balzac*. De même, en avril 1830, quand paraîtra la première édition des *Scènes de la vie privée*, l'ouvrage sera signé : *par M. Balzac*.

Entre ces deux publications, Balzac avait perdu son père, mort à Paris, rue Sainte-Avoye. Nous ne sommes plus en prairial an VII, sous le Directoire de la République française ; nous sommes en juin 1829, sous le règne de Charles X ; les officiers de l'état civil enregistrent maintenant, avec la plus parfaite bonne grâce, la

[1] Laurence Balzac, seconde sœur du romancier, mariée, en 1821, à M. Michaut de Saint-Pierre de Montzaigle.

[2] Laure, l'aînée des sœurs de Balzac, avait épousé, en 1820, M Surville, ingénieur des ponts et chaussées.

[3] Voy., dans le *Figaro* du 27 août 1880, l'article signé J. A. et intitulé : *La particule de Balzac*

[4] *Balzac en Bretagne. — Cinq lettres inédites de l'auteur des* CHOUANS, par R. du Pontavice de Heussey, 1885.

particule nobiliaire. L'acte de décès du père sera donc ici, au premier chef, une pièce probante. En voici la teneur :

PRÉFECTURE DU DÉPARTEMENT DE LA SEINE, VILLE DE PARIS

Extrait du registre des actes de décès du 7e arrondissement pour l'an 1829.

Du samedi vingt juin mil huit cent vingt-neuf, à midi.

Acte de décès de *Bernard-François Balzac*, âgé de quatre-vingt-deux ans; né à Nougairis, département du Tarn, décédé à Paris, le 19 de ce mois, à quatre heures du soir, rue et quartier Sainte-Avoye, no 47, et demeurant ordinairement à Versailles, département de Seine-et-Oise, rentier, marié à Anne-Charlotte-Laure Sallambier, demeurant audit Versailles.

Sur la déclaration à moi faite par *Henri-François Balzac*, âgé de vingt et un ans révolus, employé, demeurant audit Versailles, fils du défunt, et par Amant-Désiré Michaut de Saint-Pierre de Montzaigle, âgé de quarante-deux ans, employé supérieur de l'Octroi de Paris, demeurant à Paris, barrière de Ménilmontant, gendre du défunt.

Constaté par moi, adjoint au maire du VIIe arrondissement de Paris, d'après la vérification du décès faite par M. Hernu fils, médecin, et j'ai signé avec les témoins après lecture faite. *Signé :* Henri Balzac, Michaut de Saint-Pierre de Montzaigle, et Tournaire, adjoint [1].

Cet *acte de décès* serait, à lui seul, suffisamment concluant; mais ce qui l'est encore plus, c'est l'*acte de naissance* du père de Balzac, que j'ai longtemps recherché et qui vient d'être retrouvé par le savant archiviste du Tarn, M. Charles Portal. Cette pièce établit que le père du romancier, *Bernard-François*, est né le 22 juillet 1746, à la Nougayrié [2], paroisse de Saint-

[1] Je dois communication de cette pièce à l'obligeance de M. le vicomte de Spoelberch de Lovenjoul

[2] La Nougayrié est un petit hameau, situé à cent ou cent cin-

Martin de Canezac, et qu'il a été enregistré, non pas sous les noms de *Bernard-François DE BALZAC*, mais sous ceux de *Bernard François BALSSA*. L'acte porte que le nouveau-né est fils de *Bernard-François Balssa, LABOUREUR*.

L'ancienne demeure des Balssa existe encore ; c'est une masure qui répond bien au petit état des ancêtres du grand écrivain. Après cela, rien ne s'oppose à ce que le nom de *Balssa* ait été celui d'une *vieille famille gauloise*.

La question me semble tranchée. Quoi qu'il ait pu dire et écrire à cet égard, l'auteur de la *Comédie humaine* n'était pas gentilhomme par droit de naissance. Je m'empresse d'ajouter qu'il l'est devenu, et très légitimement, par droit de conquête. C'est par vingt chefs-d'œuvre, par vingt victoires, qu'il a acquis le droit de s'appeler *H. de Balzac*. En 1836, après les *Scènes de la vie privée*, celles de la *Vie de province* et de la *Vie parisienne*, après *la Peau de chagrin*, *Louis Lambert*, *le Médecin de campagne*, *Eugénie Grandet*, *la Recherche de l'absolu*, *le Père Goriot* et *le Lys dans la vallée*, aux « charitables loustics » qui lui demandaient pourquoi il s'appelait M. de Balzac, il avait une réponse bien simple à faire. Au lieu de se réclamer de son acte de naissance, qui ne prouvait rien, ou de certain acte du ve siècle, qu'il eût été bien empêché de produire, que n'invoquait-il tout bonnement la règle du vieux Lhomond : *Quia nominor leo !*

Quoi qu'il en soit, si le père de Balzac était un bourgeois, c'était du moins un bourgeois très particulier, plein d'humour [1], remarquable par son esprit d'obser-

quante mètres Est de Canezac, dans la commune de Montirat, département du Tarn.

[1] « Mon père tenait à la fois de Montaigne, de Rabelais et de

vation et de repartie, écrivain à ses heures, et qui, nous l'avons vu, à défaut de livres, faisait à l'occasion des brochures.

Il accueillit avec une joie profonde le retour des Bourbons, non cependant sans regretter un peu que Louis XVIII eût cru devoir donner la Charte. Dans l'excès de son zèle, il était plus royaliste que le roi. On trouve à ce sujet, dans un des écrits de son fils, de curieux détails :

Mon père, dit-il, était, sous Louis XV, *secrétaire du Grand Conseil*, dont il rédigeait les arrêts. Le cardinal de Rohan et M. de Calonne l'avaient pris à cœur; et, plus tard, il fit cause commune avec son ami de Bertrand-Moleville [1]. Sans la Révolution, il aurait fait une haute fortune sous la vieille monarchie, qu'il a vue crouler. S'il a modestement achevé une vie commencée avec quelques espérances, c'est que, brisé par la Révolution, il s'est trouvé loin des affaires et dans une position inférieure, enfin un vieillard en 1814 [2], et repoussé avec M. de Moleville, qui déconseillait la Charte à Louis XVIII. A seize ans, je tenais la plume sous leur dictée pour rédiger un long mémoire, au moment où M. de Polignac et M. de Villèle refusaient de reconnaître la Charte. Et j'entendais M. de Bertrand, ce vieillard de haute taille, blanchi dans les révolutions, s'écrier : « La Constitution a perdu Louis XVI, la Charte tuera les Bourbons! On peut aujourd'hui ne pas la donner : plus tard, on ne la retirera pas sans danger. Ceci ne tiendra pas; mourons en paix, mon cher ami : nous avons vu le commencement, nos fils verront la fin [3]! »

l'oncle Toby, par sa philosophie, son originalité et sa bonté. » (*Balzac, sa vie et ses œuvres*, par Mme Laure Surville, p. 7.)

[1] Le marquis de Bertrand-Moleville, ancien ministre de la marine sous Louis XVI, auteur d'une *Histoire de la Révolution française* en 14 volumes (1800-1803), et de *Mémoires pour servir à l'histoire de la fin du règne de Louis XVI* (Londres, 1797). Né en 1744, il mourut en 1817.

[2] Né le 22 juillet 1746, il était, en 1814, âgé de soixante-huit ans.

[3] *Historique du procès auquel a donné lieu* le LYS DANS LA VALLÉE.

Cette scène fit sur le jeune Balzac une vive impression, et nous verrons que jusqu'à la fin il restera fidèle aux idées de M. Bertrand de Moleville. Qu'après cela, le récit qu'on vient de lire renferme, sur un point accessoire, une légère inexactitude, la chose, à coup sûr, importe peu.

Dans le calendrier lisez-vous quelquefois ?

Les *Almanachs royaux* donnent les noms des *secrétaires* du Grand Conseil : le nom de Balzac n'y figure point. Mme Surville, dans l'intéressante notice qu'elle a écrite sur son frère, dit que leur père était. — non pas secrétaire, — mais *avocat au Conseil sous Louis XVI* [1]. Malheureusement, les almanachs du temps de Louis XVI sont encore là, qui renferment les listes de tous les avocats au Conseil : aucun d'eux ne porte le nom de Balzac. Ce sont décidément de grands trouble-fête que ces vieux almanachs : ils sont presque aussi terribles que le *Moniteur!* Il en est un surtout que bien des gens auraient voulu pouvoir condamner au feu, et Balzac sans doute tout le premier : c'est l'*Almanach national* de 1793. J'y vois, en effet, que le père du grand romancier a fait partie, en 93, de la Commune de Paris.

La liste des officiers municipaux, page 389, porte cette indication : « *BALZAC* (*Bernard-François*), *homme de loi, rue des Francs-Bourgeois, n° 19.* » — Page 396, je le retrouve encore parmi les membres du conseil général de la Commune, pour la section des Droits de l'homme : « *BALZAC* (*Bernard-François*), *homme de loi, officier municipal, rue des Francs-Bourgeois, au Marais, n° 19.* »

[1] *Balzac, sa vie et ses œuvres*, par Mme L. Surville, p. 6.

Balzac lui-même ignorait peut-être ce détail [1], car son père ne devait pas aimer à revenir sur les événements de cette époque. Tout au plus avait-il dû lui arriver de nommer parfois devant son fils un de ses anciens collègues, officier municipal comme lui, le citoyen Cardot, marchand de draps [2] : Balzac a donné ce nom à l'un de ses personnages, Jean-Jérôme-Séverin *Cardot*, premier commis de magasin au commencement de la Révolution, qui acheta, précisément en 1793, au moment du *maximum*, la vieille maison de soieries du *Cocon d'or*, rue des Bourdonnais, et y fit une grande fortune [3].

III.

Quoi qu'il en soit, tout cela était bien oublié, en 1814, lorsque M. Balzac rédigeait en commun avec M. Bertrand de Moleville un Mémoire contre la Charte. Ce *Mémoire* n'a jamais été imprimé. En revanche, M. Balzac fit paraître en 1816 une brochure intitulée : *Opuscule sur la statue équestre que les Français doivent faire ériger pour perpétuer la mémoire de Henri IV*.

A cette époque, il n'habitait plus Tours, mais Paris, où, vers la fin de 1814, il avait été appelé à la direction des vivres de la première division militaire. Son fils, qui venait de terminer sa troisième [4], l'avait accompagné.

[1] J'en dois la connaissance à une obligeante communication de M. R. Dumon.

[2] *Almanach national* de 1793.

[3] Cardot figure dans *Un Début dans la vie*, dans *Illusions perdues*, *la Rabouilleuse*, *la Maison du Chat qui pelote* et *César Birotteau*.

[4] Balzac, après être resté sept ans au collège de Vendôme, en sortit le 22 avril 1813. Il entra alors comme externe au collège de Tours, dirigé par M. Chrétien, et y redoubla sa troisième.

Il y avait alors, rue Saint-Louis, au Marais, une pension dirigée par M. Lepitre, professeur de rhétorique en l'Université avant la Révolution. Pendant la Terreur, M. Lepitre avait déployé en faveur de la famille royale le plus noble dévouement. A la journée du 13 vendémiaire, il avait présidé l'une des sections parisiennes qui se soulevèrent contre la Convention. En le recevant aux Tuileries, le 9 mai 1814, la duchesse d'Angoulême lui avait dit : « Je n'ai point oublié et je n'oublierai jamais les services que vous avez rendus à ma famille. » Peu après cette audience, il avait publié : *Quelques souvenirs ou Notes fidèles de mon service au Temple, depuis le 8 décembre 1792 jusqu'au 26 mars 1793*, bientôt suivis de : *Cinq romances composées, en 1793 et 1795, pour les illustres prisonniers du Temple*, musique de Mme Cléry [1]. Il était donc naturel que les familles royalistes confiassent leurs enfants à M. Lepitre, et ce fut chez lui que M. Balzac mit son fils, dès son arrivée à Paris.

Le futur auteur de la *Comédie humaine* acheva ses classes en 1816; il avait alors dix-sept ans et demi. Son père exigea qu'il fît son droit, en même temps qu'il travaillerait chez un avoué, M. Guillonnet-Merville. M. Merville était un ami de M. Balzac et partageait ses opinions politiques. Homme d'esprit, rempli d'indulgence pour ceux de ses clercs qui brillaient surtout par leur absence, il donna au jeune Honoré la chaise et la table d'Eugène Scribe, qui avait *travaillé* chez lui quelques années auparavant. Au bout de dix-huit mois, Balzac quitta M. Merville, emportant de lui le meilleur souvenir. En tête d'un de ses plus beaux récits, *un Episode sous la Terreur*, se lit cette dédicace :

[1] *Biographie universelle* (de Michaud), t. LXXI.

A MONSIEUR GUYONNET-MERVILLE

Ne faut-il pas, cher et ancien patron, expliquer aux gens curieux de tout connaître où j'ai pu savoir assez de procédure pour conduire les affaires de mon petit monde, et consacrer ici la mémoire de l'homme aimable et spirituel qui disait à Scribe, autre clerc amateur : *Passez donc à l'étude, je vous assure qu'il y a de l'ouvrage*, en le rencontrant au bal [1]; mais avez-vous besoin de ce témoignage public pour être certain de l'affection de l'auteur ?

Balzac ne s'en est pas tenu là. Il a fait à M. Merville le plus riche cadeau que jamais clerc amateur ait offert à son patron : il l'a immortalisé — à une lettre près — sous le nom de *Derville*, l'avoué du colonel Chabert, du duc de Grandlieu et du comte de Sérizy, de Mme de Nucingen et du duc de Chaulieu, gentilhomme de la cour de Louis XVIII et de celle de Charles X [2].

Au moment où Balzac fut reçu licencié, son père, qui venait d'être mis à la retraite et de subir des pertes

[1] Sainte-Beuve, dans un article de 1840 sur *Eugène Scribe*, raconte en termes un peu différents cette anecdote. « Il fit ainsi, dit-il, bien des essais dès le collège ou dans l'étude d'avoué où il entra pour quelque temps; car sa mère, en mourant, avait exprimé le désir qu'il fût avocat, et M. Bonnet, son tuteur, y tenait la main. M. Guillonné-Merville, l'avoué, qui, cependant, ne le voyait presque jamais, lui écrivait un jour : « Si M. Scribe passe dans le quartier, je le prie de monter à l'étude, où il y a de la besogne pressée. » (*Portraits contemporains*, t. II, p. 96.) — La véritable orthographe du nom de l'avoué qui fut le patron de Scribe et de Balzac était Guillonnet-Merville, et non pas *Guyonnet*, comme l'a imprimé Balzac, ou *Guillonné*, comme l'écrit Sainte-Beuve.

[2] Les principaux récits de la *Comédie humaine* dans lesquels paraît l'avoué Derville sont : *Une ténébreuse affaire, le Colonel Chabert, Gobseck, le Père Goriot, Un Début dans la vie, Splendeurs et misères des courtisanes*. Balzac a placé l'étude de Derville dans la rue Vivienne; celle de M. Merville était située rue Coquillière, n° 42. Le titulaire de l'étude où ont passé Balzac et Scribe est actuellement Me Potonié.

d'argent dans deux entreprises, se retira à la campagne, à Villeparisis. Honoré resta à Paris, non pour être avocat ou pour devenir notaire, comme l'eût désiré sa famille, mais pour courir les chances de la carrière littéraire. Dans l'espoir qu'un peu de *vache enragée* le ramènera à de meilleurs sentiments, on l'a installé dans une mansarde, rue Lesdiguières, nº 9, près de l'Arsenal, et on le gratifie de la plus maigre des pensions. C'est de cette mansarde qu'il écrit à sa sœur préférée — *l'alma soror !* — les lettres qui ouvrent aujourd'hui sa *Correspondance :* lettres charmantes, où il est déjà tout entier, avec son bon cœur et sa naïveté d'enfant, sa vaillance et ses illusions, l'exubérance de sa verve et les premiers accès de sa fièvre de travail, ses rêves de fortune et de gloire, ses projets sans nombre qui se succèdent sans fin. Il n'est pas depuis six mois rue Lesdiguières qu'il a déjà conçu le projet d'un roman moderne, qui s'appellera *Coqsigrue*, écrit deux actes d'un opéra-comique, « croquignolé » un petit roman dans le genre antique, jeté sur le papier le plan d'une tragédie en cinq actes et en vers.

A cette tragédie il travaillera plus d'un an. Elle avait pour sujet la condamnation et la mort de Charles Ier. Quant au titre à lui donner, il hésitait entre trois, *Cromwell*, ou *Henriette d'Angleterre*, ou encore le *Régicide.*

Un jour, il envoie à sa sœur le plan de ses cinq actes. La reine Henriette d'Angleterre est allée, selon l'ordre de Charles Ier, conduire ses enfants en Hollande et solliciter des secours à la cour de France. Lorsqu'elle revient et qu'elle entre à Westminster, déguisée sous d'humbles vêtements, soutenue par le fils de Strafford, elle apprend que le roi est prisonnier, que Cromwell et ses complices ont juré de le faire mourir. Elle de-

mande à partager sa captivité, ce que lui accorde aussitôt Cromwell, enchanté de tenir une nouvelle victime.

Cependant, une petite armée de royalistes s'est emparée des fils de Cromwell revenant de dompter l'Irlande. Strafford transmet à la reine cette importante nouvelle. En mettant Cromwell entre ses fils et le trône, on sauvera peut-être le roi. Le second acte finit sur cette lueur d'espérance.

La reine met Cromwell dans l'alternative de se prononcer. Ou le roi sera libre, ou les fils du protecteur périront. Un grand combat se livre dans l'âme du régicide ; il hésite encore quand le roi apparaît et lui annonce qu'il vient d'ordonner que ses fils lui soient rendus sans conditions.

La grandeur d'âme de Charles ne touche pas son bourreau. Le Parlement est assemblé. Le roi comparaît. Il parle avec une fermeté, avec une dignité admirables. La reine ensuite prend sa défense dans un langage digne de la fille de Henri IV. Cromwell, voyant le Parlement s'attendrir, fait retirer le roi et la reine. La délibération commence et le quatrième acte finit.

Vient alors le cinquième acte, *le plus difficile de tous*, écrit Balzac, qui continue, en ces termes, l'exposé de son plan :

La sentence n'est pas encore connue ; mais Charles Ier, qui ne s'abuse pas, entretient la reine de ses dernières volontés. (Quelle scène !) Strafford sait la condamnation et vient l'annoncer à son maître, afin qu'il y soit préparé avant d'entendre son arrêt. (Quelle scène !) Ireton arrive chercher le roi pour le conduire devant ses juges. Charles Ier dit à Strafford qu'il lui réserve l'honneur de le conduire à l'échafaud. Adieux du roi et de la reine. (Quelle scène !) Fairfax accourt ; il prévient la reine de son danger, il faut qu'elle fuie sur-le-champ, on veut la retenir prisonnière et lui faire aussi son procès.

La reine, tout à son désespoir, n'entend rien d'abord, puis elle éclate tout à coup en imprécations contre l'Angleterre : elle vivra pour la vengeance, elle lui soulèvera partout des ennemis, la France la combattra, la dominera, l'écrasera un jour [1].

Balzac ne laissait pas d'être assez satisfait de son plan. « L'incident des fils de Cromwell, écrivait-il, est admirablement trouvé. J'ai aussi inventé fort heureusement le caractère du fils de Strafford. La magnanimité de Charles Ier rendant à Cromwell ses fils est plus belle que celle d'Auguste pardonnant à Cinna. » Il travailla nuit et jour, versifia de son mieux, et vint enfin à bout de son cinquième acte, *le plus difficile de tous*. Sa pièce n'a jamais été imprimée ; mais nous savons par un de ses amis, qui en avait entendu la lecture, qu'elle respirait le plus pur royalisme. Voici, en effet, ce que raconte M. Jules de Pétigny, membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, dans ses intéressants *Souvenirs sur Balzac :*

.... Je montai jusqu'au dernier étage, sous les tuiles, et là, en désespoir de cause, je poussai du pied une dernière porte fermée de quelques planches mal jointes ; une voix d'homme se fit entendre. C'était celle de Balzac.

J'entrai dans une étroite mansarde, meublée d'une chaise dépaillée, d'une table boiteuse et d'un mauvais grabat qu'entouraient à demi deux sales rideaux. Sur la table on voyait un encrier, un gros cahier de papier couvert de griffonnages, une cruche de limonade, un verre et un reste de pain. Il faisait dans ce bouge une chaleur étouffante, et on respirait un air méphitique à donner le choléra, si le choléra eût alors été inventé.

Balzac était couché dans le lit et coiffé d'un bonnet de coton d'une couleur problématique : « Vous voyez, me dit-il, la demeure que je n'ai quittée depuis deux mois qu'une

[1] *Correspondance de H. de Balzac*, t. I, p. 28.

seule fois, le soir où vous m'avez rencontré. Pendant tout ce temps, je ne suis pas sorti de ce lit où je travaille nuit et jour à la grande œuvre pour laquelle je me suis condamné à cette vie de cénobite, et que je viens heureusement de terminer, car mes forces sont à bout.... »

Cette œuvre qui avait coûté si cher à son auteur n'était rien de moins qu'une tragédie en cinq actes, en vers, dont il me fallut entendre la lecture d'un bout à l'autre. Le sujet était la mort de Charles Ier. *Balzac y avait mis tous ses sentiments royalistes....* La pièce me parut irréprochable au point de vue des règles classiques. Les vers étaient corrects, les trois unités rigoureusement observées. Il y avait, çà et là, quelques éclairs de génie, quelques profondes intuitions du cœur humain, surtout dans Cromwell; mais l'ensemble était froid et passablement ennuyeux. Il remarqua sans doute cette impression sur ma figure, car il sembla peu content de l'effet produit. Cependant il m'annonça l'intention de lire sa pièce en comité du Théâtre-Français. Je ne sais s'il a osé se risquer devant l'aréopage comique; mais je n'en ai jamais entendu parler depuis, et je crains que ce premier ouvrage d'un écrivain, devenu si célèbre, ne soit entièrement perdu pour les amateurs de pièces rares et inédites [1].

Le *Cromwell* de Balzac n'est pas perdu.... grâce à M. de Lovenjoul. Avec ce diable d'homme, rien ne se perd : il possède le manuscrit autographe de *Cromwell*, absolument complet.

IV.

L'auteur du *Régicide* eut vite fait de reconnaître que la tragédie n'était pas son lot et que le roman ferait bien mieux son affaire. Dès 1821, il en publia deux : *les Deux Hector ou les Deux familles bretonnes*, et *Charles Pointel ou Mon cousin de la main gauche.*

[1] *M. de Balzac*, par J. de P. (Jules de Pétigny, la *France centrale* (de Blois), du 4 mars 1855)

En 1822, il n'en publia pas moins de six, chacun en quatre volumes in-12 : *l'Héritière de Birague; Jean-Louis ou la Fille trouvée; Clotilde de Lusignan ou le Beau Juif; le Centenaire ou les Deux Beringheld; le Vicaire des Ardennes; le Tartare ou le Retour de l'exilé.* Trois autres parurent en 1823 : *la Dernière fée ou la Nouvelle lampe merveilleuse; Michel et Christine, et la Suite; l'Anonyme ou Ni père ni mère.*

Si porté qu'il fût aux illusions, Balzac ne semble point s'en être fait sur la valeur de ces premières œuvres. Il écrivait à sa sœur en 1822 : « Sentir ce que je vaux et sacrifier la fleur de mes idées à de pareilles inepties, c'est navrant [1] ! » Trois ans auparavant, le 6 septembre 1819, il lui avait écrit : « Ah ! sœur, si le ciel m'a doué de quelque talent, ma plus grande joie sera de voir ma gloire rejaillir sur vous tous ! Quel bonheur de vaincre l'oubli, *d'illustrer encore le nom de Balzac* [2] ! »

Et comme ni *les Deux Hector*, ni *l'Héritière de Birague*, ni *Jean-Louis* et les autres n'étaient, il le savait bien, pour *illustrer* son nom ; comme il ne les écrivait que pour essayer ses forces et pour gagner un peu d'argent [3], il les avait publiés sous des noms supposés

[1] *Correspondance*, t. I, p. 61.

[2] *Correspondance*, t. I, p. 6.

[3] Il écrit à sa sœur, en 1822, à propos de *l'Héritière de Birague* et de *Jean-Louis :* « Le seul mérite de ces deux romans, ma chère, est le millier de francs qu'ils me rapportent.... Ah ! si j'avais ma pâtée, j'aurais bien vite ma niche, et j'écrirais des livres qui resteraient peut-être ! Mes idées changent tellement que le *faire* changerait bientôt !.... Encore quelque temps, et il y aura entre le moi d'aujourd'hui et le moi de demain la différence qui existe entre le jeune homme de vingt ans et l'homme de trente ! Je réfléchis, mes idées mûrissent, je reconnais que la nature m'a traité favorablement en me donnant mon cœur et ma tête. Crois-moi, chère sœur, car j'ai besoin d'une croyante, je ne désespère pas d'être, un jour, quelque chose. » (*Correspondance*, t. I, p. 61.)

et multiples : Auguste de Viellerglé, Viellerglé de Saint-Alme, Horace de Saint-Aubin, lord R'hoone. Lord *R'hoone* est l'anagramme de son prénom : *Honoré* [1].

En 1824, il ne donna qu'un seul roman : *Annette et le criminel*, suite du *Vicaire des Ardennes;* mais il fit paraître, en cette même année, deux écrits politiques, qui doivent nous arrêter quelques instants.

Le premier, qui porte la date de *février* 1824, a pour titre : *Du Droit d'aînesse*, par M. D. Certes, aucun des lecteurs de cette brochure ne put se douter qu'elle avait pour auteur le romancier qui venait de publier *le Vicaire des Ardennes* et *la Dernière fée.* C'est avec une érudition sérieuse, avec une logique et une force singulières que Balzac traite cette difficile et délicate question du droit d'aînesse, qu'il l'étudie au point de vue économique, politique et social. J'en citerai un ou deux passages :

Dans les républiques, dit-il, en les supposant même assises sur les principes les plus purs que la théorie puisse trouver, il ne se passe pas deux siècles sans qu'il s'élève des patriciens, tant l'homme sent le besoin d'obéir à certaines supériorités sociales ; elles sont dans son cœur comme elles sont dans la nature, où l'on voit des collines et des vallons. Inégaux en talents, inégaux en forces, les hommes veulent parmi les hommes des points de ralliement, comme ils veulent des monuments dans les villes; et l'instinct de l'homme qui le rattache à une religion, à une patrie, à une maison paternelle, *le force à se rattacher à une dynastie*, à une famille, à des protecteurs, à des amis. *Una fides, unus Dominus.*

Et quelques lignes plus loin, recherchant quels sont,

[1] Si Balzac travaillait, dès lors, comme quatre, il avait cependant, pour ces premiers romans, trois collaborateurs : *Horace* Raisson, Egreville et Le Poitevin *Saint-Alme. Viellerglé* est l'anagramme d'*Égreville.*

pour l'État, les familles, les individus, les résultats du droit d'ainesse, il écrit :

A l'ombre de cette législation, on aperçoit une foule de familles qui croissent comme les chênes protecteurs d'une forêt : tout est immuable. La monarchie, assise sur des bases certaines, retrouve, ainsi que le peuple, de sages garanties. L'État présente alors le même aspect que le corps humain. Ces familles, éternisées dans leur vigueur et leur éclat, en sont comme les os impérissables; force est à un État ainsi constitué de durer toujours, tandis que les édifices mouvants, bâtis pendant ces vingt-cinq dernières années, se sont écroulés par le contact seul des États qui étaient gardés par de grandes familles. L'Angleterre, l'Allemagne, le Nord, malgré les dérangements que *Buonaparte* avait essayé d'apporter à leurs constitutions, ont duré, durent encore, et dureront toujours sans avoir rien changé à leurs lois, fondées sur l'esprit de famille.

Répondant à l'objection tirée de ce fait que le droit d'ainesse blesse les intérêts naturels des frères et sœurs puinés, il fait observer que ce droit peut et doit se concilier avec l'établissement d'une *légitime* au profit de chaque enfant, et que cette légitime devra être fixée de façon à s'accorder avec les différentes positions sociales des puinés. Ceci établi, il ajoute :

Le droit d'aînesse ne s'ouvrant qu'au moment du décès du père, jusqu'à ce jour suprême, la plus parfaite égalité règne entre les enfants; ils reçoivent en commun une éducation élevée et généreuse ; une cordialité touchante les unit, et, lorsque le fils aîné est appelé à prendre possession de la plus grande partie de l'héritage paternel, ses frères, habitués à le regarder comme le successeur naturel de leur père, ne voient en lui qu'un ami, un protecteur, un second père, sur lequel ils ont d'avance reporté tous les sentiments d'amour et de respect qu'ils avaient pour l'auteur de leurs jours.

Mais bientôt l'exiguïté de leur patrimoine les oblige à choisir un état. C'est alors que les connaissances qu'ils ont

acquises tournent au profit de la société tout entière. C'est à l'exercice du droit d'aînesse que l'autel a dû cette foule d'ecclésiastiques distingués; l'armée, ces officiers doués d'une bravoure héréditaire; le commerce, ces négociants éclairés dont les relations étaient si vastes et si honorables. La nécessité de se faire une fortune attache d'autant plus à l'État ces héritiers d'un nom illustre; et, protégés par leur crédit immortel, ils deviennent bientôt les plus utiles soutiens de la société, les plus fermes appuis du souverain. L'aîné, de son côté, jouissait paisiblement de l'héritage paternel, mais il s'en considérait moins comme le maître que comme l'usufruitier, le dépositaire. Son premier soin était de conserver intacts les biens de la famille; et, si plus tard les fatigues du divin sacerdoce, les funestes accidents de la guerre, les chances imprévues du commerce ramenaient au manoir paternel des frères malheureux, ils rentraient dans ce port assuré contre les orages, et y retrouvaient, avec les souvenirs de l'enfance, la tendresse d'un père d'adoption.

La brochure, qui s'ouvre par l'éloge de « cette fameuse *loi salique*, le palladium de la France, loi qui a survécu à tous les orages, depuis ceux de la Jacquerie jusqu'à ceux de 93, » se ferme sur ces paroles : « Le partage égal des biens entre les enfants d'un même père présente, au premier coup d'œil, une image séduisante d'équité, nous sommes loin d'en disconvenir; mais ce partage n'offre que des avantages momentanés; il entraîne avec soi les plus funestes conséquences; il sème les révolutions. L'intérêt politique doit l'emporter sur l'intérêt privé et en commander le sacrifice. Le jour où Louis XVIII, de retour, signa sa déclaration du titre glorieux de *Roi de France*, il contracta l'obligation de faire adopter à la monarchie tout ce que la France nouvelle avait conquis d'heureuses institutions, mais aussi de faire revivre pour la France les belles institutions qui firent la gloire de François Ier, de Henri IV et de Louis XIV. »

Le père de Balzac, nous l'avons vu, était, en 1814, plus royaliste que le roi. En 1824, Balzac, à son tour, est plus royaliste que Louis XVIII, lequel, à cette date, ne songeait nullement à rétablir le droit d'aînesse. Balzac faisait alors cause commune avec les *ultras*, et dans sa brochure il écrit volontiers *Buonaparte*, au lieu de Napoléon. « *Buonaparte*, dit-il, a rétabli le droit d'aînesse pour certaines propriétés, par un sénatus-consulte du 14 août 1810, et M. le comte de Las-Cases nous a montré, dans son ouvrage, *Buonaparte* sous le poids des débris de sa fortune, tout mort qu'il était à la politique, insistant sur le droit d'aînesse et en donnant une brillante théorie [1]. »

Le second écrit politique de Balzac était plus qu'une simple brochure ; c'était un volume petit in-18, — *justum volumen*. Il parut au mois d'avril 1824, sans nom d'auteur, sous ce titre : *Histoire impartiale des Jésuites.*

Après avoir rappelé, au début, que « le règne de *Buonaparte* était peu favorable à la vérité historique, » Balzac continue en ces termes :

> *Le retour d'une dynastie auguste* au trône de ses pères, l'établissement du système constitutionnel en France, et la liberté de la presse, qu'il consacre, en tant que les opinions émises ne blessent aucune des lois de l'État, sont d'un favorable augure pour la Société de Jésus. Aujourd'hui donc, pour la première fois depuis cinquante ans, une voix ose s'élever en faveur de ce célèbre institut, et va proclamer la vérité.

L'esquisse tracée par Balzac est vive, brillante, très étudiée et renferme, en plus d'un endroit, de véritables

[1] *Du Droit d'aînesse*, février 1824. Brochure in-8°, chez Delongchamps, Dentu et Petit. (*Œuvres complètes de H. de Balzac*, t. XXIII.)

parties d'historien. Si le temps et l'espace lui manquent pour entrer dans tous les détails de cette longue et glorieuse histoire, il n'omet pourtant rien de ce qui est essentiel, il signale et met en lumière tous les faits importants, ceux-là surtout qui ont servi de thème aux calomniateurs et qui sont comme la légende du mensonge. Une conviction profonde, un enthousiasme sincère animent ces pages, qui ne font pas moins d'honneur au courage de Balzac qu'à son talent. Je me reprocherais de ne pas reproduire au moins celle qu'on va lire :

.... Le jour de la vérité est venu, que l'innocence proclamée des Jésuites confonde enfin leurs accusateurs !.... France! ils ont été tes victimes, mais ils n'ont pas cessé d'être tes enfants, tes sujets; ils espéraient, même au sein de leur adversité, devenir enfin tes bienfaiteurs, sinon par leurs travaux, du moins par leurs prières. Oui, lorsque tu leur fermais les routes de l'enseignement, celles de la prédication, celles de toutes les fonctions ecclésiastiques, de tous les emplois civils, tu ne pouvais du moins leur fermer l'entrée des temples ni l'oreille du Créateur. Ces temples ont été témoins chaque jour des vœux redoublés qu'ils ont faits pour toi; chaque jour, le Créateur les a vus, les bras étendus vers le ciel, intéresser sa puissance à ta félicité; lui demander qu'il couronnât ton front des palmes de la gloire, qu'il fomentât dans le cœur de tes peuples la flamme de l'honneur, qu'il fît luire sur tes contrées le soleil de la foi, qu'il répandît sur tes campagnes le fleuve de l'abondance, qu'il écartât à jamais loin de tes provinces le démon de la révolte, qu'il fît asseoir en tout temps sur les tribunaux de tes juges le génie de la modération et de la justice; sur les siéges de tes pontifes, le génie du zèle et du savoir; sur le trône de tes rois, le génie de la bienfaisance et de l'humanité; qu'il t'envoyât tour à tour l'ange de la paix et l'ange de la victoire; tes succès les ont seuls consolés de leurs revers. Dans l'amertume de leur cœur, ils ont ressenti la joie de ton bonheur, et c'est dans la résignation qu'ils ont attendu en silence des jours plus heureux.

L'Histoire impartiale des Jésuites, comme *le Droit d'aînesse*, témoigne, — est-il besoin de le dire? — des sentiments royalistes de Balzac. Je me bornerai à une citation :

Par le fait de la Restauration, la France, recevant la noble famille à laquelle le trône appartenait par les lois de la légitimité, doit recevoir tout le cortège de cette antique dynastie ; car, lorsqu'on veut le principe, il faut vouloir les conséquences. Or les Bourbons sont les monarques les plus catholiques de l'Europe, et presque les seuls catholiques. Ils sont les conservateurs de la noble et sublime religion du Christ, et jamais ils n'ont volontairement trahi le mandat que leur confiait la chrétienté [1].

V.

De 1821 à 1824, Balzac n'avait pas publié moins de quarante-trois volumes. En 1825, il donna encore un roman, *Wann-Chlore;* en 1826, sa production cessa tout à coup. D'où provenait ce temps d'arrêt, qui dura trois années? Il n'avait pour cause ni la lassitude ni le découragement, Balzac ne les connaîtra jamais. S'il avait cessé d'écrire, c'est qu'il s'était fait commerçant, et, afin de s'assurer l'indépendance, avait entrepris de faire gémir les presses, non plus comme auteur, mais comme imprimeur. Cette tentative industrielle ne lui réussit pas beaucoup mieux qu'à Walter Scott son association avec Ballantyne et Constable. Elle n'eut d'autre résultat que de l'endetter et d'engager son avenir. Bien résolu à faire face à l'orage, à lutter jusqu'au bout et à vaincre, il reprit sa plume de romancier, cette fois pour ne plus la quitter.

[1] *Histoire impartiale des Jésuites*, avril 1824. 1 vol. in-18, chez Delongchamps. (*Œuvres complètes de H. de Balzac*, t. XXIII.)

Au mois de mars 1829, ainsi que j'ai déjà eu occasion de le dire, il publia chez Urbain Canel, en quatre volumes in-12, *le Dernier Chouan ou la Bretagne en 1800* [1]. « L'histoire manque aux Chouans, a dit Barbey d'Aurevilly, dans sa préface de *l'Ensorcelée;* elle leur manque comme la gloire et même comme la justice. Pendant que les Vendéens, ces hommes de la guerre de grande ligne, dorment, tranquilles et immortels, sous le mot que Napoléon a dit d'eux, et peuvent attendre, couverts par une telle épitaphe, l'historien qu'ils n'ont pas encore, les Chouans, ces soldats de buisson, n'ont rien, eux, qui les tire de l'obscurité et les préserve de l'insulte.... » Si cela était vrai en 1854, à l'époque où écrivait Barbey d'Aurevilly, cela l'était bien plus encore en 1828. On avait appris, dans *les Mémoires de la marquise de La Rochejacquelein* [2], à admirer les Vendéens, les soldats de Lescure et de Cathelineau, de Bonchamps et de *Monsieur Henri.* Les Chouans n'avaient pas eu même fortune. Ils n'avaient point connu d'ailleurs ces grandes journées que le soleil et la gloire éclairent à l'envi de leurs rayons; ils étaient tombés dans des combats obscurs, que la nuit souvent avait cachés de ses voiles, combats anonymes livrés par des héros ignorés. Leurs ennemis les avaient transformés en *bandits*, en voleurs de grands chemins, en détrousseurs de diligences. Ils avaient dédaigné de se défendre, plus habitués à manier le sabre que la plume, paysans d'ailleurs, pour la plupart, et qui étaient

[1] L'ouvrage est daté de Fougères, *août 1827*. Il y a là une erreur. C'est seulement dans l'automne de 1828 que les *Chouans* ont été commencés et presque terminés, à Fougères, dans la maison du général de Pommereul. (Voy. *Balzac en Bretagne*, par M. du Pontavice de Heussey.)

[2] La première édition avait paru en 1815.

retournés à leur charrue le jour où ils avaient déposé leur fusil. Une *légende* menteuse s'était formée autour de leur nom. Les royalistes eux-mêmes l'avaient acceptée, et Balzac, dans son livre, en a subi l'influence. Il ne laissa pas, du reste, de donner au chef de ses Chouans, le marquis de Montauran, une âme élevée, un caractère noble et généreux. On lit dans sa préface de 1829 : « Le caractère donné au dernier Chouan est tout à la fois un *hommage* et un vœu. Il déposera de ce respect pour les convictions dont l'auteur est pénétré. Si certaines personnes minutieuses veulent rechercher quelle est cette *noble victime* tombée dans l'Ouest sous les balles républicaines, elles auront à choisir entre plusieurs gentilshommes qui succombèrent en dirigeant les insurrections en 1799. »

La dernière année de la Restauration, celle qui va du mois de juillet 1829 au mois de juillet 1830, fut, pour les lettres, particulièrement brillante ; c'est, je crois, ne rien exagérer que de dire qu'elle fut, au point de vue littéraire, la plus éclatante du siècle. Victor Cousin, Villemain, Guizot, professaient à la Sorbonne. Cuvier, après quinze ans de silence, reprenait son cours au Collège de France [1]. Berryer prononçait son premier discours, Charles de Montalembert écrivait son premier article. Victor Hugo et Alfred de Vigny donnaient au Théâtre-Français *Hernani* et le *More de Venise* [2]. Alfred de Musset publiait les *Contes d'Espagne et d'Italie*, Sainte-Beuve les *Consolations*, et Théophile Gautier ses premières *Poésies*. Lamartine était reçu à l'Académie française [3] et faisait paraître les *Harmonies poé-*

[1] Le *Correspondant* du 22 décembre 1829.

[2] *Le More de Venise* a été représenté, pour la première fois, le 24 octobre 1829, et *Hernani*, le 25 février 1830.

[3] Il avait été élu, le 5 novembre 1829, au premier tour de scrutin,

tiques et religieuses. Prosper Mérimée composait ces nouvelles qui sont restées ses œuvres les plus achevées, *la Partie de Trictrac*, *le Vase étrusque* et *l'Enlèvement de la redoute.* C'est aussi à cette date, au mois d'avril 1830, que Balzac publia la première édition des *Scènes de la vie privée* [1]. En 1830 également, parut *Un épisode sous la Terreur* [2]. C'est un des plus beaux récits de la *Comédie humaine.*

Le 22 janvier 1793, un inconnu se présente au domicile secret de l'abbé de Marolles, prêtre insermenté, qui avait échappé comme par miracle au massacre du couvent des Carmes. Il supplie le prêtre de vouloir bien dire, pour le repos de l'âme du roi défunt, une messe à laquelle il lui sera permis d'assister. La messe est célébrée dans un pauvre grenier du faubourg Saint-Martin, en présence de l'inconnu et de deux vieilles religieuses proscrites, Mlles de Beauséant et de Langeais :

. ... De chaque côté de l'autel, les deux vieilles recluses, agenouillées sur la tuile du plancher sans s'inquiéter de son humidité mortelle, priaient de concert avec le prêtre, qui, revêtu de ses habits pontificaux, disposait un calice d'or orné de pierres précieuses, vase sacré sauvé sans doute du pillage de l'abbaye de Chelles. Auprès de ce ciboire, monument d'une royale munificence, l'eau et le vin destinés au saint sacrifice étaient contenus dans deux verres à peine dignes du dernier cabaret. Faute de missel, le prêtre avait posé un bréviaire sur un coin de l'autel. Une assiette com-

par 19 voix contre 14 données à M. de Ségur, l'auteur de l'*Histoire de Napoléon et de la Grande Armée pendant l'année 1812.* Il prononça son discours de réception le 1er avril 1830. Cuvier lui répondit.

[1] Deux volumes in-8°, chez Mame et Delaunay-Vallée.

[2] Ce récit, daté inexactement de janvier 1831, dans les *Œuvres complètes*, parut pour la première fois en 1830, formant l'introduction des *Mémoires de Sanson sur la Révolution française*, 2 vol. in-8°, anonymes, chez Mame et Delaunay.

mune était préparée pour le lavement de mains innocentes et pures de sang. Tout était immense, mais petit; pauvre, mais noble; profane et saint tout à la fois. L'inconnu vint pieusement s'agenouiller entre les deux religieuses. Mais, tout à coup, en apercevant un crêpe au calice et au crucifix, car, n'ayant rien pour annoncer la destination de cette messe funèbre, le prêtre avait mis Dieu lui-même en deuil, il fut assailli d'un souvenir si puissant que des gouttes de sueur se formèrent sur son large front. Les quatre silencieux acteurs de cette scène se regardèrent alors mystérieusement; puis leurs âmes, agissant à l'envi les unes sur les autres, se communiquèrent ainsi leurs sentiments et se confondirent dans une commisération religieuse; il semblait que leur pensée eût évoqué le martyr dont les restes avaient été dévorés par de la chaux vive, et que son ombre fût devant eux dans toute sa royale majesté. Ils célébraient un *obit* sans le corps du défunt. Sous ces tuiles et ces lattes disjointes, quatre chrétiens allaient intercéder auprès de Dieu pour un roi de France, et faire son convoi sans cercueil. C'était le plus pur de tous les dévouements, un acte étonnant de fidélité accompli sans arrière-pensée. Ce fut sans doute, aux yeux de Dieu, comme le verre d'eau qui balance les plus grandes vertus. Toute la monarchie était là, dans les prières d'un prêtre et de deux pauvres filles; mais peut-être aussi la Révolution était-elle représentée par cet homme dont la figure trahissait trop de remords pour ne pas croire qu'il accomplissait les vœux d'un immense repentir.

Cependant les paroles saintes retentissaient comme une musique céleste au milieu du silence. Il y eut un moment où les pleurs gagnèrent l'inconnu, ce fut au *Pater noster*. Le prêtre y ajouta cette prière latine, qui fut sans doute comprise par l'étranger : *Et remitte scelus regicidis sicut Ludovicus eis remisit semetipse.* « Et pardonnez aux régicides comme Louis XVI leur a pardonné lui-même. » Les deux religieuses virent deux grosses larmes couler le long des joues de l'inconnu. « L'office des Morts fut récité. Le *Domine salvum fac regem*, chanté à voix basse, attendrit ces fidèles roya-

listes, qui pensèrent que l'enfant-roi, pour lequel ils suppliaient en ce moment le Très-Haut, était captif entre les mains de ses ennemis. L'inconnu frissonna en songeant qu'il pouvait se commettre un nouveau crime auquel il serait sans doute forcé de participer. »

Le prêtre et les deux religieuses ne tardèrent pas à s'apercevoir, malgré la Terreur, qu'une main puissante était étendue sur eux. Le 21 janvier 1794, l'inconnu revint, selon la promesse qu'il en avait faite, célébrer le triste anniversaire de la mort de Louis XVI.

Après le 9 thermidor, le jour où Robespierre est conduit à l'échafaud, l'abbé de Marolles, se trouvant par hasard dans la rue Saint-Honoré, voit, au-dessus des têtes de la foule, debout sur la sinistre charrette, l'homme qui lui a fait dire les messes, — l'exécuteur des hautes œuvres. « Pauvre homme! murmura-t-il, le couteau d'acier a eu du cœur quand toute la France en manquait!.... »

Cet épisode est admirable, et Balzac n'a peut-être rien écrit de plus achevé. Il atteste à un égal degré la puissance de son imagination et la sincérité de ses sentiments monarchiques.

CHAPITRE V

BALZAC ROYALISTE

(Suite)

Au lendemain de 1830. — La *Mode*, la *Silhouette*, le *Voleur* et la *Caricature*. *Croquis* et *Caprices*. Les *Lettres sur Paris*. — Balzac et l'auteur de *Némésis*. — Le *Rénovateur*. *Sur la destruction projetée du monument élevé au duc de Berry*. La duchesse d'Angoulême. — Le *Refus*. Louis-Philippe et le cardinal de Bourbon. Maître Dupin et maître *Copin*. — L'embarquement du roi Charles X à Cherbourg. Le *Voyant* de Philarète Chasles. — Alfred Nettement et l'*Écho de la Jeune France*. *Ne touchez pas à la hache*. — Balzac et la duchesse de Berry. Lettre au docteur Ménière.

I.

Au lendemain de la révolution de Juillet, comme au lendemain de toutes les révolutions, de celles-là surtout qui se font au nom de la liberté de la presse, les livres ne trouvaient plus d'acheteurs. Les journaux seuls se vendaient. Balzac écrivit dans les journaux. Du mois de septembre 1830 au mois d'avril 1832, il publia dans la *Mode*, dans la *Silhouette*, dans le *Voleur*, dans la *Caricature*, des articles sans nombre. Ses *Lettres sur Paris*, qui parurent dans le *Voleur* du 26 septembre 1830 au 29 mars 1831, formeraient à elles seules un volume. On en pourrait composer un autre avec ses articles de la *Caricature*. Cette dernière feuille,

fondée par Charles Philipon, au mois d'octobre 1830, est devenue, de 1832 à 1835, sous la plume de Charles Desnoyers, aidée du crayon de Daumier, de Grandville et de Traviès, un pamphlet politique d'une violence inouïe et d'un républicanisme outré. Mais, à son début, et pendant tout le temps qu'y collabora Balzac, ce n'était qu'un amusant et gai recueil, où l'on se moquait des travers, des vices et des ridicules du moment. « On recherche aujourd'hui, écrivait Jules Janin en 1847, à l'occasion de la mort de Grandville, on recherche avec le plus grand soin la collection de la *Caricature*, publiée trois mois après la révolution de 1830 par l'ingénieux éditeur M. Philipon. Dans ces premiers moments de la caricature, tout était grâce et sourire : M. de Balzac, sous différents noms de sa fantaisie, écrivait le texte ; Henry Monnier, Bellangé, Charlet et Raffet faisaient les images, texte inoffensif, images bienfaisantes [1]. » Les pseudonymes sous lesquels il écrivait dans la *Caricature* étaient au nombre de quatre : Alfred Coudreux, E. Morisseau, Henry de B.. ., le comte Alex. de B.... Aux articles de fantaisie, *Croquis* ou *Caprices*, comme il les appelait, où il s'amusait à « croquignoler » des scènes vraies, gracieuses ou piquantes, qui peignaient les mœurs du temps, il lui arrivait, à l'occasion, de mêler des articles politiques. Avec une verve intarissable, sans amertume d'ailleurs et le plus gaiement du monde, égratignant plus qu'il ne mordait, il tournait en ridicule le gouvernement issu de la révolution, les ministres et la Chambre des députés, le garde national et l'abonné du *Constitutionnel*. Plusieurs de ces articles sont en leur genre de véritables petits

[1] *Critiques, Portraits et Caractères contemporains*, par Jules Janin, p. 241.

chefs-d'œuvre, tels, par exemple, l'*Exaltation des ministres et translation de leurs restes dans les caveaux du Panthéon* [1], les *Détails inédits sur la nomination d'un préfet de police* [2], ou encore le *Philipotin*, auquel il ne consacra pas moins de trois chapitres : I. *Les Origines de Philipotin ;* II. *Intérieur de Philipotin ;* III. *Fin désastreuse de Philipotin* [3].

Qu'il n'aimât pas le nouvel ordre de choses et ne fût pas devenu *juste milieu*, ces articles et bien d'autres le prouvent de reste ; mais ils ne nous apprennent pas ce qu'étaient exactement ses idées à cette date, et s'il était ou non resté fidèle aux principes politiques par lui professés sous la Restauration. A défaut de ses articles de journaux, sa *Correspondance* va nous fixer pleinement à cet égard.

Il était alors très lié avec Mme Zulma Carraud, femme d'un grand cœur et d'une haute intelligence, dont le mari était directeur des études à l'École militaire de Saint-Cyr, et qui avait été l'amie d'enfance des sœurs de Balzac. Mme Carraud était très *libérale*. Or voici dans quels termes Balzac lui écrivait à la fin de 1830 :

.... Permettez-moi de vous dire en peu de mots le système de gouvernement auquel se rapportera ma vie entière. C'est une profession de foi aussi invariable que possible ; c'est, en un mot, ma conscience politique, mon plan et ma pensée, pour laquelle j'ai droit à tout le respect que j'accorde aux autres opinions ; ma vie politique sera entièrement consacrée au triomphe de cette pensée, à ses développements, et, quand je parle sérieusement sur l'avenir de mon pays, il n'y a ni écrit ni parole qui ne s'y rapporte.

La France doit être une monarchie constitutionnelle, avoir une famille royale héréditaire, une Chambre des pairs extra-

[1] 6 octobre 1831.
[2] 29 décembre 1831.
[3] 22 et 29 mars, 5 avril 1831.

ordinairement puissante, qui représente la propriété, etc., avec toutes les garanties possibles d'hérédité et des privilèges dont la nature doit être discutée; puis, une seconde assemblée élective, qui représente tous les intérêts de la masse intermédiaire, qui sépare les hautes positions sociales de ce qui s'appelle le peuple.

La masse des lois et leur esprit doit tendre à éclairer *le plus possible* le peuple, les gens qui n'ont rien, les ouvriers, prolétaires, etc., afin de faire arriver le plus possible d'hommes à l'état d'aisance qui distingue la masse intermédiaire; mais aussi le peuple doit être laissé sous le joug le plus puissant, de manière que ses individus trouvent lumière, aide et protection, et qu'aucune idée, aucune forme, aucune transaction ne le rende turbulent.

La plus grande liberté possible à la classe aisée; car elle possède, elle, quelque chose à conserver, elle a tout à perdre, elle ne peut jamais être licencieuse.

Au gouvernement autant de force que possible. Ainsi gouvernement, riches et bourgeois ont intérêt à rendre la classe infime heureuse et à agrandir la classe moyenne, où est la puissance véritable des États.

Si les gens riches, les fortunes héréditaires de la Chambre haute, corrompus par leurs mœurs, engendrent des abus, ils sont inséparables de l'existence de toute société; il faut les accepter avec les avantages qu'ils donnent.

Voilà mon plan, ma pensée; elle réunit les conditions bonnes et philanthropiques de plusieurs systèmes. Qu'on me plaisante, qu'on m'appelle libéral ou aristocrate, je n'abandonnerai jamais ce système. J'ai longtemps et profondément médité sur les institutions des sociétés; celle-ci me paraît non la meilleure, mais la moins défectueuse [1].

Balzac, en effet, ne devait jamais abandonner les idées exprimées dans cette lettre. Du reste, dans sa *Correspondance*, la lettre à Mme Carraud est immédiatement suivie d'une autre, adressée, celle-là, au poète Barthélemy, et qui n'est pas moins significative.

[1] *Correspondance de H. de Balzac*, t. I, p. 108.

L'auteur de *Némésis* avait publié, dans sa livraison du 1er mai 1831, une pièce dans laquelle il jetait l'insulte aux Bourbons de la branche aînée. Balzac lui écrivit aussitôt :

Paris, mardi, ce 3 mai 1831.

MONSIEUR,

N'ayant pas l'honneur de vous connaître personnellement, je vous prie d'abord d'excuser ma liberté ; puis, permettez-moi de vous soumettre quelques observations sur votre satire de dimanche dernier, *la Statue de Napoléon*.

Avant tout, je vous féliciterai d'une chose : quand je vis apparaître votre journal, je craignis sincèrement qu'un homme de votre trempe et de votre talent ne s'engouât des idées révolutionnaires et jacobines, qui redeviennent à la mode et forment chaque jour de nouveaux prosélytes, idées qui nous feraient rétrograder jusqu'au charnier fangeux des Hébert, des Chaumette, des Marat, et que tout homme de cœur et d'intelligence doit combattre et repousser vigoureusement. Votre numéro de dimanche m'a pleinement rassuré là-dessus ; il met *Némésis* d'accord avec vos précédents ouvrages ; il en fait le pendant polémique de *Napoléon en Égypte*, de *Waterloo*, du *Fils de l'homme*. Vous donnez un organe de plus au parti bonapartiste et non pas aux gens qui voudraient voir revivre les beaux jours de la Convention et de la Terreur. Encore une fois, Monsieur, je vous en félicite.

Mais est-il nécessaire, pour défendre la cause que vous servez, d'attaquer sans cesse et sans relâche une famille malheureuse et exilée ? Vous avez fait à la monarchie légitime une guerre assez rude, vous lui avez porté des coups assez éclatants pour être généreux après la victoire. Aujourd'hui, l'adversaire est désarmé et à terre, et votre vers incisif le poursuit encore. Dès le début de votre pièce, vous montrez votre haine terrible pour cette famille que l'exil frappe pour la troisième fois. Vous leur faites vos sanglants reproches avec la même acrimonie et le même fiel que s'ils étaient encore sur le trône.

Prenez garde, Monsieur ! Sur ce chemin, on dépasse aisément le but, et, si vous frappez fort, vous pourriez bien ne

pas frapper juste. Quand les Bourbons revinrent, on renversa la statue de Napoléon; ce fut un acte malheureux à mon sens; mais aujourd'hui que seize ans ont passé sur ces événements, est-ce une raison pour oublier ce que Louis XVIII fit dès le premier jour pour arrêter les dévastations des soldats des puissances étrangères, ses alliées, qui restauraient son trône?.... Je ne le crois pas. La haine ne devait pas remonter si haut. La justice veut qu'on flétrisse ces hommes qui se montrèrent *plus royalistes que le roi*, et qui, dans leur zèle insensé, compromirent de tout leur pouvoir la dignité royale.

Pour ma part, je méprise souverainement ces hommes. On les rencontre à la queue de tous les partis, et aucune infamie ne les arrête; ils feraient détester la meilleure des causes et haïr le plus juste des hommes. Réservez vos foudroyants anathèmes pour ces êtres vils, Monsieur, et tous les gens de cœur applaudiront aux coups de fouet de votre *Némésis* vengeresse. Vous pourrez bien rester encore l'organe d'un parti, mais ce parti sera grossi de tous les honnêtes gens.

C'est vraiment dommage, Monsieur, qu'une poésie aussi vigoureuse que la vôtre s'égare de la sorte. Ne soyez pas étonné de la franchise de ma parole. Vos stigmates sont durs à subir et à supporter, et, nonobstant *mes opinions bien arrêtées*, je sais admirer et louer en dehors d'elles.

Otez de votre livraison de dimanche dernier quelques vers d'une rudesse et d'une brutalité offensante et injuste, et vos vers, sans rien perdre de leur énergie et de leur chaleur, prennent un caractère monumental tout à fait digne du sujet que vous avez traité. Vous y dites de fort belles et fort magnifiques choses sur le peuple et sur ses instincts et ses goûts artistiques. Votre appel sera entendu sans doute et aussi ce que vous demandez, qu'on équipe une flotte qui nous rapporte les cendres de l'empereur.

A propos de cette installation de la statue impériale, vous parlez de l'exil de la famille Bonaparte. Dieu me garde, Monsieur, de toute mauvaise pensée qui pourrait vous froisser ! Mais cet exil, pour lequel vous voulez le respect sans doute, n'eût-il pas dû vous conseiller le respect de cet exil plus récent, du moins en ce qui concerne les reproches aux personnes, reproches que je pourrais appeler dynastiques ?

Cet exil de la famille de Napoléon, je voudrais le voir cesser, Monsieur; mais je trouverais injuste qu'elle accusât les Bourbons de tout ce qui s'est passé en 1815. Les temps de troubles permettent aux scélérats de tout ordre et de toute nuance de se livrer à leurs vilenies et à leurs scélératesses, et ils en profitent.

Je terminerai cette lettre, déjà trop longue, en formant un désir : c'est que nous n'en arrivions jamais au remède héroïque par lequel vous avez terminé votre poème. Nous avons eu assez de grandes guerres; je crois que le temps des grandes paix est arrivé, nonobstant les avis contraires des politiques qui prennent pour vérités leurs rêveries et ne consultent jamais les nécessités populaires.

Agréez, Monsieur, l'hommage des sentiments avec lesquels j'ai l'honneur d'être votre dévoué serviteur [1].

A quelque temps de là, au mois d'août 1831, Balzac adresse à un autre correspondant, bien différent de l'auteur de *Némésis*, à Charles de Montalembert, alors âgé de vingt et un ans, et rédacteur de l'*Avenir*, une lettre relative à *la Peau de chagrin*, dont la première édition vient de paraître. Il lui expose en ces termes le but qu'il s'est proposé dans son ouvrage :

Le but de profonde moralité caché dans mon livre échappe à beaucoup de critiques malveillants qui ne voient que la forme, et j'avoue que je suis vivement touché lorsque quelque critique veut bien dégager mes intentions de leur sauvage enveloppe. Tous nos maîtres ont mis la moelle dans un os, à l'exemple de la nature.

J'ose espérer que l'*Avenir* parlera d'un livre où le principe *Dieu* ressort vivement de l'ensemble d'une composition sceptique en apparence et dans laquelle la précipitation de l'éditeur m'a laissé faire des fautes.

J'ai pris la liberté de vous faire attendre votre exemplaire; je désire vous offrir la deuxième édition. L'entreprise mal jugée que j'ose faire y sera posée sur sa véritable base, et je me présenterai au jugement de votre esprit si

[1] *Correspondance de H. de Balzac*, t. I, p. 110.

distingué, plus large, plus vaste, ou mieux, moins incomplet.

La Peau de chagrin est la formule de la vie humaine, abstraction faite des individualités et, comme le disait M. Ballanche, tout y est mythe et figure. Elle est donc le point de départ de mon ouvrage. Après viendront se grouper de nuance en nuance les individualités, les existences particulières, depuis la plus humble jusqu'à *celle du roi*, jusqu'à *celle du prêtre, derniers termes de notre société*. Dans ces tableaux, je suivrai les effets de *LA PENSÉE* dans la *vie*. Puis un autre ouvrage, intitulé : *Histoire de la succession du marquis de Carabas*, formulera la vie des nations, les phases de leurs gouvernements, et, sous une forme railleuse, démontrera évidemment que les politiques tournent dans le même cercle et sont stationnaires, que *le repos est dans le gouvernement fort et hiérarchique*. Nous partageons beaucoup ces idées, je crois, et je vous expose succinctement mon plan, afin de faire excuser le retard que j'ai mis à vous offrir une œuvre incomplète encore.

J'aurais eu le plaisir d'aller vous voir si j'avais connu votre adresse. Faute de ce, je vous envoie ce mot au bureau du journal, et sous huit ou dix jours j'aurai l'honneur de vous y apporter mon ouvrage moi-même [1].

L'heure était proche où Balzac allait défendre, non plus seulement dans sa correspondance privée, mais publiquement et dans la presse, ses sentiments et ses principes royalistes.

II.

Au commencement de 1832, M. Laurentie fonda le *Rénovateur*, avec le concours du duc de Fitz-James, du duc de Noailles, de M. de Bonald, du vicomte de Conny et de quelques autres notabilités du parti légitimiste. Balzac fit campagne avec eux. Le premier numéro de

[1] J'emprunte cette lettre au beau livre du P. Lecanuet, *la Jeunesse de Montalembert*.

la nouvelle revue renferme un article de lui *sur la destruction projetée du monument élevé au duc de Berry.* « Pourquoi, écrivait-il, n'avoir pas continué le monument pour y élever un autel où des prêtres eussent prié Dieu de pardonner l'assassin ? Louvel eût protégé le duc de Berry ; il eût dit : « Grâce pour le monument !.... » comme le prince a dit : « Grâce pour l'homme ! » Il ajoutait :

Quelle faute de démolir un monument qui consacre la sainteté de toutes les espèces de familles royales !

Si vous êtes conséquents, je vous recommande de ne pas oublier la chapelle du duc d'Enghien à Vincennes....

Détruisez tout, laissez la place où fut l'Opéra, toute nue comme est l'Opéra, mais dressez une pyramide et inscrivez dessus :

Aux nations sans cœur il faut des lois athées.

.... Ne mettez point de grands hommes au Panthéon. Si le peuple ne doit pas prendre le deuil aux jours des immenses forfaits, il doit ignorer la gloire des triomphes.... Vous chassez Dieu de votre jurisprudence et du milieu de votre société, vous consacrez l'insensibilité du peuple ; ce sera je ne sais quel avènement du matérialisme dans les lois !....

Mais ce projet serait-il par hasard une flatterie ?.... La destruction du monument accuse au moins quelque indifférence pour le crime commis par Louvel. Il y a de la hardiesse à courtiser ce quasi-régicide !

Une dernière question. Mettrez-vous la démolition à l'enchère ? Qui achètera les pierres ?.... Si par hasard l'homme qui a si logiquement voté par un coup de poignard la mort de la branche aînée avait laissé quelque complice inconnu, quelque scélérat obscur, mais riche, qui eût l'audace de se bâtir une maison avec les ruines de cette chapelle, de se loger dans son crime, de rire à la face d'une nation qui n'a pas assez de larmes dans les yeux pour pleurer la mort de ses rois, quel bill d'indemnité pour les tueurs de prince ! Quelle prime offerte à la république [1] !

[1] Le *Rénovateur* du 31 mars 1832.

Dans le numéro du 12 mai 1832, sous ce titre : *la Vie d'une femme*, Balzac publia, sur Mme la duchesse d'Angoulême, des pages d'une haute éloquence, et que Chateaubriand lui-même n'eût pas désavouées [1].

Les royalistes étaient alors très divisés au sujet de la prestation du serment demandé aux électeurs et aux députés. Fallait-il aller aux élections, entrer au Parlement, quand la chose était possible? Le devoir, au contraire, la dignité, l'honneur, ne commandaient-ils pas l'abstention? Balzac consacra deux articles à l'examen de cette question [2]. Avant de les écrire, il s'était concerté avec le duc de Fitz-James et quelques autres de ses amis politiques. Aussi son travail a-t-il toutes les allures d'un manifeste de parti. « *Chargé de ce travail par mes amis*, écrivait-il en commençant, j'y ai trouvé matière à de longues études, et, tout pressé que j'étais par le temps, cette espèce de rapport est sorti des bornes imposées à un article. » Et un peu plus loin : « Nous n'avons ni la prétention ni le vouloir d'indiquer une marche à *notre parti*, mais il nous a semblé très urgent d'examiner si les moyens employés par les royalistes vont bien directement au but qu'ils se proposent d'atteindre. » Après avoir examiné la situation du parti royaliste et les conditions nouvelles de son existence, il n'hésitait

[1] Voy. cet article au tome XXIII des *Œuvres complètes*, p. 353 et suiv.

[2] La *Correspondance* (t. I, p. 145) renferme une lettre de Balzac *à M. Laurentic, rédacteur en chef du* RÉNOVATEUR, datée de Paris, mai 1832. Elle commence ainsi : « Cher Monsieur, l'article de M. de Peyronnet m'a tellement épouvanté comme talent, que j'ai senti le besoin de travailler beaucoup l'article sur le serment.... » Les éditeurs de la *Correspondance* mettent ici en note : « Cet article ne fut pas écrit. » C'est une erreur. Non seulement Balzac écrivit un article sur le serment, mais il en écrivit deux, et ils parurent dans le *Rénovateur* des 26 mai et 2 juin 1832. Ce sont ceux dont nous nous occupons dans notre texte.

pas à condamner l'abstention, à recommander vivement l'action électorale et l'action parlementaire. « Les royalistes, disait-il, doivent agir et parler, car ce n'est jamais dans le triomphe que les partis se rajeunissent et se rénovent, mais pendant les luttes. Le combat exige des forces, et le déploiement des forces amène la victoire. »

Ce n'était qu'un écrit de circonstance, mais on y trouve des pages qui sont encore aujourd'hui d'un intérêt actuel ; celles-ci, par exemple, où Balzac nous apprend pourquoi il est royaliste :

S'il ne s'agissait que de savoir à qui doit appartenir le gouvernement du pays en France, tous les esprits éclairés seraient d'accord et le voudraient donner à celui des deux partis qui offrirait le plus de sécurité pour le bonheur de ceux qui ne possèdent rien et le plus de garanties pour la tranquillité de ceux qui ont acquis une fortune; car il n'existe pas de combinaison sociale qui puisse octroyer 20,000 livres de rente à tout le monde.

La meilleure société doit donc être celle qui, tout en donnant du pain aux prolétaires, en leur offrant les moyens nécessaires pour s'instruire et posséder, contraint néanmoins les excès probables de la partie souffrante d'une nation, en présence de la partie aisée ou riche.

Or, le principe de la souveraineté du peuple est-il propre à garantir la société de toute perturbation, et persuadera-t-on à l'homme qui peut tout, de ne rien vouloir ?

Parmi tous les moyens de gouvernement, la religion n'est-elle pas le plus puissant de tous pour faire accepter au peuple ses souffrances et le travail constant de sa vie ? Enfin, une religion sans symboles, sans action, une religion purement intellectuelle est-elle possible ?

Toutes les doctrines royalistes sont implicitement dans ces deux pensées, qui se résument par la religion catholique et la monarchie légitime.

La légitimité, système inventé plus pour le bonheur des peuples que pour celui des rois, découle de l'impossibilité de gouverner le peuple quand l'État reconnaît des droits égaux

à celui qui ne possède rien comme à celui qui possède beaucoup, à celui qui n'a point d'idées comme à celui qui a conquis une puissance intellectuelle.

Le catholicisme a pour lui l'autorité des faits : les pensées philosophiques les plus belles sont impuissantes à comprimer le vol, et les discussions sur le libre arbitre le conseillent peut-être, quand Jésus-Christ et la Vierge, sublimes images du dévouement nécessaire à l'existence des sociétés, retiennent des populations entières dans leur voie de malheur, et leur font accepter l'indigence....

Ainsi, le parti royaliste est philosophiquement rationnel dans ses deux dogmes fondamentaux : Dieu et le roi [1]....

III.

Dans les années qui suivirent la révolution de 1830, les royalistes ne se bornèrent pas à mener contre le pouvoir nouveau une campagne de presse extrêmement vive; presque chaque mois voyait éclore de petits in-32, prose et vers mêlés, contenant chacun une douzaine de chapitres fournis par les écrivains les plus militants du parti : Alfred Nettement, Laurentie, Merle, Michaud, le vicomte Walsh, Édouard Mennechet, Lubis, Théodore Muret, le vicomte d'Arlincourt; et du côté des poètes, Alexandre Guiraud, J. de Saint-Félix, Albert de Calvimont, A. de Beauchesne et Jules de Rességuier. J'ai là, sur ma table, quelques-uns de ces petits volumes : *le Saphir*, *Vert et Blanc*, *la Muse royaliste*, *l'Émeraude*, recueils élégants, à la couverture blanche ou verte, édités en général chez Urbain Canel et Adolphe Guyot, et ornés, à la première page, d'une jolie gravure représentant le château d'Holyrood, la duchesse de Berry, ou encore le duc de Bordeaux et *Mademoiselle*, en cos-

[1] *Sur la situation du parti royaliste.* — *Le Rénovateur*, 26 mai et 2 juin 1832. — *Œuvres complètes*, t. XXIII.

tume écossais, dans un paysage de Walter Scott. Balzac ne resta pas étranger à cette guerre d'albums. Il publia, dans *le Saphir*, *le Refus*; et dans *l'Émeraude*, *le Départ*.

Le Refus a pour sous-titre : *scène de l'histoire de France*. A la mort de Henri III, chassé par les barricades parisiennes et tombé à Saint-Cloud sous le couteau de Jacques Clément, le duc de Mayenne, chef des Ligueurs, avait, en haine de Henri IV, fait proclamer roi, sous le nom de Charles X, l'oncle même du Béarnais, le cardinal de Bourbon, alors prisonnier de son neveu, à Fontenay en Poitou. Balzac suppose que les députés de la Ligue, chargés de lui offrir le trône, ont pu pénétrer dans le château où il est détenu. Ils ont à leur tête l'avocat *Copin* (lisez *Dupin*).

— Messieurs, leur dit le cardinal, et qui donc vous envoie vers moi ?

— L'intérêt de la France, sire, répondit l'avocat, et nous vous apportons la couronne...

— Elle appartient à Henri de Navarre, dit simplement le loyal gentilhomme.

— Elle est à vous, monseigneur, reprit l'avocat; les conseillers du Parlement, en qui réside l'autorité, l'ont ainsi résolu.

— Messieurs, l'héritage des rois de France se règle par des lois plus hautes que celles dues à l'autorité changeante de quelques gens de justice.... Il n'est pas en leur pouvoir de faire que j'aie droit de dépouiller Henri de Navarre. Vous avez un roi : c'est mon neveu.

Cependant les députés insistent. Maître Copin présente au cardinal le libelle fraîchement composé par les Ligueurs et ayant pour titre : *Sommaire des raisons qui ont mû les Français à reconnaître Charles X*. Il le presse d'accepter, disant : « Le Louvre, la France, tout est à vous, sire.... Dites un mot et vous serez roi de France.... » Charles de Bourbon lui fait cette réponse :

Je ne serais pas roi de France, et je ne serais plus digne du beau nom de gentilhomme. Messieurs, écoutez-moi.... Vous voulez faire de moi un fantôme, gouverner en mon nom, me donner à signer les articles de votre union.... Corbleu ! vous seriez les chefs, et je serais votre esclave ? M. de Mayenne, ce connétable bourgeois, serait mon maître ?.... Non, non, messieurs, ce ne sont pas douze ligueurs ni douze conseillers qui peuvent se dire les représentants de la noblesse et du tiers et bâtir un trône solide; la coutume royale est hors de l'atteinte des hommes; vous pouvez chasser, vous pouvez tuer vos rois, vous n'anéantirez pas la royauté. Elle est, comme Dieu, une chose placée au-dessus de nos mains.... J'ai eu le temps de lire cela dans la Bible depuis mon emprisonnement [1].

Le Départ est aussi une *scène de l'histoire de France.* Le romancier, l'historien plutôt, y raconte l'embarquement du roi Charles X à Cherbourg.

C'était le 16 août 1830. Un vaisseau de guerre, le *Great-Britain*, prêt à mettre à la voile, attendait ses passagers. Ce fut un douloureux et inoubliable spectacle, lorsque, devant les gardes du corps qui avaient suivi la famille royale et qui présentaient une dernière fois les armes, on vit passer le vieux roi, le dauphin son fils, la fille de Louis XVI, appuyée sur le bras de M. de La Rochejaquelein ; *Madame*, duchesse de Berry, conduite par le baron de Charette; le duc de Bordeaux, porté par son gouverneur, M. de Damas; et, à quelque pas, sa sœur, *Mademoiselle*, celle à qui M. le duc de Berry avait dit, quelques instants avant de mourir : « Mon enfant, puissiez-vous être moins malheureuse que ceux de votre famille ! » Le roi Charles X s'embarqua le dernier. Un silence de deuil régnait sur la côte de France ; bien des gémissements le suivirent sur les flots [2]. Bal-

[1] *Le Saphir*, où ce récit parut pour la première fois, fut publié en mai 1832.

[2] Lamartine, *Histoire de la Restauration*, t. VIII, p 411.

zac était là, confondu dans la foule ; s'il n'y était pas de sa personne, du moins y était-il d'âme et de cœur. Au moment où le roi monta sur le vaisseau qui allait l'emporter en exil et s'enferma seul pour prier et pour pleurer, Balzac dit à l'ami qui l'accompagnait :

En ce moment, ce vieillard à cheveux blancs, enveloppé dans une idée, victime de son idée, fidèle à son idée, et dont ni vous ni moi ne pouvons dire s'il fut imprudent ou sage, mais que tout le monde juge dans le feu du présent, sans se mettre à dix pas dans la froideur de l'avenir; ce vieillard vous semble pauvre : hélas ! *il emporte avec lui la fortune de la France;* et, pour ce pas fatal, fait du rivage au vaisseau, vous paierez plus de larmes et d'argent, vous verrez plus de désolation qu'il n'y a eu de prospérités, de rires et d'or, depuis le commencement de son règne....

Et dans des pages d'une éloquence amère, d'une intuition merveilleuse, il dévoile à l'ami qui l'écoute les réalités de l'avenir. Il lui montre les arts en deuil, suivant le vieux roi dans l'exil, les marchands d'orviétan politique et les jurés priseurs du budget se refusant à décréter l'argent nécessaire aux galeries, aux musées, aux essais longtemps infructueux, aux lentes conquêtes de la pensée ou aux subites illuminations du génie. « Il y aura cependant un art dans lequel se feront de grands progrès, l'art du suicide. » Ce vieillard et cet enfant partis, le peuple sera souverain. La bourgeoisie traduira la souveraineté du peuple par ce mot : « Plus de supériorité sociale! plus de nobles ! plus de privilèges! » Les ouvriers, à leur tour, la traduiront par cet autre mot : « Plus d'impôts, et de l'or ! » La France connaîtra bientôt une révolution nouvelle. « Les gens qui mènent par les chemins le convoi de la monarchie légitime enterreront eux-mêmes l'adjudicataire au rabais de la couronne et du pouvoir. » Après avoir ainsi prédit 1848, Balzac décrit en ces termes les temps que nous voyons,

le combat auquel nous assistons aujourd'hui : « *Ce combat de la médiocrité contre la richesse, de la pauvreté contre la médiocrité n'aura pour chefs que des gens médiocres*, et l'inhabileté débordera de haut en bas sur ce pays si riche en ce moment; et il nous faudra payer cher l'éducation de nos nouveaux souverains, de nos nouveaux législateurs.... Il n'y aura plus qu'un seul pouvoir armé, celui de la représentation nationale; il n'y aura qu'une seule chose dont on ne doutera pas : la misère ! »

Tout cela, disait Balzac, sera le prix du passage de cette famille sur ce vaisseau. Il ajoutait, — et cette parole encore se devait réaliser : — « Un moment viendra que, secrètement ou publiquement, la moitié des Français regrettera le départ de ce vieillard, de cet enfant, et dira : « Si la révolution de 1830 était à faire, elle ne « se ferait pas. »

Je voudrais pouvoir tout citer de cet admirable écrit. J'en reproduirai du moins cette page sur les Bourbons :

Quand ils revinrent, ils rapportèrent les olives de la paix, la prospérité de la paix, et sauvèrent la France, la France déjà partagée. S'ils payèrent les dettes de l'exil, ils payèrent les dettes de l'Empire et de la République. Ils versèrent si peu de sang, qu'aujourd'hui ces tyrans pacifiques s'en vont sans avoir été défendus, parce que leurs amis ne les savaient pas attaqués. Dans quelques mois, vous saurez que, même en méprisant les rois, nous devons mourir sur le seuil de leurs palais, en les protégeant, parce qu'un roi, c'est nous-mêmes; un roi, c'est la patrie incarnée; un roi héréditaire est le sceau de la propriété, le contrat vivant qui lie entre eux tous ceux qui possèdent contre ceux qui ne possèdent pas. Un roi est la clef de la voûte sociale; un roi, vraiment roi, est la force, le principe, la pensée de l'État, et les rois sont des conditions essentielles à la vie de cette vieille Europe, qui ne peut maintenir sa suprématie sur le monde que par le luxe, les arts et la pensée. Tout cela ne

vit, ne naît et ne prospère que sous un immense pouvoir....

Napoléon a péri comme ces pharaons de l'Écriture, au milieu d'une mer de sang, de soldats, de chariots brisés, et dans le vaste linceul d'une plaine de fumée; il a laissé la France plus petite que les Bourbons ne l'avaient faite; ceux-ci sont tombés, ne versant guère que le sang des leurs, à peine tachés du sang de gens qui avaient pris les armes pour la défense d'un contrat, et qui, dans la victoire, l'ont méconnu.

Eh bien, ces souverains bannis laissent la France agrandie et florissante. Les preneurs à bail, qui vont essayer d'entreprendre le bonheur des peuples, apprendront à leurs dépens la signification du mot *catholicisme,* si souvent jeté comme un reproche à ce vieillard que nous déportons [1].

Le récit de Balzac se ferme sur le mot suivant : « Làbas, dis-je en montrant le vaisseau, est le droit et la logique ; hors de cet esquif sont les tempêtes. »

Philarète Chasles, dans ses *Mémoires*, résume ainsi son jugement sur l'auteur de la *Comédie humaine :* « C'était un *voyant*, non un observateur [2]. » Si le mot est vrai du romancier, il ne l'est pas moins du publiciste. Dans *le Départ* et dans plusieurs autres de ses écrits politiques, Balzac a été un *voyant.*

IV.

Au commencement de 1833, un des plus jeunes écrivains de la presse légitimiste et de tous le plus ardent, Alfred Nettement, fonda une nouvelle revue littéraire et politique, l'ÉCHO DE LA JEUNE FRANCE, *Journal des progrès* PAR LE CHRISTIANISME. Dès le premier numéro, Balzac y publia, sous le titre de *Ne touchez pas à la hache*, le

[1] *Œuvres complètes*, t. XXIII.
[2] *Mémoires* de Philarète Chasles, t. I, p. 306.

commencement du deuxième épisode de l'*Histoire des Treize*.

Lorsque parut ce chapitre de son roman, au mois d'avril 1833, il était à Angoulême, chez Mme Zulma Carraud [1]. C'est là qu'il reçut de son ami, le docteur Ménière, une lettre datée de Blaye. M. Ménière y avait été envoyé par le gouvernement comme médecin ordinaire de Mme la duchesse de Berry. La captive l'avait accueilli d'abord avec une certaine réserve, puis bientôt après avec confiance. Le docteur était un homme de cœur, et, ce qui ne gâtait rien, un homme d'esprit. Il causait à merveille, et aussi la princesse. On causait donc longuement de toutes choses, pour charmer les ennuis de la prison, et surtout de littérature Un jour, on parla de M. de Balzac, et la duchesse de Berry ne cacha pas le goût très vif qu'elle avait pour ses ouvrages. Au sortir de cette conversation, M. Ménière écrivit au romancier et lui demanda une note sur ses publications nouvelles. Balzac répondit par une très longue lettre. Comme elle ne figure pas dans sa *Correspondance*, et que, de plus, elle se rattache étroitement à mon sujet, je dois en donner ici d'assez longs extraits :

Mon cher Docteur,

Je vous remercie infiniment de la lettre que vous m'avez adressée à Paris et que j'ai reçue ici (à Angoulême), à quelques pas de vous. Je suis venu bien près de Bordeaux chercher un peu de repos, afin d'achever plusieurs entreprises assez importantes. Vous savez combien je tenais à vos suffrages pour *Louis Lambert*, cette œuvre de prédilection que je voudrais faire approcher le plus possible de la perfection [2]. Je rougis de vous l'avoir donnée si incomplète.

[1] M. Carraud avait été nommé, en 1832, inspecteur de la poudrerie d'Angoulême.

[2] *Louis Lambert* est une des œuvres que Balzac a le plus tra-

Il y a déjà un troisième manuscrit où beaucoup de fautes sont corrigées, plusieurs développements ajoutés. Mais, enfin, la nécessité fait d'un savant et d'un *homme politique* un conteur, et il faut obéir à la nécessité. Nous vivons dans un temps où besoin est de soutenir les vieux noms, quelque grands qu'ils soient, par des mérites personnels. Néanmoins, croyez que ce que vous m'avez écrit est de nature à me flatter beaucoup, et *mes opinions en disent assez sans que j'aie besoin d'ajouter par mes paroles à mes sentiments intimes.*

J'ai été personnellement bien heureux pour vous de vous savoir envoyé à Blaye, et politiquement satisfait d'y savoir un homme d'honneur et de probité.... Être la Providence des captifs, mon cher Ménière, c'est ce qu'il y a de plus beau dans le monde, et j'attache plus de prix à causer, à celles d'entre ces anges qu'on appelle des femmes, qui souffrent à quelque titre que ce soit, une consolation, qu'à toutes les gloires possibles. Aussi, quand je reçois une de ces lettres où quelque affligée me remercie d'avoir rencontré quelque bonheur à me lire, je suis payé de toutes les nuits que je passe et de tous mes travaux. Alors, ma vie, qui a été si longtemps pesante, est allégée de tous ses maux. Jugez de ma joie si je pouvais dissiper quelques chagrins entre les murs d'une solitude ! Un des plus doux moments de ma vie a été d'apprendre que *Une vie de femme*, article écrit sur Mme la Dauphine dans le *Rénovateur*, lui avait été doux au cœur. Elle n'était qu'exilée !....

.... Je puis, sur votre désir, vous envoyer tout ce que vous souhaiterez. L'*Écho de la jeune France*, qui *m'a fait l'honneur de me mettre parmi les fidèles illustrations royalistes*, publie une nouvelle *Histoire des Treize*, qui a pour titre : *Ne touchez pas à la hache!* Si vous n'aviez pas le premier numéro qui a paru avec un premier feuilleton,

vaillées et remaniées. Ce récit, publié pour la première fois en octobre 1832, sous le titre de *Notice biographique sur Louis Lambert*, avait reparu, très augmenté, en février 1833, sous ce nouveau titre : *Histoire intellectuelle de Louis Lambert*. Balzac lui faisait subir, à l'époque où il écrit sa lettre au docteur Ménière, un troisième remaniement. C'est seulement en 1835 qu'il parut sous sa forme définitive. (Voy. Spoelberch de Lovenjoul, p. 190-193.)

écrivez-le-moi, je vous l'enverrai aussitôt, ainsi que les suivants, à mesure qu'ils seront publiés....

.... J'ai bien des choses à vous dire, mais je ne sais si j'en ai toute licence, et je me tais pour vous moins que pour moi, *dont l'impénitence finale en fait d'opinions légitimistes est si franche et si désintéressée....*

.... Je travaille énormément; d'abord, afin de conquérir mon indépendance dans la vie privée pour pouvoir aborder la tribune lors de la réélection générale; puis, pour achever une œuvre complète parmi celles que j'ai entreprises. Il faudrait vous écrire trop longuement pour vous expliquer ces plans d'une immense étendue, littérairement parlant....

Et moi aussi, j'irai à Naples !.... Cette année, vers le mois de décembre, il y aura là des âmes d'élite qui doivent s'y réunir, et, si vous parcourez ce pays à cette époque, grande sera ma joie de vous y voir. J'ai dû y aller avec M. le duc de Fitz-James et Mme la duchesse de Castries; mais les ennuis de la vie littéraire m'ont rappelé dans le grand bagne de Paris, où je suis trop souvent cloué sur un banc de forçat.

Adieu, mon bon docteur. Si vous ne vous compromettez pas à cette innocente traduction du cœur, déposez aux pieds de la captive les plus vives admirations du poëte, *les hommages du royaliste*, les profonds respects du Français et les sentiments de l'homme privé.

Votre lettre m'a donné la seconde émotion puissante parmi celles que je compte dans ma vie, et je voudrais vraiment avoir plus de talent que je n'en ai pour être digne de ces choses.

Avant mon départ de Paris, j'ai vu M. de Chateaubriand chez Mme Récamier.... Politiquement parlant, je n'aime pas l'homme. C'est le plus dangereux serviteur qu'aient eu les Bourbons. L'homme qui a fait pendant cinq longues années l'opposition du *Journal des Débats*, la plus cruelle de toutes, et qui a contribué aux malheurs de la branche aînée... , ne me plaira jamais. J'admire son talent, mais je n'aime pas sa conduite politique.... Aussi *suis-je de ceux qui préfèrent pour chef actuel le duc de Fitz-James....*

Adieu ! Je vous répète que je vous trouve heureux, et je vous aimerai pour tout ce que vous donnerez de consolations à la malade. Elle a reçu le baptême d'illustration his-

torique qui grandit encore les grandes figures. Blaye est le sacre de Sainte-Hélène, et elle sortira de Blaye! Sa vie recommencera! L'avenir est un bien grand homme!....

Mille choses affectueuses de votre dévoué

DE BALZAC [1].

Cette lettre, dans le *Journal* du docteur Ménière, est donnée sous la date du 27 avril 1833. Balzac y parle, comme étant alors prochaine, de la réélection de la Chambre des députés et de l'intention où il est de poser à ce moment sa candidature. Le renouvellement de la Chambre eut lieu seulement l'année suivante, au mois de juin 1834. Force nous est donc de renvoyer au chapitre suivant ce que nous avons à dire sur Balzac *candidat royaliste*.

[1] *La Captivité de Madame la duchesse de Berry à Blaye* (1833); Journal du docteur P. Ménière, t. I, p. 328 à 333.

CHAPITRE VI

BALZAC ROYALISTE

(Suite)

Victor Hugo et Alexandre Soumet. — Balzac candidat à la députation. Le général baron de Pommereul et les électeurs de Fougères. Henry Berthoud et les électeurs de Cambrai. — L'élection de Chinon. Balzac et M. de Montmorency. — L'élection de Villefranche. Nomination de « M. de Balzac. » — Le *Nouveau Conservateur*. Le café à la crème de la veuve Durand. — La *Chronique de Paris*. La question d'Algérie. L'alliance franco-russe. — *Six Rois de France : de Louis XIII à Louis XVIII*. La mort de Louis XVII. — La *Revue parisienne*. Sainte-Beuve et *Port-Royal*. M. Adolphe Thiers, *Madame Mère* et la *Prima donna*. Balzac et le socialisme.

I.

Au commencement de 1820, le poète Alexandre Soumet, venu de Toulouse à Paris, écrivait à son ami Jules de Rességuier :

> Le jeune Hugo vous adresse mille expressions de sa reconnaissance. Je lui ai promis de vous les faire parvenir. Cet enfant a une tête bien remarquable, une véritable étude de Lavater. Je lui ai demandé à quoi il se destinait, et si son intention était de suivre uniquement la carrière des lettres. Il m'a répondu qu'il espérait devenir un jour pair de France...., et il le sera [1].

[1] *Victor Hugo avant 1830*, par Edmond Biré, p. 153.

A dix-huit ans, Victor Hugo aspire à être pair de France. Balzac, à vingt ans, rêve d'être député. Des élections partielles ont lieu, au mois de septembre 1819, pour le renouvellement d'un cinquième de la Chambre. Il écrit aussitôt à son ami Dablin de lui apporter sur l'heure la liste des élus : « .... Et les députés? la liste des nouveaux nommés? Je ne rêve que députés et Dablin [1] ! » Et comme Dablin n'est pas venu, dès le lendemain Balzac reprend la plume : « Maudit petit père, je ne vous ai pas vu hier.... Le moyen de m'affrioler sera de m'apporter la liste des nouveaux élus. Je sais Grégoire [2], mais le reste? Donnez-moi la liste par département, et que chacun ait une petite indication d'opinion.... Adieu, Pylade-Dablin. Vous seriez bien aimable de venir mardi, ou, si vous ne pouvez avant dimanche, d'envoyer la liste à la mère Comin [3], qui me l'apporterait [4]. »

Les Chambres vont se réunir le 29 novembre. Balzac prend ses précautions pour être tenu régulièrement au courant des séances. Il écrit au fidèle Dablin : « Je compte sur vous pour les journaux de la session, par huitaine [5]. »

[1] *Correspondance de H. de Balzac*, t. I, p. 9. — M. Théodore Dablin, lié avec la famille de Balzac, fut un des plus fidèles amis d'Honoré, qu'il aida souvent de ses conseils et de sa bourse. C'était un riche quincaillier de la rue Saint-Martin, ayant des goûts d'artiste et au cœur généreux. Lorsqu'il se fut retiré du commerce, M. Dablin forma une collection d'objets d'art, très estimée des amateurs, et dont il a légué de précieux spécimens au musée du Louvre. *Les Chouans* lui sont dédiés. (Note des éditeurs de la *Correspondance*.)

[2] L'abbé Grégoire, ancien conventionnel, venait d'être élu dans l'Isère.

[3] Sa femme de ménage, qu'il appelle tantôt *Iris-Comin*, tantôt l'*Iris-messagère*.

[4] *Correspondance*, t. I, p. 10.

[5] *Ibid.*, t. I, p 20.

Sa sœur Laure est la confidente de ses espoirs naissants et de ses juvéniles ambitions. Il lui écrit, au mois de septembre 1820 : « Nos révolutions sont bien loin d'être terminées; à la manière dont les choses s'agitent, je prévois encore bien des orages. Bon ou mauvais, le système représentatif exige d'immenses talents; les grands écrivains seront nécessairement recherchés dans les crises politiques; ne réunissent-ils pas à la science l'esprit d'observation et la profonde connaissance du cœur humain ? Si je suis un *gaillard* (c'est ce que nous ne savons pas encore, il est vrai), je puis avoir un jour autre chose que l'illustration littéraire; et ajouter au titre de grand écrivain celui de grand citoyen, c'est une ambition qui peut tenter aussi [1] ! »

Dix ans plus tard, la révolution qu'il avait prévue est accomplie. Il croit donc le moment venu pour lui d'ajouter l'illustration politique à l'illustration littéraire. Au titre d'écrivain il essaiera de joindre celui d'orateur et d'homme d'État.

Il semble, d'ailleurs, que les circonstances elles-mêmes l'y provoquent et que la nouvelle loi d'élection ait été faite pour lui. Elle déclare électeur tout Français âgé de vingt-cinq ans et payant 200 francs de contributions directes; éligible tout Français âgé de trente ans et payant 500 francs de contributions directes. Or Balzac a trente et un ans, il paie 500 francs de contributions : le voilà du même coup électeur et éligible. Il ne perdra pas un jour, pas une heure. C'est le 19 avril 1831 que la loi électorale est promulguée; dès le 26 avril, il entre en campagne. En 1828, il a passé quelques semaines à Fougères, en Ille-et-Vilaine, chez le général baron de

[1] *Correspondance*, t. I, p. 26.

Pommereul. Le général doit être un électeur influent, et aussi le chevalier de Valois. Balzac a fait avec lui et avec d'autres gentilshommes fougerais d'interminables « tours de place. » Il a eu de bons rapports avec « messieurs les membres de la *Société de lecture.* » Dans le *Dernier Chouan*, il a consacré à la ville et aux campagnes qui l'avoisinent des pages écrites avec amour et qui ont jeté quelque lustre sur la vieille cité. Pourquoi ne serait-il pas le député de Fougères ? Convaincu qu'il a des chances sérieuses de succès, il adresse à M. de Pommereul la lettre suivante :

26 avril 1831.

Mon cher Général,

Je suis, par la nouvelle loi, devenu tout à coup électeur et éligible. J'avoue franchement que, me souvenant de la pénurie où vous étiez dans votre arrondissement de Fougères pour trouver des députés, j'ai pensé à me présenter à vos concitoyens, comme candidat. Vous connaissez mes principes et seriez pour moi, dans l'ordre des choses nouveau, un véritable père, si vous vouliez me servir de patron auprès de vos électeurs.

Si la chose était possible, d'après votre réponse, j'irais à Fougères. En attendant des lumières plus claires, je vous donne avis que je mets, demain 27 avril, à la diligence un paquet à votre adresse, contenant quarante exemplaires de ma première brochure sur les affaires publiques J'en ferai successivement quatre ou cinq autres, afin de prouver aux électeurs qui me nommeraient que je puis leur faire honneur et que je tâcherai d'être utile au pays.

Quant à l'incorruptibilité parlementaire, l'ambition que j'ai est de faire triompher mes principes par un ministère, et les grandes ambitions ne se vendent jamais.

Distribuez donc mes brochures à vos amis ou aux personnes que vous croiriez influentes sur les électeurs ; vous recevrez dans le paquet de brochures une lettre de moi plus étendue.

Permettez-moi donc, ici, de vous assurer seulement de

ma reconnaissance pour vos bontés et de vous prier de présenter mes hommages à la belle châtelaine de Marigny.

Votre tout dévoué,

H. DE BALZAC [1].

Dans sa lettre, on l'aura remarqué, Balzac avisait son ami de l'envoi d'une brochure qu'il venait d'écrire à l'adresse des électeurs. « Malheureusement, dit M. du Pontavice de Heussey, en dépit des recherches, il a été impossible de retrouver un seul exemplaire de cette plaquette politique. Il n'en existe aucune trace dans la dernière édition des *Œuvres complètes* de Balzac. Cette lacune est regrettable. Il eût été intéressant de comparer la profession de foi de Balzac, à peine débutant dans la carrière des lettres, à celle du célèbre Balzac de 1848 [2]. »

Ces lignes étaient écrites en 1885. M. du Pontavice de Heussey avait mal lu les *Œuvres complètes*. M. de Lovenjoul, qui est coutumier de ces heureuses rencontres, avait dès longtemps mis la main sur la brochure introuvable, et elle avait trouvé place, en 1879, dans le tome XXIII des *Œuvres*. Elle a pour titre : *Enquête sur la politique des deux ministères*, est datée : *Avril* 1831, et signée ainsi : *Par M. de Balzac, électeur éligible.*

Dans cet écrit, Balzac s'efforce d'établir que les deux ministères qui ont exercé le pouvoir depuis juillet 1830, — le ministère Laffitte et le ministère Périer, alors à ses débuts [3], — n'ont pas su remplir leur tâche. Ayant à choisir entre deux partis, le parti de la guerre et le parti de la paix, ils n'ont su adopter, d'après lui, ni un

[1] *Balzac en Bretagne*, par R. du Pontavice de Heussey, p. 49.

[2] *Balzac en Bretagne*, p. 48.

[3] Casimir Périer avait été nommé président du Conseil le 13 mars 1831.

vrai système de guerre, ni un franc système de paix. Ils se sont réfugiés dans un *juste milieu* équivoque, donnant des gages, tantôt au parti du mouvement, tantôt au parti de la résistance. Sans plan, sans idée fixe, ils ont discuté au lieu d'agir. Suivant pied à pied les actes du pouvoir, l'auteur de l'*Enquête* les soumet à une critique sévère, et termine par ce mot : « Ce que nous avons depuis neuf mois, c'est la *monarchie tempérée par des émeutes.* »

L'*Enquête sur la politique des deux ministères* était plus qu'un écrit de circonstance. On y trouve des vues qui sont d'un homme d'État.

Sur le meilleur mode d'élection, Balzac a des idées qui, même aujourd'hui, paraîtront peut-être dignes d'examen. « Il fallait, dit-il, présenter une loi d'élection qui eût donné toute espérance à la nation en réalisant le vœu d'une représentation *réelle* émis par la France. Il fallait incarner le pays dans l'électorat en considérant *la famille* comme la première agrégation sociale ; puis la commune, le canton, l'arrondissement et le département. Un homme habile eût fractionné le mouvement électoral. Tous les *chefs de famille*, frappés d'une contribution quelconque, eussent donné mandat à des électeurs payant un cens sagement déterminé, pour nommer, par canton, un député auquel la loi n'aurait imposé que l'obligation d'avoir vingt-cinq ans, de n'être frappé d'aucune incapacité, et ces incapacités étaient faciles à prévoir. L'électeur, offrant seul les garanties qui se résumaient dans le député, devait payer seul un cens, tenir au sol, à l'industrie, à la pensée ; n'était-ce pas faire surgir une assemblée des entrailles mêmes de la nation ? »

A l'époque où écrivait Balzac, il n'existait guère à Paris qu'une douzaine de journaux. Ces douze journaux

qui se partageaient la France étaient douze pouvoirs aussi forts, plus puissants que les sept ministres d'alors, car ils les renversaient et restaient toujours debout. Balzac indique aux ministres le moyen de se débarrasser de ces adversaires. Renoncez, leur dit-il, aux trois ou quatre misérables millions que rapportent les journaux, libérez-les du timbre, ne leur demandez que 1 centime de droit de poste, n'exigez point de cautionnement. Au lieu de douze journaux, vous en aurez mille. Vous aurez fait éclore un millier de feuilles, mais vous aurez *détruit le journalisme*. « Nous écoutons un homme seul à la tribune; qu'il y en ait dix, et personne ne leur prêtera l'oreille. *Faites crier à 1 sou, dans Paris, tous les jours, l'opinion publique, bientôt nous passerons tous devant sans y prendre garde.* » Balzac, ici encore, n'a-t-il pas prévu ce que nous voyons?

Chose singulière, il semble vraiment qu'il ait prévu aussi, dès 1831, la guerre de 1870 et ses désastres. « Il faut considérer la guerre, écrivait-il, comme si elle devait être générale. Est-ce avec 438,000 hommes, qui n'en donneraient pas 300,000 en ligne, qu'elle peut être commencée? Assurément non. Il faut qu'une nation soit en état de lever, pour sa défense, au moins le trentième de sa population; ce qui suppose pour la France 1 million d'hommes.... » Il demande donc que l'on fasse, *pour nos armées, ce que la Prusse a fait pour les siennes*. Il ne lui suffit pas de jeter un cri d'alarme; il ne se contente point de formuler un vœu platonique. Entrant dans les détails, descendant à l'application, il expose tout un plan de réorganisation militaire; il indique les moyens de *naturaliser le système de la landwehr en France* [1].

[1] *Enquête sur la politique des deux ministères*, avril 1831; brochure in-8°, chez A. Levavasseur.

La brochure de Balzac était peut-être un peu forte pour les électeurs de Fougères. Leur siège, d'ailleurs, était fait. Le député sortant était le comte de la Riboisière, l'un des plus riches propriétaires de France, homme excellent, serviable, et qui faisait de son énorme fortune le plus charitable emploi. Du moment qu'il se représentait, nul ne pouvait songer à lutter contre lui. C'est sans doute ce que M. de Pommereul fit entendre à Balzac, qui jugea inutile de venir à Fougères.

II.

Il chercha ailleurs, et il eut bientôt fait de trouver. Dans les premiers jours de juin 1831 (les élections étaient fixées au 5 juillet), Balzac vit entrer chez lui le directeur de la *Gazette de Cambrai*, M. Henry Berthoud [1], qui se sentait une vocation de romancier et désirait faire recevoir à la *Revue de Paris*, où Balzac était alors tout-puissant, une nouvelle intitulée : *le Prestige*. L'auteur des *Scènes de la vie privée* lui promit son appui, mais conçut aussitôt la machiavélique pensée de tirer parti de la situation. A peine son jeune confrère était-il de retour à Cambrai, qu'il recevait du grand romancier une lettre où celui-ci lui disait, après force compliments :

.... Ce que vous m'avez dit de Cambrai m'a suggéré l'idée de m'y présenter comme candidat. — Ouf ! tout est dit. Alors, vous allez vous écrier : « Ce vil flatteur !.... » Entre deux journalistes, toute finesse est, je crois, inutile, et le contrat que je signe avec vous en ce moment est d'une

[1] *Berthoud* (Samuel-Henri), auteur d'un grand nombre de romans: *la Bague antique*, *l'Enfant sans mère*, *Daniel*, etc., etc., et de plusieurs volumes de *Fantaisies scientifiques*, publiées sous son pseudonyme de *Sam*.

étendue que je ne méconnais pas. Je commencerai par faire assez pour vous, ici, pour que vous me pilotiez là-bas....

Écrivez-moi quelle espèce d'ouvrage politique pourrait appuyer ma candidature à Cambrai. L'Assemblée future peut être fort orageuse; elle est grosse d'une révolution. Il est possible que les gens de votre arrondissement préfèrent voir au jeu une tête parisienne plutôt que les leurs; une ville aime toujours assez à se voir représentée par un orateur; et, si j'aborde l'Assemblée, c'est avec la pensée de jouer un rôle politique et d'en faire profiter la patrie adoptive dans laquelle j'aurai reçu le baptême politique de l'élection [1]....

La réponse de Henry Berthoud fut sans doute moins décourageante que ne l'avait été, pour Fougères, celle du général de Pommereul, car Balzac décida de se présenter à Cambrai.

En ce temps-là, on n'avait pas encore songé à interdire les candidatures multiples. Tout homme politique qui se respectait se présentait au moins dans deux ou trois collèges, quelquefois dans quatre. C'est ainsi que, précisément aux élections de juillet 1831, MM. Odilon Barrot, Cormenin et Mérilhou furent élus quatre fois; M. Casimir Périer, trois fois; M. Laffitte, le général Lafayette, François Arago, M. Humann, M. de Tracy, M. Admyrault fils, M. Vatout et vingt autres, parmi lesquels un de mes oncles, l'excellent M. Ducordic, deux fois. Balzac pouvait se croire autant de droits à une double élection que M. Vatout, M. Admyrault fils, ou même mon oncle Ducordic. Il se résolut donc à poser sa candidature dans deux collèges, dans celui d'Angoulême en même temps que dans celui de Cambrai.

Il écrit à Mme Zulma Carraud dans les derniers jours de juin :

[1] *Correspondance*, t. I, p. 120.

Les travaux politiques que m'imposent mes obligations de candidat dans deux arrondissements absorbent tout. Il faut mener de front mes occupations littéraires qui, vous le savez, me font vivre, et mes études politiques, de sorte que souvent je succombe.... Mais, vous, vous ne m'avez pas écrit une pauvre ligne, pas un mot qui vienne me consoler et me soutenir dans la lutte qui me dévore! Pour ne pas leur écrire, je ne pense pas moins à mes amis [1]....

Balzac avait un parent à Angoulême, M. Grand-Besançon, commissaire des poudres. Il avait fait chez lui quelque séjour, et y avait connu M. Bergès, chef d'une institution très renommée dans la région pour les études préparatoires aux écoles du gouvernement. M. Bergès s'était sur-le-champ pris de passion pour le talent et pour la personne du romancier, et s'était offert à patronner sa candidature. Il n'en avait pas fallu davantage pour que celui-ci prît feu, et que, déjà candidat dans le Nord, il voulût l'être encore dans la Charente.

Il en fut quitte pour un double échec, inévitable d'ailleurs, les légitimistes, à de rares exceptions près, n'ayant pas pris part au scrutin du 5 juillet, d'où les avait éloignés l'obligation du serment. Berryer, nommé à Monistrol par le troisième collège de la Haute-Loire, était revenu à la Chambre presque seul de son parti, avec M. de Martignac [2].

A Cambrai et à Angoulême, on avait réélu les deux anciens députés : dans le Nord, le comte d'Estourmel; dans la Charente, M. Gellibert. A Angoulême, le nom de Balzac ne figure pas dans les procès-verbaux constatant les résultats des scrutins. Tout au plus peut-on lui

[1] *Correspondance*, t. I, p. 118.

[2] *Berryer et la monarchie de Juillet*, par Charles de Lacombe, p. 18.

attribuer quelques-unes des douze voix perdues données à divers [1].

Le romancier garda-t-il rancune à ses non-électeurs? On serait tenté de le croire, lorsqu'on lit, dans la première partie d'*Illusions perdues*, la description du haut Angoulême et la peinture du salon de Mme de Bargeton, « cet hôtel de Rambouillet angoumoisin. » M. de Bargeton, M. de Négrepelisse, M. de Chandour et M. du Châtelet ont payé, je le crois bien, pour les bonnes gens qui, en 1831, ont si mal soutenu la candidature de Balzac.

Il n'était pas homme, du reste, à se laisser décourager par un double, ni même par un triple échec.

Le 30 avril 1832, le député de Chinon, M. Girod (de l'Ain), fut nommé ministre de l'instruction publique et des cultes. Force lui était dès lors de se représenter devant ses électeurs, qui furent convoqués pour le 13 juin. Chinon, c'était presque la patrie de Balzac. Chaque année il allait passer quelques semaines dans le voisinage, au château de Saché, chez un ami de sa famille, M. de Margonne. Cette fois, évidemment, il serait sur un bon terrain, en pays ami, dans un arrondissement où on ne pourrait pas lui reprocher d'être *un étranger*. Il n'hésita donc pas à poser une fois de plus sa candidature. La *Quotidienne*, qui prêchait pourtant l'abstention, se départit un peu de sa ligne de conduite en faveur de l'écrivain qui venait de publier les beaux articles sur Madame la duchesse d'Angoulême et sur la *Destruction du monument du duc de Berry*. Dans son numéro du 24 mai 1832, la feuille royaliste publia l'article suivant :

Trois candidats se disputent, dit-on, la députation de

La Charente du 28 avril 1881.

Chinon, vacante par la nomination de M. Girod (de l'Ain) à un ministère. Le mouvement, le juste milieu et l'*opinion royaliste* sont représentés, dans cette triple candidature, par : M. Taschereau, ancien secrétaire général du département de la Seine, sous M. Odilon-Barrot; par M. Girod (de l'Ain), qui ne voudrait pas priver l'arrondissement de Chinon du bonheur de posséder de nouveau pour député un homme aussi remarquable que lui; enfin, par M. de Balzac, jeune écrivain, plein d'ardeur et de talent, et qui paraît vouloir se dévouer à la défense des principes auxquels le repos et le bonheur de la France sont attachés. La *Quotidienne* n'a aucune opinion à émettre sur le fait même d'une candidature; elle ne doit pas pour cela négliger de faire remarquer l'admirable mouvement qui donne actuellement aux royalistes pour amis et pour auxiliaires les hommes les plus distingués dans toutes les classes, ceux qui ont le plus d'avenir, *enfin des hommes nouveaux*. Et c'est à ce résultat que nous devons sans cesse aspirer, parce que c'est celui qui atteste le plus hautement la puissance d'un parti politique.

Quelques jours avant la publication de cet article, Balzac avait reçu du prince de Montmorency la lettre suivante :

Mardi matin.

Je m'empresse, Monsieur, de vous faire connaître le résultat de ma visite. M. de Biencourt [1] m'a dit que la question de conscience l'empêchait d'aller lui-même aux élections, mais que toutes les voix dont il pourrait disposer vous étaient acquises dans le cas où vous penseriez à vous faire porter. N'ayant pas été depuis quelque temps dans le pays, il n'a pu me donner des renseignements positifs sur les dispositions des personnes qui peuvent exercer de l'influence. Mais il pense que plusieurs de celles qui avaient cru devoir s'abstenir de prêter serment auront changé leur manière de voir à ce sujet. Le duc de Duras a été l'année dernière aux élections. Je veux donc croire que lui aussi

[1] Le marquis de Biencourt, propriétaire du château d'Azay-le-Rideau, dans l'arrondissement de Chinon.

sera charmé de pouvoir appuyer de son influence un candidat tel que vous.

M. de Biencourt doit, au reste, aller incessamment en Touraine, où il espère bien avoir l'honneur de vous voir. Il pourra alors vous faire connaître avec plus de certitude l'état des choses.

Croyez, Monsieur, que je ne serais pas des derniers à me réjouir de vos succès, que je regarderais comme une victoire pour notre cause, à laquelle je voudrais bien voir beaucoup de défenseurs comme vous.

Veuillez, Monsieur, agréer l'assurance de tous mes sentiments les plus distingués.

G. DE MONTMORENCY [1].

Les choses semblaient donc prendre une assez bonne tournure ; mais au moment où Balzac se disposait à quitter Paris pour aller visiter ses électeurs, il fit une chute de voiture et tomba si malheureusement que sa tête fut « mise en contact avec les héroïques pavés de juillet [2]. » Obligé de garder le lit pendant plusieurs jours, il ne put se rendre à Saché que le 8 juin, encore souffrant et hors d'état de faire campagne. La partie était évidemment perdue. Le 10 juin, trois jours avant l'élection, il écrit à sa mère : « J'aurai peut-être quelques voix ; mais, hélas ! par ici, on ne veut rien faire ; il aurait fallu s'occuper exclusivement de mon élection, et j'aurais toujours succombé [3]. »

Voici, d'après le *Journal d'Indre-et-Loire* du 18 juin 1832, le résultat du vote : M. Girod (de l'Ain), 260 voix, *élu ;* M. Jules Taschereau, 90 ; voix perdues, 10.

Pour se remettre de sa double chute, — sa chute de tilbury et sa chute électorale, — Balzac resta un mois

[1] Lettre inédite, communiquée par M. de Lovenjoul.

[2] Lettre à Mme Émile de Girardin du 31 mai 1832. — *Correspondance de H. de Balzac*, t. I, p. 147.

[3] *Correspondance*, t. I, p. 155.

en Touraine et écrivit les premiers chapitres de *la Recherche de l'absolu*, un chef-d'œuvre. C'est une façon de se consoler qui n'est peut-être pas à la portée de tous les candidats malheureux.

III.

Au mois de septembre 1832, le bruit court d'une prochaine dissolution de la Chambre, et Balzac aussitôt d'être repris d'un nouvel accès de sa fièvre de tribune. Il écrit à sa mère, le 23 septembre, d'Aix-en-Savoie, où il était allé prendre les eaux et d'où il se proposait de partir bientôt pour Rome :

S'il y a une élection générale, les royalistes iront aux collèges, cela est maintenant décidé. Alors M. le duc de Fitz-James sera probablement élu dans deux collèges au moins. Si je ne suis pas élu à Angoulême, M. de Fitz-James tâchera de me faire élire dans celui pour lequel il n'optera pas [1].

Le même jour, il écrit à Mme Zulma Carraud, dont le mari est, depuis quelque temps, directeur de la poudrerie d'Angoulême :

Je vous dirai que si M. Bergès n'a pas été abusé par l'amitié qu'il m'avait accordée d'avance, en cas d'élection, je me présenterais à Angoulême, et je reviendrais même à la Poudrerie, de quelque lieu d'Italie que ce soit, si vous me disiez que j'ai des chances de succès. J'aurai l'appui des deux journaux de mon parti, qui se sont enfin entendus pour envoyer les royalistes aux élections. Je vous adresserai, à vous ou à M. Bergès, les différents écrits politiques que je pourrai faire pour l'arrondissement [2].

Quelques jours plus tard, le 30 septembre, écrivant à

[1] *Correspondance*, t. I, p. 203.
[2] *Ibid.*, t. I, p. 206.

son éditeur, M. Mame, pour lui annoncer le prochain envoi du *manuscrit complet* d'une œuvre nouvelle, qui n'est rien moins que *le Médecin de campagne*, il termine sa lettre par ces lignes :

Mille compliments. Ne m'oubliez pas auprès de Mme Mame, ni auprès de Mlle Clémentine. Et vivons dans l'espérance de faire une belle édition en vingt-quatre volumes de mes œuvres, quand j'aurai ma réputation à la tribune.

Mille amitiés.

Mon élection est chose arrêtée dans les sommités du parti royaliste, en cas d'élections générales [1].

La dissolution annoncée n'eut pas lieu ; ce fut seulement en 1834 que l'on procéda à de nouvelles élections. La date en était fixée au 21 juin. Balzac allait-il enfin trouver le collège de ses rêves ? Dans une lettre à Mme Hanska, datée de Paris, le 3 juin, il lui fait part de ses espérances et aussi, hélas ! de ses craintes.

MM. Berryer et Fitz-James veulent me faire nommer député, mais ils échoueront. Ce sera une question décidée dans un mois : vous saurez cela sans doute à Trieste ; mais, si j'étais nommé, je me ferais ordonner les eaux, car le portefeuille de premier ministre ne me ferait pas renoncer au cher usage du premier moment de liberté que j'aurai su conquérir dans ma vie [2].

M. de Hanski recevait le *Moniteur*. Le numéro du 27 juin lui apporta la nouvelle de l'élection à Villefranche (Aveyron) de « M. de Balzac, candidat légitimiste, nommé en remplacement de M. le vicomte Decazes. » En bon mari, il fait part aussitôt à sa femme du succès de leur ami. Mme Hanska, sans perdre une mi-

[1] *Correspondance*, t. I, p. 217.

[2] *Lettres à une étrangère*, publiées dans la *Revue de Paris*, par le vicomte de Spoelberch de Lovenjoul.

nute, écrit à Paris pour dire sa joie mêlée de regrets, car cette nomination empêchera peut-être l'élu d'effectuer le voyage projeté. Balzac lui répond le 3 juillet 1834 : « Rassurez-vous, ce n'est pas moi qui suis nommé député [1]. » Le *Moniteur* ne s'était point trompé : le collège de Villefranche avait bien choisi, pour l'envoyer à la Chambre, M. de Balzac, candidat royaliste, mais ce n'était pas l'auteur d'*Eugénie Grandet* [2] !

Cette fois, c'était bien fini ! Balzac ne se représentera plus, tant que vivra la monarchie de juillet. Après le 24 février, il posera une dernière fois sa candidature, mais le suffrage universel ne lui sera pas plus clément que le suffrage restreint.

La politique, on le pense bien, ne lui faisait pas perdre de vue son œuvre littéraire. *Le Médecin de campagne* et *Eugénie Grandet* avaient paru dans les derniers mois de 1833. En 1834, il publia le troisième épisode de l'*Histoire des Treize*, la première partie de *Séraphita* et la *Recherche de l'absolu*. *Le Père Goriot* est de 1835. En cette même année 1835, Alfred Nettement, qui venait de fonder un journal hebdomadaire, le *Nouveau Conservateur* [3], lui demanda sa collaboration. J'ai sous les yeux la réponse de Balzac. Elle est signée : *Veuve Durand*. *Rieur et bon enfant*, ainsi se définit lui-même quelque part l'auteur de la *Comédie humaine*. Il aimait les plaisanteries un peu fortes, les plaisanteries à la

[1] *Lettres à une étrangère.*

[2] L'élu de 1834 était le baron de Balzac, préfet et conseiller d'État sous la Restauration, qui avait déjà été député de 1829 à 1830. Après avoir représenté l'arrondissement de Villefranche, de 1834 à 1839, il fut nommé, en 1849, par le département de l'Aveyron, représentant du peuple à l'Assemblée législative.

[3] Le NOUVEAU CONSERVATEUR, avec cette devise : *La liberté par l'ordre, l'ordre par la monarchie, la monarchie par les honnêtes gens.*

Gaudissart [1]. A cette époque, pour échapper aux importuns qui lui dérobaient une partie de son temps, et aussi pour se soustraire aux deux choses qu'il détestait le plus au monde, la garde nationale et les créanciers, il avait loué à Chaillot, au numéro 13 de la rue des Batailles, un appartement où il n'était connu que sous le nom de « Madame veuve Durand. » Voici sa lettre à Nettement :

Monsieur,

Il est dans le naturel des femmes de vivement s'intéresser aux jeunes choses, et je m'intéresse nécessairement beaucoup au *Nouveau Conservateur*. Je n'y puis pas faire ce que vous m'avez demandé. J'ai une armée à commander, je n'irai pas prendre les chaînes du général de brigade. Il est si bon pour une femme de faire à sa tête! Mais j'ai beaucoup de choses à vous dire de la dernière importance sur votre entreprise; et encore une livraison, tout serait dit, du moins dans mon opinion. Quant à ce que j'y puis faire, vous le savez, un morceau littéraire de temps en temps. Aujourd'hui je remets mes publications à jour, et je n'ai pas moins de neuf volumes sous presse simultanément, sans compter les deux Revues. Ce que j'ai à vous dire est plus pressé que de la collaboration; car c'est le *to be or not to be* mécanique et matériel. Les veuves qui sont depuis 1821 dans la trituration des journaux et qui en ont vu des milliers naître et mourir sont les sages-femmes de la partie, les médecins en jupe, et il est bien temps que l'on ne perde plus de capitaux irréfléchis.

Bien à vous.

Votre honorée servante,

Veuve Durand.

Dans une autre lettre, sans date, mais qui doit être de juillet 1835, Balzac propose à Alfred Nettement de lui donner, pour le *Nouveau Conservateur*, un de

[1] *L'Illustre Gaudissart* parut pour la première fois dans le tome II de la première édition des *Scènes de la vie de province*, 1833.

ses récits, l'*Interdiction*, dont le héros, le marquis d'Espard, est une des plus belles créations du romancier. « Faites-moi le plaisir, lui écrit-il, de venir lundi 20, à huit heures du matin ; vous aurez toute votre affaire. Cela ne fera même que sept feuilles; nous ne ruinons pas les gens. » Et en *post-scriptum :*

Faites-moi la grâce d'être bien exact. Vous serez attendu par une tasse de café à la crème comme en savent faire les veuves, et je vous lirai tout le morceau. Cela ne vous prendra pas une heure, et j'aurai vraiment besoin d'un bon conseil, après avoir écrit une histoire de ce genre en si peu de temps. La raison de cette intempérance de cervelle est dans la dysurie de la bourse. Aussi vos critiques seront écoutées, bonnet à la main. Quant à l'esprit de parti, je ne devrais pas être l'objet d'un soupçon. En aucune œuvre, on n'aura point vu plus beau caractère de grand seigneur, et l'effet général me semble vaste par réflexion, s'il est petit par les détails. — A lundi donc [1].

IV.

Dans sa première lettre à Alfred Nettement, Balzac lui disait : « J'ai une armée à commander, je n'irai pas prendre les chaînes du général de brigade. » Cette armée à commander, c'était la *Chronique de Paris*, qu'il patronnait et dirigeait, et où il avait pour lieutenants de jeunes écrivains déjà célèbres ou en train de le devenir : Jules Sandeau, Gustave Planche, Charles de Bernard, Théophile Gautier. « Vers 1835, dit quelque part ce dernier, nous habitions deux petites chambres dans l'impasse du Doyenné, à la place à peu près qu'occupe aujourd'hui le pavillon Mollien. Quoique situé au centre

[1] Ces lettres de Balzac font partie des papiers d'Alfred Nettement. M[lle] Marie-Alfred Nettement a bien voulu me les communiquer.

de Paris, en face des Tuileries, à deux pas du Louvre, l'endroit était désert et sauvage, et il fallait certes de la persistance pour nous y découvrir. Cependant nous vîmes un matin un jeune homme aux façons distinguées, à l'air cordial et spirituel, franchir notre seuil en s'excusant de s'introduire lui-même ; c'était Jules Sandeau : il venait nous recruter de la part de Balzac pour la *Chronique de Paris*, un journal hebdomadaire, dont on a, sans doute, gardé le souvenir, mais qui ne réussit pas pécuniairement comme il le méritait [1]. »

En même temps qu'il donnait, chaque mois, dans ce journal, une nouvelle ou un chapitre de roman, Balzac y publiait, chaque semaine, sous ce titre : *la France et l'Étranger*, une Lettre sur la politique extérieure. Ces lettres, au nombre de quarante et une, ont paru du 25 février au 24 juillet 1836. Sur toutes les questions qui préoccupent alors les esprits, qu'il s'agisse de l'Espagne ou de l'Algérie, de l'alliance anglaise ou de l'alliance russe, Balzac marche entièrement d'accord avec les chefs du parti royaliste à la Chambre, avec ses principaux organes dans la presse, avec Berryer et le duc de Fitz-James, avec la *Gazette de France* et la *Quotidienne*.

Dans la question espagnole, il est pour le maintien de la loi salique et pour don Carlos. Il combat la politique d'intervention, qui est celle de M. Thiers, président du conseil. « Jeter, dit-il, 50,000 hommes de troupes en Espagne, dans les circonstances actuelles, serait une insigne folie. D'ailleurs, ne serait-ce pas les envoyer au secours de quelque mouvement républicain ? » Il va plus loin et demande que la France reconnaisse don Carlos : « Cette politique serait toute française,

[1] *L'Artiste*, 1858. — Théophile Gautier a publié, dans la *Chronique de Paris*, *le Tour en Belgique*, *la Morte amoureuse*, *la Chaîne d'or*, et autres travaux littéraires.

car la royauté de don Carlos francise l'Espagne, fait revivre le pacte de famille, cette œuvre de Louis XIV, continuée par M. de Choiseul; elle abolit l'influence anglaise dans la Péninsule.... » Et, dans une autre lettre : « Ce prince (don Carlos) a pour lui le *droit* et le succès, le catholicisme et les libertés provinciales.... Quant à nous, nous ne cesserons de dire qu'il est d'une bonne politique que l'Espagne soit française, et que le : *Il n'y a plus de Pyrénées*, de Mazarin, ne se réalisera point avec l'anarchie à laquelle l'Espagne est livrée [1]. »

Dans les premières années qui suivirent la révolution de 1830, un grand nombre de députés, qui, du reste, siégeaient tous à gauche, ne voyaient pas sans déplaisir notre établissement en Algérie. Tout au plus accordaient-ils que l'on pût garder Alger et occuper deux ou trois points sur la côte d'Afrique. La conquête d'Alger était un legs de la Restauration. Ces excellents *patriotes* se méfiaient de « ce bloc enfariné. » Si on ne refusait pas purement et simplement ce legs, — et c'eût été, suivant eux, le meilleur parti, — du moins fallait-il ne l'accepter que sous bénéfice d'inventaire. Balzac, au contraire, était d'avis, comme tous les royalistes, qu'il fallait accepter sans réserve ce glorieux héritage, l'étendre encore et en reculer le plus possible les limites.

C'est un point sur lequel il ne cesse de revenir. Il écrit le 2 mars 1836 : « Il y a de grands avantages à recueillir pour la France dans la province d'Alger ; mais nos possessions ne seront rien tant que les ports de l'Algérie ne seront pas des établissements maritimes aussi considérables que ceux de Brest et de Toulon. C'était dans

[1] La France et l'Étranger : *Lettres adressées à la « Chronique de Paris. »* (*Œuvres complètes*, t. XXIII.)

cette pensée que le gouvernement de Charles X avait conçu de se faire céder, en paiement de la dette d'Espagne, les îles Mayorque et Minorque, afin d'établir une ligne maritime formidable. » Et, le 13 mars : « Quelques journaux s'alarment du retrait de nos troupes, qui serait, dit-on, ordonné par le nouveau cabinet à Alger ; et, en effet, il serait assez peu convenable que l'on retirât des troupes sur un point où il faudrait, au contraire, en envoyer, pour assurer à la France la possession d'une des plus belles conquêtes qu'elle ait jamais faites, et dont les résultats seront immenses. » Il tient pour aveugles et coupables les membres de la commission du budget qui trouvent trop élevé le chapitre des *dépenses d'Alger*, et repoussent les crédits qui permettraient au gouverneur général de faire des expéditions sur quelques points de l'intérieur. « Loin de réduire l'occupation au littoral de l'ancienne régence, il est prouvé, dit-il, que les intérêts de la France exigent la conquête de Constantine. La France ne pense donc pas à ce que peut être Alger un jour ? » Il s'élève avec force contre les députés et les publicistes qui, en se refusant à voir l'importance de l'Algérie et son magnifique avenir, font le jeu de l'Angleterre. « Avec quel bonheur, écrit-il encore, le cabinet anglais nous voit occupés à des riens.... Voyez quel mal ont déjà fait ici les complaisants de cette alliance antifrançaise. N'ont-ils pas su persuader à la France qu'elle n'avait pas le génie colonisateur ? Ne cherche-t-on pas à nous convaincre qu'Alger nous est nuisible ? Alger, un royaume aussi fertile, aussi beau que la France, qui met à notre porte les produits des deux Indes, qui peut valoir un jour les colonies anglaises, et que l'on voudrait nous voir abandonner ! »

Les royalistes, pendant toute la Restauration, avaient

dirigé leur politique contre l'Angleterre. Ils se trouvèrent donc tout naturellement, après 1830, les adversaires de l'alliance anglaise. Balzac ne fut pas des derniers à la combattre. Il reconnait bien qu'au début elle a pu être une nécessité pour le gouvernement nouveau, mais il estime que la continuer aveuglément serait une faute capitale. A ses yeux, cette alliance est déplorable, funeste, « monstrueuse » même, « en ce sens que la France n'y gagnera jamais rien, que l'Angleterre n'a pas donné le moindre gage de sa sincérité et qu'elle verrait avec une douleur profonde trente vaisseaux français sortant de nos cales, quand même il serait nécessaire de les admettre pour coopérer à la destruction problématique de la marine russe. » Dans la séance du 31 mai 1836, le duc de Fitz-James prononça sur la politique étrangère un discours se terminant par ces mots: *L'alliance anglaise est un mensonge.* Balzac fit écho, dans ses *Lettres*, à cette parole de l'orateur royaliste et applaudit en ces termes à son discours : « Depuis longtemps la tribune n'avait entendu de discours plus complet que ne l'a été celui du duc de Fitz-James. Ce sont de ces grands jalons posés par les hommes supérieurs auxquels il faut un jour revenir et dont on se repent de n'avoir pas suivi les indications [1]. »

Ennemi de l'alliance anglaise, Balzac est un partisan déterminé de l'alliance russe. Sur ce chapitre, il est plein de discours. Je ne les puis reproduire ici, encore bien qu'ils soient redevenus, après plus d'un demi-siècle, tout à fait de saison. Je citerai seulement cette courte page :

La Russie et la France réunies peuvent tout au profit l'une de l'autre.... Notre ennemi n'est pas l'aigle à deux

[1] *La France et l'étranger. Œuvres complètes*, t. XXIII, p. 490.

têtes, avec lequel nous n'avons qu'à gagner par les relations commerciales qui s'ouvriraient entre la Méditerranée et la mer Noire ; notre ennemi perpétuel est l'Angleterre, tous les siècles précédents interrogés répondent affirmativement.... Il faut être aveugle pour préférer l'alliance anglaise à l'alliance russe. Quel intérêt français serait blessé si les Russes occupaient Constantinople ? Combien de vaisseaux français ont visité la mer Noire depuis cent ans ? Avons-nous les Indes ? Encourager la marine russe, la marine égyptienne, la marine danoise et suédoise, tels sont les intérêts de la France. Entre elle et la Russie, entre les Carpathes et le Rhin, il y a l'Allemagne. Napoléon allait chercher l'Angleterre à Moscou : Charles X a continué cette pensée. Le noble cabinet Martignac, phase trop peu connue comme conception politique, ne s'était pas borné à préparer seulement la conquête d'Alger [1].

Dans l'année même où il donnait à la *Chronique de Paris* ces lettres si remarquables sur *la France et l'étranger*, Balzac faisait paraître *Le Lys dans la vallée*. L'année suivante, en 1837, presque en même temps que *César Birotteau*, il publiait un écrit intitulé : *Six rois de France : de Louis XIII à Louis XVIII.*

De cette rapide et brillante esquisse, qui embrasse une durée de six règnes et une période de près de deux siècles, je ne veux retenir que deux choses : la première, c'est qu'elle témoigne chez le grand romancier d'études sérieuses et d'un véritable sens historique ; la seconde, c'est qu'elle atteste combien était sincère chez lui le sentiment royaliste. Sur les vertus et la mort de Louis XVI, sur les souffrances et le martyre de Louis XVII, il a des pages simples et pathétiques. Pour lui, le fils de Louis XVI et de Marie-Antoinette, le petit Capet, comme l'appellent le savetier Simon et sa femme, n'est pas seulement le dauphin, il est le roi. « Enfermé, dit-il,

[1] T. XXXIII, p. 449

dans la prison du Temple avec le roi et la reine, le jeune Louis-Charles hérita, le 21 janvier 1793, des droits de son père à la couronne de France. Tandis que ce pauvre enfant grelottait sous les voûtes sombres et humides de sa prison et que, tout ému au souvenir des derniers et solennels baisers de son père, il essuyait dans un douloureux silence les larmes de sa mère, son oncle, le comte de Provence, depuis Louis XVIII, proclamait son avènement au trône de ses ancêtres. Louis XVII était reconnu par toutes les puissances de l'Europe, et les Vendéens prenaient les armes en son nom. » Après avoir raconté l'agonie du jeune prince, — une agonie de plusieurs années, — Balzac termine par ces paroles : « Nous ne craignons pas de le dire : la mort lente et ténébreuse du jeune Louis XVII est une tache plus horrible pour la France que la mort sanglante et éclatante du vertueux Louis XVI [1]. »

Cependant l'infatigable écrivain travaillait sans relâche à son œuvre principale, à ces romans et à ces nouvelles, dont l'ensemble formera un jour la *Comédie humaine*. En 1838, il publiait *le Cabinet des antiques*, *les Employés*, *la Maison Nucingen*, *une Fille d'Ève*, la première partie de *Splendeurs et misères des courtisanes;* en 1839, *Béatrix*, *Un grand homme de province à Paris*, *le Curé de village*, *Massimilla Doni*, *les Secrets de la princesse de Cadignan*. Décidément, il devenait encombrant ; il tenait trop de place. Ses rivaux le lui firent bien voir. Un jour, il eut à plaider contre la *Revue de Paris*, qui avait trouvé bon de livrer, sans son autorisation, à

[1] T. XXXIII, p. 555. — Cette étude sur *Six rois de France* a paru pour la première fois dans le *Dictionnaire de la conversation*. — Balzac, surchargé de besogne comme toujours et pressé par le temps, avait eu recours, pour ce travail historique, à la collaboration aussi discrète que dévouée de son ami Ferdinand de Grammont.

la *Revue étrangère* de Saint-Pétersbourg, les épreuves du *Lys dans la vallée*, épreuves encore informes et non revêtues du *bon à tirer*. En bons confrères, tous les romanciers alors en renom vinrent en aide à son adversaire. Ils signèrent une déclaration dans laquelle ils juraient leurs grands dieux que la contrefaçon, horrible à Bruxelles, était charmante à Saint-Pétersbourg.... contre M. de Balzac. Cette pièce étrange porte les signatures d'*Alexandre Dumas*, *Léon Gozlan*, *Roger de Beauvoir*, *Frédéric Soulié*, *Eugène Süe*, *Méry*, *Jules Janin*, *Loëve-Veimars* [1]. La presse presque tout entière lui était hostile. Les critiques, Sainte-Beuve en tête, ne parlaient guère de lui que pour se moquer de son « vocabulaire incohérent » ou pour rire de ses prétentions au *maréchalat littéraire* [2].

Journaux et revues étaient contre lui. Il résolut d'avoir un journal, une revue, où il serait chez lui et où il pourrait se défendre. Le 25 juillet 1840, parut le premier numéro de la REVUE PARISIENNE, *dirigée par* M. DE BALZAC. Il ne se contentait pas de la diriger, il la rédigeait bel et bien tout entière à lui tout seul. Romans, articles de critique littéraire, artistique et théâtrale, lettres sur la politique intérieure et la politique étrangère, il faisait tout [3]. C'était un tour de force, et

[1] Balzac a publié lui-même cette pièce dans l'*Historique du procès auquel a donné lieu le* LYS DANS LA VALLÉE. — *Œuvres complètes*, T. XXII, p. 475. — Le procès de Balzac contre la *Revue de Paris* est de 1836. L'*Historique* qu'il en fit et qui forme presque un volume est un document capital pour la biographie de l'auteur de *la Comédie humaine*.

[2] Sainte-Beuve, *De la littérature industrielle* (*Revue des Deux Mondes*, 1er septembre 1839). — *Portraits contemporains*, t. I, p. 514.

[3] Balzac se fit aider seulement pour les lettres sur la politique par un collaborateur masqué.

les tours de force ne durent jamais longtemps. La *Revue parisienne* n'eut que trois livraisons; mais ces trois livraisons forment un volume, et ce volume restera comme une des plus étonnantes preuves de la puissance intellectuelle de Balzac.

Tout d'abord il s'y révèle comme un maître critique. La *littérature des Images* et la *littérature des Idées,* Victor Hugo et Alfred de Musset, Walter Scott et Fenimore Cooper, Henry Beyle et Eugène Süe, Henri de Latouche et Édouard Ourliac, lui fournissent matière à des jugements piquants, ingénieux et neufs. Le critique chez lui est doublé d'un satirique. Son *éreintement* de Sainte-Beuve, à propos du premier volume de *Port-Royal*, est le chef-d'œuvre du genre. Sainte-Beuve a essayé de répondre ; mais sa riposte, pour spirituelle qu'elle soit, est violente, emportée, furieuse ; elle vise à être outrageante. Les gros mots y sont prodigués, non seulement ceux de *fou* et de *sot*, d'*halluciné* et de *charlatan*, mais encore ceux de *salope* et de *crapule* [1]. Il voudrait, on le voit bien, mordre jusqu'au sang. Balzac, lui, s'était contenté de le mordiller un peu. Son plus gros mot (et encore l'avait-il emprunté à la duchesse d'Abrantès) est celui de *Sainte-Bévue*, — une anagramme assez inoffensive au demeurant. Aussi bien, en écrivant ces pages d'une verve endiablée, il n'avait voulu que se faire une pinte de bon sang, et il y avait admirablement réussi. Nulle trace de fiel et de venin ; partout un bon gros rire, un épanouissement de gaieté, une belle humeur charmante. Et c'est pourquoi, malgré le talent et l'esprit de Sainte-Beuve, les rieurs seront toujours du côté de Balzac.

La *Lettre sur M. Sainte-Beuve, à propos de Port-*

[1] Sainte-Beuve, *Port-Royal*, t. I, *Appendice*, p. 548 et suiv.

Royal [1], n'est que de la satire, et de la meilleure. Ce n'est pas du pamphlet. Après cela, je ne tairai point que Balzac, dans sa *Revue*, a fait parfois œuvre de pamphlétaire, — mais de pamphlétaire politique, et ceci me ramène à mon sujet.

En 1840, M. Thiers était président du conseil. Déjà, lors d'un de ses précédents ministères, en 1836, Balzac avait tracé de lui ce portrait : « M. Thiers a toujours voulu la même chose, il n'a jamais eu qu'une seule pensée, un seul système, un seul but; tous ses efforts y ont constamment tendu, il a toujours songé à M. Thiers.... M. Thiers est une girouette qui, malgré son incessante mobilité, reste sur le même bâtiment [2]. » — Cela n'était que piquant, — piquant et juste à la fois. La *Revue parisienne* ne s'en tiendra pas à ces égratignures. Si son *duel littéraire* avec Sainte-Beuve n'a été, de son côté, du moins, qu'un simple jeu d'escrime, Balzac, dans son *duel politique* avec M. Thiers, porte à l'adversaire des bottes furieuses. C'était le temps où l'austère *Timon*, en attendant d'être conseiller d'État du second Empire, multipliait ses brochures contre le roi et les princes, contre la *Liste civile* de Louis-Philippe et la *Dotation* du duc de Nemours. Les pamphlets de Timon contre le Château sont de l'eau bénite de cour auprès du pamphlet de Balzac contre la « Maison Thiers » et *Madame Mère*, contre M. Dosne et la *Prima donna*. Le malheur, — pour M. Thiers, — c'est que les méchancetés de l'illustre romancier sont les plus spirituelles du monde, et que, si on ne lit plus M. de Cormenin, on relira longtemps la *Revue parisienne*. Le malheur, — pour Balzac, — c'est qu'en attaquant M. Thiers

[1] *Revue parisienne*, numéro du 25 août 1840, p. 193 à 228.
[2] Article du 12 mai 1836, dans la *Chronique de Paris* (*Œuvres complètes*, t. XXII, p. 261).

avec une telle violence, en le traitant de « drôle » et de « Pasquin, » s'il vengeait les injures de son parti, il vengeait aussi son injure personnelle. Le 14 mars 1840, il avait fait jouer sur le théâtre de la Porte-Saint-Martin sa pièce de *Vautrin*. Les représentations en avaient été arrêtées par l'autorité, c'est-à-dire par M. Thiers, ministre depuis le 1er mars. *Inde iræ....* Si l'interdiction de *Vautrin* a fait perdre quelque argent au romancier, elle a coûté plus cher encore au ministre.

Il s'en faut bien, du reste, qu'il n'y ait dans la *Revue parisienne* que des épigrammes — plus que vives — contre les ministres du 1er mars. A côté du pamphlétaire, il y a l'historien et l'homme politique.

Historien, Balzac, n'en déplaise à Sainte-Beuve, a, sur le jansénisme et Port-Royal, des vues très fines, fausses sans doute quelquefois, mais souvent aussi justes et profondes. Sur Louis XIV, il a de belles et fortes paroles ; il voit, « dans ce grand roi, l'infatigable constructeur de places fortes, l'audacieux créateur de la domination bourbonnienne en Espagne et en Italie, le bâtisseur de monuments et de canaux, le protecteur du commerce et des arts, l'ami de la littérature, qui faisait asseoir Molière à sa table, qui faisait Fénelon le précepteur du Dauphin, qui consultait Bossuet et le comprenait, enfin *l'auteur de choses si grandes, que le marteau de la Révolution, que le vouloir de Napoléon, n'a pu ni les faire disparaître ni les égaler* [1]. » Et comme il fait l'éloge de Louis XIV, il fait aussi celui de la Restauration. « N'oublions pas, dit-il, qu'après avoir pansé toutes les blessures de la France et payé les dettes de trois révolutions, la Restauration nous a

[1] *Revue parisienne*, p. 89.

donné l'Algérie, position qui commande aujourd'hui la question d'Orient [1]. »

Homme politique, entre ces deux formules : d'une part, « Dieu, le Roi, le Père de famille ; » de l'autre, « la Liberté, l'Élection, l'Individu, » son choix est fait. Il tient hautement pour la première. Dans le parlementarisme, dans le gouvernement par les Chambres, il se refuse à voir autre chose qu'une « ignoble et lâche forme de gouvernement, sans résolution, sans courage, avare, mesquine, illettrée. » Après cela, il ne cache pas que, s'il est monarchiste, il l'est à la façon de Bonald et de Joseph de Maistre, non à la mode de Chateaubriand. A la monarchie selon la Charte il préfère hautement l'absolutisme, parce que « l'absolutisme est un système complet de répression des intérêts divergents de la société, comme le catholicisme est un système complet d'opposition aux tendances dépravées de l'homme [2]. »

Balzac, qui ne sépare pas la question politique de la question sociale, étudie longuement cette dernière question dans un chapitre *sur les ouvriers*. Les périls qu'elle renferme, on ne les conjurera pas, d'après lui, en fabriquant des lois, mais en créant des institutions, une hiérarchie, — des institutions chrétiennes et une hiérarchie puissante. Or, ces institutions capables de donner de la force à un gouvernement dont la base est mouvante, elles ne peuvent pas être l'ouvrage de plusieurs volontés délibérantes. Les Chambres abonderont de plus en plus dans le sens des destructeurs ; elles achèveront de « briser toutes les institutions qui tendaient à constituer la France, à lui donner

[1] *Revue parisienne*, p. 370.
[2] *Ibid.*, p. 202.

une politique et des corps agissants. » Le salut serait dans « une société religieuse régulière, assise sur un droit incontestable [1]. » Au lieu de cela, le gouvernement est athée. L'instruction publique, remise entre les mains des laïques, n'a pas de cohésion (nous n'en étions encore qu'à M. Cousin !). « Dans la famille, au collège, dans le prolétariat, dans la politique, en toute chose, au lieu de contenir les intérêts privés, on les a déchaînés, en faisant arriver la doctrine du libre arbitre à ses conséquences extrêmes. » La plaie ira en s'élargissant, « la plaie de l'incrédulité, de l'indifférence en fait de religion, du défaut de hiérarchie qui dévore la France. »

On était loin, en 1840, de la loi des syndicats. D'avance, Balzac en signale les dangers. « Il est, dit-il, très dangereux de laisser aux ouvriers la faculté de s'assembler et de reconnaître leurs forces réelles dans un temps où la *propriété* est visiblement menacée par la variabilité du principe gouvernemental. Les ouvriers, sachez-le bien, sont les sous-officiers tout formés de l'armée des prolétaires [2]. » — « Les ouvriers, dit-il encore, sont l'avant-garde des barbares. » Aussi s'effraie-t-il de l'avenir. Il montre tous les hommes qui réfléchissent effrayés comme lui, et il ajoute : *Leurs yeux cherchent quel vigoureux génie de domination, un de ceux qui font les 18 brumaire et les 13 vendémiaire, viendra restaurer le pouvoir, car ceux qui y sont ne peuvent pas le rétablir. Pourquoi ? Hélas ! ils l'ont détruit* [3].

Ces lignes ne semblent-elles pas écrites de ce matin? Et cette fois encore, Balzac, à un demi-siècle de distance, n'a-t-il pas été un *voyant ?* Ce qui est certain, en tout

[1] *Revue parisienne*, p. 375.
[2] *Ibid.*, p. 376.
[3] *Ibid.*, p. 380.

cas, c'est qu'en 1840, à l'époque où le règne de Louis-Philippe était à son apogée, il a prédit, de la façon la plus claire et presque à date fixe, la chute de la monarchie de Juillet et la révolution de 1848. On lit, en effet, dans la première livraison de la *Revue parisienne :*

.... Je ne crois pas que, dans dix ans, la forme actuelle du gouvernement subsiste.... Août 1830 a oublié la part de la jeunesse et de l'intelligence. La jeunesse comprimée éclatera comme la chaudière d'une machine à vapeur [1].

[1] *Revue parisienne*, p. 26.

CHAPITRE VII

BALZAC ROYALISTE

(Suite et fin)

Préface de *la Comédie humaine.* — Bossuet et M. de Bonald. — *Le Médecin de campagne* et *le Contrat social.* — L'abbé Janvier et le docteur Benassis. — Le suffrage universel. — *Le curé de village* et Théodore Jouffroy. — Une poignée de prophéties. — *Les paysans.* — Balzac et la démocratie. — Albert Savarus et Daniel d'Arthez. — La Révolution du 24 février. — Les élections d'avril 1848 et le *Club de la Fraternité universelle.* — Balzac et la seconde République. — La dernière œuvre. — *Testament politique de Balzac.*

I.

C'est en 1842 que Balzac réunit ses œuvres, les relia les unes aux autres, en forma comme un tout complet, et donna à l'ensemble de ses romans, de ses nouvelles, de ses études philosophiques et analytiques le titre de *la Comédie humaine.* En tête du premier volume, il mit une préface générale, dans laquelle il expose ses idées sur la politique et la religion. Là, nous sommes vraiment, avec lui, au cœur même de notre sujet, et il est nécessaire de lui laisser la parole :

La loi de l'écrivain, ce qui le fait tel, ce qui, je ne crains pas de le dire, le rend égal et peut-être supérieur à l'homme d'État, est une décision quelconque sur les choses humaines,

un dévouement absolu à des principes. Machiavel, Hobbes, Bossuet, Leibnitz, Kant, Montesquieu, sont la science que les hommes d'État appliquent. « Un écrivain doit avoir en morale et en politique des opinions arrêtées; il doit se regarder comme un instituteur des hommes, car les hommes n'ont pas besoin de maîtres pour douter, » a dit Bonald. J'ai pris de bonne heure pour règle ces grandes paroles, qui sont la loi de l'écrivain monarchique, aussi bien que celle de l'écrivain démocratique. Aussi, quand on voudra m'opposer à moi-même, se trouvera-t-il qu'on aura mal interprété quelque ironie, ou bien l'on rétorquera mal à propos contre moi le discours d'un de mes personnages. Quant au sens intime, à l'âme de cet ouvrage, voici les principes qui lui servent de base :

L'homme n'est ni bon ni méchant, il naît avec des instincts et des aptitudes; la société, loin de le dépraver, comme l'a prétendu Rousseau, le perfectionne, le rend meilleur; mais l'intérêt développe aussi ses penchants mauvais. Le christianisme, et surtout le catholicisme, étant un système complet de répression des tendances dépravées de l'homme, est le plus grand élément d'ordre social.

En lisant attentivement le tableau de la Société, moulée, pour ainsi dire, sur le vif, avec tout son bien et tout son mal, il en résulte cet enseignement que, si la pensée ou la passion, qui comprend la pensée et le sentiment, est l'élément social, elle en est aussi l'élément destructeur. En ceci, la vie sociale ressemble à la vie humaine. On ne donne aux peuples de longévité qu'en modérant leur action vitale. L'enseignement, ou mieux, l'éducation par des corps religieux, est donc le grand principe d'existence pour les peuples, le seul moyen de diminuer la somme du mal et d'augmenter la somme du bien dans toute société. La pensée, principe des maux et des biens, ne peut être préparée, domptée, dirigée que par la religion.... Le christianisme a créé les peuples modernes, il les conservera. De là, sans doute, la nécessité du principe monarchique. Le catholicisme et la royauté sont deux principes jumeaux.

J'écris à la lueur de deux vérités éternelles : la religion, la monarchie, deux nécessités que les événements contemporains proclament, et vers lesquelles tout écrivain de bon sens doit essayer de ramener notre pays. Sans être l'ennemi

de l'élection, principe excellent pour constituer la loi, je repousse l'élection *prise comme unique moyen social....* L'élection, étendue à tous, nous donne le gouvernement par les masses, le seul qui ne soit point responsable, et où la tyrannie est sans bornes, car elle s'appelle *la loi*. Aussi regardé-je la famille et non l'individu comme le véritable élément social. Sous ce rapport, au risque d'être regardé comme un esprit rétrograde, je me range du côté de Bossuet et de Bonald, au lieu d'aller avec les novateurs modernes [1].

Ce n'est pas seulement dans une *Préface* que Balzac met ainsi en avant les idées et les principes qui sont, à ses yeux, la raison même et la sauvegarde de la société. On les retrouve dans ses principaux romans, et en particulier, pour ne citer que ceux-là, dans le *Médecin de campagne*, le *Curé de village* et les *Paysans*.

De tous ses livres, le *Médecin de campagne* était peut-être celui pour lequel il avait le plus de prédilection. C'est, à coup sûr, une de ses œuvres maîtresses. Dans le cadre étroit d'une simple commune, perdue dans les montagnes du Dauphiné, il nous montre le fonctionnement des principes d'ordre les plus propres à assurer le bonheur des peuples. Parlant de son Daniel d'Arthez, celui de ses héros qui lui ressemble le plus, il a dit, dans *Illusions perdues* : « Daniel n'admettait pas le talent hors ligne sans de profondes connaissances métaphysiques. Il procédait en ce moment au dépouillement de toutes les richesses philosophiques des temps anciens et modernes pour se les assimiler. Il voulait, comme Molière, être un profond philosophe, avant de

[1] *Avant-propos*, daté de juillet 1842. Il fut écrit pour servir de préface générale à la première édition de la *Comédie humaine*, 1842-1846, dont la première livraison fut mise en vente le 23 avril 1842. Cet avant-propos parut dans la dernière livraison du premier volume. (*Histoire des Œuvres de H. de Balzac*, par le vicomte de Spoelberch de Lovenjoul, p. 5.) — Voir, ci-dessus, le chapitre sur *Balzac et l'Académie française*.

faire des comédies. » Le philosophe, dans le *Médecin de campagne*, prend le pas sur le romancier. Les aperçus politiques, les théories sociales y abondent. L'auteur y parle tour à tour par la bouche de M. Janvier, le curé, et par celle du docteur Benassis. C'est dans la bouche du curé qu'il a mis, pour la première fois, cette parole, qu'il reproduira plus tard dans la *Revue parisienne*, dans l'*Avant-Propos* de la *Comédie humaine*, ailleurs encore : « Le christianisme est un système complet d'opposition aux tendances dépravées de l'homme [1]. » Mais c'est surtout le docteur Benassis qui est le porte-parole de Balzac. Il n'est guère de questions sur lesquelles le docteur n'ait réfléchi et dont il n'indique la solution. Que ces solutions soient toujours justes, je n'en voudrais pas répondre. Du moins arrive-t-il que, sur bien des points, le *Médecin de campagne* a une portée prophétique des plus singulières.

En 1833, on ne parlait guère du suffrage universel. Le romancier pourtant s'en préoccupe. Il a compris que, du moment où le système gouvernemental tout entier repose sur l'élection, le suffrage universel, dans un temps plus ou moins éloigné, remplacera inévitablement le suffrage restreint. Quels en seront les résultats ? Seront-ils bienfaisants ou funestes ? Nous le savons tous aujourd'hui ; mais, dès 1833, Balzac le savait aussi bien que nous :

Le suffrage universel, écrivait-il, que réclament aujourd'hui les personnes appartenant à l'opposition dite constitutionnelle, fut un principe excellent dans l'Église, parce que les individus y étaient tous instruits, disciplinés par le sentiment religieux, imbus du même système, sachant bien ce qu'ils voulaient et où ils allaient. Mais le triomphe des idées avec lesquelles le libéralisme moderne fait la guerre au gou-

[1] *Le Médecin de campagne*, p. 178.

vernement prospère des Bourbons [1] serait la perte de la France et des libéraux eux-mêmes.... Si, à Dieu ne plaise, la bourgeoisie abattait, sous la bannière de l'opposition, les supériorités sociales contre lesquelles la vanité regimbe, ce triomphe serait immédiatement suivi d'un combat soutenu par la bourgeoisie contre le peuple, qui, plus tard, verrait en elle une sorte de noblesse, mesquine, il est vrai, mais dont les fortunes et les privilèges lui seraient d'autant plus odieux qu'il les sentirait de plus près. Dans ce combat, la société, je ne dis pas la nation, périrait de nouveau ; parce que le triomphe toujours momentané de la masse souffrante implique les plus grands désordres.... Pour le peuple, le droit de vivre sans travailler constitue seul un privilège. A ses yeux, qui consomme sans produire est un spoliateur.... Quand vous aurez aboli la pairie, tous les gens riches deviendront des privilégiés.... Le triomphe de la bourgeoisie sur le système monarchique produira ce résultat d'augmenter aux yeux du peuple le nombre des privilégiés ; le triomphe du peuple sur la bourgeoisie sera l'effet inévitable de ce changement. *Si cette perturbation arrive, elle aura pour moyen le droit de suffrage étendu sans mesure aux masses*. Qui vote discute. Les pouvoirs discutés n'existent pas. Imaginez-vous une société sans pouvoir ? Non. Eh bien ! qui dit pouvoir dit force : la force doit reposer sur des *choses jugées*. Telles sont les raisons qui m'ont conduit à penser que le principe de l'élection est un des plus funestes à l'existence des gouvernements modernes.... Selon moi, le mot *élection* est prêt à causer autant de dommages qu'en ont fait les mots *conscience* et *liberté*, mal compris, mal définis, et jetés aux peuples comme des symboles de révolte et des ordres de destruction [2].

La consultation politique du docteur Benassis renferme encore bien des choses dignes d'être méditées, et plus d'un aphorisme digne d'être retenu, celui-ci, par exemple : « Les résultats de la politique dépendront

[1] La scène du *Médecin de campagne* se passe sous la Restauration, en 1829.

[2] *Le Médecin de campagne*, p. 182.

éternellement des mœurs et des croyances. Si une nation est vieillie, si le philosophisme et l'esprit de discussion l'ont corrompue jusqu'à la moelle des os, cette nation marche au despotisme, malgré les formes de la liberté; de même que les peuples sages savent presque toujours trouver la liberté sous les formes du despotisme. »

Le *Médecin de campagne* est le *Contrat social* de Balzac ; seulement le sien est l'antipode et l'antidote de celui de Rousseau.

Le *Curé de village* parut en 1839. Rarement Balzac fut mieux inspiré. Le fil du récit, dans le *Médecin de campagne*, est un peu lâche et décousu ; à l'exception de la Fosseuse, les personnages n'ont pas ce relief qui caractérise d'ordinaire les créations du grand romancier. Dans le *Curé de village*, au contraire, les personnages vivent et ne se peuvent plus oublier, ni les Sauviat, ni Mme Graslin, ni le bon M. Grossetête, ni l'abbé Dutheil, le grand vicaire de Limoges, ni l'abbé Bonnet, le curé de Montégnac. L'action est d'un intérêt puissant ; trois scènes sont particulièrement belles : la visite faite à Jean-François Tascheron, la veille de son exécution, par l'abbé Bonnet, qu'accompagnent la sœur et la vieille mère du condamné ; la messe expiatoire, dite par le curé de Montégnac dans la petite église du village, en présence de la nombreuse famille des Tascheron assemblés ; enfin, la confession publique et la mort de Mme Graslin.

Le spirituel X. Doudan, qui n'aimait pas les discours de Berryer, ne goûtait guère non plus les romans de Balzac. Comme Berryer, Balzac n'était pas de sa paroisse. Il nous apprend cependant que le philosophe Théodore Jouffroy faisait grand cas du *Curé de village* [1].

[1] *Lettres de X. Doudan*, t. I, p. 245.

Était-ce à cause des trois scènes, si dramatiques et si émouvantes, que je viens de rappeler? Était-ce pour la part si large faite par l'auteur aux questions de philosophie, de religion et de politique? Dans aucun autre de ses ouvrages, il ne les a traitées avec autant de développements. Nulle part, il n'a autant insisté sur les avantages du principe monarchique, sur la nécessité de rendre à la religion sa large part d'action et d'influence, sur cette vérité, pour lui fondamentale, que la famille doit être le point de départ de toutes les institutions. « Il n'y a, dit-il, de solide et de durable que ce qui est naturel, et la chose naturelle en politique est la famille. » Il n'a pas changé d'ailleurs depuis 1824, et, comme en 1824, il se déclare hautement partisan du droit d'aînesse. Qu'il se trompât, je le veux bien; qu'on le doive traiter d'*aristocrate* et d'*absolutiste*, je n'en disconviens pas; mais que du moins l'on ne vienne plus nous parler d'un Balzac républicain, démocrate et socialiste!

Si l'on doit faire bon marché de sa théorie sur le droit d'aînesse, on ne peut qu'être frappé, en relisant son livre, de tant d'aperçus ingénieux, de tant de vues profondes, et, cette fois encore, de la justesse de ses prévisions, de ses intuitions d'avenir. Comme il a, dans la *Revue parisienne*, annoncé, huit ans d'avance, la révolution de 1848, il prédit, dans le *Curé de village*, le coup d'État de 1851! « Charles X, dit-il, n'a pas été compris : dans vingt-cinq ans, ses ordonnances deviendront peut-être des lois [1]. » Proudhon n'avait pas encore écrit sa fameuse phrase : *La propriété, c'est le vol!* Balzac déjà la voit poindre et en signale l'éclosion prochaine. Parlant de l'émiettement des terres et de la

[1] *Le Curé de village*, p. 238.

subdivision indéfinie des héritages, il écrit : « Ainsi, nous sommes au delà de la loi agraire, et nous ne sommes au bout ni de la misère ni de la discorde ! Ceux qui mettent le territoire en miettes et amoindrissent la production auront des organes pour crier que la vraie justice sociale consisterait à ne donner à chacun que l'usufruit de sa terre. Ils diront que *la propriété perpétuelle est un vol* [1] ! » — La demi-instruction donnée au peuple, et dont il prévoit bien que la diffusion sera de plus en plus grande, comme il prévoit aussi qu'elle sera de plus en plus « dénuée de croyance et de sentiment, » cette demi-instruction purement laïque lui inspire des alarmes, hélas ! trop prophétiques : « La quantité déplorable de délits et de crimes, écrit-il, accuse une plaie sociale dont la source est dans cette demi-instruction donnée au peuple, et qui tend à détruire les liens sociaux en le faisant réfléchir assez pour qu'il déserte les croyances religieuses favorables au pouvoir, et pas assez pour qu'il s'élève à la théorie de l'obéissance et du devoir, qui est le dernier terme de la philosophie transcendante.... Un prolétariat déshabitué de sentiments, *sans autre dieu que l'envie*, sans autre fanatisme que le désespoir de la faim, *sans foi ni croyance*, s'avancera et mettra le pied sur le cœur du pays [2]. » Des choses de notre temps, il semble vraiment que ce diable d'homme ait tout prévu, même le « je m'enfichisme » actuel, cet acte d'esprit de date encore récente, qui se généralise de plus en plus et se traduit par ce mot, devenu aujourd'hui le fond de la langue politique : *Qu'est-ce que cela me fait ?* A la page 236 du *Curé de village*, je rencontre ces lignes : « D'ici quinze ans,

[1] *Le Curé de village*, p. 243.
[2] *Ibid.*, p. 245.

toute question généreuse se traduira par : *Qu'est-ce que cela me fait ?* le grand cri du Libre-Arbitre descendu des hauteurs religieuses où l'ont introduit Luther, Calvin, Zwingle et Knox, jusque dans l'Économie politique. *Chacun pour soi, chacun chez soi*, ces deux terribles phrases formeront, avec le : *Qu'est-ce que cela me fait ?* la sagesse trinitaire du bourgeois et du petit propriétaire [1]. »

Comme le *Médecin de campagne* et le *Curé de village*, le livre auquel Balzac a donné pour titre : *les Paysans,* est un roman social. Si Théodore Jouffroy avait été très frappé du *Curé de village*, Montalembert ne le fut pas moins des *Paysans*, si j'en crois le *Journal des Goncourt.* Lors d'une visite que lui firent les deux frères, en 1856, à l'occasion de leur ouvrage sur la *Société française pendant la Révolution*, le grand orateur leur dit : « Dans les premiers chapitres de ses *PAYSANS*, M. de Balzac a tracé une peinture des paysans *comme les a faits la Révolution.* Oh! ce n'est pas flatté, mais c'est si vrai ! Je suis du Morvan, et je me disais : Il faut qu'il y soit venu [2]. »

En 1844, à l'époque où parut la première partie des *Paysans* [3], la vogue était au roman humanitaire et so-

[1] *Le Curé de village*, p. 236, 237, 240.

[2] *Journal des Goncourt,* t. I, p. 129.

[3] La première partie des *Paysans* parut dans la *Presse,* du 3 au 21 décembre 1844, sous le titre : *Qui terre a, guerre a.* Cette partie, la seule qui ait été publiée du vivant de Balzac, fut suivie, après sa mort, d'une seconde et dernière partie, qui parut, en 1855, dans la *Revue de Paris.* La première partie a été augmentée de près du double par l'auteur, *sur ses épreuves,* lors de la publication dans *la Presse.* La seconde, parue après sa mort, a été publiée telle qu'il l'avait laissée en manuscrit. Il y a ainsi entre les deux parties la différence d'un *scenario* et d'une *œuvre* exécutée. Rien ne montre mieux la puissance du génie de Balzac que cette extraordinaire faculté de refaire une œuvre et d'en improviser les développements et les détails au fur et à mesure qu'il en corrigeait les *épreuves.*

cialiste. La démocratie coulait à pleins bords dans tous les feuilletons. Balzac se mit en travers du courant. Son livre est une protestation contre « le vertige démocratique auquel s'adonnent tant d'écrivains aveugles [1]. » Dans un tableau d'une effrayante vérité, il montre ce que devient la démocratie, ce qu'elle est, même aux champs, quand elle n'est pas dirigée, retenue, protégée contre elle-même par de fortes croyances religieuses. Quant à l'avènement d'une démocratie chrétienne, il n'y croit pas ; il tient, au contraire, que l'établissement du système démocratique en France favorisera puissamment l'irréligion et ouvrira les portes toutes grandes à l'athéisme. « J'étudie la marche de mon époque, dit-il dans sa Préface, et je publie cet ouvrage. » Son ouvrage est donc moins un roman — encore bien que le roman ici soit un chef-d'œuvre — qu'un livre de défense sociale, un avertissement à la bourgeoisie menacée par le socialisme, non seulement dans les villes, mais encore dans les campagnes. Aura-t-elle l'intelligence et le courage nécessaires pour mesurer toute l'étendue du mal et pour appliquer le vrai et unique remède, qui consisterait à favoriser, au lieu de la combattre, l'influence et l'action sociale de l'Église? Il le souhaite plus qu'il ne l'espère. « Si les familles féodales, dit-il, moins nombreuses que les familles bourgeoises, n'ont compris leur solidarité ni en 1400, sous Louis XI, ni en 1600, sous Richelieu, peut-on croire que, malgré les prétentions du XIXe siècle au progrès, la bourgeoisie sera plus unie que ne le fut la noblesse? Une oligarchie de cent mille riches a tous les inconvénients de la démocratie, sans en avoir les avantages. Le *chacun chez soi*, *chacun pour soi*, l'égoïsme des familles tuera l'égoïsme

[1] Dédicace des *Paysans*.

oligarchique, si nécessaire à la société moderne, et que l'Angleterre pratique admirablement depuis trois siècles. Quoi qu'on fasse, les propriétaires ne comprendront la nécessité de la discipline *qui rendit l'Église un admirable modèle de gouvernement* qu'au moment où ils se sentiront menacés chez eux, et il sera trop tard. L'audace avec laquelle *le communisme, cette logique vivante et agissante de la démocratie*, attaque la société dans l'ordre moral, annonce que, dès aujourd'hui, le Samson populaire, devenu prudent, sape les colonnes sociales dans la cave, au lieu de les secouer dans la salle du festin [1]. »

Le *Médecin de campagne*, le *Curé de village*, les *Paysans*, ces trois grandes œuvres, dont l'une l'a occupé pendant huit ans [2], ne laissent aucun doute sur les opinions politiques de Balzac. Il était profondément royaliste, royaliste de cœur et de raison. Un des hommes qui l'ont le plus fréquenté et qui l'ont le mieux connu, Théophile Gautier, lui a rendu ce témoignage : « Monarchique et catholique, il défend l'autorité, il exalte la religion [3]. »

Je ne voudrais pas allonger outre mesure cette étude. Aux preuves que j'ai déjà fournies on me permettra pourtant d'en ajouter une nouvelle.

A ceux qui lui reprochaient d'avoir mis trop de gens vicieux dans la *Comédie humaine*, trop de roués et de fripons, Balzac répondait : « Moraliser son époque est le but que l'écrivain doit se proposer sous peine de n'être qu'un *amuseur de gens;* mais la critique a-t-elle des procédés nouveaux à indiquer aux écrivains qu'elle accuse d'immoralité? Or, le procédé ancien a toujours

[1] *Les Paysans*, p. 111.
[2] Dédicace des *Paysans*.
[3] Théophile Gautier, *Portraits contemporains*, p. 130.

consisté à montrer la plaie. Lovelace est la plaie dans l'œuvre de Richardson. » — « J'ai entrepris, disait-il encore, de peindre, de copier toute la société. J'ai dû dès lors montrer le mal à côté du bien, le vice à côté de la vertu. La part du mal est grande, sans doute, dans mon livre; mais ne serait-ce point que dans la société les mauvaises actions sont plus communes que les bonnes? Du moins, dans le tableau que j'en fais, les actions blâmables, les fautes, les crimes, depuis les plus légers comme les plus graves, trouvent toujours leur punition humaine ou divine, éclatante ou secrète. J'ai, d'ailleurs, multiplié le plus que je l'ai pu les personnages vertueux, et je me suis attaché à les rendre intéressants [1]. »

Il s'en faut bien, en effet, que la *Comédie humaine* ne nous en offre pas de tels, et en grand nombre. Déjà, en 1835, dressant son bilan dans une de ses Préfaces, il se trouvait riche de trente-huit femmes vertueuses et pauvre de vingt-deux femmes répréhensibles [2]. Quant aux hommes, et c'est d'eux seuls que j'ai à m'occuper en ce moment, longue serait la liste des bons et des vertueux semés dans la *Comédie humaine*. Bien des noms me reviennent ici, que je cite au hasard de la mémoire : le docteur Benassis, le juge Popinot, le curé Bonnet, le marquis d'Espard, le fermier Michu, l'abbé Loraux, le baron du Guénic, l'avoué Derville, le comte de Fontaine, César Birotteau, l'abbé Brossette et l'abbé Janvier, le marquis Carol d'Esgrignon, le notaire Chesnel, le curé Chaperon, Robert et Adrien d'Hauteserre, l'abbé de Vèze, le baron de Tresnes, le marquis de Montauran, le bonhomme Alain. Balzac, qui a tracé avec

[1] *Avant-propos* de la *Comédie humaine*, juillet 1842. — *Lettre à Hippolyte Castille*, 11 octobre 1846, au tome XXII des *Œuvres complètes*.

[2] Préface de la deuxième édition du *Père Goriot*, 6 mars 1835.

une visible prédilection le portrait de ces braves gens, a tenu à nous apprendre que tous étaient royalistes.

On sait que le grand romancier s'est peint lui-même dans deux de ses héros, Daniel d'Arthez et Albert Savarus. « Ce roman d'*Albert Savarus*, dit Théophile Gautier, un des moins connus et des moins cités de Balzac, contient beaucoup de détails transposés sur ses habitudes de vie et de travail ; on pourrait même y voir, s'il était permis de soulever ces voiles, des confidences d'un autre genre [1]. » Balzac n'a pas manqué de faire d'Albert Savarus un légitimiste. Avant 1830, Savarus était maître des requêtes au conseil d'État, attaché à la présidence du conseil des ministres, bien vu du Dauphin et de la Dauphine. Après les journées de Juillet, il donne sa démission de maître des requêtes et reste fidèle aux vaincus. Daniel d'Arthez est un grand écrivain, un des hommes rares qui, de nos jours, unissent un beau caractère à un beau talent. Gentilhomme pauvre, il a voulu demander tout à une illustration personnelle. Son existence est entièrement consacrée au travail, il ne voit la société que par échappées, elle est pour lui comme un rêve. Sa maison est un couvent où il mène la vie d'un Bénédictin. Il est célèbre, mais sa réputation grandira encore : il est de ces auteurs qui, tôt ou tard, sont mis à leur vraie place et qui n'en changent plus.... On le voit, Daniel d'Arthez, c'est bien Balzac ; mais pour que la ressemblance soit parfaite, il manque un dernier trait. Le voici : d'Arthez est royaliste. Au Palais-Bourbon, où il a fini par entrer, il a pris place au côté droit, parmi les quinze ou vingt membres qui, à ce moment, représentent à la Chambre le parti légitimiste [2].

[1] Théophile Gautier, *Portraits contemporains*, p. 123.
[2] *Les Secrets de la princesse de Cadignan.*

II.

Il n'avait pas été donné à Balzac de siéger dans les Chambres de la monarchie de Juillet à côté du duc de Fitz-James et de Daniel d'Arthez. La révolution du 24 février allait-elle lui permettre d'aborder enfin la tribune? Allait-il voir se réaliser ce qu'il avait dit à sa sœur en 1820 : « Bon ou mauvais, le système représentatif exige d'immenses talents; les grands écrivains seront nécessairement recherchés [1] ? »

Le décret du 5 mars 1848, qui instituait le suffrage universel, fixait au 9 avril l'élection d'une Assemblée constituante. Les candidats se mirent aussitôt en campagne. Les professions de foi inondèrent les journaux et couvrirent les murailles. Les gens de lettres, transformés pour la circonstance en *ouvriers de la pensée*, se jetèrent avec ardeur dans la mêlée. Tandis qu'Alfred de Vigny, Eugène Pelletan et Alphonse Karr se présentaient modestement en province, Victor Hugo, Alexandre Dumas, Michelet, Paul Féval et vingt autres briguaient les suffrages des électeurs de la capitale.

Le 18 mars, Balzac fit insérer dans le *Constitutionnel*, qui était alors le plus réactionnaire de tous les journaux parisiens, la lettre suivante :

Monsieur,

Quelques personnes m'ayant fait l'honneur de penser à moi pour la députation à l'Assemblée nationale, j'ai attendu que leur nombre fût assez considérable, et que mon nom fût inscrit sur des listes, pour ne pas être taxé d'outrecuidance en déclarant que, si de telles fonctions m'étaient confiées, j'accepterais.

La gravité des circonstances, la solennité du débat, la

[1] *Correspondance de H. de Balzac*, t. I, p. 24.

grandeur et la solidité de l'empire à fonder, après cinquante-huit ans d'essais, ne permettent à aucun élu de fuir un pareil mandat, au moment où la France appelle toutes ses forces et ses intelligences.

H. Balzac.

Le 27 mars, les élections furent ajournées; un nouveau décret les fixa au dimanche 23 avril. Le 17, six jours avant l'élection, Balzac reçut une lettre d'un sociétaire du *club de la Fraternité universelle,* l'avisant qu'il avait été mis sur la liste des candidats portés par le club et l'invitant à venir *faire apprécier ses sentiments politiques* au sein de la première réunion. Toute lettre mérite réponse. La réponse de Balzac parut, le 19 avril, dans le *Constitutionnel.* Après avoir déclaré qu'il ne se rendrait point à la réunion du club, il ajoutait : « Il y a des hommes que les votes vont chercher, il y en a d'autres qui vont chercher les votes.... ; quant à moi, je désire ne tenir mon élection que de suffrages entièrement volontaires et non sollicités. » Puis, il continuait en ces termes : « Depuis 1789 jusqu'en 1848, la France, ou Paris, si vous voulez, a changé tous les quinze ans la constitution de son gouvernement ; n'est-il pas temps pour l'honneur de notre pays, de trouver, de fonder, une forme, un empire, une domination durable, afin que notre prospérité, notre commerce, nos arts, qui sont la vie de notre commerce, le crédit, la gloire, enfin, toutes les fortunes de la France ne soient pas mises périodiquement en question? En vérité, notre histoire, depuis soixante ans, expliquerait le problème historique de la disparition des trente Paris, dont il ne reste que les débris sur quelques points du globe où vont les découvrir les voyageurs pour orner les musées, et qui sont les aînés du Paris actuel! Que la nouvelle république soit puissante et sage, car il nous faut un gou-

vernement qui signe un bail plus long que quinze ou dix-huit ans, au seul gré du bailleur! Voilà mon désir, et il équivaut à toutes les professions de foi. »

C'était tout, et cela n'était pas précisément pour satisfaire les *citoyens membres du club de la Fraternité universelle.* Balzac ne fut pas élu. Le *Moniteur* du 2 mai 1848 a publié la *liste par ordre numérique des suffrages obtenus par les candidats à l'Assemblée nationale dans le département de la Seine.* A la suite des 34 élus, dont le premier — Lamartine — avait réuni 259,800 voix, et le dernier — Lamennais — 104,871, venaient 82 candidats, depuis M. Moreau (de la Seine) avec 99,936 suffrages, jusqu'à M. Riglet, adjoint, avec 5,486. Balzac ne figure pas plus parmi les 82 que parmi es 34. Il n'avait eu que quelques centaines de voix. L'échec d'ailleurs, si même échec il y avait, n'avait rien d'humiliant. A vrai dire, il s'était à peine présenté, — ou si peu que rien.

Au mois de septembre 1848, il partit pour l'Ukraine; il y devait rester près de deux ans, jusqu'au mois de mai 1850. Peu de jours avant de quitter Paris, il avait publié la deuxième partie de l'*Envers de l'histoire contemporaine*, celle qu'il avait annoncée pendant longtemps sous le titre de : *les Frères de la Consolation.* C'est sa dernière œuvre et, de toutes celles qu'il a composées, la plus chrétienne. Mme de La Chanterie, le bonhomme Alain, l'abbé de Vèze, le baron Lecamus de Tresnes, ne sont pas seulement des « personnages vertueux, » ce sont des saints. Au lieu d'un roman d'amour, Balzac a écrit un roman de charité; mais la charité est aussi une passion, la plus noble de toutes, et c'est pourquoi ce dernier récit de Balzac est plein de scènes pathétiques. Celle où Mme de La Chanterie, dont

la fille a été envoyée à l'échafaud par un réquisitoire du baron Bourlac, se venge en arrachant à la mort la fille du baron, et couronne ses bienfaits par le plus sublime des pardons, — cette scène est admirable. L'ancien procureur impérial est dans l'antichambre de sa bienfaitrice ; il veut pénétrer près d'elle, se jeter à ses pieds, obtenir d'elle son pardon. Godefroid et M. Joseph [1] l'empêchent d'entrer, malgré ses supplications :

.... La porte de la chambre de Mme de la Chanterie s'ouvrit ; l'abbé de Vèze se glissa comme une ombre, et dit à M. Joseph :

— Cette voix tue Madame.

— Ah ! elle est là ! elle passe par là ! dit le baron Bourlac.

Il tomba sur ses genoux, baisa le parquet, fondit en larmes et, d'une voix déchirante, il cria : « Au nom de Jésus, mort sur la croix, pardonnez ! pardonnez ! car ma fille a souffert mille morts ! »

Le vieillard s'affaissa, si bien que les spectateurs émus le crurent mort. En ce moment, Mme de La Chanterie apparut comme un spectre à la porte de sa chambre, sur laquelle elle s'appuyait, défaillante.

— Par Louis XVI et Marie-Antoinette, que je vois sur leur échafaud, par Madame Élisabeth, par ma fille, par la vôtre, par Jésus, je vous pardonne....

Cette page est la dernière que Balzac ait publiée, comme s'il eût voulu que son œuvre entière se fermât sur ce cri de Mme de La Chanterie, sur ces paroles si ardemment royalistes et chrétiennes.

Et maintenant, jusqu'à sa mort, le grand écrivain

[1] Les Frères de la Consolation avaient quitté les noms qu'ils avaient portés dans le monde. Le baron de Tresnes, ancien conseiller à la Cour royale de Paris, démissionnaire en août 1830, ne s'appelait plus que M. Joseph, comme le marquis de Moutauran, colonel de gendarmerie en retraite, avec le grade de maréchal de camp, ne s'appelait plus que M. Nicolas.

sera tout entier, loin de Paris et de la France, aux apprêts de son mariage avec Mme Hanska, de ce mariage qui réalisera ses rêves les plus ambitieux d'amour, de richesse et de bonheur, et au lendemain duquel il lui faudra quitter la vie. Il ne laisse pas cependant, on le pense bien, de tourner souvent les yeux vers la France et de se préoccuper des événements politiques. En quelle estime il tenait la république, sa *Correspondance* va nous le dire.

Quelques semaines après son arrivée à Wierszchownia [1], il écrit à son ami M. Laurent-Jan :

.... Je voudrais bien savoir ce que devient notre pauvre France, que les républicains tiennent au lit, il me semble. Je suis trop patriote pour ne pas penser à la profonde misère qui doit étreindre chacun, les artistes et les gens de lettres, surtout! Quel gouffre que celui du Paris actuel! Il a englouti Lireux, Hetzel et bien d'autres, sans doute. Et toi, mon ami, que deviens-tu ? La République te permet-elle encore de déjeuner au café *Cardinal* et de dîner chez Vachette [2] ?

En janvier 1849, il écrit à sa sœur :

Les affaires ne peuvent pas aller bien en France, tant qu'il n'y aura pas un gouvernement régulier; et Louis-Napoléon est, comme dit Laurent-Jan, une échelle pour nous retirer de l'égout de la République.... Que Dieu nous protège [3]!

Si grand que soit son mépris pour la république, il ne va pas néanmoins jusqu'à le rendre bonapartiste, et dans une lettre du 9 février 1849 à son beau-frère M. Surville, il lui dit :

[1] Château de Mme Hanska, dans l'Ukraine. « Cette habitation, écrivait Balzac, le 8 octobre 1847, est exactement un Louvre, et les terres sont grandes comme un de nos départements. »
[2] *Correspondance*, t. II, p. 339.
[3] *Ibid.*, t. II, p. 359.

La fin de ta lettre, mon cher Surville, m'a fait bien du chagrin, car ce que tu avais en vue était magnifique!.... Tant que la monarchie, et la monarchie forte et puissante, ne sera pas rétablie, il n'y aura pas d'affaires possibles en France. Bien plus, je crois que, prochainement, il y aura un mouvement *montagnard;* mais je crois que ce sera le dernier et qu'on en finira avec l'impossible République, qui nous coûte, à nous deux particulièrement, et à la France, tant de pertes et de misères [1]....

Ainsi, jusqu'à la fin, Balzac est resté partisan de la monarchie — de la monarchie traditionnelle et chrétienne. Il avait l'habitude de jeter sur des petits papiers, séparés pour la plupart, les pensées et les formules qu'il se proposait de faire entrer plus tard dans ses ouvrages. Beaucoup de ces pensées sont restées inédites. En voici quelques-unes, que M. le vicomte de Spoelberch de Lovenjoul, avec une obligeance dont je ne saurais trop le remercier, a bien voulu me permettre d'insérer dans cette étude. Il me semble qu'elles y seront à leur place et qu'on leur pourrait donner ce titre: *Testament politique de Balzac.*

I.

Le souverain est la personnification constante de l'intérêt national.

II.

Quand le pouvoir vient du peuple, il est vacillant; quand il vient de Dieu, il est fixe. Il est contesté ou incontestable. Telle est la loi de l'histoire.

III.

Comment obéir à un roi placé par la main des hommes à leur tête?

IV.

Les chartes qui n'entrent pas dans les mœurs ne sont que des feuilles de papier.

[1] *Correspondance*, t. II, p. 364.

V.

89 produit toujours 93.

VI.

L'élection n'est possible que dans les sociétés où tous les individus sont égaux ou également éclairés.

VII.

Il n'y a jamais avantage pour les rois dans ce qui est un inconvénient pour leurs sujets.

VIII.

Changer les sentiments ou les croyances, c'est changer la société.

IX.

Les sociétés fondées sur les vrais principes renaissent malgré les révolutions.

Une seule révolution renverse à jamais celles dont les bases sont contre l'ordre naturel.

X.

Il y a une corrélation flagrante et visible entre l'athéisme et la démocratie.

La démocratie ne veut pas plus, dans la société, de pouvoir *un* et fixe, que l'athéisme ne veut de Dieu dans le monde.

Elle place le pouvoir dans les citoyens, comme l'autre place Dieu dans les effets de la matière, ou dans la matière même.

Le 15 mars 1850, dans une lettre datée de Wierszchownia, Balzac annonçait, en ces termes, à sa sœur, Mme Surville, son mariage, célébré la veille au fond de l'Ukraine : « Hier, à Berditchef, dans l'église paroissiale de Sainte-Barbe, un délégué de l'évêque de Jitomir, un saint et vertueux prêtre, en tout point semblable à notre abbé Hinaux, le confesseur de la duchesse d'Angoulême [1], a béni et célébré mon mariage.... » et il signait sa lettre :

[1] L'abbé Hinaux a servi de modèle à Balzac pour peindre l'abbé Loraux, le confesseur de César Birotteau.

Ton frère Honoré, *au comble du bonheur!* — Le 17 mars, il écrivait à sa vieille amie, Mme Zulma Carraud :

J'ai remis jusqu'aujourd'hui à répondre à votre bonne et adorable lettre, car nous sommes de si vieux amis que vous ne pouvez apprendre que de moi le dénouement heureux de ce beau et grand drame de cœur qui dure depuis seize ans. Donc, il y a trois jours, j'ai épousé la seule femme que j'aie aimée, que j'aime plus que jamais et que j'aimerai jusqu'à la mort. Cette union est, je crois, la récompense que Dieu me tenait en réserve pour tant d'adversités, d'années de travail, de difficultés subies et surmontées. Je n'ai eu ni jeunesse heureuse, ni printemps fleuri ; j'aurai le plus brillant été, le plus doux de tous les automnes. Peut-être, à ce point de vue, mon bienheureux mariage vous apparaîtra-t-il comme une consolation personnelle, en vous démontrant qu'à de longues souffrances la Providence a des trésors qu'elle finit par dispenser [1].

Deux mois après, il était de retour à Paris et s'installait dans son petit hôtel de la rue Fortunée [2], un reste de l'ancien hôtel de M. de Beaujon, qu'il avait acheté et meublé magnifiquement. Un proverbe turc dit : « Quand la maison est finie, la mort entre. » La mort allait entrer. Balzac était atteint depuis deux ans d'une hypertrophie du cœur [3]. Le voyage de Wierzs-

[1] *Correspondance*, t. II, p. 446.

[2] Aujourd'hui rue Balzac.

[3] Le 20 novembre 1846, Balzac écrivait à Mme Hanska : « Je suis interrompu par le docteur Nacquart ; il m'a beaucoup grondé en me trouvant attablé à écrire, après tout ce qu'il m'avait dit là-dessus ; ni lui ni aucun de ses confrères et amis médecins ne conçoivent qu'on puisse soumettre le cerveau à de pareils excès. Il me dit et me répète d'un air sinistre que cela tournera mal ; il me supplie de mettre au moins quelque intervalle dans ces débauches de cervelle (comme il les appelle). Les efforts de la *Cousine Bette*, improvisée en six semaines, l'ont effrayé. Il m'a dit : « Cela finira nécessairement par quelque chose de fatal. » Le fait est que je me sens moi-même en quelque façon atteint.... » (*Correspondance*, t. II, p. 301.)

chownia à Paris aggrava la maladie. En arrivant, il avait déjà les jambes enflées. Autour de lui, cependant, personne ne croyait à un dénouement fatal, tant on avait confiance dans la force de son organisation. Lui-même espérait guérir, ne doutait pas de pouvoir bientôt reprendre sa plume et ajouter encore plus d'une scène à toutes celles qu'il avait déjà écrites. Maintenant qu'il était propriétaire de la *Folie-Beaujon*, il y terminerait en paix la *Comédie humaine*, cette construction étrange et féerique, où il avait prodigué les trésors de son génie et que d'aucuns, à l'origine, avaient appelée la *Folie-Balzac*. Dans les derniers jours de juillet, Victor Hugo le vint voir. Le grand poète nous a conservé les détails de cette visite. « Balzac, dit-il, était gai, plein d'espoir, ne doutant pas de sa guérison, montrant son enflure en riant. Nous avions beaucoup causé et disputé politique. Il me reprochait « ma démagogie. » Lui était légitimiste. Il me disait : « Comment avez-vous pu renon-« cer avec tant de sérénité (?) à ce titre de pair de « France, le plus beau après le titre de roi de France ! » Il me disait aussi : « J'ai la maison de M. de Beaujon, « moins le jardin, mais avec la tribune sur la petite « église du coin de la rue. J'ai là dans mon escalier « une porte qui ouvre sur l'église. Un tour de clef et je « suis à la messe. Je tiens plus à cette tribune qu'au « jardin [1]. »

Balzac disait vrai. Il aimait à assister à la messe qui se disait dans la petite chapelle du quartier Beaujon. Ses derniers jours furent consolés par la religion. Il reçut en pleine connaissance les derniers sacrements, qui lui furent donnés par le curé de Saint-Philippe du Roule.

[1] *Choses vues*, par Victor Hugo, p. 288.

Balzac mourut le dimanche 18 août 1850, à onze heures et demie du soir. Les funérailles eurent lieu le 21 août. La lettre de part était ainsi conçue :

M

Vous êtes prié d'assister aux convoi, service et enterrement de Monsieur Honoré de Balzac, décédé le 18 août 1850, à l'âge de 51 ans, en son domicile, rue Fortunée, 14, qui auront lieu le mercredi 21 courant, à onze heures du matin, en l'église Saint-Philippe du Roule, sa paroisse.

On se réunira à la chapelle du quartier Beaujon, rue du Faubourg-Saint-Honoré, 193.

De profundis.

De la part de Madame Ève de Balzac, née comtesse Rzewuska, sa veuve, et de toute sa famille.

Huit ans après, Théophile Gautier pouvait dire dans la belle notice qu'il a consacrée à l'auteur de la *Comédie humaine :* « Huit ans déjà se sont écoulés depuis cette date fatale. La postérité a commencé pour Balzac ; chaque jour il semble plus grand. Lorsqu'il était mêlé à ses contemporains, on l'appréciait mal, on ne le voyait que par fragments, sous des aspects parfois défavorables : maintenant, l'édifice qu'il a bâti s'élève à mesure qu'on s'en éloigne, comme la cathédrale d'une ville que masquaient les maisons voisines, et qui à l'horizon se dessine immense au-dessus des toits aplatis. Le monument n'est pas achevé, mais tel qu'il est, il effraie par son énormité, et les générations surprises se demanderont quel est le géant qui a soulevé seul ces blocs formidables et monté si haut cette Babel où bourdonne toute une société [1]. »

Dans ce monument prodigieux, dans ce palais des

[1] *Honoré de Balzac*, par Théophile Gautier, 1858. (*Portraits contemporains*, p. 129.)

Mille et une Nuits de Balzac, où tout n'est pas parfait sans doute, où certaines parties choquent le goût, où d'autres, j'ai regret à le dire, choquent la morale, il y a certes assez de merveilles pour éblouir les curieux et les admirateurs qui ne se lasseront pas d'en parcourir les salles. On me pardonnera de m'être arrêté, trop longuement peut-être, dans celle où je me suis senti, malgré mon infirmité, en étroite communauté de sympathies et de sentiments, de regrets et d'espérances, avec le puissant écrivain. Comme tant d'autres de ses lecteurs, j'aime dans Balzac le romancier, le conteur, le peintre, le poète, l'analyste et l'inventeur; mais, — et je ne cherche pas à m'en défendre, — j'ai un faible pour Balzac royaliste.

CHAPITRE VIII

LE THÉATRE DE BALZAC

Shakespeare et Molière. — *Marie Touchet* et *Philippe le Réservé.* — Balzac et la docimasie. — *L'École des Ménages.* — Anténor Joly et Armand Péremé. — Alexandre Dumas et *l'Alchimiste.* — *Les Mercadets, Richard Cœur-d'Eponge* et *la Gina.* — Au numéro 104 de la rue Richelieu. — Théophile Gautier. — Laurent-Jan. — La première représentation de *Vautrin.* — Frédérick Lemaître. — Jules Janin, Harel, M. de Rémusat, Victor Hugo. — Une visite de M. Cavé et une consultation de Berryer.

I.

Je me suis étendu longuement sur le royalisme de Balzac, parce que ce côté de sa vie et de son œuvre avait été jusqu'ici laissé complètement dans l'ombre. Je voudrais, pour la même raison, entrer dans quelques développements sur son Théâtre. C'est à peine si M. Marcel Barrière, dans son excellent livre : *l'Œuvre de H. de Balzac* [1], a consacré six pages à ses pièces, alors qu'il en consacrait cinq cents à ses romans et à ses nouvelles. M. Paul Flat, à qui nous devons deux remarquables volumes sur l'auteur de *la Comédie humaine*, a bien un chapitre sur *Balzac auteur dramatique*, mais

[1] *L'Œuvre de H. de Balzac, étude littéraire et philosophique sur LA COMÉDIE HUMAINE*, par *Marcel Barrière*, 1890.

il effleure à peine le sujet, et ne voit dans cette partie de l'œuvre du grand écrivain qu'une quantité « *négligeable* [1]. » Il m'a paru qu'une étude plus complète des comédies et des drames de l'auteur de *Mercadet* devait conduire à une autre conclusion.

M. Paul Bourget a, quelque part, appelé Balzac « le plus prodigieux magicien de lettres qui se soit rencontré depuis Shakespeare. » Nul, en effet, depuis Shakespeare et Molière, n'a créé plus de types, n'a envoyé dans le monde, pour y vivre de cette vie sur laquelle le temps ne peut rien, plus de personnages. MM. Anatole Cerfberr et Jules Christophe ont publié, il y a quelques années, le *Répertoire de la Comédie humaine* [2]. Ce n'est rien moins qu'un gros volume de six cents pages, où sont rangés par ordre alphabétique tous les personnages de Balzac, avec leur état civil exact et l'indication des événements auxquels ils furent mêlés. Ces biographies, au nombre de plus de deux mille, forment un dictionnaire d'un genre absolument nouveau. M. Bourget le qualifie de « Vapereau fantaisiste ; » en quoi il a bien tort, car enfin, César Birotteau, le père Grandet, Mme Marneffe, Philippe Bridau, le docteur Minoret, le juge Popinot, Eugénie Grandet, le cousin Pons, et tant d'autres, sont plus vivants que MM. Amat, Armez, Barbe, Barbey, Casse, Casson, et *tutti quanti*, qui, pour avoir été députés ou sénateurs et avoir trouvé place dans le

[1] *Essais sur Balzac. — Seconds essais sur Balzac*, par Paul Flat. 2 vol. in-12, 1894.

[2] *Répertoire de la Comédie humaine de H. de Balzac*, par Anatole Cerfberr et Jules Christophe, avec une introduction de Paul Bourget. 1 vol in-8. Calmann Lévy, éditeur, 1887. Je ne saurais trop recommander ce volume, qui est comme la table des matières de *la Comédie humaine* et qui est désormais inséparable de l'œuvre même de Balzac.

Dictionnaire des Contemporains, de M. G. Vapereau, n'en existent pas davantage pour cela.

Le romancier qui, selon sa propre expression, avait ainsi fait concurrence à l'état civil, qui avait fait mouvoir tant d'acteurs et jeté au milieu du drame et de la comédie de son temps une quantité si prodigieuse de personnages, ayant chacun sa physionomie, son parler, son tic ineffaçable ; ce romancier devait nécessairement être tenté quelque jour d'aborder le théâtre. Aussi bien, c'est par le théâtre, et non par le roman, que Balzac a commencé. Avant d'écrire son premier roman, *les Deux Hector*, publié en 1821, il avait dès 1820 composé une tragédie en cinq actes et en vers, qui l'occupa pendant plus d'un an. Elle avait pour sujet la condamnation et la mort de Charles Ier. Quant au titre à lui donner, il hésitait entre trois : *Cromwell*, ou *Henriette d'Angleterre*, ou encore *le Régicide*. La pièce fut entièrement terminée, y compris le cinquième acte, *le plus difficile de tous ;* mais il fallut renoncer à la faire jouer : ce dont le jeune auteur ne fut sans doute surpris qu'à demi, car en envoyant à sa sœur Laure le plan de sa tragédie, il avait fini par ces mots : « Ah ! sœur ! sœur ! que d'espérances et de déceptions.... peut-être [1] ! »

Balzac sentait sa force. A vingt ans, il écrivait à sa chère confidente — l'*alma soror !* — « Ah ! sœur, si le Ciel m'a doué de quelque talent, ma plus grande joie sera de voir ma gloire rejaillir sur vous tous ! Quel bonheur de vaincre l'oubli, d'*illustrer encore le nom de Balzac !* » Mais, pour conquérir la gloire, besoin était qu'il s'assurât les moyens de travailler en paix ; il lui

[1] *Correspondance de H. de Balzac*, t. I, p. 3. — Sur le *Cromwell* de Balzac, voir ci-dessus, chapitre IV.

fallait, selon une expression qui revient souvent dans sa *Correspondance*, commencer par s'*indépendantiser*. Il vit tout de suite qu'il ne pouvait compter pour cela sur le théâtre. Ni la Comédie française ni l'Odéon ne semblaient disposés à lui ouvrir leurs portes. D'honnêtes éditeurs, au contraire, Hubert, Pollet, Carpentier-Méricourt, Delonchamps, Buissot, s'offraient à lui donner quelque argent, s'il voulait écrire pour eux des romans. Il commença par des romans quelconques, puis bientôt vinrent les chefs-d'œuvre. Lorsque enfin il fut devenu célèbre, il songea de nouveau à faire du théâtre. En 1834, il écrit à Mme Surville :

Ma chère *alma soror*, ne te chagrine donc pas, il n'y a pas encore péril en la demeure; je suis fatigué, il est vrai, malade même, mais j'accepte l'invitation de M. de Margonne et vais passer deux mois à Saché [1], où je me reposerai et me soignerai. *J'y essaierai du théâtre*, tout en finissant mon *Père Goriot* et corrigeant *la Recherche de l'Absolu*. Je commencerai par *Marie Touchet* [2], une fière pièce où je dresserai en pied de fiers personnages [3].

De Saché, non encore rétabli, mais déjà remis au travail, il écrit encore à sa sœur :

Mes essais de théâtre vont mal, il faut y renoncer pour le moment. Le drame historique exige de grands effets de scène que je ne connais pas et qu'on ne trouve peut-être que sur place, avec des acteurs intelligents. Quant à la comédie, Molière, que je veux suivre, est un maître déses-

[1] Le château de Saché, près d'Azay-le-Rideau (Indre-et-Loire).

[2] Ce qui avait peut-être décidé Balzac à en faire l'héroïne de sa pièce, c'est que *Marie Touchet*, aimée du roi Charles IX, qui lui resta toujours attaché, avait, quatre ans après la mort du Roi, épousé *François de Balzac d'Entraigues*, gouverneur d'Orléans, dont elle eut deux filles, la marquise de Verneuil et la marquise d'Entraigues. Elle termina sa vie dans la retraite.

[3] *Correspondance de H. de Balzac*, t. I, p. 274.

pérant ; il faut des jours sur des jours pour arriver à quelque chose de bien en ce genre, et c'est toujours le temps qui me manque. Il y a d'ailleurs d'innombrables difficultés à vaincre pour aborder à n'importe quelle scène, et je n'ai pas le loisir de jouer des jambes et des coudes; un chef-d'œuvre et mon nom m'en ouvriraient les portes, mais je n'en suis pas encore aux chefs-d'œuvre. Pour ne pas compromettre ma réputation, il me faudrait trouver des prête-noms; c'est du temps à perdre, et le fâcheux, c'est que je n'ai pas le moyen d'en perdre! Je le regrette; ces travaux, plus productifs que mes livres, m'auraient plus promptement tiré de peine. Mais il y a longtemps que les angoisses et moi nous nous sommes mesurés! Je les ai domptées, je les dompterai encore [1].

De la pièce de *Marie Touchet*, il reste autre chose que le titre. Le comte Ferdinand de Grammont, un des meilleurs amis de l'illustre romancier et lui-même homme de grand talent, s'était chargé de l'*écrire pour Balzac*. Le manuscrit, de la main de M. de Grammont, manuscrit malheureusement incomplet, fait partie de la collection du vicomte de Lovenjoul.

A peine revenu de Saché, au mois d'août 1834, Balzac a déjà en tête un autre sujet de pièce. Il écrit à Mme Zulma Carraud : « J'ai médité une grande tragédie qui, l'année prochaine, fera un beau sort à ma mère, si les produits sont à la hauteur de mes espérances [2]. » Cette « grande tragédie, » qui s'appelait à ce moment *Philippe le Réservé*, changera bien des fois de nom et finira par échouer à l'Odéon sous la forme d'une comédie et sous le titre des *Ressources de Quinola*.

L'année suivante, en 1835, il n'est plus question de *Marie Touchet*, non plus que de *Philippe le Réservé*; mais Balzac a sur le chantier un drame qui aura pour

[1] *Correspondance*.... t. I, p. 278.
[2] Lettre datée : *Août 1834*. — *Correspondance*.... t. I, p. 282.

titre : *Richard Cœur-d'Éponge*. « Je suis à la Boulonnière [1], écrit-il à Mme Surville, achevant, dans le silence et loin des tracas qui ne me laissent pas une journée sans orage à Paris, *la Fleur-des-Pois* [2], qui doit paraître le 25.... J'achève aussi *Richard Cœur-d'Éponge*, qui peut, à lui seul, me tirer d'affaire [3]. » — En 1840, il parlera de cette pièce, dans la préface de *Vautrin*, comme si elle était réellement terminée et prête pour la représentation. « La véritable et meilleure préface de *Vautrin*, dit-il, sera le drame de *Richard Cœur-d'Éponge*, que l'administration permet de représenter, afin de ne pas laisser les rats occuper exclusivement les planches si fécondes de la Porte-Saint-Martin. »

La vérité est que, même en 1840, il n'existait encore de cette pièce que le titre. Seulement, à cette date, Balzac avait un autre drame entièrement prêt et terminé, celui-là, depuis deux ans.

II.

En 1838, Balzac était dans d'horribles embarras d'argent. « Je suis si fatigué de la lutte dont je vous ai si souvent entretenue, écrivait-il à Mme Hanska, qu'il faut qu'elle finisse ou que je tombe écrasé. Voilà dix années de travail sans aucun fruit ; le résultat le plus certain est l'injure, la calomnie, les procès, etc. Vous me dites sur cela les plus belles choses du monde ; mais je vous réponds que tout homme n'a qu'une dose de force, de sang, de courage, d'espoir, et ma dose est épuisée.

[1] Petite terre située près de Nemours. On sait que c'est à Nemours que Balzac a placé son roman d'*Ursule Mirouët*.

[2] Titre sous lequel parut d'abord le roman qui s'appelle aujourd'hui *le Contrat de mariage*.

[3] Lettre datée : *Octobre 1835*. — *Correspondance*.... t. I, p. 313.

Vous ignorez l'étendue et la profondeur de mes souffrances; je ne devais, ni ne pouvais, ni ne voulais vous le dire. J'ai renoncé au bonheur; mais il me faut au moins, à son défaut, la tranquillité la plus absolue. J'ai donc formé deux ou trois plans de fortune : vous connaissez le premier; s'il échoue, j'irai au second; puis, après, je reprendrai la plume que je n'aurai cependant jamais quittée [1]. »

Balzac écrivait ces lignes, le 26 mars 1838, d'Ajaccio, où il s'était rendu, non pour visiter la maison de Napoléon, mais pour aller de Corse en Sardaigne. C'était dans cette dernière île qu'il devait mettre à exécution le premier de ses plans de fortune. Il le tenait du reste pour infaillible.

En Italie, l'année précédente, il avait entendu conter par un négociant génois qu'il y avait, non loin de Sassari, la seconde capitale de l'île, des mines d'argent abandonnées depuis la découverte de l'Amérique. Dans le voisinage de ces mines existaient des montagnes de scories contenant le plomb de rebut dont on avait retiré l'argent. Aussitôt son imagination s'était enflammée, son cerveau avait pris feu, et, sur l'heure, il avait fait ce raisonnement : Les Romains et les métallurgistes du moyen âge étaient d'une ignorance complète sur le chapitre de la docimasie (ce diable d'homme connaissait tout, même la docimasie [2]!) Donc, et cela était de toute évidence, ces scories devaient encore contenir une grande quantité d'argent. L'extraire était chose facile. Justement, un grand chimiste de ses amis possédait un secret pour retirer, à peu de frais, l'or et l'argent,

[1] *Correspondance....* t. I, p. 398.

[2] « *Docimasie.* Partie de la chimie qui enseigne à connaître la nature et les proportions des métaux utiles contenus dans les mélanges naturels ou artificiels. » *Dictionnaire de Littré.*

de quelque manière et en quelques proportions qu'ils fussent mêlés à d'autres matières. Ainsi Balzac pouvait avoir tout l'argent des scories.

Fort de ce raisonnement, il avait étudié la question des voies et moyens ; puis, un beau jour, assuré qu'il tenait enfin une affaire superbe, il était parti pour la Sardaigne, après avoir mis au mont-de-piété ses derniers bijoux. A peine débarqué, il courut aux mines.... où il trouva bel et bien installé son Génois, qui avait pris les devants et s'était fait concéder, en bonne et due forme, le droit d'exploitation [1].

L'or de Balzac s'était changé en plomb. Le premier de ses plans de fortune avait échoué. Restait le second, qu'il indiquait en ces termes à Mme Zulma Carraud, dès le 20 mars, au moment de quitter Marseille pour Ajaccio : « Si j'échoue dans ce que j'entreprends, *je me jetterai à corps perdu dans le théâtre* [2].... »

Moins de huit jours après, le 26 mars, il écrit d'Ajaccio à Mme Hanska :

Hier, je voulais vous écrire, mais j'ai été accablé des lueurs d'une inspiration qui m'a dicté le plan d'une comédie que vous avez déjà une fois condamnée, *la Première Demoiselle*. Ma sœur trouve cela superbe. George Sand, à qui je l'ai conté, à Nohant, m'a prédit un grand succès ; tout cela me l'a remis en main, et le plus difficile est fait, c'est-à-dire le *scenario*, la détermination des scènes, des entrées, des sorties, etc. J'ai entrepris la *Physiologie du Mariage* et *la Peau de Chagrin* contre l'avis de l'être si cher et si éclairé que j'ai perdu [3] ; je vais, dans les retards de ce voyage, entreprendre cette pièce contre le vôtre [4].

[1] *Correspondance*.... t. I, p. 392 à 408.
[2] *Ibid.*, t. I, p. 392.
[3] Mme de Berny. Elle était morte le 27 juillet 1836.
[4] *Correspondance*.... t. I, p. 398.

Balzac regagna la France par Gênes et Milan. Le 10 juin, après une absence de trois mois, il était de retour à Paris, et, ses malles à peine défaites, il écrivait à sa fidèle correspondante, Mme Hanska : « Me voici revenu ; je suis d'une santé parfaite, et le cerveau s'est rafraîchi si bien, qu'il me semble n'avoir jamais rien écrit [1]. » A quelques semaines de là, il s'installait aux Jardies, dans la petite maison, moitié cottage, moitié chalet, qu'il venait de faire construire sur la route qui va de Sèvres à Ville-d'Avray. C'est aux Jardies que fut écrite, dans l'été de 1838, la pièce dont l'idée n'avait cessé de le hanter pendant son voyage, et qui, après avoir dû s'appeler *la Première Demoiselle* et *la Demoiselle de magasin*, reçut définitivement le titre de *l'École des Ménages*.

La pièce une fois faite, ou à peu près, restait à la faire jouer. La chose semblait devoir aller toute seule. Les portes des théâtres ne pouvaient manquer de s'ouvrir toutes grandes devant le célèbre romancier. La Comédie française n'était-elle pas la première à lui faire des avances ? Dans sa lettre du 18 juin 1838, il raconte ainsi à Mme Hanska l'entretien qu'il a eu la veille avec le baron Taylor :

Je suis allé hier au soir voir *la Camaraderie* [2], et je trouve beaucoup d'habileté dans cette pièce. Scribe connaît le métier, mais il ignore l'art. Il a du talent, mais il n'a pas le génie dramatique, et, d'ailleurs, il manque complètement de style. J'ai rencontré Taylor, le commissaire royal près le Théâtre-Français, qui vient de rapporter, pour un million, quatre cents tableaux d'Espagne et des plus beaux.

[1] *Correspondance....* t. I, p. 417.

[2] *La Camaraderie ou la Courte-Échelle*, comédie en cinq actes et en prose, par Eugène Scribe, représentée pour la première fois sur le Théâtre-Français, le 19 janvier 1837.

En quelques minutes il a été convenu qu'il se chargerait de faire recevoir, répéter et jouer une pièce de moi au Théâtre-Français, sans que, jusqu'au moment de nommer l'auteur, on pût en savoir le nom, de me donner autant de répétitions que j'en voudrais, enfin de m'épargner les ennuis qui accompagnent la réception et la représentation d'une pièce. Maintenant, laquelle faire? Oh! combien quelques conversations avec vous me seraient nécessaires! car vous êtes la seule personne, à présent que je suis séparé, par la mort, de l'amie qui avait élevé, suivi, fortifié mes essais, vous êtes le seul être et le seul conseil en qui j'aie foi [1].

L'École des Ménages ne pouvait convenir à la Comédie française. Balzac, dans ses lettres, ne manque jamais d'appeler sa pièce une « comédie. » En réalité, c'était un drame, une tragédie bourgeoise, très sombre, très noire, dont la place était naturellement marquée sur un théâtre du boulevard. Le principal rôle, d'ailleurs, avait été écrit pour Frédérick Lemaître, et ce dernier venait d'entrer au théâtre de la Renaissance, nouvellement ouvert dans l'ancienne salle Ventadour, sous la direction d'Anténor Joly [2].

Anténor Joly ne se montra pas moins empressé que M. Taylor de faire accueil à Balzac. Tout marcha d'abord à souhait, si bien que, dans son ravissement, le grand romancier parlait déjà « d'organiser ses travaux dramatiques sur la plus grande échelle. » Il écrivait à Mme Zulma Carraud :

Je mène de front à la fois le théâtre et la librairie, le drame et le livre.... Quoique je sois étreint par une néces-

[1] *Correspondance*.... t. I, p. 422.

[2] L'ouverture du *théâtre de la Renaissance*, le 8 novembre 1838, fut marquée par deux premières : la *première représentation* de la salle et la *première représentation* de *Ruy Blas*, avec Frédérick dans le principal rôle.

sité qui n'a jamais desserré un seul bouton de sa camisole d'acier depuis ma naissance, j'ai plus que jamais foi dans mon travail ; j'ai promesse de vingt mille francs d'un théâtre pour la pièce que je fais, et je vais organiser mes travaux dramatiques sur la plus grande échelle, car là désormais est la recette. Les livres ne donnent plus rien [1].

Malgré ce beau commencement, les négociations avec la Renaissance subirent bientôt un temps d'arrêt. Balzac, d'ailleurs, ne pouvait les suivre lui-même, obligé qu'il était de se claquemurer chez lui pour achever les trois ou quatre romans qu'il avait alors sur les bras. Il avait choisi, pour agir et traiter en son nom, un jeune écrivain tout à fait digne de sa confiance, M. Armand Pérémé, qu'il avait connu à Frapesle [2], chez Mme Carraud. Quelques-unes des lettres qu'il lui écrivait ont été retrouvées et publiées par le vicomte de Lovenjoul, dans son intéressante étude sur *les Aventures de l'École des Ménages* [3]. De sa lettre du 4 décembre 1838, très longue, et qu'il faut lire en entier, j'extrais ces lignes, où l'on voit que Balzac a été un précurseur, au théâtre comme dans le roman :

.... Il n'y a plus de possible que le *vrai* au théâtre, comme j'ai tenté de l'introduire dans le roman. Mais *faire vrai* n'est donné ni à Hugo, que son talent porte au lyrisme, ni à Dumas, qui l'a dépassé pour n'y jamais revenir ; il ne peut être que ce qu'il a été. Scribe est à bout. Il faut chercher les nouveaux talents inconnus....

J'ai, depuis dix ans, travaillé en vue du théâtre, et vous connaissez mes idées à cet égard. Elles sont vastes, et leur

[1] Lettre à Mme Zulma Carraud, datée de juillet 1838. — *Correspondance....* t. I, p. 424.

[2] Frapesle est situé près d'Issoudun, dans le Berry. M. Pérémé était d'Issoudun.

[3] Ce remarquable et très curieux travail, tout plein de documents inédits, a paru dans le *Figaro* de septembre 1895.

réalisation m'effraie souvent. Mais je ne manque ni de constance ni de travaux faits avec patience.... Pour réussir, il ne faut que du travail, soutenu de quelque chose que je sens en moi : *motus !*....

Il est à ce moment tout feu et tout flamme, et il ne parle de rien moins que de faire sans désemparer trois pièces en un an. Le 11 décembre, il écrit à son jeune ami :

.... Je crois que 15,000 fr., somme de la prime sur trois pièces en cinq actes, seraient une avance suffisante.... Je prendrai l'engagement de lire une pièce au bout de deux mois et de la monter en deux mois ; une autre au bout de cinq mois; une autre au bout de huit mois; en sorte que, dans l'année, l'épreuve serait faite....

Je ne voudrais pas commencer par les trois majeures compositions que vous savez. Je lancerais un drame de la vie bourgeoise [1] pour ballon d'essai, sans fracas, comme une chose sans conséquence, afin de voir ce qu'on dira d'une chose d'un *vrai* absolu, et cette pièce dépend d'une petite fille qui doit ressembler à Anaïs dans son temps *odéonien*, une actrice entre elle et Jenny Vertpré, une innocence rusée, exaltée, seize ans! Je consulterais Planche et vous, et nous pourrions répéter vers le 20 janvier peut-être. Si Frédérick le voulait, il aurait le premier rôle. Il lui conviendrait. Il faut un comédien souple [2]....

La lecture de *l'École des Ménages* eut lieu le 26 février 1839. La pièce fut refusée. Tous les beaux espoirs que Balzac avait fondés sur elle se trouvaient renversés, et voilà qu'au même moment les murs des Jardies s'écroulaient aussi. Sa maison romantique et sa tragédie bourgeoise avaient même destin. Peu s'en fallut

[1] Il s'agit de *l'École des Ménages*, que Balzac appelait lui-même une « tragédie bourgeoise. »

[2] Voir le texte complet de cette lettre dans l'étude précitée de M. de Lovenjoul.

que le malheureux grand homme ne demeurât écrasé sous leurs décombres. Sous le coup de cette double ruine, il écrivit à Mme Carraud cette lettre navrante :

A vous, ma sœur d'âme, je puis confier mes derniers secrets; or, je suis au fond d'une effroyable misère. Tous les murs des Jardies se sont écroulés par la faute du constructeur, qui n'avait pas fait de fondations; et tout cela, quoique de son fait, retombe sur moi, car il est sans un sou, et je ne lui ai encore donné que 8,000 fr. en acompte. Ne me croyez pas imprudent, *cara;* je devrais être bien riche en ce moment; j'ai fait des miracles de travail; mais tous mes travaux intellectuels ont croulé avec mes murs. Je viens de m'abattre comme un cheval fourbu: j'aurais bien besoin d'aller à Frapesle me reposer.

La Renaissance m'avait promis 6,000 fr. de prime pour lui faire une pièce en cinq actes; Pérémé avait été l'entremetteur, tout était convenu. Comme il me fallait 6,000 fr. à la fin de février, je me mets à l'œuvre, je passe seize nuits et seize jours au travail, ne dormant que trois heures sur les vingt-quatre; j'emploie vingt ouvriers à l'imprimerie, et j'arrive à écrire, faire et composer l'*École des Ménages*, en cinq actes, et à pouvoir la lire le 25 février. Mes directeurs n'avaient pas d'argent, ou peut-être Dumas, qui leur avait fait faux-bond et avec lequel ils s'étaient fâchés, leur est-il revenu; ils n'écoutent pas ma pièce et la refusent. Ainsi me voilà échiné de travail, seize jours de perdus, 6,000 fr. à payer, et rien! Ce coup m'a abattu, je n'en suis pas encore remis. Ma carrière au théâtre aura les mêmes événements que ma carrière littéraire; ma première œuvre sera refusée. Il faut un courage surhumain pour ces terribles ouragans du malheur [1]....

Balzac ne s'était point trompé sur les véritables causes de son échec. Les affaires de la Renaissance allaient mal. Son directeur était à court d'argent. Seul un grand succès pouvait le sauver. Avec Balzac, qui abordait

[1] *Correspondance....* t. I, p. 453.

pour la première fois le théâtre, le succès n'était rien moins qu'assuré. Il était certain avec Alexandre Dumas. Ce dernier venait justement de faire sa paix avec Anténor Joly et lui avait apporté une pièce nouvelle, *l'Alchimiste*, drame en cinq actes et en vers. Entre Balzac et Dumas, le directeur de la Renaissance n'hésita pas : il écarta *l'École des Ménages* et mit sur-le-champ en répétition *l'Alchimiste*, qui fut joué le 10 avril 1839.

Ainsi qu'il l'écrivait à Mme Carraud, Balzac avait fait imprimer sa pièce à trente exemplaires. Dans le premier moment de colère qui suivit le refus, il les jeta au feu. Un seul fut sauvé. Il est aujourd'hui la propriété de M. le vicomte de Lovenjoul, à qui nous devrons sans doute de voir un jour à la scène la « tragédie bourgeoise [1] » de Balzac.

III.

Si dur qu'il fût, cet échec n'était pas pour abattre un lutteur tel que Balzac. On lui refusait une pièce, et déjà il songeait à en présenter trois autres. La Renaissance lui ferme ses portes : eh bien ! il frappera à celles du Théâtre-Français, du Gymnase et de la Porte-Saint-Martin. Dans la *Presse* du 11 mars 1839, rendant compte d'une lecture de *l'École des Ménages*, faite par l'auteur chez le marquis de Custine, Théophile Gautier parlait en ces termes des projets du grand écrivain :

Une autre comédie de l'auteur de *l'École des Ménages*, aussi en cinq actes, doit être lue, si elle ne l'a été déjà, au Théâtre-Français et a pour nom : *les Mercadets*.

M. de Balzac, que l'éditeur Souverain appelle dans ses

[1] L'exemplaire unique de la pièce porte pour titre : *l'École des Ménages*, tragédie bourgeoise, par M. DE BALZAC.

réclames *le plus fécond de nos romanciers*, sera bientôt *le plus fécond de nos vaudevillistes*, car il a aussi fait pour Bouffé une pièce en trois actes, intitulée *Richard Cœur-d'Éponge*, sans parler d'un mélodrame destiné à la Porte-Saint-Martin, qui s'appelle *la Gina* et qui fera pâlir les complications de la *Tour de Nesle*....

Des trois pièces ainsi annoncés par Théophile Gautier, une seule, *Mercadet*, est arrivée jusqu'au public. Sur la *Gina*, on possède seulement quelques notes de l'auteur, relatant d'une façon tout à fait sommaire le plan du terrible mélodrame destiné à mettre *la Tour de Nesle* à bas. Ces notes font partie de la collection de M. le vicomte de Spoelberch de Lovenjoul [1]. Quant à *Richard Cœur-d'Éponge*, Balzac n'abandonna jamais l'idée de le mettre à la scène, et nous aurons bientôt à y revenir. L'heure approchait cependant où il allait voir enfin jouer une de ses pièces, mais ce ne devait être aucune de celles dont nous venons de parler.

Dans les premiers jours de février 1840, Théophile Gautier recevait un mot pressant de Balzac, le sommant de se rendre à l'instant même rue de Richelieu, 104, où il avait un pied-à-terre dans la maison de Buisson le tailleur. Gautier accourut, et trouva le maître, qui s'écria en le voyant :

« Enfin, voilà le Théo ! Paresseux, tardigrade, unau, aï [2], dépêchez-vous donc; vous devriez être ici depuis une heure.... Je lis demain à Harel [3] un grand drame en cinq actes. »

[1] Voir, dans le volume du vicomte DE SPOELBERCH DE LOVENJOUL, *Autour de Honoré de Balzac*, le chapitre intitulé : *Honoré de Balzac et Théophile Gautier, à propos du* « Chef-d'œuvre inconnu. »

[2] « Unau. Quadrupède du genre des paresseux. » — « Aï. Quadrupède muni d'une queue et se mouvant avec une extrême lenteur. » *Dictionnaire de Littré.*

[3] F.-A. Harel (1790-1846), préfet de l'Empire pendant les Cent-

Théophile Gautier était déjà tout oreilles, commodément établi dans un fauteuil, comme il sied à un homme qui se prépare à subir une longue lecture. Devinant sa pensée, Balzac lui dit de l'air le plus simple : « Ce drame n'est pas fait.

— Diable ! fit l'auteur de *Fortunio*. Eh bien, il faut faire remettre la lecture à six semaines.

— Non, nous allons bâcler le *dramorama* pour toucher la monnaie. J'ai une échéance très chargée et qui ne peut attendre.

— Tout de même, d'ici à demain c'est impossible; on n'aurait pas le temps de le recopier. »

Une telle objection n'était pas pour arrêter Balzac, qui reprit :

« Voici comment j'ai arrangé la chose : Vous ferez un acte, Ourliac un autre, Laurent-Jan le troisième, de Belloy le quatrième, moi le cinquième, et je lirai à midi, comme il est convenu. Un acte de drame n'a pas plus de quatre ou cinq cents lignes; on peut faire cinq cents lignes de dialogue dans sa journée et dans sa nuit. »

Frappé de stupeur, Gautier trouva pourtant la force de répondre : « Contez-moi le sujet, indiquez-moi le plan, dessinez-moi en quelques mots les personnages, et je vais me mettre à l'œuvre.

— Ah ! s'écria Balzac avec un air d'accablement superbe et de dédain magnifique, s'il faut vous conter le sujet, nous n'aurons jamais fini ! »

Il consentit cependant à lui fournir quelques brèves indications, d'après lesquelles le bon Théo se mit à brocher une scène dont quelques mots seulement sont

jours, auteur dramatique, couronné par l'Académie française pour un *Discours sur Voltaire*. — Il était, en 1840, directeur de la Porte-Saint-Martin.

restés dans l'œuvre définitive, qui ne fut pas lue le lendemain, comme on peut bien le penser. « Nous ignorons, ajoute Théophile Gautier dans son récit, ce que firent les autres collaborateurs ; mais le seul qui mit sérieusement la main à la pâte, ce fut Laurent-Jan, auquel la pièce est dédiée [1]. »

Cette pièce, c'était *Vautrin.*

Rapidement composée, reçue sans difficultés par Harel, elle entra en répétitions dès la fin de février. La première représentation fut fixée au 14 mars. La veille, Balzac adressa la lettre suivante à Lamartine [2] :

Monsieur,

Je conçois parfaitement que, chez vous, l'homme politique absorbe l'homme littéraire à ce point que vous ignoriez ce qui se passe dans un petit théâtre de boulevard.

J'aurai donc l'honneur de vous apprendre que je fais jouer demain un drame en cinq actes à la Porte-Saint-Martin.

Si, comme je l'espère, je tombe de bonne heure, je m'empresserai d'aller demander à votre amitié des consolations de circonstance.

Il écrivait en même temps à son ami Léon Gozlan : « Je vous ai fait parvenir une stalle de balcon.... Vous verrez une chute mémorable. J'ai eu tort d'appeler le public, je crois. *Morituri te salutant, Cæsar !....* »

La chute, en effet, fut mémorable. Elle était méritée.

Pas plus que pour *l'École des Ménages*, Balzac n'avait emprunté à ses romans le sujet de sa pièce, mais il leur avait emprunté son principal personnage, Jacques Collin, dit Vautrin ou Trompe-la-mort. Vautrin est un ancien forçat qui a déclaré la guerre à la société. D'une audace et d'une habileté extraordinaires, souvent

[1] *Honoré de Balzac*, par Théophile GAUTIER. Voir ses *Portraits contemporains*, p. 119.

[2] *César Birotteau* lui est dédié.

victorieux dans sa lutte contre l'impossible, portant du génie jusque dans le crime même, c'est le Napoléon du bagne — un Napoléon écrasé sous sa colonne, au lieu de planer dans l'azur, le front dans les étoiles. S'il n'y a plus pour lui de place au soleil, s'il lui faut renoncer à tout espoir de domination, d'autres du moins régneront, qu'il aura formés, de jeunes hommes au service desquels il mettra sa formidable expérience de la vie. Ce sera sa revanche. Dans le livre, de savantes préparations peuvent faire accepter un tel personnage ; à la scène, la lumière crue de la rampe en fait ressortir aussitôt les incohérences et les impossibilités. Elles étaient ici d'autant plus criantes que le drame de Balzac — ce drame qui a pour protagoniste un forçat — se passe dans le plus grand monde. L'auteur a introduit son escouade de galériens — avec ou sans effraction — dans les salons les plus fermés du faubourg Saint-Germain. L'affiche seule de sa pièce en était la condamnation. C'est l'assemblage le plus étrange de noms ruisselants de noblesse et de noms suant la potence. D'un côté, le duc de Montsorel ; le marquis Albert, son fils ; la duchesse de Montsorel (Louise de Vaudrey) ; Mlle de Vaudrey, sa tante ; son fils, Raoul de Frescas ; la duchesse de Christoval ; Inès de Christoval, princesse d'Arjos ; — de l'autre, Jacques Collin, dit *Vautrin ;* Charles Blondet, dit *le chevalier de Saint-Charles*, ancien septembriseur ; François Cadet, dit *Philosophe*, cocher ; Fil-de-soie, cuisinier ; Buteux, portier ; Joseph Bonnet, valet de chambre ; Philippe Boulard, dit *Lafouraille*, — ces cinq derniers, anciens forçats comme Jacques Collin.

Il y avait là sans doute beaucoup de caprice et de fantaisie ; la pièce, au fond, était moins un drame qu'une comédie, et Frédérick Lemaître, qui jouait le rôle principal, aurait pu dire au public, après

le cinquième acte, comme il l'avait fait autrefois, à la fin de *l'Auberge des Adrets* : « Messieurs, la *plaisanterie* que nous venons d'avoir l'honneur de représenter devant vous.... » Mais il est des plaisanteries que le public a le droit et le devoir de ne pas tolérer. Ce sont celles qui ont une odeur de bagne et un parfum de maison centrale. Sans doute encore les mots, les traits, fourmillaient dans *Vautrin*. « Le troisième et le quatrième acte, écrivait le lendemain Théophile Gautier, sont étincelants de plaisanteries drolatiques, de paradoxes ébouriffants ; il se rencontre çà et là des plaques de dialogues dignes de Beaumarchais pour la finesse, la vivacité et le mordant; il y a là de l'esprit à saupoudrer vingt vaudevilles et autant de mélodrames [1]. » Cela pouvait être vrai, mais ce que Gautier ne disait pas, c'est que ces mots étaient des mots d'auteur et non des mots de théâtre.

Les trois premiers actes cependant s'étaient passés sans encombre; de loin en loin seulement quelques murmures, précurseurs de l'orage. La tempête éclata au quatrième acte, quand Frédérick reparut en scène dans le costume baroque du général mexicain Crustamente : chapeau fourni de plumes blanches et coiffé d'un oiseau de paradis; habit bleu de ciel brodé d'or; pantalon blanc, écharpe aurore, sabre démesuré. Des cris, des interjections, des quolibets, saluèrent son entrée. La partie était bien près d'être perdue ; elle le fut tout à fait lorsque Frédérick, ôtant son mirifique chapeau, découvrit aux yeux des spectateurs un toupet pyramidal.... et séditieux, la propre coiffure du roi Louis-Philippe. Le scandale fut d'autant plus grand que

[1] *La Presse* du 18 mars 1840. — *Histoire de l'art dramatique en France depuis vingt-cinq ans*, par Théophile Gautier, t. II, p. 39.

le fils aîné du Roi était dans la loge d'avant-scène. Le prince se retira sur-le-champ. A partir de ce moment jusqu'à la fin de la représentation, les sifflets firent rage, coupés de temps en temps par des accès de rire. Frédérick, en effet, dans l'espoir de sauver la situation, avait fait une bouffonnerie des parties mêmes de son rôle qui étaient écrites sérieusement. Cela déjà lui avait réussi dans *l'Auberge des Adrets*. Cette fois, il fut moins heureux; la toile se baissa au milieu du plus affreux tumulte, et le grand comédien dut renoncer à venir nommer l'auteur. Ce fut à l'honnête et vertueux Moessard qu'incomba ce soin : il avait, ce soir-là, contrairement à toutes ses habitudes, joué un rôle de galérien, celui de Joseph Bonnet, le valet de chambre de la duchesse de Montsorel. Jules Janin termine ainsi son feuilleton, où il s'en donne à cœur joie contre l'auteur d'*un Grand Homme de province à Paris* [1] : « Ce bon Moessard, ordinairement si honnête homme, est venu nommer M. de Balzac [2]. »

On lisait, le surlendemain, dans le *Moniteur :*

M. le ministre de l'intérieur a prononcé l'interdiction du drame donné hier au théâtre de la Porte-Saint-Martin, sous le titre de *Vautrin* [3].

De leur côté, les feuilles semi-officielles publiaient la note suivante :

Le drame intitulé *Vautrin*, représenté hier au théâtre de la Porte-Saint-Martin, a produit un effet fâcheux. L'immoralité du sujet, que des suppressions importantes avaient atténuée, a été aggravée par l'acteur principal. M. le ministre de l'intérieur a prononcé l'interdiction de cet ouvrage.

[1] Dans ce roman, Balzac avait parodié le plus spirituellement du monde les feuilletons de Jules Janin.
[2] *Journal des Débats*, 16 mars 1840.
[3] *Moniteur* du 16 mars 1840.

L'interdiction de *Vautrin* était un coup d'autant plus terrible pour Balzac que deux personnes, confiantes dans le succès, lui avaient prêté 17,500 francs [1]. Plus critique encore était la situation du directeur de la Porte-Saint-Martin, que la mesure ministérielle allait mettre dans la nécessité de déposer son bilan. Balzac et Harel se rendirent aussitôt chez le ministre, M. de Rémusat. Victor Hugo les accompagnait. Tous les trois plaidèrent la cause du théâtre, mais celle du théâtre seulement.

Au sortir de cette audience, Balzac, en proie à une grosse fièvre, fut forcé de s'aliter. Le directeur des Beaux-Arts, M. Cavé, le vint voir et lui dit que sa situation serait prise en considération sérieuse. « C'était la première fois de ma vie, écrivait peu après Balzac dans sa *Revue parisienne*, que j'allais être en communication avec une caisse publique ou ministérielle. Je consultai quelques amis de grand sens et de haute probité; j'allai même voir M. Berryer pour savoir si je pouvais accepter en tout bien tout honneur [2]. » Tous répondirent qu'il le pouvait.

A quelques jours de là, il était au coin du feu, toujours souffrant, quand M. Cavé revint, lui apportant dans une enveloppe entr'ouverte quelques billets de 1,000 francs. « Nous ne pouvons pas faire mieux, dit l'envoyé du ministre, et, entendons-nous bien, ce sera *rancune tenante*, nous ne voulons pas vous corrompre ! » Cela fut dit d'un ton gai. Balzac refusa et accompagna son refus de ces paroles : « J'accepterais une indemnité en harmonie avec le tort qui m'est fait : je ne puis accepter une aumône qui me laisserait en proie à toutes

[1] *Revue parisienne*, livraison du 25 septembre 1840, p. 391.
[2] *Ibid.*, p 390.

les difficultés de la position que me crée l'interdiction de *Vautrin*. J'ai droit ou non ; si c'est oui, il faut que mes obligations soient au moins remplies. Ce sera donc ou rien pour moi ou tout pour les autres. » M. Cavé se retira, non sans avoir félicité Balzac du langage qu'il venait de tenir, lui promettant d'ailleurs que l'affaire serait réglée au mieux des intérêts de tous, « à l'issue de la lutte parlementaire [1]. » — La lutte parlementaire dura longtemps, paraît-il, car Balzac n'entendit plus parler de rien.

[1] *Correspondance....*, t. II, p. 5.

CHAPITRE IX

LE THÉATRE DE BALZAC

(Suite)

Les Ressources de Quinola. — Balzac au bureau de location des loges. — Un procès en justice de paix. — Une quatrième représentation qui est la première. — *Orgon* et Amédée Pommier. — *Paméla Giraud.* — M. Bayard et M. Jaime. — Un feuilleton de Théophile Gautier. — *Prudhomme en bonne fortune.* — Les aventures de *Richard Cœur-d'Éponge.* — Le Théâtre-Historique. — M. Hostein. — *Pierre et Catherine.* — Départ pour la Russie.

I.

« Malgré cet échec et ma maladie, mon courage n'est pas abattu. Je pourrai puiser à d'autres sources, celle de la librairie, pour remplir mes engagements [1]. » Balzac écrivait ces lignes à la fin de mars 1840, quelques jours après l'interdiction de *Vautrin.* A peine guéri, il se remettait au travail. D'avril à décembre, il publia *Z. Marcas*, *un Prince de la Bohême*, *Pierre Grassou*, et enfin les trois livraisons de cette étonnante *Revue parisienne*, dont il était le seul rédacteur. En 1841, il donna une de ses meilleures Nouvelles, *la Fausse maîtresse*,

[1] *Correspondance....*, t. II, p. 5.

et cinq grands romans : *une Ténébreuse affaire*, *un Ménage de garçon*, *Ursule Mirouët*, *le Martyr calviniste*, *les Mémoires de deux jeunes mariées*. Au mois de février 1842, il acheva d'écrire *un Début dans la vie* [1]. On pouvait donc le croire entièrement absorbé par le livre, lorsqu'au mois de mars parut dans les journaux la note suivante : « L'Odéon répète en ce moment une comédie nouvelle, *les Ressources de Quinola*. L'auteur est M. de Balzac. »

Des bruits étranges coururent bientôt la ville. On disait qu'en vertu d'un arrangement avec la direction, Balzac était maître de la salle pour les trois premières représentations, qu'il s'était fait le fermier et le vendeur de ses billets et tenait lui-même le bureau de la location des loges. Le fait était exact. Il passait des heures entières, installé à ce bureau, derrière le grillage. Comme il visait moins à faire une grosse recette qu'à s'assurer une *bonne salle*, il refusait la location dès qu'il croyait avoir affaire à un ennemi ou à un *douteux*. — « Trop tard, disait-il alors, la loge est vendue à la princesse Augustina (Augustine de Modène) ! — Mais, monsieur Balzac, nous y mettrions un prix fou.... — Quand ce prix serait fou furieux, vous n'auriez pas davantage de loge de première galerie, puisqu'il n'y en a plus [2]. » Le jeu était dangereux. Les demandes se firent rares. Balzac alors mit en campagne tous ses amis. Son principal effort se porta du côté de la colonie russe, au sein de laquelle se recrutaient, il le savait bien, ses plus chauds admirateurs et ses plus ferventes admiratrices. Il écrit, le 6 mars, à Mlle Sophie Koslovski [3] :

[1] *Correspondance....*, t. II, p. 29.
[2] *Balzac chez lui*, par Léon Gozlan, 1863.
[3] *La Bourse* lui est dédiée.

Chère Sofka,

Je voudrais bien avoir l'adresse de la princesse Constantine Razumovska, pour savoir si elle veut une loge à la première de *Quinola*.

Sachez, de votre côté :

Si les deux princesses Troubetskoï en veulent ;

Si votre chère Kraïeska en veut une ;

Si les Makanof, *idem ;*

Si la comtesse Léon ;

Si la comtesse Nariskine....

En tout sept loges ; il faut que je sache si on les veut premières fermées ou premières découvertes. — Je veux mettre les belles femmes en avant.

Enfin, quant à vous, Sof, sachez si votre adorateur l'évangéliste veut une loge ou une place de balcon, et combien de places de stalle ou de balcon pour tous les jeunes gens de votre société.

Vous irez avec votre mère, sans doute, à moins que vous n'alliez avec Mlle Kraïeska. Dans ce cas, dites-moi si votre mère veut quatre places ou six places.

Entre nous, les premières fermées sont de 30 francs la place, les premières découvertes de 25 francs, et je vous veux, vous, aux premières découvertes avec des élégantes. Les deuxièmes découvertes ne sont que de 20 francs.

Faites-moi *la presse aux spectateurs*, mais riches, bien posés, et incapables de témoigner leur désapprobation autrement que par un bâillement.

C'est maintenant une faveur que d'être à cette solennité ; il y a au théâtre cent cinquante loges demandées par des inconnus qui n'auront rien.

Allons, Sophie, à l'œuvre ! ça chauffe ! ça brûle !

Mille tendres amitiés et mes respects à votre mère [1].

Balzac marchand de billets, Balzac tenant le bureau de location est vraiment trop amusant pour que je ne cite pas encore cette autre lettre, adressée six jours après à la même correspondante :

[1] *Correspondance....*, t. II, p. 30.

Paris, 12 mars 1842.

Chère Sophie,

Les avant-scènes appartiennent au roi et aux ministres, qui les louent pour toute l'année; je ne puis donc assurer à la princesse Troubetskoï que deux loges aux premières découvertes, mais c'est les meilleures places de la salle.

Nous jouerons mercredi prochain, à moins de malheur. Les premières découvertes de quatre places sont de cent francs la loge, et tout le monde veut être là. Mais la place fashionable, où sont les Aguado, les Rothschild, les Doudeauville, les Castries, etc., c'est la loge des premières fermées, parce qu'on est chez soi. La place là est de trente francs....

Ah! si vous saviez quel monde de jolies femmes! Il n'y aura pas de claqueurs au parterre, qui est mis à cinq francs.

Dites à Stubert d'enrégimenter le plus de bravi dans son escouade.

La Mina m'a écrit que vous étiez malade, et ça m'a porté un coup comme si on avait dit à Napoléon que son aide de camp était mort. Je suis accablé, sur les dents! Je fais répéter les acteurs le matin, tout le personnel de la distribution pendant la journée, et les actrices le soir.

Il y a dans la pièce pour vingt mille francs de costumes. Les décors sont tout neufs. On me soutient que l'ouvrage est un chef-d'œuvre et ça me fait frémir! Ce sera toujours d'une solennité effrayante. — Lamartine m'a demandé une loge: je le mettrai entre les Russes.

La princesse Troubetskoï n'est pas la même dont je connais le mari. Vous verrez à écrire au prince. — Puis vos Makanof, ne les oubliez pas.

Il me vient, par matinée, des trente demandes de places, et je ne voudrais pas avoir des inconnus....

Écrivez aussi un petit mot à la princesse Contantine Razumovska. Je n'ose pas le faire moi-même.

Pour vous et pour votre mère, vous irez aux premières découvertes; je vous placerai bien.

Addio, carissima Sofi!

J'irai vous voir samedi. Mille compliments à Stubert, et mes hommages à votre chère mère.

Dites à tous vos Russes qu'il me faut les noms et les adres-

ses, *avec leur recommandation écrite et personnelle*, pour ceux de leurs amis (hommes) qui voudront des stalles. Il m'en vient cinquante par jour sous de faux noms, et qui refusent de dire leur adresse, DES ENNEMIS QUI VEULENT FAIRE TOMBER LA PIÈCE. Nous sommes obligés aux plus sévères précautions [1]....

Balzac fut pris au piège de ses propres habiletés. Il avait si bien répété qu'il n'y avait plus de places, qu'on avait fini par le croire. Le soir de la première représentation, le samedi 19 mars, la salle se trouva presque à moitié vide. Or, on sait quel danger c'est pour une pièce qu'une salle incomplète, composée de gens du monde ayant payé très cher leur place et peu disposés à l'indulgence [2].

Dès le prologue, les spectateurs se trouvèrent singulièrement dépaysés. Ils s'attendaient à une scène de la vie parisienne ou de la vie de province, à une étude de mœurs sur ce XIXe siècle, que l'auteur connaissait si bien, sur cette société contemporaine dont tous les dessous lui étaient si familiers. Et voilà qu'ils étaient jetés soudain en plein XVIe siècle, en Espagne, à la cour du roi Philippe II. Quinola, revenu depuis peu des présides d'Afrique, où il a purgé certaine condamnation — une erreur des tribunaux de Barcelone, — est le valet du docteur Fontanarès, un précurseur de Salomon de

[1] *Correspondance....*, t. II, p. 31.

[2] Le public s'amusa beaucoup d'un procès qui se déroula, aux audiences des 26 avril et 3 mai 1842, devant la justice de paix du XIe arrondissement. Un spectateur, M. French, avait assigné le directeur de l'Odéon, le très spirituel Auguste Lireux, en restitution de 12 francs, payés en trop par lui pour une stalle lors de la première représentation des *Ressources de Quinola*. Lireux plaida qu'il ne pouvait pas être responsable du « commerce fait dans ses bureaux par M. de Balzac. » Il n'en fut pas moins condamné à payer au demandeur la somme de 12 francs à titre de répétition de somme non due. — *Gazette des tribunaux* des 27 avril et 4 mai 1842.

Caus, un Papin avant la lettre. Le docteur, en effet, a trouvé le moyen de faire aller les vaisseaux sans voiles ni rames, malgré le vent, au moyen d'une marmite qui bout. Homme de génie, Fontanarès passe naturellement pour fou; déjà même on l'a mis en prison. Mais Quinola est homme de ressources. Il obtient pour son maître une audience du roi. Philippe II accorde à l'inventeur un vaisseau à son choix, pour faire ses expériences. Si elles réussissent, Fontanarès sera fait grand d'Espagne de première classe, duc de Neptunado, chevalier de la Toison d'or, grand maître des constructions navales de l'Espagne et des Indes.

Ce prologue est très mouvementé, plein de mots spirituels, et s'il provoqua d'abord quelque surprise, il ne laissa pas d'être applaudi.

Les cinq actes qui suivent nous montrent Fontanarès en lutte avec la misère, la routine, l'ignorance, les préjugés et l'envie; aux prises avec les souffrances de toutes sortes, qui sont trop souvent le lot de l'inventeur. Trois scènes sont particulièrement remarquables : celle où, sur la place publique de Barcelone, on vend à l'encan la merveilleuse machine, où l'on adjuge pour dix maravédis la chaudière, que n'auraient pas assez payée tous les trésors du nouveau monde; — celle où, sur le port, en face du bateau qui vient de faire glorieusement ses essais, le peuple et les bourgeois acclament don Ramon, un savantasse et un aigrefin, qui a su se faire attribuer tout le mérite de la découverte; — celle, enfin, où Fontanarès, poussé au dernier degré du désespoir, coule lui-même son vaisseau à roues en présence de deux cent mille spectateurs et enfouit son secret dans la mer. Mais ce sont là scènes de drame. Elles alternent avec des scènes de comédie, où se donnent carrière toutes les libertés des vieux théâtres français

et espagnol. Cette juxtaposition du drame larmoyant et de la comédie burlesque n'était point, paraît-il, pour être goûtée par le public de 1842. Vainement, à la fin de la pièce, au moment de quitter l'Espagne pour venir en France, vainement Quinola avait dit aux spectateurs : « Les ressources de Quinola sont au fond de l'eau; daignez excuser nos fautes; nous ferons beaucoup mieux à Paris. Décidément, je crois que l'enfer est pavé de bonnes inventions [1]; » les spectateurs s'étaient fâchés; ils avaient sifflé à outrance. La pièce était tombée dans l'eau, comme la chaudière à vapeur de Fontanarès. Sifflets, vociférations, plaisanteries féroces, rien n'avait manqué à la fête, pas même, à de certains endroits, les applaudissements ironiques. L'actrice chargée du principal rôle, Héléna Gaussin, se méprenant sur le caractère de ces applaudissements, dit à son directeur, Auguste Lireux, en sortant de la scène : « Avez-vous vu comme je les ai empoignés? — Ah! Madame, répondit Lireux, ils vous l'ont bien rendu [2] ! »

La presse n'avait pas été convoquée à la première représentation. Le jour où la pièce fut jouée pour la quatrième fois, le mercredi 23 mars, l'administration du théâtre prévint les journaux que, l'occupation de M. de Balzac ayant cessé, elle s'empressait de les faire jouir de leurs droits. Elle ajoutait : « La représentation de ce soir peut être regardée comme la première des *Ressources de Quinola* [3]. »

Cette première représentation, qui était la quatrième, ou cette quatrième représentation, qui était la pre-

[1] Acte V, sc. VI.

[2] L'Odéon. *Histoire administrative, anecdotique et littéraire du second Théâtre-Français*, par Paul Porel et Georges Monval, t. II, p. 202.

[3] *Gazette de France*, 30 mars 1842.

mière, fut plus extraordinaire encore que les autres. Un certain nombre de siffleurs furent expulsés *manu militari*. Ceux qui restaient se mirent alors à souligner d'interjections admiratives chaque phrase de Fontanarès, chaque mot de Quinola. Le moyen d'arrêter des gens qui criaient : *Admirable ! Superbe ! Sublime ! Bravo !* des gens qui, dans les entr'actes, chantaient les louanges de l'auteur en couplets bouffons :

C'est M. de Balzac
Qu'a fait tout ce mic mac....

De temps en temps, les sifflets reparaissaient, sans souci des gendarmes, des agents de police et des commissaires qui veillaient aux portes du parterre. Ils éclatèrent, plus nourris que jamais, à la chute du rideau. La pièce semblait perdue sans ressources. Quelques coupures cependant la remirent à flot [1]. Elle fournit, en somme, une carrière assez honorable et fut jouée dix-neuf fois.

Dans sa *préface*, datée du 2 avril 1842, Balzac écrivait :

Pour caractériser les critiques faites sur cette comédie, il suffira de dire que sur cinquante journaux qui tous, depuis vingt ans, prodiguent au dernier vaudevilliste tombé cette phrase banale : *La pièce est d'un homme d'esprit qui saura prendre sa revanche*, aucun ne s'en est servi pour *les Ressources de Quinola*, que tous tenaient à enterrer. Cette remarque suffit à l'ambition de l'auteur.

La revanche pourtant devait venir. Le 12 octobre 1863, le théâtre du Vaudeville, dirigé par M. de Beaufort, reprit *les Ressources de Quinola*. Montée avec un soin et une richesse extrêmes, admirablement jouée

[1] Les scènes XIX et XX du quatrième acte furent supprimées.

par Febvre (Philippe II), Laroche (Fontanarès), Félix (Quinola), M[lle] Jane Essler (Faustina Brancadori), la pièce obtint un très vif succès. La représentation se termina par une sorte d'apothéose, où le buste de Balzac fut couronné aux grands applaudissements du public.

Balzac, d'ailleurs, avait pris lui-même, dès le lendemain de son échec, une première revanche : le 23 avril 1842, il avait fait paraître la première livraison de la *Comédie humaine*.

Ce même jour, 23 avril, il écrivait au poète Amédée Pommier, qui venait de lui envoyer son recueil, *Crâneries et Dettes de cœur* : « J'aurais, en qualité d'admirateur presque enthousiaste des poètes, beaucoup d'observations à vous faire, dans votre intérêt; mais je n'ai point le temps de les écrire, hâté que je suis de tracer, comme un pauvre bœuf de prosateur, mon sillon tous les jours ; mais, si je me trouve un matin de bonne heure vers le quartier où vous demeurez, j'irai sonner à votre porte et vous soumettre de vive voix mes critiques amicales. » Balzac avait été très frappé du nerf et de l'entrain qui régnaient dans le recueil, et surtout du ton de franche comédie qu'on y rencontre en maint endroit. Il alla donc trouver l'auteur, avec lequel il n'avait encore jamais eu de relations, et lui demanda de versifier pour lui une pièce de théâtre qu'il méditait depuis longtemps sous ce titre : *Orgon*, et qui, pour des raisons spéciales, ne pouvait être mise en prose. La proposition fut acceptée ; mais l'œuvre commencée fut interrompue par la mort de Balzac. Quelques scènes seulement ont été écrites [1]. Je ne sais

[1] Je retrouve ces détails dans une lettre qu'Amédée Pommier avait bien voulu m'écrire en 1876, peu de temps avant sa mort. — De son côté, M. de Lovenjoul m'a fait l'honneur de m'écrire : « J'ai

si nous aurions eu, dans *Orgon*, une belle et grande comédie ; on peut croire du moins que le public y a perdu une tentative hardie, curieuse, intéressante, telle qu'elle pouvait sortir de la collaboration d'un si puissant inventeur et d'un poète si bien initié à toutes les ressources de son art.

II.

L'année 1843 fut marquée pour Balzac par d'importantes publications et de grands succès de librairie. Il publia successivement *Honorine*, la *Monographie de la presse parisienne* (un chef-d'œuvre), *la Muse du département*, *Splendeurs et misères des courtisanes* (la fin de la première partie et presque toute la seconde), *David Séchard* (troisième et dernière partie des *Illusions perdues)*, *Madame de la Chanterie* (première partie de l'*Envers de l'histoire contemporaine*).

Entre temps, le 26 septembre 1843, le théâtre de la Gaîté donnait de lui *Paméla Giraud*, pièce en cinq actes.

Dans *Vautrin* et dans *Quinola*, Balzac avait fait leur part à la fantaisie et au caprice, et il l'avait faite très large. Il n'avait pas vagué le train commun, et mal lui en avait pris. Cette fois, devenu timide, il a suivi le chemin battu. *Paméla Giraud* est un honnête mélodrame, composé selon la formule et où ne manque aucun des ingrédients ordinaires du genre.

La scène se passe aux environs de 1820. Paméla est une jeune fille pauvre et fleuriste, mais honnête. Elle aime le plus vertueusement du monde un jeune

le manuscrit du premier acte, en vers, de la main de Pommier. Le plan, en prose, est de la main de Balzac; malheureusement, la première page de ce plan a pu seule être retrouvée. »

homme qu'elle croit être un simple ouvrier, son égal, et qui est, naturellement, le fils d'un gros financier. Jules Rousseau (c'est son nom) mêle l'amour et la politique. Il s'est jeté dans une conspiration bonapartiste que la police vient justement d'éventer. Pour se soustraire aux recherches dont il est l'objet, il s'apprête à quitter la France. Il propose à la fleuriste de le suivre dans son exil; mais la grisette, qui ne s'appelle pas pour rien Paméla, refuse de se prêter à un enlèvement. Jules insiste, et très longuement; si longuement, que les agents de police ont le temps de venir l'arrêter dans la chambre même de Paméla.

Les parents de Jules confient sa défense à Mᵉ Dupré, un très grand avocat, auquel ils promettent la moitié de leur fortune et une reconnaissance éternelle, s'il parvient à sauver leur fils, car il ne s'agit de rien moins, pour le jeune conspirateur, que de la peine capitale. Mᵉ Dupré met tout en œuvre pour arracher son client à l'échafaud. Instruit des sentiments de Paméla Giraud à l'égard de Jules, il va la trouver et lui révèle que le jeune homme est perdu, si elle ne consent à déclarer qu'il a passé tout entière auprès d'elle la nuit du 20 août, pendant laquelle s'est tenue la réunion des conjurés.

Si cruel que puisse être le sacrifice qu'on lui demande, Paméla s'y résigne; elle rachètera, par un mensonge qui lui coûtera l'honneur, la vie de celui qu'elle aime. Jules est acquitté. L'arrêt une fois prononcé, le danger disparu, la famille Rousseau oublie ce qu'elle doit à Paméla Giraud en retour de sa généreuse abnégation. Heureusement, Mᵉ Dupré ne l'entend pas ainsi. Il estime que le dévouement de la grisette l'a rendue digne d'épouser M. Jules. Les obstacles sont grands sans doute; mais il parvient à les détruire, et

la pièce se termine par le mariage des deux jeunes gens.

On le voit, Balzac, cette fois, s'était gardé de toute excentricité ; il ne s'était laissé aller à aucun caprice d'imagination. Tout au plus s'était-il permis, dans certaines scènes, de saupoudrer le dialogue de mots extrêmement spirituels. Je n'en citerai qu'un. A propos d'un aparté de Me Dupré, Joseph Binet, le comique du drame, émet la réflexion suivante : « Que se dit-il donc là tout seul ?.... Un avocat qui se parle à lui-même, ça me fait l'effet d'un pâtissier qui mangerait sa marchandise ! » — Ce qui était fait pour surprendre, beaucoup plus que l'esprit du dialogue, c'était l'habileté avec laquelle la pièce était construite. En cela très différente de *Quinola* et de *Vautrin*, elle révélait chez son auteur la *connaissance des planches;* la *charpente* ne laissait rien à désirer, à ce point que Théophile Gautier, dans son feuilleton du 2 octobre 1843 [1], faisait la remarque suivante : « M. de Balzac semble s'être abdiqué à plaisir et n'avoir cherché qu'à construire carrément et correctement un mélodrame dans les conditions rigoureuses du genre. Il y a tellement réussi, qu'il ne serait pas impossible que la doloire et la besaiguë d'un charpentier émérite aient rajusté et raboté les poutres de son édifice dramatique. »

Signée d'un autre nom que celui de Balzac, *Paméla Giraud* eût peut-être réussi ; mais on était au lendemain de la publication de la *Monographie de la presse parisienne* [2], dans laquelle journaux et journalistes étaient fortement malmenés, et qui se terminait par cet axiome : *Si la presse n'existait pas, il faudrait ne*

[1] Le fragment de cet article inséré dans l'*Histoire de l'art dramatique* (t. III, p. 101) y porte par erreur la date du 30 septembre.

[2] Elle avait paru au mois de mars 1843.

pas l'inventer. A l'exception de la *Presse*, où écrivait Théophile Gautier, tous les journaux firent feu de toutes pièces contre le drame de Balzac, qui tomba à plat. Cet échec ne paraît pas, du reste, l'avoir ému outre mesure. Lors de la première représentation, il était à Saint-Pétersbourg. C'est en Allemagne, à Berlin, qu'il apprit le complet insuccès de la soirée du 26 septembre. Chose bizarre ! le sentiment qu'il éprouve tient plus de la satisfaction que du désappointement. Il écrit à Mme Hanska, le 15 octobre :

A propos d'accident, *Paméla Giraud* n'a pas été portée par mon nom ; elle est tombée tout à plat, à ce qu'il paraît. Vous conviendrez qu'alors, vu les circonstances, *l'affaire a été très bonne pour moi*. Dès que je serai de retour, j'expliquerai le fait par une pièce où je ne me contenterai pas de livrer mon idée à des faiseurs. Je viens de lire le feuilleton du *Courrier français :* il n'est ni bien ni mal, mais il entre dans les questions antilittéraires de l'argent et de la paternité douteuse, tandis qu'il sait probablement l'affaire telle qu'elle est [1].

Un fragment de ce feuilleton du *Courrier français* doit ici trouver place :

On dit tout bas que *Paméla Giraud* n'est pas si bien fille de M. de Balzac qu'on ne puisse lui trouver une autre parenté. On dit même qu'elle n'a rien reçu de cet illustre père que le nom en partage et qu'en cherchant bien on finirait par trouver l'auteur de ces cinq actes. Mais on dit tant de choses, que c'est peut-être trop d'en croire la moitié.

C'est d'ailleurs une étrange histoire que celle de cette *Paméla Giraud.* Présentée, dit-on, et refusée, il y a cinq ou six ans, à un théâtre de vaudevilles [2], elle s'est promenée au travers de tout Paris, la pauvre fille abandonnée, cher-

[1] *Correspondance....*, t. II, p. 48.

[2] Le feuilletoniste était ici exactement renseigné, au moins quant à la date de l'œuvre. Balzac l'avait écrite en 1837 ou 1838, vers le même temps que *l'École des Ménages*.

chant quelque directeur charitable qui voulût bien donner asile à son infortune. Cet asile, elle l'a trouvé, après de cruelles épreuves, tandis que son père rendait visite à l'empereur de Russie sur les bords de la Néva.... Nous doutons qu'il lise, là-bas, avec une bien vive émotion les bulletins de la santé dramatique de *Paméla Giraud*. Peut-être, lorsque son acte de naissance arrivera à Saint-Pétersbourg, sera-t-elle morte à Paris. Mais, si déjà elle est oubliée ici, — avant même qu'elle fût née, ne l'était-elle pas déjà dans le cœur du père ? Que M. de Balzac livre son drame à l'oubli et qu'il nous rapporte de son voyage d'autres héroïnes plus fortes et plus vivantes, afin qu'à son retour la presse puisse lui crier : *Paméla Giraud* est morte ! Vive *le Père Goriot* [1] !

Est-ce à dire que Balzac n'ait donné ici que son nom et qu'il n'ait fourni que l'idée de la pièce ? La vérité est qu'il a écrit lui-même les cinq actes de *Paméla Giraud*, non tels qu'ils furent joués et imprimés, mais avec des développements plus considérables que ceux qui furent portés au théâtre et dont le texte figure dans ses *Œuvres*. Son manuscrit original, que possède aujourd'hui M. le vicomte de Spoelberch de Lovenjoul, est à la pièce représentée ce que les cinq actes du *Faiseur* sont aux trois actes de *Mercadet*. Tel que Balzac l'avait écrit, le drame était trop touffu : besoin était de l'élaguer et aussi, par endroits, de régler plus habilement les entrées et les sorties, de mieux amener et de *corser* davantage certaines situations. Pour cette besogne, on eut recours à l'expérience de deux dramaturges de profession, M. Bayard et M. Jaime, qui, tous les deux, avaient déjà tiré des comédies des romans de Balzac, — M. Bayard, d'*Eugénie Grandet* et de *la Recherche de l'Absolu*, et M. Jaime, du *Père Goriot*. On

[1] *Courrier français*, 9 octobre 1843. — Ce feuilleton était d'Amédée Achard, qui signait *A. A*.

leur doit rendre cette justice que, dans leur mise au point de *Paméla Giraud*, ils ont gardé énormément du texte primitif. Balzac n'en éprouva pas moins quelque plaisir lorsqu'il vit *tomber tout à plat* sa pièce, telle que l'avaient faite ces *charpentiers émérites*. Qu'avait-on gagné à lui imposer leur collaboration?

III.

Au lendemain de la première représentation de *Paméla Giraud*, Théophile Gautier écrivait dans son feuilleton de la *Presse* du 30 septembre 1843 :

M. de Balzac est un des esprits à la fois les plus vifs et les plus persévérants de ce temps-ci.... Fort d'une volonté que rien ne peut détourner, il s'est dit, il y a quelque quinze ans : « Je deviendrai un romancier célèbre, » et il l'est devenu, — non tout à coup, mais par une suite non interrompue d'efforts. Une qualité de M. de Balzac semblait le prédestiner au théâtre, c'est la puissance de peindre les caractères. Les physionomies qu'il a dessinées vivent et se gravent profondément dans la mémoire.... Sans souci de compromettre une réputation si légitimement gagnée, se sentant des éléments dramatiques, il a voulu dans ces derniers temps aborder la scène. Ses essais n'ont pas été heureux : *Vautrin* et *Quinola* sont tombés. Ces deux échecs n'ont pas empêché M. de Balzac de continuer ses tentatives, et il vient de donner à la Gaîté une nouvelle pièce, *Paméla Giraud*, qui ne nous paraît pas son mot définitif. S'il le faut, M. de Balzac fera encore une centaine d'actes jusqu'à ce qu'il ait rencontré sa forme propre, et alors nous ne doutons pas qu'il n'enrichisse la scène d'ouvrages aussi remarquables que ses meilleurs romans.

Lorsqu'il écrivait ces lignes, Théophile Gautier n'était que l'écho des pensées mêmes de son ami, l'interprète de ses résolutions.

Balzac rentra à Paris au mois de novembre 1843.

Nullement découragé, nous l'avons vu, excité plutôt par l'insuccès de *Paméla Giraud*, il médite de revenir à la scène avec une pièce pour laquelle il saura bien se passer de l'aide des *faiseurs*. Le 6 février 1844, il croit tenir un bon sujet. « J'ai trouvé en déjeunant, écrit-il à Mme Hanska, l'idée d'une jolie comédie en trois actes ; je vous dirai si je la fais [1]. » — Cette « jolie comédie » devait avoir pour titre : *Prudhomme en bonne fortune*. Peu s'en fallut qu'elle ne fût écrite et jouée au Gymnase. « Hier, écrit Balzac le 9 février, j'ai rencontré Poirson, le directeur du Gymnase, dans un omnibus, et il m'a proposé d'arranger avec lui la comédie de *Prudhomme* en la faisant jouer par Henri Monnier. C'est une de mes deux béquilles [2] pour cette année, que cette pièce-là ; j'irai la lui exposer lundi prochain, et, si cela lui va, je me mets à la faire immédiatement pour être jouée en mars, ou plutôt en mai, car mars m'a été deux fois fatal [3]. »

L'entrevue a lieu, et les résultats en sont des plus favorables ; ce qui permet à Balzac d'écrire à Mme Hanska, le 16 février :

Poirson trouve l'idée de la pièce excellente, il me propose *de me guider!*.... et, une fois l'exécution répondant au plan, il m'assure tous les avantages que je puis désirer. Je paraîtrai donc peut-être encore une fois devant le public d'ici au 1er avril. Me voilà avec *Prudhomme* et *les Petits Bourgeois* sur le corps! Et pas d'argent! Il faut battre monnaie de manière à conquérir ma tranquillité pour trois mois!

[1] *Correspondance de H. de Balzac*, t. II, p. 65.

[2] La seconde était le roman des *Petits Bourgeois*, pour lequel il était alors en pourparlers avec le *Journal des Débats*. Cet ouvrage n'a paru qu'après la mort de Balzac, en 1854. La première partie seule est de lui.

[3] *Correspondance*...., t. II, p. 67. — *Vautrin* avait été joué le 14 *mars* 1840, et *les Ressources de Quinola* le 19 *mars* 1842.

C'est effrayant! Voici le samedi gras : il faut que je le passe à travailler, ainsi que mon dimanche, avec une furie, non pas française, mais *balzacienne* [1].

Le pauvre grand homme travaillait à corps perdu. Il lui fallait, le même jour, écrire une scène, corriger une épreuve et faire du manuscrit, sans préjudice des pages qu'il griffonnait à la hâte pour Mme Hanska, et qui, à la fin de chaque semaine, formaient un véritable journal. C'est sur ce journal qu'il écrit, le 19 février : « Je vais bien, malgré un peu de grippe, et je crois que je pourrai surmonter les énormes travaux que je dois entreprendre d'ici au 20 mars. Le 20 mars, les *Débats* commencent [2], et nous entrerons en répétition au Gymnase. Je crois bien que, vu l'innocence du sujet, votre chère enfant verra, avant son départ, ma pièce jouée au théâtre Michel. Le rôle de Prudhomme sera le fait de Dufour [3].... »

Il est de plus en plus décidé à faire du théâtre. Il écrit encore, le 2 mars : « Je vais faire beaucoup de théâtre. La librairie m'est fermée jusqu'au 1er de septembre ; il est inutile de laisser beaucoup d'œuvres dans les feuilletons : c'est assez des *Petits Bourgeois*, du *Programme* [4] et de *Sabine*. Je vais donc travailler pour les planches. Dieu veuille qu'il y en ait une de salut! »

Prudhomme en bonne fortune a-t-il été entièrement écrit? En tout cas, il n'a jamais été joué, non plus que deux autres comédies de Balzac, restées également à l'état de projet : *la Conspiration Prudhomme* et *Sophie*

[1] *Correspondance....*, t. II, p. 71.

[2] Au lieu des *Petits Bourgeois*, les *Débats* publièrent une autre œuvre de Balzac, *Modeste Mignon*.

[3] Acteur du théâtre Michel, à Saint-Pétersbourg.

[4] *Le Programme d'une jeune veuve*. Cet ouvrage n'a pas paru.

Prudhomme. L'auteur de la *Comédie humaine*, qui faisait le plus grand cas de Henri Monnier, avait été très frappé de sa création de Joseph Prudhomme : ce n'était rien moins, à ses yeux, que la synthèse de la bêtise bourgeoise. Dès 1837, il l'avait introduit, sous le nom de Phellion, dans *les Employés ou la Femme supérieure*. Il avait fait de ce même Phellion, en 1844, un des principaux personnages de ses *Petits Bourgeois*. Balzac, du reste, n'était pas de ceux qui copient. Phellion, chez lui, a son originalité propre. On n'oublie plus ce digne et excellent homme, une fois qu'on l'a rencontré, dans les livres du grand romancier, avec sa tête de bélier marquée de petite vérole, sa cravate blanche empesée, son vaste habit noir et ses souliers à nœuds barbotants. Reconnaissons-le cependant, sa phrase : « Il se rendra sur les lieux avec les papiers nécessaires » ne vaut pas : « Ce sabre est le plus beau jour de ma vie ! »

Si Balzac n'a pas mis à la scène, en 1844, *Prudhomme en bonne fortune*, nous pouvons nous en consoler, puisque aussi bien, vers ce même temps, il travaillait à une pièce en cinq actes qui avait pour héros, non plus un magnifique imbécile, mais le plus habile et le plus spirituel des *Faiseurs*, l'immortel *Mercadet*.

D'après l'éminent historien des œuvres de Balzac, M. le vicomte de Spoelberch de Lovenjoul, cette comédie fut écrite en 1838-1840. Ce n'est pas tout à fait exact. Il est bien vrai qu'on trouve, dans la *Presse* du 2 juin 1840, la note suivante : « M. de Balzac vient de *terminer* un *drame* en trois actes, avec prologue et épilogue. Cette pièce, dont le titre actuel est *Mercadet*, a pour but de prouver que le plus grand de tous les maux, c'est l'incertitude, et que la plus belle de toutes les vertus, c'est la volonté. C'est Frédérick Lemaître qui

est chargé du rôle de Mercadet. Voici qu'*on a la pièce* et les acteurs ; mais quand aura-t-on un théâtre? » — Sans doute encore, dans l'avis aux abonnés de la *Revue parisienne*, du 25 septembre 1840, Balzac parle d'une « comédie en cinq actes avec prologue, intitulée *Mercadet.* » Mais on sait qu'il lui arrivait souvent de présenter comme finis des romans ou des pièces qui n'étaient pas encore commencés. *Mercadet*, en tout cas, n'était pas achevé en 1844 [1]. Le 6 février 1844, Balzac écrit sur son journal : « Cette semaine, je vais achever le *Programme*, et ensuite je me mets sérieusement à *Mercadet.* » Il écrira quelques jours plus tard, au sortir de la première représentation des *Mystères de Paris* [2] à la Porte-Saint-Martin : « *Les Mystères* ont fini ce matin à 1 heure et demie après minuit; je ne suis rentré qu'à 3 heures du matin à Passy. Il est 1 heure, et je viens de me lever. Frédérick craignait une congestion cérébrale, je l'ai trouvé, hier à midi, couché ; il venait de se plonger dans un bain de moutarde jusqu'au-dessus des genoux. Il avait deux fois perdu la vue la veille. *Les Mystères* sont la plus mauvaise pièce du monde, mais le talent de Frédérick va causer une fureur de *Mystères*. Comme acteur, il a été sublime [3]. On ne peut

[1] Au sujet des lignes qu'on vient de lire, M. de Lovenjoul m'écrivait, le 21 décembre 1895 : « J'ai voulu parler du *premier MERCADET*, écrit en 1838-1840. *Le Faiseur* de 1849 est tout autre chose encore. Comme pour *Richard Cœur-d'Éponge*, Balzac a traité plusieurs fois le même sujet, et toujours différemment. »

[2] La première représentation des *Mystères de Paris*, par Eugène Süe et Goubaux, eut lieu le 13 février 1844.

[3] Il jouait le rôle du notaire Jacques Ferrand. — La fin de la troisième représentation fut marquée par un incident assez curieux. La dernière décoration représentait une grande route bordée d'arbres. Un des arbres, s'étant détaché, tomba sur le postillon qui conduisait la calèche du prince Rodolphe. La toile fut baissée immédiatement, et, comme le public voulait savoir à la fois com-

pas décrire ces effets, il faut les voir. Je suis content du succès qu'il va donner aux *Mystères*, car *cela me donne le temps d'achever Mercadet* [1]. »

En 1845 — *Mercadet* sans doute est alors terminé, — Balzac s'occupe d'une autre pièce dont l'idée le hante depuis plusieurs années, *Richard Cœur-d'Éponge*. Il écrit à Mme Hanska, le 20 novembre 1845 : « J'ai dîné hier chez Mme de Girardin, où Gautier s'est offert à m'arranger *Richard Cœur-d'Éponge*, dont il n'existe encore que le titre, et à me le faire représenter au théâtre des Variétés, qui en ce moment a la meilleure troupe de Paris [2]. »

Le directeur, Nestor Roqueplan, semble bien disposé, et Balzac écrit, le 28 décembre : « Mercredi, dernier jour de l'année, je dîne chez Mme de Girardin afin de prendre mes mesures avec Nestor Roqueplan pour les Variétés, et alors je commencerai sérieusement à m'occuper de *Richard Cœur-d'Éponge* [3]. »

Il rend compte de ce dîner de la Saint-Sylvestre dans sa lettre du 4 janvier 1846 : « J'ai dîné, comme je vous le disais dans ma dernière lettre, avec Nestor Roqueplan, le dernier mercredi de décembre, et le dernier jour du mois, chez l'illustre Delphine. Nous avons autant ri que je puis rire sans vous et loin de vous. Delphine est vraiment la reine de la conversation; ce soir-là, elle a été particulièrement sublime, étincelante, ravissante. Gautier était là aussi; je suis sorti après avoir long-

ment allait le postillon et comment finissait la pièce, le régisseur vint, après un assez long tumulte, prononcer cette phrase mémorable : « Messieurs, le drame finissait quand l'accident est arrivé. M. Frédérick n'avait plus qu'à se repentir et à se jeter par terre en criant : Mon Dieu ! mon Dieu ! mon Dieu ! ! ! »

[1] *Correspondance....*, t. II, p. 69.

[2] *Ibid.*, t. II, p. 171.

[3] *Ibid* , t. II, p. 208.

temps causé avec lui ; il a été avéré qu'il n'y avait rien de pressé pour *Richard Cœur-d'Éponge;* le théâtre est plus que fourni. Gautier et moi nous ferons peut-être à nous deux la pièce plus tard [1]. »

Ce projet de collaboration ne devait point avoir de suite. Théophile Gautier, de son propre aveu, n'a pas esquissé une seule scène, pas écrit une seule ligne de *Richard Cœur-d'Éponge*. Il se demandait même, longtemps après la mort de Balzac, si ce dernier avait confié sa pièce au papier. On lit, dans son feuilleton du 5 avril 1869 sur la reprise de *Vautrin :* « *Richard Cœur-d'Éponge* a-t-il été écrit? Balzac nous en a plusieurs fois raconté le *scenario* avec ce feu d'improvisation, cette variété d'accent et cette puissance mimique qui eussent fait de lui le plus grand comédien du siècle, comme il en est le plus grand romancier [2]. »

D'après le biographe de Frédérick Lemaître, M. Henri Lecomte, la pièce a bien été écrite. Balzac, les cinq actes une fois terminés, les aurait confiés à Frédérick, auquel le principal rôle était destiné. Celui-ci les possédait déjà depuis plusieurs mois, lorsqu'un jour il reçut mission de l'auteur d'aller demander pour lui à l'éditeur Paulin une avance de 1,000 francs. M. Paulin consentit bien à verser la somme, mais à la condition que *Richard Cœur-d'Éponge* lui serait remis à titre de garantie, ce qui fut fait, Balzac, très à court d'argent comme toujours, ayant autorisé Frédérick Lemaître à se dessaisir du manuscrit, dont personne depuis lors n'a entendu parler [3]. Il est fort possible que les choses se soient ainsi passées; on s'explique mal pourtant

[1] *Correspondance....*, t. II, p. 212.
[2] Le *Journal officiel*, 5 avril 1869.
[3] *Un Comédien au dix-neuvième siècle. Frédérick Lemaître. Étude biographique et critique*, par Henri Lecomte, 1888.

qu'un éditeur, après avoir eu la bonne fortune de mettre la main sur un manuscrit inédit de Balzac, n'ait rien trouvé de mieux à faire que de le jeter aux vieux papiers. Ce qui est plus probable, c'est que l'infortuné *Richard Cœur-d'Éponge*, victime de quelqu'une des aventures judiciaires de l'illustre comédien, aura été perdu à la suite d'une *saisie*. Une seule chose, en tout cas, est certaine, c'est que divers fragments de la pièce sont actuellement aux mains de M. de Lovenjoul, qui a bien voulu me donner à leur sujet les renseignements qui suivent.

De 1839 à 1848, Balzac s'est à plusieurs reprises occupé de ce drame, et chaque fois il a traité le sujet de façon différente. Malheureusement, aucune de ces versions ne dépasse les premières scènes du premier acte. L'action se passe à Paris, à l'époque du Directoire. Le héros est un ouvrier menuisier du faubourg Saint-Antoine, *Richard*, à qui ses habitudes d'ivrognerie ont valu le sobriquet de *Cœur-d'Éponge*. L'ensemble des débris de l'œuvre semble indiquer qu'elle devait être un grand drame populaire, écrit pour la Porte-Saint-Martin, avec Frédérick dans le rôle de Richard. Une des versions cependant est préparée pour le théâtre des Variétés. En 1845, en effet, nous venons de le voir, Balzac avait songé un instant à donner sa pièce à ce théâtre.

Au mois de juillet 1846, il travaille aux *Parents pauvres ;* il corrige les épreuves des premiers chapitres du *Cousin Pons*. « Je vais me mettre vaillamment à travailler, écrit-il à Mme Hanska, et avec quelle ardeur ! Voilà deux longues nuits que je passe sur *les Parents pauvres;* je crois que ce sera vraiment une belle œuvre, extraordinaire parmi celles dont je suis le plus satisfait. Vous verrez.... Vous savez que c'est dédié à notre

cher Téano [1], je veux que cela soit digne de lui. Il est 7 heures du matin, il y a trois heures que je pioche mes épreuves ; c'est bien ardu, car cette histoire tient de *César Birotteau* et de l'*Interdiction :* il s'agit d'intéresser à un homme simple et pauvre, à un vieillard.... » Même au milieu de ce grand travail, l'idée du théâtre ne l'abandonne pas. Immédiatement après le passage qu'on a lu, viennent ces lignes : « Vous devez être bien contente du roman de Méry [2], c'est ravissant ! que d'esprit a ce garçon ! il en a vraiment trop, c'est toujours comme une boutique de cristaux. Il déjeune aujourd'hui chez moi, nous allons nous régaler de parler de vous ; je veux aussi lui communiquer l'idée de ma farce sur l'armée et lui proposer de la faire à nous deux pour Frédérick [3]. » — La pièce devait avoir pour titre *les Traînards*, et ce titre seul est tout ce qui nous en reste. Aussi bien cette année 1846 et les premiers mois de 1847 devaient appartenir tout entiers aux *Parents pauvres*. Le *Cousin Pons* acheva de paraitre, dans le *Constitutionnel*, le 10 mai 1847. Alors seulement Balzac recouvra sa liberté. Le premier usage qu'il en fit fut de préparer un drame en cinq actes, pour lequel il ne voulut pas avoir de collaborateurs.

IV.

Le 20 février 1847 avait eu lieu l'ouverture du Théâtre-Historique [4]. Alexandre Dumas en était le four-

[1] Don Michele Angelo Cajetani, prince de Teano.
[2] *La Floride*, par Joseph Méry, 1846.
[3] Lettre du 16 juillet 1846. — *Correspondance....*, t. II, p. 250.
[4] Le Théâtre-Historique, qui devint plus tard le Théâtre-Lyrique, n'est plus aujourd'hui qu'un souvenir. Il a été démoli lors du percement du boulevard du Prince Eugène.

nisseur attitré. En moins de six mois, il y avait fait jouer successivement *la Reine Margot* (20 février), *Intrigue et Amour* (11 juin), *le Chevalier de Maison-Rouge* (3 août). C'est à ce moment, par une chaude journée du mois d'août, que le directeur du nouveau théâtre, M. Hostein, vit arriver chez lui, à Bougival, l'auteur de la *Comédie humaine.*

On s'assit sur le chemin de halage, à l'ombre, au bord de la rivière, et, dès les premiers mots, Balzac fit connaître l'objet de sa visite. Il expliqua que depuis longtemps il projetait d'écrire un grand drame historique qui aurait pour titre : *Pierre et Catherine* — Pierre Ier et Catherine de Russie.

Comme M. Hostein lui demandait s'il était avancé, s'il avait un plan détaillé. « Tout est là, reprit Balzac en se frappant le front : il ne s'agit plus que d'écrire. Tenez, on pourrait répéter après-demain le premier tableau. »

Et ce premier tableau, il le raconte aussitôt sans désemparer, car, ce qu'il sait le mieux, c'est son commencement.

« Nous sommes, dit-il, dans une auberge russe. Vous voyez d'ici le décor? bon. Dans cette auberge, beaucoup de mouvement, parce qu'il y a sur la route des passages de troupes. On entre, on sort, on boit, on cause, mais tout cela très rapidement.

« Parmi les gens de la maison, une servante, jeune, vive, alerte. Faites attention à cette femme-là !.... Elle est bien campée, pas de beauté, mais un piquant exceptionnel! On la lutine en passant : elle sourit à tout le monde; mais ceux dont les propos ou les gestes sont trop vifs trouvent vite à qui parler.

« Entre un soldat plus crâne que les autres et qui semble moins pressé. Il cause longuement avec la ser-

vante, la fait asseoir près de lui et veut trinquer avec elle. Comme le vieil hôtelier fait mine de se fâcher, le soldat se lève avec fureur, et, frappant du poing la table : « Qu'on ne s'oppose point à ma volonté, sinon je « mets le feu à la baraque ! »

« L'hôtelier fait signe à la jeune fille d'obéir. Que voulez-vous? lorsque les troupes sont déchaînées dans les campagnes, le pauvre paysan est bien en peine !

« Le soldat s'est remis à table. Il continue à boire et à courtiser la fille, qui sourit à ses propos. « Va ! lui « dit-il, tu ne seras pas malheureuse avec moi. Je te « donnerai une bien plus belle cabane que celle-ci. »

« Tandis qu'ils causent tous les deux, sans s'occuper d'autre chose, la porte du fond s'ouvre. Un officier paraît. En le voyant, chacun se lève avec respect. Seuls le soldat et la servante demeurent assis. Ils n'ont ni vu ni entendu l'officier, qui s'avance vers la table, et, posant lourdement la main sur l'épaule du soldat, lui crie : « Debout, drôle ! Va écrire sur le comptoir ton « nom, celui de ton régiment, ton numéro d'ordre, et « attends-toi à avoir bientôt de mes nouvelles ! »

« Le soldat se dresse automatiquement, fait le salut militaire, et va inscrire au comptoir ce qui lui a été demandé. Ayant écrit, il présente humblement le papier.

« C'est bon, dit l'officier, va-t'en ! »

« Le soldat fait un nouveau salut, tourne sur ses talons selon l'ordonnance, et sort sans regarder personne, pas même la jolie fille.

« Mais déjà l'officier a pris la place qu'occupait le soldat ; assise à ses côtés, la servante écoute ses galants propos.

« Un étranger se montre à la porte d'entrée. Il est enveloppé dans un grand manteau. A sa vue, hommes

et femmes tombent à genoux. Quelques-uns inclinent leur front jusqu'à terre.

« Pas plus que n'avait fait le soldat, l'officier ne remarque ce qui se passe derrière lui. La séduisante fille d'auberge est en train de l'ensorceler. Il s'écrie, dans un moment d'enthousiasme : « Tu es divine, je t'em-
« mène. Tu auras un bel appartement où il fait très
« chaud. »

« Cependant l'homme au manteau s'est approché; rejetant son manteau en arrière et croisant ses bras sur sa poitrine, il se montre à l'officier. L'officier pâlit, se lève, et, s'inclinant très bas, il balbutie ces mots :

« Ah ! pardon, Sire !

« — Relève-toi. »

« De même encore que le soldat, l'officier se lève tout d'une pièce, attendant le bon plaisir du maître. Le maitre était occupé à regarder de près la servante ; de son côté, elle considérait avec attention et sans trembler le czar tout-puissant :

« Tu peux te retirer, dit celui-ci à l'officier. Je garde
« cette femme, je lui donnerai un palais ! »

« Ainsi se rencontrèrent pour la première fois Pierre I[er] et celle qui devint Catherine de Russie !....

« Eh bien, que dites-vous de mon prologue ? demanda Balzac.

— Très curieux, très original ! mais le reste ?

— Sous peu, vous l'aurez. La donnée est intéressante, vous verrez !.... »

Puis il parla des décors, de la mise en scène toute nouvelle qu'il rêvait de donner comme cadre aux événements historiques de son drame. Au point de vue décoratif et plastique, la Russie était une mine féconde à exploiter. Nous ne savions rien d'elle, ni ses paysages, ni ses costumes, ni ses mœurs. Lui la connaissait bien,

y ayant vécu et s'y étant attaché comme à une seconde patrie.

S'animant à mesure qu'il parlait :

« Et les habitants ? Des cœurs d'or ! bien préférables à nous. Les paysans, là-bas, sont tout bonnement admirables.... Et la haute société russe? adorable, mon cher ! au surplus, c'est là que j'ai choisi et obtenu ma femme [1] !.... »

En le quittant, Balzac laissait M. Hostein enthousiasmé, rêvant déjà, sous ses ombrages, aux magnifiques décors qu'il lui faudrait créer pour encadrer dignement une œuvre comme *Pierre et Catherine.*

A quelques jours de là, le grand romancier revenait à Bougival. L'affaire tenait toujours. Plus que jamais il était décidé à écrire son drame, mais besoin était d'attendre encore quelque temps. Il lui manquait une foule de détails indispensables sur certaines cérémonies, certains usages, qu'il se proposait d'étudier sur place. Il allait partir prochainement pour la Russie, visiter Kiew [2] et Moscou ; il achèverait sa pièce sur les lieux mêmes où s'étaient passés les événements.... Bref, il priait M. Hostein de ne pas insister, offrant de livrer au printemps une pièce en remplacement de celle qu'il ajournait [3].

Malgré son désappointement, le directeur du Théâtre-Historique dut consentir à ce qui lui était demandé. Les choses ainsi réglées, Balzac partit pour la Russie.

[1] *Souvenirs d'un homme de théâtre*, par H. Hostein, 1878.

[2] Kiew était près de Wierszchownia ; une sœur de Mme Hanska y demeurait,

[3] *Souvenirs* de M. Hostein.

CHAPITRE X

LE THÉATRE DE BALZAC

(Suite et fin)

Eugène Scribe jugé par Balzac. — *Gertrude, tragédie bourgeoise.* — Mme Dorval et Mme Lacressonnière. — *La Marâtre.* — Théophile Gautier et Armand de Pontmartin. — Les théâtres après les journées de juin. — *Richard Sauvage.* — *Les Petits Bourgeois.* — *Le Faiseur* à la Comédie française. — Vingt-trois pièces en projet. — *Mercadet* au Gymnase. — M. Dennery. — M. Léon Faucher. — Geoffroy et M. Got. — Une lettre d'Arsène Houssaye.

I.

De retour à Paris, le 11 février 1848, il prit possession du petit hôtel où, deux ans et demi plus tard, il devait mourir, au n° 14 de la rue Fortunée. C'est là que le vint voir, dans les premiers jours de mars, Champfleury, alors à ses débuts. Balzac aussitôt lui parla de théâtre. Il rêvait de faire une féerie « pleine d'esprit. » Il caressait aussi à ce moment un autre rêve : il ne s'agissait de rien moins que de créer une association où seraient entrés les principaux auteurs dramatiques, non plus pour défendre leurs intérêts, mais pour travailler en commun et pour alimenter de leurs pièces les diverses scènes parisiennes. On eût alors renouvelé les miracles de ces infatigables et merveilleux producteurs du théâ-

tre espagnol, Calderon, qui fit douze à quinze cents pièces; Lope de Véga, qui en fit plus de deux mille! Il craignait, d'ailleurs, beaucoup que ses confrères ne fussent pas disposés à le suivre dans cette voie. « Que voulez-vous? disait-il, ce sont des fainéants, des paresseux. Il n'y a parmi eux qu'un seul travailleur, c'est M. Scribe. » Et il ajoutait : « Oui, il n'y a que M. Scribe.... Mais quelle littérature que les *Mémoires d'un colonel de hussards*[1] ! »

Peu de jours après la révolution de février, Théodore Cogniard, directeur de la Porte-Saint-Martin, reçut une lettre revêtue de plus de cinquante signatures et lui demandant de donner à son théâtre une reprise de *Vautrin*. Il communiqua cette lettre à Balzac et lui manifesta son désir d'y donner suite. « J'y veux bien consentir, répondit Balzac, mais à une condition. Lorsque j'ai écrit ma pièce, j'étais à cent lieues de songer à caricaturer Louis-Philippe. Quand j'ai déguisé Vautrin en général mexicain et que j'ai arrêté moi-même les détails de son costume et de sa coiffure, le personnage auquel j'ai pensé — en tout bien tout honneur du reste — ce n'était pas le roi Louis-Philippe.... c'était le général Murat. Mon texte porte : *Vautrin paraît habillé en général mexicain.... Il a un grand sabre.... les cheveux traînants et frisés comme ceux de Murat.* — Les cheveux traînants et frisés, cela ne rappelait guère, j'imagine, le toupet fameux offert, depuis dix ans, comme une cible aux flèches de l'opposition. Frédérick, en modifiant sa coiffure comme il l'a fait à la première représentation, avait-il lui-même les intentions antidynastiques qu'on lui a prêtées, je n'en suis pas bien sûr....

[1] *Notes historiques sur M. de Balzac*, par Champfleury, p. 11. — 1852.

Quoi qu'il en soit, si ma pièce est reprise, il faut qu'il soit bien entendu que tout ce qui pourrait ressembler à une allusion politique sera soigneusement écarté, que tout détail de costume, de physionomie ou de geste de nature à rappeler Louis-Philippe sera rigoureusement proscrit. » M. Cogniard tomba d'accord qu'il en devait être ainsi ; mais les choses en restèrent là.

Vautrin cependant devait être repris sous la deuxième république, mais sans l'aveu de Balzac et contre sa volonté. Il était en Allemagne, au mois de mai 1850, lorsqu'il apprit à Dresde que, depuis la fin d'avril, on jouait tous les soirs son drame au théâtre de la Gaîté. Il écrivit aussitôt au rédacteur en chef du *Journal des Débats :*

Dresde, 11 mai 1850.

MONSIEUR,

En arrivant ici, après un long et pénible voyage d'un mois, pendant lequel je n'ai pu lire aucun journal, j'apprends qu'un théâtre a repris, ou plutôt *pris*, le drame de *Vautrin* sans mon consentement.

Je vous prie donc de publier la protestation que je fais contre une pareille violation de tous les droits de propriété littéraire dramatique, en attendant que je puisse demander à la justice la réparation qui m'est due pour tous les torts que me cause cette tentative de communisme littéraire.

Agréez, monsieur, mes remerciements.

DE BALZAC.

Le 20 mai, *Vautrin* disparut de l'affiche de la Gaîté [1].

Lorsqu'au mois d'août 1847, Balzac avait exposé à M. Hostein, directeur du Théâtre-Historique, les raisons

[1] *Vautrin* a été repris, le 1er avril 1869, au théâtre de l'Ambigu. Frédérick Lemaître jouait le rôle de Jacques Collin (Vautrin), qu'il avait créé à la Porte-Saint-Martin en 1840. — Lors de la reprise (ou *prise*) de la Gaîté en 1850, le rôle de Jacques Collin était tenu par Raucourt.

qui le forçaient d'ajourner son drame de *Pierre et Catherine*, il lui avait promis de lui livrer une autre pièce au printemps de 1848.

A peine instruit du retour du grand romancier, au mois de février 1848, M. Hostein courut au petit hôtel de la rue Fortunée. En le voyant, Balzac, debout devant sa table de travail, la main appuyée sur un cahier de papier grisâtre, lui cria de sa plus belle voix : « Le voilà, votre manuscrit ! » Sur le premier feuillet, ces mots, en gros caractères : « *Gertrude, tragédie bourgeoise*, en cinq actes, en prose. » Au verso, la distribution projetée de la pièce : Mme Dorval, Mélingue, Mathis, Barré, Saint-Léon, Gaspari, etc. Dès le surlendemain, une première lecture avait lieu dans le salon même de Balzac. Hostein avait amené Mme Dorval et Mélingue. L'auteur commença : « *Gertrude, tragédie bourgeoise !*

— Oh ! oh ! *Gertrude ! tragédie !* fit Mme Dorval à mi-voix.

— N'interrompez pas ! » s'écria Balzac en riant.

On s'arrêta à la fin du second acte. Impossible d'aller plus loin, tant l'œuvre était chargée de détails. Deux jours après, nouvelle séance, où Balzac lut ses trois derniers actes. Le suicide de Pauline était l'objet d'un récit, ce qui fit encore bondir Mme Dorval. Balzac s'arrêta, la regarda un moment, puis il dit :

« J'ai compris ! »

Et il continua. Parvenu à la fin du cinquième acte, et sans attendre les réflexions de ses auditeurs : « Des longueurs, leur dit-il ; un quart de la pièce à couper ; un récit à mettre en action....

— Et un titre à changer ainsi qu'un comédien, reprit vivement Mme Dorval, en indiquant d'une main, sur le manuscrit, le mot *Gertrude*, et en désignant de l'autre Mélingue, qui baissait la tête.

Le changement de titre ne souleva point d'objections, et sur-le-champ *Gertrude* fit place à *la Marâtre*. Quant à Mélingue, qui paraissait en effet peu satisfait de son rôle, se déclarant du reste prêt à le jouer, on convint de le remplacer par Lacressonnière.

Sur les conseils de Mme Dorval, Balzac fit à sa pièce d'importantes modifications, et les répétitions commencèrent. La vaillante comédienne y apportait une ardeur extrême, lorsque de cruels deuils de famille vinrent l'obliger à résigner son rôle, qui fut confié à Mme Lacressonnière [1].

La première représentation eut lieu le 25 mai 1848. Les circonstances étaient les moins favorables du monde : on était au lendemain de l'envahissement de l'Assemblée nationale, à la veille des journées de juin. La pièce, d'ailleurs, fut assez faiblement jouée. Mme Lacressonnière n'était pas pour remplacer Mme Dorval. Le succès, malgré tout, ne laissa pas d'être grand.

Il se dessina dès le premier acte, qui est en effet des plus remarquables. Le général comte de Grandchamp, un soldat de l'Empire, qui, sous la Restauration, s'est fait, non pas laboureur, mais industriel, vit, loin de la ville, avec Gertrude, sa seconde femme, sa fille Pauline, qu'il a eue d'un premier mariage, et un enfant du second lit, le petit Napoléon, âgé de dix ans. Sauf qu'il veut

[1] H. Hostein, *Souvenirs d'un homme de théâtre*. — J'ai suivi dans le texte le récit de M. Hostein. Mais je tiens d'une autre source, que j'ai tout lieu de croire plus exacte, que les choses ne se passèrent point ainsi. Balzac, qui avait écrit le rôle de *Gertrude* pour Mme Dorval, fut *forcé* par Hostein de laisser jouer ce rôle par Mme Lacressonnière, qui était alors toute-puissante au Théâtre-Historique; ce fut elle également qui fit donner à son mari le rôle destiné à Mélingue. Balzac regretta profondément ces changements. Quant à Mme Dorval, ce fut avec un véritable désespoir qu'elle se vit enlever un rôle qui aurait été pour elle un éclatant et suprême triomphe.

mal de mort à tous ceux qui ont *trahi* l'Empereur, le comte de Grandchamp est le meilleur homme du monde. Il adore sa jeune femme, qui l'entoure des soins les plus tendres et qui est pour Pauline la plus affectueuse des belles-mères. D'accord avec le général, elle cherche à la marier ; elle vient justement de lui trouver un parti superbe, M. Godard — M. Godard de Rimonville — un brave homme qui a 40,000 livres de rente au soleil. Jamais famille ne fut plus unie, plus heureuse, plus calme. Cette union recouvre des haines terribles ; ce bonheur est plein de menaces ; ce calme est gros de tempêtes. Sous ces paisibles apparences se cachent des réalités tragiques, des passions souterraines, des mystères qui ne se révèlent encore au spectateur que par des indices vagues, inexpliqués, à peine visibles. Le premier acte ne se terminera pas cependant sans que le secret qui s'agite au fond de cet intérieur bourgeois se découvre. Godard, aidé du petit Napoléon, complice innocent de ses ruses normandes, parvient à saisir le premier fil du drame invisible qui se joue dans cette maison d'un aspect placide et dormant, où les plus grands événements semblent être les péripéties de la partie de whist sacramentelle. Un mot de l'enfant terrible lui a tout appris. Pauline et Mme de Grandchamp aiment toutes deux le même homme, Ferdinand, fils d'un officier de la Grande Armée, qui dirige la fabrique du général.

Le second acte n'est pas moins remarquable que le premier. Il renferme une scène qui est, à coup sûr, l'une des plus belles du théâtre contemporain. C'est le soir ; le général et ses hôtes, Godard, Ferdinand et le docteur Vernon font une partie de whist. Dans un coin du salon, assises sur une causeuse, Gertrude et Pauline travaillent, chacune de leur côté, à la même

tapisserie, et forment un groupe d'une grâce intime et familière. De temps en temps, le général repose sur elles son regard charmé et leur sourit. Les deux femmes répondent à ses sourires par de gracieuses inclinations de tête et continuent leur conversation. Sans élever la voix, sans que rien trahisse leur émotion, elles croisent le fer de leurs interrogations et de leurs réponses, avec l'habileté et le sang-froid de duellistes consommés. Elles soupçonnent leur rivalité, et elles veulent s'arracher leur secret réciproque. Pour y parvenir, elles multiplient les feintes et les surprises, les attaques et les ripostes, sans qu'aucune d'elles d'ailleurs puisse gagner un avantage sur l'autre. La candeur savante de Pauline a tenu tête à la rouerie consommée de Mme de Grandchamp. Elles ne se sont pas trahies, mais elles sont sûres maintenant qu'elles aiment passionnément le même homme et qu'elles se haïssent toutes deux mortellement. Cette double scène, cette partie de whist, entre hommes, à deux sous la fiche, et, tout à côté, cette autre partie, cette bataille de dames, dont l'enjeu n'est rien moins que l'honneur et peut-être la vie des deux adversaires, c'est là une vraie trouvaille, et qui atteste chez Balzac un véritable génie dramatique.

Les trois derniers actes ne se maintiennent pas à la même hauteur. La tragédie bourgeoise y tourne trop au mélodrame. La pièce se termine par un double suicide. Pauline, pour sauver Ferdinand, consent à épouser Godard; mais, si elle paraît céder ainsi aux ordres du général et aux désirs de sa belle-mère, c'est qu'elle va mourir : elle a pris dans le tiroir de Mme de Grandchamp un paquet d'arsenic et s'est empoisonnée. La justice arrive, et Mme de Grandchamp va être arrêtée; mais la jeune fille apparaît, pâle et mourante, dans ses blanches draperies. Pour se réconcilier avec Dieu,

pour obtenir le pardon là-haut, elle pardonne elle-même ici-bas; elle fait le sacrifice de sa haine et déclare que sa marâtre est innocente du crime dont on l'accuse. Ferdinand la suit dans la tombe; il a pris, lui aussi, du poison. Gertrude se condamne à vivre, pour veiller sur les derniers jours de son mari, foudroyé par la douleur et atteint dans sa raison. Le vieux général s'affaisse sur ses genoux, et, lorsqu'on lui demande ce qu'il fait là, il répond avec un sanglot : « Je.... je cherche à dire des prières pour ma fille. »

Certes, la pièce de Balzac était loin d'être sans défauts. Malgré l'ébranchement que l'auteur lui avait fait subir, sur les conseils de Mme Dorval, elle était encore trop touffue. Les derniers actes étaient trop poussés au noir. Le jeune premier n'était rien moins que sympathique. Amant de Gertrude, amoureux de Pauline, il faisait une assez sotte figure entre ses deux maîtresses. Mais à côté de ces défauts, que de qualités! Les deux premiers actes confinaient au chef-d'œuvre; même dans les trois derniers, que de scènes d'un intérêt poignant! combien de détails intéressants et caractéristiques! combien de mots sentis, d'observations fines, de traits spirituels! Les caractères des personnages — Ferdinand excepté — étaient habilement tracés : Gertrude, le général, et, à côté d'eux, le docteur Vernon, le procureur du roi Ramel, et le prétendant Godard, l'homme aux 40,000 livres de rente. Depuis Balzac, on a mis souvent des enfants au théâtre, jamais peut-être avec autant de succès que dans *la Marâtre*. L'enfant terrible n'y est pas seulement un prétexte à mots charmants ou cruels : c'est lui souvent dont la main légère dénoue les situations les plus difficiles; il ne s'appelle pas pour rien Napoléon, et, à de certaines heures, il est vraiment le *deus ex machina*. Mais c'est surtout

dans la peinture du caractère de Pauline que Balzac a fait preuve d'invention et d'originalité. Pauline n'est plus la jeune première de convention, l'agréable et inoffensive poupée qui change ses toilettes, mais qui reste la même dans toutes les comédies et dans tous les drames. L'héroïne de Balzac, c'est la jeune fille qui a trouvé dans sa maison, au lieu d'une mère et d'un guide, une marâtre et une ennemie; qui, dès l'âge le plus tendre, a vécu sur le quivive, obligée de lutter contre les suggestions perfides de gens intéressés à la perdre. Sa candeur, toujours armée, déjoue toutes les roueries. Ne se fiant qu'à elle-même, sûre de la légitimité du but qu'elle se propose, elle y marche avec une audace pudique, un aplomb innocent qui déconcerte les plus madrées.

Le succès, je l'ai dit, fut considérable. La critique, cette fois, ne fit pas difficulté de reconnaître que Balzac, après avoir réussi dans le roman, pouvait réussir aussi au théâtre. Théophile Gautier écrivait dans la *Presse*, au sortir de la première représentation : « M. de Balzac, qui a fait une *Théorie de la volonté* et qui sait en tirer l'application, a été sur le point de renoncer à la scène après deux ou trois essais plus ou moins chanceux, où il n'avait pu glisser son originalité qu'à des doses bien restreintes, grâce aux ménagements, aux coupures et à la préoccupation de cette prétendue habitude des planches que possèdent seuls, dit-on, les vaudevillistes et mélodramaturges émérites. Cette fois, au moins, il combat sans avoir les mains liées, et, s'il n'est pas encore revêtu de toute son armure, il en a du moins les pièces les plus importantes. Quand il sera armé de pied en cap, il ne craindra pas les plus rudes champions [1]. » De son côté, Armand de

[1] *La Presse* du 29 mai 1848. — *Histoire de l'art dramatique en*

Pontmartin, qui n'était pourtant pas, comme Gautier, un ami du premier degré, écrivait dans l'*Opinion publique :* « Même avec ses défauts, *la Marâtre* est une œuvre très remarquable. La Harpe a dit de *Bajazet* que c'est une tragédie du second ordre écrite par un homme du premier. On peut dire de la pièce de M. de Balzac que c'est un mélodrame du boulevard écrit par un homme capable de créer de grands et beaux drames [1]. »

En 1854, le Théâtre-Français eut un moment l'idée de reprendre *la Marâtre*. Les rôles devaient être distribués de la manière suivante :

Le Général .	MM. GEFFROY ou BAUVALLET.	*Le Docteur* .	MM. MONROSE ou ANSELME.
Ferdinand .	BRESSANT ou MAILLARD.	*Le Procureur du Roi* . .	CANDEILH.
Godard . .	RÉGNIER ou GOT.	*Gertrude* . .	Mmes RACHEL.
		Pauline . .	Delph. FIX.

Ce projet n'a malheureusement pas eu de suite [2].

II.

Après les terribles journées de juin, les théâtres virent leurs recettes descendre à un chiffre misérable. Celles de l'Odéon surtout étaient les plus lamentables du monde. Le parterre était vide, les galeries étaient

France depuis vingt-cinq ans, par Théophile Gautier, t. V, p. 273. — 1859.

[1] *L'Opinion publique*, numéro du 29 mai 1848.

[2] *Histoire des œuvres de H. de Balzac*, par le vicomte de Spoelberch de Lovenjoul, p. 222.

désertes. Les temps étaient venus, qu'avait prédits le poète :

.... Il poussait de l'herbe aux galeries;
Dix-sept variétés de champignons malsains
Dans les loges tigraient la mousse des coussins....
Trouvant l'endroit propice à des repas de corps,
Près des acteurs, les rats grignotaient les décors....
Des fils tombaient du ciel, une araignée au bout,
Et, terreur du pompier, le long des couloirs sombres,
Des directeurs défunts se promenaient les ombres [1]....

Les choses en étaient là — ou à peu près — lorsque l'administrateur, M. Alexandre Mauzin, se résolut à frapper un grand coup. Il offrit à Alexandre Dumas, à Victor Hugo, à Balzac, 6,000 fr. de prime et un bénéfice sur toute recette dépassant 1,000 francs. Alexandre Dumas, à qui il demandait un *Faust* d'après Gœthe, proposa de le faire faire par son fils. Victor Hugo répondit qu'il était trop absorbé par la politique, Balzac accepta; il promit un drame, qui devait s'appeler *Richard Sauvage*, et qui ne se composa jamais que d'un monologue [2].

Les affaires du Théâtre-Français, alors théâtre de la République [3], n'étaient pas beaucoup plus brillantes que celles de l'Odéon. Le directeur, M. Lockroy, vint à son tour trouver Balzac, qui s'engagea à lui donner une comédie. Le 8 août 1848, on lisait dans le *Constitutionnel*, sous la signature d'Hippolyte Rolle :

C'est une entreprise difficile que de faire aujourd'hui une comédie, et surtout une bonne comédie. M. de Balzac va le

[1] Théophile Gautier, *Prologue d'ouverture*, récité à l'Odéon le 15 novembre 1845.

[2] *Histoire administrative, anecdotique et littéraire du second Théâtre-Français*, par Paul Porel et Georges Monval, t. II, p. 291.

[3] Depuis le 28 février 1848, le Théâtre-Français portait le nom de *Théâtre de la République*, nom qu'il a gardé jusqu'en janvier 1852.

tenter, pour la plus grande joie du Théâtre de la République, et certes nul n'est plus que lui capable de mener vaillamment à fin cette œuvre du démon ; il a le style, la sagacité, le trait vif et mordant, le coup d'œil pénétrant, l'observation profonde ; son rare esprit est un trésor inépuisable d'analyses savantes, de verve originale et de brillantes saillies. Depuis longtemps, M. de Balzac fait de la comédie dans ses romans, et de la meilleure; il est temps qu'il en fasse pour le Théâtre de la République, qui en a si grand besoin. L'ouvrage est en cinq actes, il a pour titre : *les Petits Bourgeois*. Avec un tel esprit et sous une telle plume, c'est toute une mine ouverte de traits piquants et d'observations spirituelles et fécondes....

Cet article valut à son auteur la lettre suivante :

9 août 1848.

MON CHER ROLLE,

Je vous remercie cordialement des lignes flatteuses par lesquelles vous avez exprimé vos espérances pour la comédie des *Petits Bourgeois*, et qui me rendront ma tâche bien difficile. Mais j'ai fait rentrer la pièce dans les limbes du portefeuille; vous comprendrez facilement les motifs qui me forcent d'ajourner la présentation de cette comédie bourgeoise. Est-ce au lendemain d'une bataille où la bourgeoisie a si généreusement versé son sang pour la civilisation menacée, est-ce quand elle est en deuil qu'on peut la traduire sur la scène ?

Le directeur du théâtre a pensé comme moi, et il a bien voulu, au nom des comédiens, accepter en échange une autre comédie, qui sera, nous l'espérons, incessamment représentée; ainsi, la grande épreuve que vous avez si magnifiquement annoncée aura lieu, non sans péril, pour celui qui se dit toujours avec plaisir votre tout dévoué camarade [1].

Dès 1844, Balzac avait fort avancé et presque mené à fin un grand roman intitulé *les Petits Bourgeois de*

[1] *Correspondance de H. de Balzac*, t. II, p. 332.

Paris [1]. Malgré la similitude du titre, la comédie des *Petits Bourgeois* ne devait avoir rien de commun avec le roman. C'était un jeu pour le puissant écrivain de trouver chaque jour un nouveau sujet de roman ou de pièce. Celle-ci, du reste, était bien moins avancée que ne le disait l'auteur dans sa lettre à Hippolyte Rolle. Le *manuscrit* trouvé dans ses papiers ne contient que le titre et la liste des personnages, sans une seule ligne de texte [2].

En revanche, à cette date d'août 1848, Balzac avait une comédie toute prête, terminée, celle-là, depuis longtemps, et qui avait déjà changé deux ou trois fois de nom. « Ça ne s'appelle plus *Mercadet*, ça s'appelle *le Spéculateur*, écrivait-il à sa sœur en 1847. C'est vraiment, je crois, profondément comique [3]. » L'année d'après, nouveau changement ; la pièce s'appellera décidément *le Faiseur*. C'est sous ce titre qu'elle sera lue à la Comédie française, le 17 août 1848. Le registre du théâtre porte, à cette date, la mention suivante :

Le comité, présidé par M. Lockroy, entend la lecture d'une comédie en cinq actes, en prose, intitulée *le Faiseur*, par M. H. de Balzac.

Reçue à l'unanimité.

Que se passa-t-il entre le mois d'août et le mois de

[1] Cet ouvrage, que Balzac avait poussé très loin dès 1844 et qu'il avait même fait composer à une imprimerie au commencement de 1845, a été laissé par lui inachevé. Il a paru posthume dans le *Pays* en 1854, puis en volume, chez de Potter, en deux parties : *les Petits Bourgeois* et *les Parvenus*. Ces deux parties forment chacune quatre volumes (1856, 1857). Ce roman trop peu connu de Balzac passe généralement pour avoir été terminé par Charles Rabou, que Balzac avait désigné lui-même pour achever aussi *le Député d'Arcis*. (Lovenjoul, *Histoire des œuvres de H. de Balzac*, p. 143, 144.)

[2] Je dois ce renseignement à une obligeante communication de M. le vicomte de Spoelberch de Lovenjoul.

[3] *Correspondance....*, t. II, p. 317.

décembre? A quelles fâcheuses inspirations obéit la Comédie française? Balzac avait quitté Paris, à la fin de septembre, pour se rendre à Vierszchownia, dans l'Ukraine. Profitant de son départ, les comédiens se passèrent la fantaisie de jouer, derrière le rideau, une petite saynète qui aurait pu être intitulée : *les Absents ont tort*. On lit sur le registre du théâtre, sous la date des 14 et 15 décembre 1848 :

Le comité, présidé par M. Bazenerye, commissaire intérimaire, entend la lecture d'une comédie en cinq actes, en prose, intitulée *le Faiseur*, par M. H. de Balzac.
La pièce est reçue à corrections [1].

Quelques jours auparavant, averti sans doute de ce qui se préparait rue Richelieu, Balzac avait écrit, de Vierszchownia, à son ami Laurent-Jan :

Si le Théâtre-Français refuse *Mercadet*, tu peux l'offrir, avec toutes les précautions d'usage, à Frédérick Lemaître. Je jouis ici d'une tranquillité qui m'a permis de travailler; aussi recevras-tu, cet hiver, plusieurs scénarios qui pourront occuper tes loisirs, car je veux ta collaboration. Tu auras bientôt *le Roi des mendiants* [2].

Dès qu'il est avisé de la décision du comité, Balzac s'empresse de retirer sa pièce. Il ne pouvait lui convenir d'être « reçu à corrections, » après avoir été « reçu à l'unanimité. » Le 19 janvier 1849, il écrit à M. Michel Lévy, par les soins duquel un certain nombre d'exemplaires du *Faiseur* avaient été tirés :

La façon dont la Comédie française a accueilli la pièce du *Faiseur*, en manquant à des conventions préalables qui l'engageaient, m'a obligé à retirer la pièce.... Puis-je compter sur vous, Monsieur, pour veiller à ce qu'il n'en

[1] Communication de M. Georges Monval, archiviste de la Comédie française.

[2] *Correspondance....*, t. II, p. 339.

soit pas tiré d'épreuves, même pour moi, et à ce que les formes soient distribuées promptement [1] ?

Il ne renonce point d'ailleurs à faire jouer sa comédie. Moins d'un mois s'est écoulé depuis le refus du Théâtre-Français, et déjà Balzac assiste en pensée à la première représentation du *Faiseur* sur la scène du Théâtre-Historique, que le directeur, M. Hostein, a mis à sa disposition. Comme il ne compte pas revenir encore à Paris, il écrit à sa sœur, Mme Surville :

Laurent-Jan a ordre que, pour *le Faiseur*, tu aies une bonne loge ; car, puisque ma mère ne va pas au spectacle, toi, ton mari et tes filles vous représentez la famille, et vous devrez avoir une place d'honneur, comme à une bataille. S'il y a victoire, cela ne peut pas faire d'argent : ce sera un succès.... *Marâtre!* et je finis une pièce, *le Roi des mendiants*, qui, j'en suis sûr, donnera à Hostein les cent cinquante belles représentations des *Girondins,* et à moi 20,000 fr. dont j'ai bien besoin, car, depuis septembre 1847, je n'ai rien gagné....

Si Hostein avait su avoir Frédérick (qui, me dit-on, a quitté la Porte-Saint-Martin) pour jouer le *Faiseur*, tout eût été sauvé : il aurait eu cinquante bonnes représentations, et il aurait pu reprendre *Vautrin*. C'eût été un bien beau coup de partie. Mais je vois d'ici que cet esprit d'audace lui a manqué entièrement. Mercadet sans Frédérick ou sans Régnier, c'est la mort du *Faiseur*. Peut-être, lorsque tu auras cette lettre, tu seras à la veille de cette catastrophe.... ou du triomphe. Que l'un et l'autre te soient légers !

Mille gentillesses à tes deux petites. Je vois déjà Valentine insurgée contre les murmures et les sifflets, Sophie plus digne, toutes deux en grande toilette ; et toi, ma chère sœur.... Mais que peut une loge contre une salle ?....

Si ma lettre arrive à temps, je te recommande de n'oublier personne dans la distribution des loges ; et demandes-

[1] *Correspondance....*, t. II, p. 358.

en largement à Hostein : s'il ne te satisfait pas, gare à lui [1] !

Le Faiseur cependant ne se jouait pas. Sans revenir sur son acceptation, M. Hostein faisait valoir que son théâtre était un théâtre de boulevard, que son public ne goûtait guère la comédie et lui préférait le mélodrame, que besoin était dès lors de modifier la pièce et d'en changer complètement le caractère. Cette fois, c'était bien pis que les « corrections » demandées par la Comédie française. Balzac refusa de se prêter aux désirs du directeur. Le 9 février 1849, il écrit à M. Laurent-Jan :

Ma sœur m'écrit les étranges transformations que Hostein veut faire subir au *Faiseur*. Ton esprit et ta raison ont dû te démontrer avant ma lettre qu'il est impossible de changer une comédie de caractère en un gros mélodrame.

Je n'ai jamais pensé que cette pièce pût aller au boulevard sans Frédérick Lemaître, Clarence, Fechter et Colbrun.

Donc, je m'oppose formellement à ce qu'on la travestisse. Mais je n'empêche pas que Hostein fasse faire une pièce sur ce sujet ; seulement il faut que tu saches et que tu dises qu'au théâtre personne ne s'intéresse aux affaires d'argent ; elles sont antidramatiques et ne peuvent donner lieu qu'à des comédies comme celle du *Faiseur*, qui rentre dans l'ancien genre des pièces à caractère.

Donc, je me résume : ma pièce restera telle qu'elle est. Les sujets sont à tout le monde. Hostein, qui a une grande habitude du théâtre, n'en fera pas faire un drame, car il faudrait alors aller jusqu'à l'assassinat pour intéresser [2].

Ni ces difficultés ne pouvaient l'abattre, ni ces déboires ne le pouvaient décourager. Dans cette même lettre, il disait à Laurent-Jan : « Tu auras sous peu *le*

[1] *Correspondance....*, t. II, p. 359.
[2] *Ibid.*, t. II, p. 371.

Roi des mendiants, pièce de circonstance en République et flatteuse pour la majesté populaire. Un scénario superbe ! » Au commencement d'avril, son drame est achevé, et il mande à Mme Surville : « Dis à Laurent-Jan qu'il recevra *la pièce* dès que j'aurai une occasion sûre, et c'est là ce qu'il faut attendre, car comment envoyer un manuscrit ? on ne les reçoit pas à la poste ; il faut trouver une occasion pour Pétersbourg (nous en sommes à 400 lieues) et obtenir que l'ambassadeur s'en charge [1]. »

A peine en a-t-il fini avec *le Roi des mendiants*, qu'il projette un nouveau drame, avec un grand rôle pour Mme Dorval. « Tu peux le lui dire, écrit-il à sa mère : c'est un rôle immense, à sa convenance [2]. » Hélas ! ce nouveau drame, Balzac ne l'écrira pas ; ce rôle, Mme Dorval ne le jouera pas. La grande actrice n'a plus que quelques semaines à vivre [3] ; le grand écrivain est déjà atteint du mal implacable qui doit bientôt l'emporter. Précisément dans cette lettre à sa mère, du 30 avril 1849, il parle de sa maladie, et il s'efforce d'en cacher la gravité : « Une indisposition *au cœur* peu sérieuse, dit-il, et qui est en voie de guérison m'a empêché le faire le voyage de Kiew ; je ne le ferai que dans une dizaine de jours.... » Il s'agissait, non d'une indisposition passagère, mais d'une hypertrophie du cœur. Les crises se succédèrent pendant plusieurs mois. A la fin de novembre, le mal parut enrayé. Les médecins permirent à Balzac, non pas le travail, mais seulement la distraction. Il en profita pour écrire au fidèle Laurent-Jan :

[1] *Correspondance*...., t. II, p. 393. — Lettre du 9 avril 1849.
[2] *Ibid.*, t. II, p. 397. — Lettre datée de Vierszchownia, 30 avril 1849.
[3] Mme Dorval mourut le 20 mai 1849.

.... Si je reviens à Paris dans deux mois, ce sera grand bonheur, car il me faut au moins ce temps pour achever ma guérison. J'ai tristement payé, hélas ! les excès de travail auxquels je me suis livré depuis dix ans surtout ; mais ne parlons pas de cela.

Donc, vers les premiers jours de février prochain, je serai à Paris avec la ferme et nécessaire envie de travailler comme membre de la Société des auteurs dramatiques ; car, dans mes longs jours de traitement, j'ai trouvé plus d'une petite Californie théâtrale à exploiter ; mais que faire d'ici ? Il est impossible d'envoyer des manuscrits d'une certaine dimension. Les frontières ont été fermées à cause de la guerre, et nul étranger ne serait maintenant admis. Donc, attendons mon retour pour faire mieux que d'en parler.

Je suis sûr qu'il y a chez nous de grandes souffrances dans la littérature et dans les arts. Tout chôme, n'est-ce pas ? En février 1850, trouverai-je un public hilare ? C'est douteux. Néanmoins, je travaillerai. Pense qu'une scène écrite par jour fait trois cent soixante-cinq scènes par an, qui font dix pièces. En tombât-il cinq, trois n'eussent-elles que des demi-succès, resteraient encore deux succès qui feraient un joli résultat.

Oui, du courage ! que la santé me revienne, et je m'embarque hardiment sur la galère dramatique avec de bons sujets. Mais que Dieu me garde d'échouer contre des bancs d'huîtres !

Je te le répète, mon ami, *tout bonheur est fait de courage et de travail*. J'ai vu bien des jours de misère, et avec de l'énergie, et surtout des illusions, je m'en suis toujours tiré : c'est pourquoi j'espère encore, et beaucoup [1].

Balzac ne put rentrer à Paris qu'au mois de mai 1850, et c'était pour y mourir [2]. Il mourait à cinquante et un ans, laissant inachevée son œuvre, la plus étonnante pourtant de ce siècle, sans avoir pu ni terminer les *Scènes de la vie militaire*, ni écrire les comédies et

[1] *Correspondance....*, t. II, p. 430.
[2] Balzac mourut le 18 août 1850.

les drames qu'il rêvait de mettre à la scène. Il en avait un jour dressé la liste et l'avait remise à M. Dutacq, un de ses amis les plus dévoués. Le nombre des pièces qu'il laissait ainsi en projet ne s'élevait pas à moins de vingt ! Voici cette liste :

Richard Cœur-d'Eponge. — La Comédie de l'amour. — Les Petits Bourgeois. — La Conspiration Prudhomme. — La Folle Épreuve. — Le Roi des mendiants. — Le Mariage Prudhomme. — Le Père prodigue. — Pierre et Catherine. — La Succession Pons. — L'Éducation du prince. — Les Courtisans. — Le Ministre. — Orgon. — L'Armée roulante. — Sophie Prudhomme. — Annunciata. — La Veille et le Lendemain. — Gobseck. — La Fille et la Femme [1].

Pour longue qu'elle soit, cette liste est encore incomplète : il y faut ajouter *Richard Sauvage* et *la Gina*, — et aussi *les Traînards*, à moins pourtant que *les Traînards* et *l'Armée roulante* ne fussent une seule et même pièce.

Le plan, les personnages et les scènes principales de la plupart de ces pièces étaient déjà arrêtés dans la pensée de Balzac ; malheureusement, sauf pour quelques-unes, il n'avait encore rien confié au papier. De courts fragments, des scènes ébauchées, parfois les noms seulement des personnages, voilà tout ce qui reste de tant de pièces projetées. Ce ne sont que des débris, des ruines, mais des ruines de Balzac, et M. de Lovenjoul, qui s'en est constitué le gardien, ne voudra pas qu'elles périssent.

[1] Article d'Armand Baschet dans le *Mousquetaire* du 17 mars 1854.

III.

Un an presque jour pour jour après les obsèques de Balzac, le 23 août 1851 [1], le théâtre du Gymnase donna la première représentation de *Mercadet le Faiseur*.

Tel que l'a écrit Balzac, *Mercadet* est une des pièces les plus longues qui aient été faites pour le théâtre. Elle se lit cependant d'un trait, sans qu'un seul instant l'intérêt faiblisse. L'action est simple et naturelle, les caractères sont bien tracés, le dialogue est étincelant. Mercadet, d'ailleurs, est presque toujours en scène, et il déploie un entrain incomparable, une verve endiablée. Il faut remonter au *Mariage de Figaro* pour retrouver une telle prodigalité de traits et de mots. Pour le lecteur, il n'y en a jamais trop; mais le spectateur eût peut-être été obligé de demander grâce. Cinq actes pleins, copieux, débordants, où pas un trait n'attend l'autre, où les mots se succèdent avec une rapidité vertigineuse, c'était à coup sûr excessif. Le bon public veut bien qu'on l'amuse, mais non pas qu'on l'écrase. C'est pourquoi, en habile homme, le directeur du Gymnase, M. Montigny, avait chargé un homme de théâtre, M. Dennery, d'ébarber la pièce, de l'ajuster aux dimensions de la scène, fallût-il pour cela biffer par centaines les mots spirituels (point n'était à craindre qu'il n'en restât pas assez). M. Dennery s'acquitta de sa tâche le plus heureusement du monde. Il respecta presque partout le texte primitif, ne coupant que des détails dont se pouvait passer l'action, laissant intacte l'idée mère. Il fit pourtant un changement qui doit être signalé.

[1] Et non le 24, comme l'indique inexactement la brochure. — Les obsèques de Balzac avaient eu lieu à Saint-Philippe du Roule, le 21 août 1850.

Dans l'œuvre de Balzac, Minard, le jeune employé à 1,800 francs, qui veut épouser Julie, la fille de Mercadet, renonce à elle, lorsqu'il apprend que Julie non seulement est sans dot, mais est dotée de parents pauvres, plus que pauvres, criblés de dettes criardes. Les spectateurs, on le sait, sont tous d'un désintéressement admirable. Se préoccuper de la question d'argent, lorsqu'on va entrer en ménage, leur paraît à tous chose basse et honteuse,— au théâtre, le soir, de huit heures à minuit. M. Dennery ne l'ignorait point. Aussi a-t-il eu soin de faire de Minard un amoureux qui se soucie d'une dot comme un poisson d'une pomme. Quand Mercadet, après lui avoir mis sous les yeux ses commandements, significations, sommations, protêts et jugements, lui demande s'il veut toujours épouser Julie : « Si je le veux! répond le bon jeune homme, mais, quand je vous croyais riche, je ne vous la demandais qu'en tremblant et presque honteux de ma pauvreté; maintenant, Monsieur, c'est avec assurance, c'est avec bonheur que je vous la demande! »

Il est juste d'ailleurs de reconnaître que, s'il a supprimé un grand nombre de mots spirituels, de traits caractéristiques, M. Dennery, par contre, en a ajouté un que Balzac lui eût envié. A la dernière scène, brusquement enrichi par l'arrivée inattendue de son ex-associé Godeau, retour des Indes, Mercadet prend 10,000 francs sur la table où est sa fortune, et les prête à La Brive. A ce moment, lui qui a tant berné ses créanciers, lui qui a soutenu contre eux des luttes homériques, lui qui semblait fier de son titre de débiteur, il a comme un éblouissement; frémissant, pouvant à peine croire à cette chose impossible, il s'écrie :

« Ah! je suis.... créancier! je suis créancier!!! »

J'ai cité plus haut la lettre du 9 février 1849, où Balzac

dit à son ami Laurent-Jan : « Au théâtre, personne ne s'intéresse aux affaires d'argent ; elles sont antidramatiques. » Cela est vrai sans doute d'une manière générale, mais ne saurait s'appliquer à la pièce de Balzac.

On s'y intéresse très vivement — et très honnêtement — parce que Mercadet, tout en étant un *faiseur*, n'est cependant pas un fripon. La scène se passe en 1839, et les *faiseurs* de ce temps-là étaient des petits saints, comparés à ceux d'aujourd'hui. Ces roués d'autrefois étaient des roués innocents, qui feraient pitié à nos panamistes. Mercadet a des qualités : il est serviable, il a du cœur ; il aime sa femme et sa fille. Chez lui, point de vices, point de libertinage, point de passion. C'est pour sa famille qu'il veut conquérir la fortune, et la fortune, pour lui, c'est 300,000 francs ! O financiers d'antan ! ô *faiseurs* de l'âge d'or ! il aime à tripoter, à brasser des affaires ; même les affaires véreuses ne lui font pas peur ; mais sa rouerie ne va pas sans une sorte de candeur. Il croit tout le premier aux entreprises qu'il lance ; il se grise de ses paroles et de ses prospectus. Certes, il ne lui déplaît pas d'attraper les gogos, mais il se gobe lui-même, et si ce n'est pas par là qu'il a commencé, c'est presque toujours par là qu'il finit. Après tout, sa grande affaire est de rouler ses créanciers. C'est une scène admirable que celle de M. Dimanche dans le *Don Juan* de Molière. De cette scène, Balzac a fait une grande comédie. Dans *Mercadet*, M. Dimanche est devenu légion ; il y a dans la pièce autant de créanciers qu'il y a de jours dans la semaine, et chacun d'eux est un type inoubliable, depuis celui qui fait du tapage et veut tout casser jusqu'à celui qui pleure comme un crocodile et soutire au malheureux débiteur ses derniers 50 francs. Plus ils sont nombreux, plus Mercadet déploie de ressources, de souplesse et

d'audace. Il multiplie ses métamorphoses. C'est le Protée de la dette, et, comme Protée, il est insaisissable. On sent bien, — et c'est pourquoi la pièce est si vivante — on sent bien que Balzac lui-même est ici de la partie et qu'il y va de tout cœur. Comme il se venge de ces monstres griffus ! Quelle verve ! Que d'entrain et de belle humeur ! Jamais débiteur ne fut plus spirituel. Jamais créanciers ne furent plus amusants : ce sont des créanciers impayables.

Le jour où Balzac avait écrit *Mercadet*, il avait fait un chef-d'œuvre. Il doutait cependant du succès. Il ne le croyait possible — nous l'avons vu — qu'avec Régnier ou Frédérick Lemaître. A défaut de Frédérick ou de Régnier, ce fut Geoffroy qui joua Mercadet, et il fut tout simplement admirable. Dupuis fut parfait dans le rôle de La Brive, et, dans celui du père Violette, le créancier piteux et pleurard, Lesueur fut excellent. Mlle Riquer, chargée du personnage de Julie, y montra beaucoup de grâce et de charme. Mmes Mélanie, Anna Chéri, Bodin ; MM. Perrin, Villars, Priston, Monval, contribuèrent, chacun pour sa part, à la perfection de l'ensemble.

Le succès fut immense et prit les proportions d'un véritable triomphe. Le bruit des applaudissements, traversant le boulevard et la rue Vivienne, fit trembler sur leurs bases les colonnes de la Bourse. Les gens du lieu crièrent au scandale ; on ne pourrait donc plus, maintenant, faire des affaires, lancer de bonnes petites émissions, acheter des actions en baisse pour les revendre en hausse, sans être exposé aux médisances des gazetiers et des gens de théâtre ! Ils s'agitèrent si bien, que le ministre de l'intérieur, M. Léon Faucher, envoya l'ordre, dès le 24 au matin, de suspendre les représentations. Ce jour-là — c'était un dimanche — le théâtre

donna un spectacle coupé. Le lundi 25, l'affiche du Gymnase offrait ce sinistre et unique mot, en lettres capitales : *Relâche*. Le soir même, une feuille officieuse, la *Patrie*, publiait cet article, qui était répété le lendemain par tous les grands journaux :

Le bruit s'est répandu aujourd'hui qu'un ordre de M. le ministre de l'intérieur avait interdit les représentations de *Mercadet*, drame posthume de M. de Balzac, joué samedi dernier au Gymnase. C'est une erreur. Quelques observations ayant été faites sur cette pièce, M. le ministre de l'intérieur a voulu la lire lui-même, afin de juger personnellement si ces observations étaient ou n'étaient pas fondées, et il a simplement prescrit la suspension des représentations, jusqu'à ce qu'il ait pris une résolution.

Le soir de la première représentation, les acteurs, par suite d'un *excès* de mémoire, avaient eu l'imprudence de livrer au public des mots, des passages qui avaient été supprimés par la commission d'examen. Le directeur, M. Montigny, prit l'engagement de veiller à ce que pareil fait ne se renouvelât pas ; quelques changements, demandés par le ministre, furent accordés sans difficultés, et, le mardi 26, la pièce reparut sur l'affiche.

En 1848, le Théâtre-Français avait refusé *Mercadet* [1].

[1] Plus tard, en 1850, sous la direction d'Arsène Houssaye, y a-t-il eu des pourparlers entre Balzac et la Comédie française? Il n'en y a aucune trace dans les archives du théâtre, mais, d'autre part, Arsène Houssaye a écrit à ce sujet, en 1893, à M. Georges Malet, rédacteur de la *Gazette de France*, la lettre suivante, encore inédite et que M. Malet veut bien m'autoriser à reproduire ici :

« Mon cher Confrère,

« Je n'ai pas refusé la pièce de Balzac, bien au contraire, je l'ai vu en ses derniers jours pour causer de ses comédies. C'est sous ma direction qu'on a joué les pièces de Musset. Je voulais également qu'on jouât les pièces de Balzac à la Comédie française. Seulement Balzac était comme Lamartine, qui aurait voulu Dieu le père pour

Vingt ans plus tard, comprenant enfin qu'une pareille œuvre avait sa place marquée sur notre première scène, il s'est décidé à la mettre à son répertoire. La reprise de *Mercadet* à la Comédie française a eu lieu le 22 octobre 1868, avec Got dans le rôle principal. Au troisième acte, quand le vrai Godeau arrive réellement des Indes, les poches cousues d'or, Got était superbe d'effarement et de joie délirante. Il disait admirablement le fameux : « Ah ! je suis.... je suis créancier ! » mais dans les deux premiers actes il resta très au-dessous de Geoffroy. Il s'était fait une tête maigre, soucieuse, consumée, à favoris grisonnants, et il donnait au personnage un air sinistre et ténébreux. C'était, je crois, mal comprendre le rôle. Mercadet, au fond, n'est pas si noir. Pas un seul moment il ne prend les choses au tragique ; tout, même un protêt, lui est matière à plaisanteries, et il ne s'effraie pas plus que Chicaneau de « trente exploits » et de « six instances. » Il est de bonne race gauloise, et c'est pour cela sans doute qu'il en veut tant aux *Anglais*. Je me le représente mal amaigri, desséché par l'ambition ; je le vois, au contraire, rond, gai, bonhomme ; soucieux par instants, je le veux bien, mais secouant vite ses ennuis, conservant, au plus profond de sa détrese, sa vaillance et sa belle humeur ; à défaut d'argent, jetant l'esprit par les fenêtres et, d'un bout

jouer le rôle de *Toussaint Louverture*. Mais s'il était revenu à la santé, tout se serait arrangé, parce que nous voulions bien tous les deux. Vous savez mon point de vue sur le théâtre : toute pièce d'un homme supérieur, quels que soient ses défauts, devient une bonne pièce avec de bons comédiens. — Vous avez raison, il y a un beau travail à faire sur Balzac, auteur dramatique. Si vous faites un article pour le *Figaro*, vous trouverez quelques pages sur Balzac dans les *Confessions*.

« Bonne chance et bonjour.

« Arsène Houssaye. »

à l'autre de la pièce, prodiguant les saillies de sa verve intarissable et les éclats de son rire sonore [1].

Je ne terminerai pas ce chapitre sans faire remarquer que pas une des pièces de Balzac n'est tirée de ses romans. *Vautrin* est la seule dans laquelle il ait mis un personnage qui avait déjà figuré dans quelques-uns de ses récits [2]. Tous les autres personnages, ainsi que le sujet même du drame et ses développements, étaient entièrement nouveaux. C'est que Balzac était par-dessus tout un inventeur, et que la faculté maîtresse, chez lui, était l'imagination. Aussi estimait-il plus commode et plus simple, au lieu de faire des emprunts à ses propres ouvrages, de ne mettre au contraire à la scène que des sujets et des types inédits. Le pauvre grand homme était de ceux qui se savent assez riches pour n'être pas obligés de tirer deux moutures du même sac.

Il a laissé à d'autres le soin de transporter au théâtre les comédies et les drames qui abondent dans son œuvre de romancier. J'essaierai, dans les chapitres suivants, de dresser la liste et de dire quelques mots des pièces empruntées à la *Comédie humaine*. Elles ne laissent pas, on le verra, d'être fort nombreuses. Nous y trouverons un peu de tout, des drames, des comédies, des vaudevilles, des opéras-comiques et jusqu'à des féeries. Balzac

[1] *Mercadet* a été encore repris au Théâtre-Français en 1879 et en 1890, et il y a eu jusqu'ici cent sept représentations.

[2] Dans *le Père Goriot* (1835) et dans *la Torpille,* titre sous lequel avait paru en 1838 la première partie de *Splendeurs et misères des courtisanes*. Depuis 1840, époque à laquelle fut représenté *Vautrin*, Balzac a encore fait figurer ce personnage dans *David Séchard ou les Souffrances d'un inventeur* (1843), dans la troisième partie de *Splendeurs et misères : Où mènent les mauvais chemins* (1846), et dans la quatrième et dernière partie : *la Dernière incarnation de Vautrin* (1847).

était bon prince. Il souffrait volontiers qu'on chassât sur ses terres. Cela le gênait d'autant moins qu'il s'était interdit, nous le savons, de faire lever lui-même le gibier de ses domaines et d'inscrire jamais chez lui des *pièces* au tableau.

CHAPITRE XI

LA *COMÉDIE HUMAINE* AU THÉATRE

Les deux *Colonel Chabert*. — Jacques Arago et Louis Lurine. — *L'Ami Grandet.* — MM. Ancelot (de l'Académie française) et Alexis de Comberousse. — *La Fille de l'avare.* — Bayard et Paul Duport. — Le père Grandet et Bouffé. — Les trois *Père Goriot.* — Encore M. Ancelot. Vernet et M. Antoine. — *La Grande Bretèche* et *Valentine.* — Scribe et Mélesville. — *Le Gars* d'Antony Béraud. — L'histoire à l'Ambigu-Comique. — *A + Mz = O + X, ou le Rêve d'un savant.* — L'X du Gymnase. — *César Birotteau.* — Chœur final. — Le dénouement de M. Eugène Cormon et le dénouement de Balzac.

I.

La seule année 1832 a vu paraître plusieurs récits de Balzac qui, au jugement de Sainte-Beuve, peu suspect de faiblesse à son endroit, sont de véritables chefs-d'œuvre : *la Grenadière*, *le Message*, *la Bourse*, *la Grande Bretèche*, *Madame Firmiani*, *la Femme de trente ans*, *la Femme abandonnée*, *les Marana*, *le Curé de Tours*, *le Colonel Chabert*. Cette dernière nouvelle est celle dont l'action se prête le mieux à la scène.

L'abbé de Féletz, un jour, ayant à parler d'un nouveau roman de Mme de Genlis, *le Siège de la Rochelle*, au lieu d'en faire l'analyse, trouva plus commode de dire tout simplement : « Mais qui donc n'a pas déjà lu

le Siège de la Rochelle? » L'irascible comtesse prit mal la chose et prouva, par raisons démonstratives, au trop spirituel abbé, que tout le monde ne pouvait pas encore avoir lu son roman. Je crois bien que nul ne protestera, si je dis que tout le monde a lu *le Colonel Chabert*, l'histoire de cet officier de la Grande Armée, comte de l'Empire, grand officier de la Légion d'honneur, qui, atteint à Eylau d'une horrible blessure, enterré vivant sous un monceau de cadavres, passe pour mort, ne revient en France qu'à la Restauration, après un long séjour dans les hôpitaux d'Allemagne, d'où il est sorti affreusement défiguré et presque méconnaissable, est repoussé par sa femme, remariée avec un conseiller d'État, le comte Ferraud, se voit traité d'imposteur par tout le monde, sauf par un ancien sous-officier de son régiment, tombe au dernier degré de la misère et finit son existence à Bicêtre, à l'hospice des vieillards, tandis que sa femme, la comtesse Ferraud, continue à vivre, riche, honorée, entourée d'hommages, dans son hôtel de la rue de Varenne.

La nouvelle de Balzac, intitulée alors *la Transaction*, avait fini de paraître dans l'*Artiste*, le 13 mars 1832. Moins de quatre mois après, le 2 juillet, MM. Jacques Arago et Louis Lurine faisaient jouer, au Vaudeville de la rue de Chartres, *Chabert*, drame-vaudeville en deux actes. Les deux auteurs avaient suivi assez fidèlement le récit du grand romancier, reproduisant même parfois des fragments de dialogue tout entiers. Ils avaient seulement modifié un peu le dénouement. Chabert ne meurt pas à Bicêtre. Il accepte de sa femme une modeste pension de 600 francs et consent à cacher à jamais son nom et ses malheurs dans un réduit ignoré. Sa femme, cependant, ne triomphera pas; elle sera punie de son ingratitude et de sa trahison. Le comte Ferraud l'aban-

donne, emmenant avec lui les deux enfants nés de leur union. La comtesse aux deux maris reste seule avec sa honte.

Le rôle du colonel et celui de la comtesse étaient tenus avec talent par Volnys et par Mme Doche. Le succès fut d'autant plus vif que Louis Lurine et Jacques Arago, s'éloignant encore en cela de Balzac, avaient accentué la note bonapartiste, ce qui n'était pas pour déplaire au public de 1832.

Vingt ans plus tard, le théâtre Beaumarchais a donné un autre *Colonel Chabert*, avec ce sous-titre : *la Femme à deux maris*. La pièce avait pour auteur M. Paul de Faulquemont.

En 1888, à Bruxelles, troisième résurrection (sera-ce la dernière?) du glorieux mutilé d'Eylau. Le théâtre Molière a représenté *le Colonel Chabert*, comédie en deux actes par M. Guyot. A la fin de la pièce, la comtesse reconnait son premier mari ; mais le colonel renonce à faire valoir ses droits, il s'éloigne pour ne pas troubler la paix du ménage qui a remplacé le sien. On n'est pas plus héroïque.... et plus débonnaire, *savez-vous?* Ce dénouement dénature entièrement l'œuvre du Maître. Après avoir eu si souvent à s'en plaindre, quand il vivait, Balzac, même après sa mort, aura eu à souffrir encore de la contrefaçon belge.

Le second épisode de l'*Histoire des Treize*, *la Duchesse de Langeais*, a été publié, pour la première fois, au mois de mars 1834. Dès cette même année, il était mis à la scène par Ancelot et Alexis de Comberousse. La pièce de ces deux hommes d'esprit, comédie en trois actes mêlée de chants, jouée sur le théâtre du Vaudeville [1] le 24 octobre 1834, avait pour titre *l'Ami Grandet*.

[1] Situé alors rue de Chartres. La rue de Chartres, où le Vaude-

La Duchesse de Langeais est une des œuvres les plus dramatiques de Balzac. Les caractères d'Antoinette de Langeais et du général Armand de Montriveau sont étudiés avec une puissance d'analyse que l'auteur de *la Comédie humaine* a rarement dépassée. Montriveau se croit joué par la duchesse. Blessé au plus profond du cœur, atteint dans son amour, humilié dans son orgueil, il veut que le châtiment de la coupable soit à la hauteur du crime. Avec l'aide des Treize, association dont il fait partie, il se propose de marquer au front Antoinette de la fleur de lis des forçats. La scène est terrible et magnifique. Montriveau cependant n'a pas été jusqu'au bout de son effroyable dessein. La duchesse, qui sent bien qu'au fond d'une telle haine il y a un immense amour, loin de fuir le général, fait tout pour le ramener à elle ; mais ses efforts sont vains, et dans un accès de désespoir, elle quitte Paris et se va cacher dans un couvent de Carmélites en Espagne. En apprenant sa fuite, Montriveau sent à son tour se réveiller, plus brûlante que jamais, la passion qu'il croyait éteinte. Pris d'un désir fou, il se met à la recherche de la recluse. Pendant cinq ans, il lui est impossible de la découvrir, même en usant de l'action toute-puissante des Treize. Il la trouva enfin lors de l'expédition française en Espagne, pour la restauration de Ferdinand VII. Mais Antoinette de Langeais est morte, il ne reste plus que sœur Thérèse. De retour à Paris, la guerre terminée, il forme le projet de l'enlever de son couvent. Le jour où, avec Henri de Marsay, il pénètre dans la cellule de la

ville resta jusqu'en 1838, a depuis longtemps disparu. Elle se trouvait entre la place du Palais-Royal et la place du Carrousel. — *Répertoire de la Comédie humaine*, par Anatole Cerfberr et Jules Christophe. — M. Anatole Cerfberr a bien voulu me fournir, pour le présent travail, plusieurs indications qui m'ont été très utiles.

Carmélite, c'est pour la voir, dans son linceul de bure, posée à terre sur la planche de son lit, et éclairée par deux cierges ; à la chapelle, ses compagnes chantent pour elle l'office des morts.

De ce drame, Ancelot et Comberousse ont tiré le vaudeville que voici :

Veuve et jolie, la duchesse Amélie de Langeais est bien résolue à ne plus enchaîner sa liberté, docile en cela aux conseils de sa tante, la vieille princesse de Blamont-Chauvry, débris peu vénérable de la cour de Louis XV. Au premier rang des adorateurs de la belle et coquette Amélie, figure le général de Jumilly, que son ami Grandet, chirurgien-major de la Garde impériale, s'efforce en vain d'arracher aux séductions de l'enchanteresse. Obligé de s'éloigner pour quelque temps, Jumilly part sans défiance. Lorsqu'il revient, il trouve la duchesse en coquetterie réglée avec un jeune et candide provincial, M. de Nerval, récemment fiancé à une de ses jeunes parentes, Mlle Adèle de Vauxon. Le pauvre général est plus épris que jamais. Il essaie de se plaindre, mais Amélie se moque de lui, et, malgré ses instances, elle part pour le bal de Mme de Sérizy, où elle doit retrouver M. de Nerval. C'est alors que l'ami Grandet imagine d'infliger à l'incorrigible coquette un terrible châtiment. Aussi bien, dans le vaudeville de MM. Ancelot et Comberousse, c'est lui qui est chargé de jouer à lui seul le rôle des Treize. Il fera griser les gens de la duchesse, qui, au lieu de la conduire au bal, la mèneront chez le général. Celui-ci trouve bien que la plaisanterie dépasse un peu les bornes ; il laisse faire pourtant. La duchesse est portée de force dans son cabinet où, pour rendre plus complète l'humiliation de Mme de Langeais, l'impitoyable Grandet amène M. de Nerval et sa fiancée. Un instant anéantie, écrasée sous

le poids de sa honte, elle se redresse bientôt. D'accusée elle devient accusatrice. Elle ne se défend plus, elle attaque à son tour, jette le trouble, la confusion et le repentir dans l'âme du faible Jumilly. Triomphante, l'orgueil au front, le sourire aux lèvres, elle sort, tête haute, de cette chambre qui devait voir sa défaite et ses larmes, et, plus belle que jamais, elle se rend au bal de Mme de Sérizy.

Six semaines s'écoulent. Plus de nouvelles du général, et, cependant, cette fois, la duchesse l'adore pour tout de bon. Comment le fléchir? Un seul homme a de l'empire sur lui, c'est Grandet. Elle le supplie de parler en sa faveur. Touché par la sincérité de son repentir, il consent à plaider sa cause. Mais n'est-il pas trop tard? Jumilly, dépité, furieux, s'est tourné vers Mlle de Vauxon, et s'efforce de consoler cette jolie personne de la perfidie de M. de Nerval. Au fond, il aime toujours Amélie. Il ne résiste pas à sa douleur, à ses larmes, et il épouse la coquette corrigée.

Il y avait loin de ces scènes vulgaires, de ce dénouement banal, aux émouvantes péripéties de l'œuvre de Balzac. MM. Ancelot et Comberousse avaient fait comme certaines gens dont parle quelque part George Sand : ils avaient abattu un chêne pour s'y tailler une allumette.

Si le personnage de l'ami Grandet leur appartenait en propre, ils avaient emprunté son nom à un roman de Balzac. *Eugénie Grandet* avait paru au mois de décembre 1833, quelque temps avant leur pièce, et allait fournir bientôt à deux de leurs confrères, MM. Bayard et Paulin [1], le sujet d'une comédie en deux actes, *la*

[1] Pseudonyme de M. Paul Duport, un des plus féconds vaudevillistes de ce temps-là.

Fille de l'avare, représentée au théâtre du Gymnase le 7 janvier 1835.

Dans le roman, après avoir engagé sa foi à Eugénie, Charles Grandet part pour les Indes. Il y fait fortune, et à peine de retour en France, il épouse Mlle d'Aubrion, dans l'espoir d'arriver à une haute situation par l'influence de son beau-père, gentilhomme ordinaire de la chambre du roi Charles X. Abandonnée par son cousin, orpheline depuis quelque temps déjà, seule avec les millions que lui a laissés le père Grandet, Eugénie donne sa main au président Cruchot de Bonfons, et, veuve presque aussitôt qu'épouse, se consacre tout entière aux œuvres de religion et de charité.

On pense bien qu'avec Bayard les choses ne se passeront pas tout à fait ainsi. Les cousins du Gymnase, même quand ils vont aux Grandes-Indes, et dussent-ils y rester sept ans, n'oublient jamais leurs cousines et restent toujours fidèles à la foi jurée. Pour plus de sûreté, du reste, Bayard ne permettra pas à Charles de quitter Saumur, où son père, M. Guillame Grandet, négociant à Paris, l'a envoyé pour passer quelque temps chez son oncle, le bonhomme Grandet. Celui-ci recevait presque en même temps une lettre de son frère, lui annonçant qu'il va se suicider s'il ne trouve pas 100,000 écus. Cette lettre tombe entre les mains d'Eugénie, qui supplie son père d'envoyer la somme. Où la prendrait-il, grands dieux! Il la possède pourtant, solidement enfermée dans une malle, au fond de sa cave. Eugénie, pour sauver le père de Charles, vole la malle, — la cassette du nouvel Harpagon, — et la confie à Isidore, le neveu du notaire de l'endroit, espèce de niais, qui lui est tout dévoué, et qui part sur-le-champ pour Paris, où il remettra la précieuse malle, dont il ignore d'ailleurs le contenu, aux mains de M. Guillaume Grandet. Char-

les, à qui sa cousine a caché ce qu'elle vient de faire, part, de son côté, sur la jument de son oncle, pour voler au secours de son père. L'avare, cependant, s'aperçoit bien vite qu'on a dévalisé sa cave et son écurie, enlevé sa jument et son trésor. Charles a disparu ; plus de doute, le voleur, c'est lui! Déjà, le procureur du roi a donné des ordres pour qu'on l'arrête. « Il est innocent! s'écrie Eugénie; c'est moi, moi seule qui ai tout fait! » Grandet chancelle sous le coup, mais il reprend bientôt ses esprits; Eugénie doit avoir des complices. Il l'enferme dans sa chambre, où elle restera, sous la garde de la vieille Nanon, jusqu'à ce qu'elle ait révélé leurs noms. Le temps de baisser et de relever la toile, et voilà qu'Isidore reparaît triomphant. Sa mission a réussi, et Guillaume Grandet est sauvé. Tout s'explique ; Charles, sorti de prison, reçoit la main d'Eugénie, à qui les 100,000 écus serviront de dot. Aussi bien, majeure dans quelques jours, elle pourrait réclamer le bien de sa mère, demander des comptes de tutelle. Tout calcul fait, Grandet y gagne encore. Il va chercher une autre cachette.

Le Grandet de Balzac est un avare plus complet que l'Harpagon de Plaute et de Molière. L'avare de Bayard est une réduction du père Grandet selon le procédé Scribe. N'importe! la pièce était habilement faite ; Bouffé, chargé du rôle principal, le joua en acteur consommé, et fit du personnage de Grandet la meilleure de ses créations. Le succès fut donc très vif. Reprise plusieurs fois, *la Fille de l'avare* a eu plus de trois cents représentations.

II.

Moins de trois mois après *la Fille de l'avare*, un autre roman de Balzac fut également mis à la scène.

Le Père Goriot avait achevé de paraître dans la *Revue de Paris* le 11 février 1835. Il avait paru en volumes au mois de mars, et, dès le commencement d'avril, les affiches de deux théâtres, le Vaudeville et les Variétés, annonçaient *le Père Goriot*.

La pièce des Variétés avait pour auteurs MM. Théaulon, Alexis de Comberousse et Jaime.

Tous les personnages du roman, sauf Horace Bianchon, l'interne de l'hôpital Cochin, et Mme Couture, la veuve d'un commissaire-ordonnateur de la république, reparaissent dans la pièce. Le premier acte se passe chez Goriot, dans sa maison de la rue de la Jussienne. Nous assistons au mariage des filles du riche vermicellier avec le comte de Restaud et le baron de Nucingen. Le père Goriot reste seul avec une orpheline, la jeune Victorine, qu'il a recueillie il y a cinq ans, et dont l'histoire est tout un roman, sorti, celui-là, de l'imaginative de MM. Théaulon, Jaime et Comberousse. Goriot, avant son mariage, alors qu'il habitait Grenoble, a eu une fille, qu'il a dû laisser dans cette ville le jour où il s'est rendu à Milan, afin d'y surprendre le secret des pâtes d'Italie. Plus tard, marié, père de famille, il n'a pas cru pouvoir la faire venir près de lui, mais quand les millions lui sont arrivés, il a déposé pour elle chez un notaire 500,000 francs, destinés à lui assurer un brillant avenir. En attendant, la conscience en repos, il ne s'inquiète pas autrement du sort de cette enfant, qui ne sait rien, du reste, ni de sa naissance ni de la fortune qui doit lui échoir. Un jour, le hasard a mis Vautrin sur la piste de ce mystère. Il est allé à Grenoble, en a ramené Victorine et l'a présentée à Goriot comme une pauvre enfant abandonnée, sans parents et sans aucunes ressources. Le vermicellier, qui est un cœur d'or, s'est ému de pitié ; il a d'ailleurs perdu sa femme ; ses

deux filles sont encore bien jeunes, et Victorine, un peu plus âgée qu'elles, ne sera pas de trop dans la maison. Le temps a marché depuis lors, et Victorine va sur ses vingt ans. Vautrin voit approcher le moment où il pourra tout dire, demander sa protégée en mariage et entrer en possession des 500,000 francs. Le plan qu'il a si habilement combiné réussirait peut-être si la maison de la rue de la Jussienne ne comptait parmi ses hôtes certain petit étudiant qui répond au nom d'Eugène de Rastignac, et qui, dès le premier jour, a gagné le cœur de l'orpheline.

Le second acte nous transporte rue Neuve-Sainte-Geneviève, dans la *Maison Vauquer*. Goriot, qui a donné un million à chacun de ses gendres, ne se réservant qu'une petite rente, s'est installé avec Victorine dans cette pauvre pension bourgeoise, et Rastignac les y a suivis. La comtesse de Restaud et la baronne de Nucingen rendent de loin en loin visite à leur père et le dépouillent peu à peu de ses dernières ressources. Quand il ne peut plus rien leur donner, le désespoir s'empare de lui, et sa raison s'altère. Il est conduit dans une maison de santé, où Victorine et Rastignac le font admettre. Ses gendres, un jour, viennent l'y voir, mais c'est pour lui annoncer que, sur leurs sollicitations, le ministre a daigné lui accorder une place dans la maison royale de Bicêtre. A ce mot de Bicêtre, l'indignation lui rend ses forces, son énergie, sa dignité. Il maudit ses filles ingrates, ses gendres infâmes. Une autre enfant lui reste, une autre fille qu'il a faite riche, et qui, celle-là, ne lui refusera pas du pain. Il aura assez de force pour aller la rejoindre, pour gagner Grenoble !.... Vautrin a tout entendu. Comme il est bon diable au fond, l'émotion le gagne ; il révèle à Goriot et à Victorine le secret qu'il leur a jusqu'alors caché. Le vieil-

lard met la main de sa fille dans celle de l'étudiant; Rastignac conduit Victorine à l'autel, au lieu de conduire le père Goriot au Père-Lachaise, de monter vers le haut du cimetière et, les yeux avidement fixés entre la colonne Vendôme et le dôme des Invalides, là où vit ce beau monde où il a voulu pénétrer, de lancer ce défi à Paris et à la société : — A nous deux maintenant!

Vernet jouait le personnage de Goriot, et Vernet était encore un plus grand comédien que Bouffé. Il n'étudiait pas ses rôles avec moins de zèle et de conscience, il n'avait pas moins d'art, mais il avait en même temps plus de verve et de naturel. Il possédait ce que les plus savantes combinaisons ne peuvent donner, une aisance parfaite jointe à la rigoureuse vérité. C'était un comédien de tempérament. Au troisième acte, dans la scène entre le père Goriot et ses deux gendres, il fut superbe. Il fit ce que n'avaient pas su faire, à eux trois, Comberousse, Jaime et Théaulon. Il transporta vraiment sur la scène le personnage de Balzac.

Le drame des Variétés avait été représenté le 6 avril 1835. Le même soir, M. Ancelot, l'un des auteurs de l'*Ami Grandet*, donna au théâtre du Vaudeville, en collaboration avec M. Paulin, une comédie en deux actes mêlée de chants, qui avait également pour titre *le Père Goriot*.

Dans la pièce d'Ancelot, il n'est plus question de Victorine et pas davantage de la comtesse de Restaud. Goriot n'a qu'une fille, Delphine, qu'il marie au baron de Nucingen et à laquelle il donne une dot de 500,000 francs. Dans cette réduction du *Père Goriot*, tout est diminué, même les écus. Le vermicellier, que les nouveaux époux ont pris avec eux, ne tarde pas à gêner l'orgueil du baron; sa fille elle-même a honte de lui et fait si bien qu'il est réduit à quitter le brillant hôtel de

la rue du Helder et à se réfugier, au quartier Latin, dans la maison Vauquer. Pendant qu'il y vit misérablement, payant en secret les fantaisies ruineuses de sa fille, M. de Nucingen, dont les affaires sont compromises, passe en Angleterre, emportant les débris de sa fortune. La baronne, toujours coquette et dépensière, diminue à peine son train de vie. Le père Goriot vend ses derniers couverts d'argent pour permettre à Delphine de briller dans un bal. Cette fête n'aura pas de lendemain. En rentrant chez elle, Mme de Nucingen apprend que son mari vient de mourir à Londres et que plus rien ne reste de l'opulence d'autrefois. C'est ici que le vaudeville triomphe et que Balzac est confondu ! D'un coup de baguette, Delphine est transformée, et nous assistons à une nouvelle édition de la coquette corrigée. La pauvreté est une fée qui lui donne en un jour des trésors plus précieux que ceux qu'elle a perdus, la résignation, la sagesse, la force et le courage. Elle demandera au travail le moyen de nourrir son père. Sa vertu improvisée recevra sur-le-champ sa récompense. Un jeune étudiant, depuis longtemps épris de sa beauté, Eugène de Rastignac, qui vient justement d'hériter de 200,000 francs, demande et obtient sa main. Goriot ne les quittera pas ; il vivra près d'eux, entouré des soins les plus tendres. N'en déplaise à Balzac et à ses noires inventions, le bonhomme Goriot sera sur ses vieux jours le plus heureux des pères.

Il y a peu d'années, le roman de Balzac a été encore une fois remis à la scène. Ce troisième *Père Goriot*, dont l'auteur était M. Adolphe Tabarand, fut représenté au Théâtre-Libre (salle des Menus-Plaisirs), le 26 octobre 1891. La pièce était en cinq actes et suivait le roman de très près, comme on le peut voir par la simple indication des lieux où se passent les cinq actes :

Premier acte : la Pension Vauquer.

Second acte : la Mansarde de Goriot, contiguë à celle de Rastignac, également visible.

Troisième acte : le Petit appartement loué par Delphine de Nucingen à Rastignac.

Quatrième et cinquième actes : la Mansarde de Goriot.

Les *Variétés* et le *Vaudeville*, en 1835, avaient complètement modifié le dénouement de Balzac. Aux Variétés, Rastignac épousait Victorine Taillefer ; au Vaudeville, il épousait Mme de Nucingen, devenue veuve pour la circonstance. Le père Goriot, dans les deux pièces, vivait pour être témoin du bonheur des nouveaux mariés. Le drame finissait en comédie. Le Théâtre-Libre, lui, a pris moins de libertés avec l'œuvre du grand romancier. Au cinquième acte, nous assistons non au mariage de Rastignac, mais à la mort de Goriot, dont l'agonie est presque littéralement transportée du roman à la scène. M. Antoine, qui tenait le rôle principal, le joua tout entier, et en particulier la dernière scène, avec une véritable maîtrise.

III.

La Grande Bretèche est une des nouvelles les plus remarquables de Balzac. Elle avait paru, au mois de mai 1832, dans le tome III de la deuxième édition des *Scènes de la vie privée*.

Un gentilhomme picard, le comte de Merret, propriétaire de la Grande Bretèche, près de Vendôme, surprend le secret des relations de sa femme avec un réfugié espagnol, le comte Bagos de Férédia. Il fait emmurailler ce dernier, en présence de la coupable, dans un cabinet où elle vient de jurer qu'il n'y avait personne de caché. L'Espagnol y meurt héroïquement sans même pousser

un cri. C'est merveille de voir avec quel art le grand romancier a conduit son récit, les habiles préparations dont il s'est servi pour faire taire les révoltes du lecteur.

Cette sombre et terrible histoire, cette action atroce, deux vaudevillistes l'ont transportée à la scène. L'entreprise était difficile, mais nos deux auteurs, rompus à toutes les roueries du métier, — ce n'était rien moins que Scribe et Mélesville, — crurent pouvoir réussir. De la *Grande Bretèche* ils firent un drame en deux actes, représenté sur le théâtre du Gymnase le 4 janvier 1836, et intitulé *Valentine*.

Valentine est la femme d'un colonel de la Grande Armée, l'Italien Valdini, jaloux, brutal, féroce et bigame par-dessus le marché. Longtemps elle a combattu son amour pour un jeune réfugié espagnol, le comte de Lara ; mais, un jour, avertie, par une lettre venue d'Italie, du *cas pendable* où s'est mis le colonel, elle consent à recevoir le comte. A peine est-il dans sa chambre, que Valdini, parti en apparence pour un long voyage, revient soudainement. Où se cacher? Lara se blottit en un certain recoin perdu dans la muraille et sans issue. Le colonel, qui a tout découvert et qui a son projet, demande à souper, en même temps qu'il fait appeler un maçon du voisinage. Les domestiques apportent le souper; le maçon vient avec son plâtre, ses briques et sa truelle. Les époux se mettent à table ; le maçon se met à l'ouvrage. Le colonel regarde sa femme en mangeant ; le maçon élève son mur en chantant. L'Espagnol ne bouge pas. On entend sur le pavé de la cour le bruit d'une chaise de poste; une femme en costume de voyage se précipite dans la chambre. C'est une Italienne, la première Mme Valdini, qui vient relancer en France son bigame et le coffre dans sa berline. Le ma-

çon abat aussitôt ce qu'il a édifié. Lara sort tout blanc de sa cachette. Valentine lui promet sa main, pendant que de la sienne il secoue son plâtre frais. Le mélodrame finit, comme tout finit au Gymnase, par des chansons. Au lieu de l'appeler *Valentine*, MM. Scribe et Mélesville, qui avaient emprunté à Balzac l'idée de leur pièce, et à lord Byron le nom de leur héros, auraient pu, pendant qu'ils y étaient, emprunter aussi à Alfred de Vigny le nom de sa jolie comédie : *Quitte pour la peur !*

Aussi bien que les théâtres de vaudevilles, les théâtres de drames devaient faire des emprunts à Balzac. Le 23 juin 1837, ce fut le tour de l'Ambigu-Comique, avec *le Gars*, drame en cinq actes et en six tableaux, par M. Antony Béraud.

Le Gars n'est autre chose qu'une adaptation du premier roman de Balzac, *les Chouans*.

Il y a dans ce roman, à côté de l'histoire de Marie de Verneuil et du marquis Alphonse de Montauran (le Gars), un tableau de l'insurrection bretonne de 1799, et une peinture des lieux où se déroule l'action, la ville de Fougères, le plateau de la Pèlerine, les vallées du Nançon et du Couesnon. Des trois parties dont se compose ainsi l'œuvre du grand romancier, les deux dernières sont de beaucoup les plus remarquables. Les descriptions sont de tout premier ordre, à la fois larges et minutieuses, exactes et poétiques. Naturellement, il n'y en a pas trace dans le drame d'Antony Béraud. Il ne pouvait guère non plus mettre sous les yeux du spectateur le tableau de l'insurrection, avec ses scènes multiples, avec ses péripéties qui changent d'heure en heure, dans un cadre sans cesse renouvelé. Restait l'histoire de Marie de Verneuil et d'Alphonse de Montauran. C'est elle qui fait tout le sujet du *Gars*, mais il se

trouve, par malheur, que cette histoire est assez embrouillée, et que l'héroïne est, au fond, médiocrement intéressante. N'a-t-elle pas accepté du ministre Fouché la mission de se rendre en Bretagne pour séduire le marquis et le livrer au gouvernement ? Sans doute, ni Balzac ni, après lui, Antony Béraud n'en ont fait une vulgaire espionne. « C'était, dit Balzac, une créature d'un caractère bouillant et impétueux, une âme riche d'exaltation qui haïssait la trahison autant que personne.... Cette femme avait vu jusqu'alors passer sa vie comme une ombre insaisissable, en voulant toujours la saisir.... Irritée par une multitude de désirs trompés, lassée d'une lutte sans adversaires, elle arrivait alors, dans son désespoir, à préférer le bien au mal, quand il s'offrait comme une puissance ; le mal au bien, quand il présentait quelque poésie ; la misère à la médiocrité, comme quelque chose de plus grand ; l'avenir sombre et inconnu de la mort, à une vie pauvre d'espérances ou même de souffrances. » Elle a bien, il est vrai, consenti à servir, dans une certaine mesure, les desseins de Fouché, mais elle se réserve de les contrarier au besoin. Elle n'a pas décliné le rôle esquissé pour elle par le ministre de la police, mais elle entend le jouer à sa façon. Ce qui la tente dans cette aventure, c'est son côté romanesque ; c'est qu'il y a au bout le péril et le mystère, l'amour peut-être et peut-être la mort. Antony Béraud a compris que mettre à la scène un tel caractère, à ce point énigmatique et compliqué, était au-dessus de ses forces. D'autre part, il ne pouvait pas, sous peine de rendre son héroïne odieuse, en faire un émissaire de Fouché. Il l'a donc dégagée de toute compromission avec le ministre de la police. Marie de Verneuil ne sera pour rien dans les embûches tendues au marquis de Montauran, et qui, toutes, se-

ront l'œuvre du misérable Vaublas, — le Corentin de Balzac.

Si l'auteur du *Gars*, en traçant le personnage de Marie de Verneuil, s'est un peu écarté de son modèle, il a, pour tout le reste, suivi le roman et copié Balzac, changeant seulement quelques noms, faisant de Corentin *Vaublas*, du commandant Hulot le commandant *Rabaud*, de l'adjudant Gérard le capitaine *Gilbert*, de Mme du Gua Saint-Cyr Mme *de Montbriant*, de Marche-à-Terre *Met-à-Bas*, et de Galope-Chopine *Vide-Piché*. Jules Janin écrivait, au sortir de la représentation : « *Le Gars*, c'est *le Dernier Chouan* [1]. Qui lit le roman voit le mélodrame. Qui voit le mélodrame lit le roman [2]. » Le dénouement seul était complètement changé. Dans le roman, au dernier chapitre, le marquis de Montauran et Marie de Verneuil se donnent rendez-vous la nuit, dans la maison de cette dernière, à l'entrée de la ville de Fougères. Un vieux prêtre y sera et bénira leur union. Les deux époux quitteront ensuite la Bretagne et gagneront l'Angleterre. Le policier Corentin a surpris leur secret, et, à l'heure même où le prêtre prononce sur eux les paroles sacrées, les Bleus investissent la maison. Lorsqu'aux premières lueurs du jour, le marquis essaie de s'échapper, il tombe presque aussitôt mortellement blessé. Pendant ce temps, Marie, qui n'a rien vu et qui est décidée à sacrifier sa vie pour sauver celui dont maintenant elle porte le nom, revêt les habits du Gars et sort d'un autre côté. Prise pour le chef des Chouans, elle succombe, elle

[1] La première édition du roman de Balzac avait paru en mars 1829 sous le titre de : *le Dernier Chouan ou la Bretagne en 1800*. La deuxième édition, publiée en 1834, était intitulée : *les Chouans ou la Bretagne en 1799*, titre que l'ouvrage a toujours gardé depuis.

[2] *Journal des Débats* du 26 juin 1837.

aussi, après une lutte héroïque, sous les baïonnettes des républicains.

Le mélodrame est moins impitoyable que le roman. Le capitaine Gilbert, quelques jours auparavant, a été arraché par le Gars des mains de Met-à-Bas et de deux autres chouans qui allaient le massacrer. Il sauve à son tour le marquis. A ce moment d'ailleurs, le commandant Rabaud paraît sur l'esplanade du château, envahie par les soldats, les chouans et les habitants de Fougères. Il annonce qu'il vient de recevoir un décret d'amnistie, et que Napoléon Bonaparte est nommé empereur des Français. Le Gars est appelé à Paris : il jure de s'y rendre et de mettre son épée au service du pacificateur de la France. La toile tombe, aux cris répétés par tous de *Vive l'Empereur!*

Antony Béraud avait eu soin d'écrire en tête de son drame : *La scène se passe à Fougères et dans les environs, dans les premiers mois de 1799.* Dans les premiers mois de 1799, le 18 brumaire n'avait pas encore eu lieu. Mettre à cette date la proclamation de l'Empire, c'était peut-être aller un peu vite en besogne. Mais on n'y regardait pas de si près à l'Ambigu-Comique, en 1837. Le cas, après tout, était d'autant moins pendable, qu'avec cet anachronisme patriotique ce brave Antony Béraud assurait à sa pièce vingt représentations de plus.

L'Ambigu avait à peine cessé de faire figurer *le Gars* sur son affiche, que le Gymnase annonçait, sur la sienne, le 11 novembre 1837, un vaudeville en un acte, dont le titre, à tout le moins, était original :

$$A + Mz = O + X$$

ou le Rêve d'un savant

par M. X.

L'X du Gymnase n'était pas un *inconnu*. C'était M. Bayard, multiplié par M. de Biéville. Après avoir si bien réussi avec Félix *Grandet*, le vigneron de Saumur, il se flattait de n'être pas moins heureux avec *Balthazar Claës*, le chimiste de Douai.

Tout le monde connaît ce merveilleux récit, l'un des plus beaux de *la Comédie humaine*. Mis dans l'alambic du vaudevilliste, traité selon la formule en usage au Gymnase, le roman de Balzac avait donné un précipité dont voici l'analyse.

M. Claës est un chimiste de Paris (est-ce qu'il y a des chimistes en province ?). Auteur de plusieurs découvertes qui ont rendu son nom célèbre, il se présente à l'Académie des sciences et se met sur les rangs pour une chaire vacante au Collège de France. Une intrigue fait échouer sa double candidature. Comme un malheur ne vient jamais seul, il perd au même moment sa fortune. Pris de découragement, il quitte Paris, avec sa femme et ses deux enfants, Jules et Louise, et va s'ensevelir en province, aux environs de Douai, dans un petit village, où il pourra continuer en paix ses travaux. Claës cherche l'*Absolu ;* il veut faire de l'or et décomposer l'azote ; il espère arriver au diamant. Pendant que, tout entier à sa folie, il jette dans ses fourneaux et ses cornues ses dernières ressources et celles de sa famille, sa femme meurt : il y prend à peine garde ; son fils se voit forcé de renoncer à l'École polytechnique, faute de pouvoir y payer sa pension : il n'en a nul souci ; sa fille dépérit : il ne le voit pas. Quelque temps avant de mourir, Mme Claës avait confié à un notaire, M. Dubreuil, quelques milliers de francs, économisés à grand'peine, et qui pourront plus tard sauver ses enfants de la misère. M. Dubreuil est mort, lui aussi. Son jeune successeur, M. Eugène, apporte la

somme déposée dans son étude, la remet à Mlle Claës et lui fait promettre de ne pas s'en dessaisir. M. Claës voit les billets de banque de sa fille ; il la supplie de les lui donner, il se traîne à ses genoux, il baigne ses pieds de larmes, il dit qu'il va se tuer et il se tuera peut-être : « Donne-moi cet argent, ma fille, je te rendrai des tonneaux de diamants. » Louise cède, à la condition qu'il jurera de ne pas poursuivre ses malheureuses expériences. Il jure.... et dès qu'il tient l'argent, il achète du charbon et rallume ses fourneaux. Une explosion retentit dans le laboratoire.... 3 degrés d'ébullition de plus, et la formule, si vainement et si laborieusement cherchée, était trouvée !

Le vieux savant s'avoue vaincu. Il jure, pour tout de bon cette fois, qu'il ne recommencera plus. D'ailleurs, M. Eugène, qui aime Louise et qui a fait en secret des démarches en faveur de M. Claës, lui apporte sa nomination de professeur de chimie au Collège de France. Tout le monde part pour Paris. Louise épouse M. Eugène. Jules entre à l'École polytechnique, et son père entre à l'Institut. A chacun son lot : le *Savant* de MM. Bayard et de Biéville devient académicien ; le *Balthazar Claës* de Balzac se contentera d'être immortel.

$A + Mz = O + X$ n'eut qu'un petit nombre de représentations, malgré le talent déployé par Bouffé dans le rôle de Claës. MM. Bayard et de Biéville, en tirant du chef-d'œuvre de Balzac une si médiocre pièce, avaient résolu du même coup deux problèmes également difficiles : celui de faire du plomb avec de l'or, — et celui de ne pas faire d'argent avec Bouffé [1].

A l'heure où le Gymnase infligeait ainsi les palmes vertes à ce pauvre Balthazar Claës, Balzac corrigeait les

[1] Théophile Gautier, la *Presse* du 20 novembre 1837.

épreuves d'un nouveau roman, qui parut au mois de décembre 1837, avec ce titre : *Histoire de la grandeur et de la décadence de César Birotteau, marchand parfumeur, chevalier de la Légion d'honneur, adjoint au maire du deuxième arrondissement de la ville de Paris.* Le 4 avril 1838, un de nos plus habiles dramaturges, M. Eugène Cormon, faisait représenter sur le théâtre du Panthéon [1] *César Birotteau*, drame-vaudeville en trois actes.

Le premier acte se passe dans la boutique de la *Reine des roses*, au numéro 397 de la rue Saint-Honoré, près de la place Vendôme. Birotteau, qui a fait dans la parfumerie une assez grosse fortune, grisé par son succès commercial, rêve de se lancer dans la politique ; mais auparavant il lui faut devenir millionnaire. Malgré les sages conseils de sa femme, il fait des affaires avec l'agent de change Du Tillet, un aigrefin dont il est la dupe. Il spécule en grand sur « les terrains de Chaillot » et signe des billets pour une somme considérable. Tout semble d'ailleurs lui sourire. Une forte hausse se produit sur ses terrains. Le roi le nomme chevalier de la Légion d'honneur. Ouvriers et ouvrières, employées et commis, viennent, à cette occasion, complimenter et couvrir de fleurs l'heureux propriétaire de la *Reine des roses.* Cette petite manifestation, organisée par Du Tillet, termine le premier acte et remplace le fameux bal par lequel s'ouvre le roman et qui fut « la dernière flammèche d'une prospérité de dix-huit années prête à s'éteindre. »

Au second acte, nous ne sommes plus dans la modeste boutique où César a fait sa fortune, mais dans un

[1] Le théâtre du Panthéon, situé dans la rue Saint-Jacques, a été démoli en 1846.

élégant salon, décoré par les soins de M. Grindot, un des premiers architectes de la capitale. La spéculation sur les « terrains de Chaillot » s'annonce décidément comme une affaire superbe. Sûr de réussir, se voyant bientôt sous-préfet — n'est-il pas déjà adjoint au maire du deuxième arrondissement ? — le chevalier Birotteau veut que sa fille épouse au moins un notaire de Paris. Aussi, quand un de ses anciens commis, Anselme Popinot, maintenant à la tête d'une maison de drogueries, rue des Cinq-Diamants, vient lui demander la main de Mlle Césarine, il l'éconduit poliment. Une si riche héritière n'est pas pour faire un si petit mariage. A peine le malheureux Popinot est-il sorti, que le caissier du parfumeur lui annonce que M. Roguin, son notaire, a pris la fuite et a emporté ses fonds ; que, d'autre part, Du Tillet, abusant de sa signature, a mis en circulation des effets dont l'échéance est venue et que la caisse est hors d'état de payer. C'est la ruine. Dès demain, César Birotteau, chevalier de la Légion d'honneur, juge au tribunal de commerce, déposera son bilan. Anselme Popinot a tout appris ; il accourt et demande dé nouveau la main de Césarine. De nouveau le père refuse : « Mon ami, dit-il, ce n'est pas possible, on n'épouse pas la fille d'un failli. »

Soutenu par l'amour de sa femme et le courage de sa fille, par le dévouement de ses amis, au premier rang desquels est toujours l'admirable Popinot, César parvient à payer tous ses créanciers, intérêts compris. Il obtient de la cour royale un arrêt de réhabilitation. Sa femme rattache à sa boutonnière le ruban de la Légion d'honneur. Il ouvre les bras à Anselme Popinot, qui va devenir son gendre, et tous les personnages de la pièce chantent ce chœur final :

Plus de craintes, d'alarmes !
Le ciel comble nos vœux ;
Il sèche enfin nos larmes
Et nous rend tous heureux.

Ce dénouement bourgeois, je n'ai pas besoin de le dire, appartient tout entier à M. Cormon. Celui de Balzac est bien autrement dramatique, et il me semble qu'il ferait grand effet au théâtre. Le contrat de mariage de Césarine et d'Anselme Popinot doit se signer dans l'ancien appartement de César Birotteau, qu'Anselme a racheté. Tout y est resté intact ; les moindres choses ayant appartenu à César et à sa femme ont été religieusement conservées. Anselme a rêvé de donner son bal de noces dans ce salon où, au milieu d'une fête inoubliable, Césarine dans toute sa gloire s'était promise à lui, l'humble droguiste. Il y aura moins de monde, sans doute, mais aucun des amis de César ne manquera. Césarine sera, comme le soir du fameux bal, habillée en crêpe blanc, une couronne de roses blanches sur la tête, une rose à son côté. Mme Birotteau revêtira une fois de plus cette robe de velours cerise, garnie de dentelles, à manches courtes ornées de jockeis, dans laquelle, pendant un seul jour, elle avait brillé d'un éclat si fugitif ! Tout a été préparé à l'insu de Birotteau. Lorsque, le soir, à quatre heures, il rentre dans son ancienne maison pour le dîner qui doit précéder le bal ; lorsqu'il voit, au bas de l'escalier, sa femme en robe de velours cerise, Césarine, M. Lebas, le président du tribunal de commerce, le comte de Fontaine, l'abbé Loraux, le vicomte de Vandenesse, le baron de la Billardière, l'illustre Vauquelin, un léger voile se répand sur ses yeux. Les lieux aimés, les chers souvenirs, le bonheur d'autrefois et le bonheur présent, les nobles amitiés, le respect, l'affection, l'honneur, tout cela lui

est apparu à la fois dans une vision éclatante. L'émotion a été trop forte. César Birotteau prend le bras de sa femme et lui dit à l'oreille, d'une voix étouffée : « Je ne suis pas bien ! » Elle le conduit dans sa chambre ; il se précipite dans un fauteuil, disant : « Monsieur Loraux ! » L'abbé Loraux, son ami et son confesseur, vient, suivi des convives et des femmes en habit de bal, qui tous s'arrêtent et forment un groupe stupéfait. César serre la main de son confesseur et penche la tête sur le sein de sa femme agenouillée. « Voici la mort du juste, » dit l'abbé Loraux d'une voix grave, et le geste du saint prêtre indiquait au ciel un martyr à décorer de la palme éternelle [1] !

[1] *César Birotteau*, chap. XVI.

CHAPITRE XII

LA *COMÉDIE HUMAINE* AU THÉATRE

(Suite et fin)

Dieu vous bénisse ! — Jules Janin et Alfred de Vigny. — *La Victoire du mari.* — *Lisez Balzac !* — *Les Treize* d'Eugène Scribe. — *Le Shérif* et *Maître Cornélius* — Au Cirque-Olympique. — *Le Cheval du diable.* — *Honorine* et *la Protégée sans le savoir.* — M. Clairville et *la Cousine Bette.* — *Madame Marneffe ou le Père prodigue.* — *La Peau de chagrin* à l'Ambigu. — Un feuilleton de Henri de Pène. — Le *Lys dans la vallée*, de Théodore Barrière. — *Noblesse oblige* et *le Bal de Sceaux.* — *Les Treize* de Ferdinand Dugué. — *Le Cousin Pons.* — *Lydie.* — *Les Chouans.* — Conclusion.

I.

L'auteur de la *Comédie humaine* venait d'avoir les honneurs du Panthéon. L'année suivante, il eut ceux du Palais-Royal.

Théophile Gautier, dans la *Presse* du 11 mars 1839, parle d'un vaudeville qui a, dit-il, pour point de départ une anecdote empruntée sans vergogne à la *Physiologie du mariage* [1]. *Dieu vous bénisse!* tel était le titre de ce vaudeville, joué pour la première fois sur le théâtre du

[1] Ce feuilleton de Théophile Gautier n'a pas été reproduit dans son *Histoire de l'art dramatique en France depuis vingt-cinq ans*, 6 vol. in-18, Hetzel, éditeur, 1858.

Palais-Royal, le 14 février 1839. Ses auteurs, MM. Ancelot et Paul Duport, avaient tiré d'une page de Balzac, dans sa *XXIe Méditation*, une pièce des plus piquantes. Ce n'était qu'une bluette, sans doute, mais qui fut très prisée du public. Jules Janin en disait dans les *Débats :* « C'est un joli petit acte, à tout prendre, et qui finit d'une façon plaisante.... Vous verrez que cette petite comédie, qui est très jolie, aura été faite pour le Vaudeville et se sera égarée, chemin faisant, au théâtre du Palais-Royal [1]. »

Balzac, du reste, dans sa *Physiologie du mariage*, s'était fait un jeu de multiplier à plaisir les sujets de comédie. Est-ce qu'on ne retrouve pas, dans sa *XXVIIe Méditation*, l'idée, l'anecdote sur laquelle Alfred de Vigny a brodé sa jolie saynète, *Quitte pour la peur*, représentée pour la première fois à l'Opéra, le 30 avril 1833? De la *XIIIe Méditation* est sortie *la Victoire du mari*, spirituelle petite comédie de M. Charles-Hubert Nô, jouée en mai 1857, sur le théâtre du Panthéon-Dramatique, rue Taranne [2]. La *Physiologie du mariage* a également donné naissance à une comédie en un acte et en prose, de MM. Eugène Nus et Raoul Bravard, représentée à l'Odéon, le 20 janvier 1865, sous ce titre : *Lisez Balzac!* En dépit de son titre, et bien que ses auteurs fussent de fervents *Balzaciens*, la pièce de

[1] *Journal des Débats*, 18 février 1839.

[2] Il ne faut pas confondre ce Théâtre avec le Panthéon de 1838, sur lequel fut joué *César Birotteau*. Le Panthéon-Dramatique de 1857 était au petit théâtre improvisé, rue Taranne, dans un local loué précédemment à un pensionnat de demoiselles, et qui est occupé actuellement par la Société de géographie du boulevard Saint-Germain. C'était une scène bourgeoise, et la troupe se composait d'amateurs, pour la plupart étudiants en droit. C'est ainsi que, dans la *Victoire du mari*, le principal rôle, celui du marquis de Nesmond, fut joué avec beaucoup d'entrain par M. Anatole Cerfberr, le futur auteur du *Répertoire de la Comédie humaine.*

l'Odéon concluait à ceci : Vous ferez sagement de ne pas lire.... *la Physiologie du mariage!*

Nous étions tout à l'heure à l'Opéra ; voici venir le tour de l'Opéra-Comique. Ce théâtre joua, le 15 avril 1839 [1], *les Treize*, paroles de MM. Scribe et Paul Duport, et, le 2 septembre, *le Shérif*, paroles de Scribe. Halévy avait composé la musique des deux pièces.

Les Treize! Plus hardi que son confrère Ancelot, qui avait tout simplement remplacé les Treize par l'ami Grandet, chirurgien-major de la garde impériale, Scribe avait-il mis à la scène l'étonnante figure de Ferragus, chef des Dévorants ? Allait-on retrouver là, mise en couplets et ornée de flons-flons, l'histoire de cette association mystérieuse dont Balzac avait dit à la première page de son roman : « Il s'est rencontré, sous l'Empire et dans Paris, treize hommes également frappés du même sentiment, tous doués d'une assez grande énergie pour être fidèles à la même pensée, assez probes entre eux pour ne point se trahir alors même que leurs intérêts se trouvaient opposés ; assez profondément politiques pour dissimuler les liens sacrés qui les unissaient ; assez forts pour se mettre au-dessus de toutes les lois ; assez hardis pour tout entreprendre, et assez heureux pour avoir presque toujours réussi dans leurs desseins ; ayant couru les plus grands dangers, mais taisant leurs défaites ; inaccessibles à la peur et n'ayant tremblé ni devant le prince, ni devant le bourreau, ni devant l'innocence ; s'étant acceptés tous tels qu'ils étaient, sans tenir compte des préjugés sociaux ; criminels sans doute, mais certainement remarquables par quelques-unes des qualités qui font les

[1] L'Opéra-Comique, en 1839, était à la salle des *Nouveautés*, place de la Bourse. Il ne revint à la salle Favart que le 16 mai 1840.

grands hommes, et ne se recrutant que parmi les hommes d'élite. Enfin, pour que rien ne manquât à la sombre et mystérieuse poésie de cette histoire, ces treize hommes sont restés inconnus, quoique tous aient réalisé les plus bizarres idées que suggère à l'imagination la fantastique puissance faussement attribuée aux Manfred, aux Faust, aux Melmoth ; et tous aujourd'hui sont brisés, dispersés du moins. Ils sont paisiblement rentrés sous le joug des lois civiles, de même que Morgan, l'Achille des pirates, se fit de ravageur colon tranquille, et disposa sans remords, à la lueur du foyer domestique, des millions ramassés dans le sang, à la rouge clarté des incendies [1]. »

Les *Treize* de Scribe sont de jeunes seigneurs napolitains qui opèrent dans le pays de *Fra Diavolo*. Riches, légers, frivoles, leur association n'a rien de dangereux pour l'État. Ils ne se sont unis que pour mieux chanter, rire et boire et, au besoin, se prêter main-forte dans leurs entreprises amoureuses. Voici, du reste, comment les définissait le critique dramatique du *Moniteur*, l'honnête M. Sauvage : « L'unique but, disait-il, de ces nouveaux Jocondes est d'enjôler, de trahir les jeunes beautés de l'antique Parthénope [2]. » *L'Antique Parthénope.... les Nouveaux Jocondes....* Décidément, de l'œuvre de Balzac, M. Scribe n'avait pris que le titre.

Le Shérif, au contraire, est bel et bien emprunté à un conte du grand romancier, à *Maître Cornélius*.

Imprimé pour la première fois dans la *Revue de Paris* en décembre 1831, *Maître Cornélius* fait partie des *Études philosophiques*. La scène se passe à Tours, en

[1] Balzac, préface de *l'Histoire des Treize*.
[2] *Moniteur* du 18 avril 1839.

1479. Cornélius Hoogworst, ancien négociant brabançon, devenu l'argentier du roi Louis XI, habite seul avec sa sœur un logis contigu à l'hôtel du comte de Saint-Vallier, le vieil époux de Marie de Sassenage, fille naturelle du roi. Soupçonneux autant qu'avare, l'argentier a fait pendre successivement quatre de ses apprentis accusés de vol, et que la rumeur publique dit innocents. Un soir, Georges d'Estouteville, gentilhomme tourangeau qui aime la femme du comte de Saint-Vallier et veut se rapprocher d'elle, se présente chez Cornélius comme un compagnon flamand, et l'entortille si bien qu'il est admis à passer la nuit sous son toit. De la chambre où l'argentier l'enferme à double tour, il a vite fait de passer dans l'hôtel voisin. Mais, au retour de son expédition, pendant qu'il dort à poings fermés, il est réveillé par les archers du grand prévôt Tristan, qui le conduisent au château du Plessis. Accusé de vol par Cornélius, comme tous les apprentis qui l'ont précédé, il va être pendu comme eux; la comtesse de Saint-Vallier survient heureusement et demande sa grâce au roi. Pour plaire à sa fille sans léser les droits de son compère l'argentier, Louis XI se décide à instruire le procès lui-même. Avec son flair de vieux juge, il ne tarde pas à découvrir que maître Cornélius, atteint de somnambulisme, se vole très adroitement à lui-même, toutes les nuits, ce qu'il a de plus précieux, et le cache si bien que ni lui ni les autres ne le peuvent retrouver. Obligé maintenant de se méfier de lui-même plus encore que des autres, sentant peser sur lui les soupçons de son maître, craignant que le roi ne déterre avant lui son trésor et ne se l'approprie, — tous les trésors enfouis en France ne sont-ils pas au roi? — en proie à des veilles affreuses, seul avec la nuit, le silence, le remords, la peur, l'avare succombe enfin

aux horreurs du supplice que son avarice lui a créé. Il se coupe la gorge avec un rasoir.

Il y a, dans cette simple nouvelle, une étude philosophique profonde, en même temps qu'une étude historique des plus remarquables. Le Louis XI de *Maître Cornélius* est aussi largement peint, aussi vivant et aussi vrai que le Louis XI de *Quentin Durward*.

Ni l'étude historique ni l'étude philosophique n'étaient pour attirer et retenir Scribe. Son premier soin a été de s'en débarrasser. De l'œuvre de Balzac, il n'a pris que le côté purement anecdotique. Il a, du reste, changé l'époque et le lieu de la scène. A l'argentier de Tours il a substitué un honnête shérif de la ville de Londres, John Turnel, qui voit partout des voleurs et qui a transformé en une forteresse l'hôtel où il vit seul avec sa fille Camilla et Keat, sa cuisinière. Edgar, l'amoureux de Camilla, et le matelot William York, l'amoureux de Keat, parviennent, grâce à d'habiles déguisements, à pénétrer dans la place. Un jour, deux jours se passent; le shérif est volé une fois, deux fois. Il soupçonne tout le monde et s'épuise en vaines recherches. Comme il ne lui vient pas à l'idée de s'arrêter lui-même, bien qu'il soit le seul et véritable voleur, à cent lieues de se douter qu'il soit somnambule (c'est la seule chose qu'il ne soupçonne pas), il poursuit ses enquêtes et met sur les dents ses meilleurs limiers, mais il revient toujours bredouille. Devenu la fable de la ville, lui qui était la terreur de la Cité, moqué même des femmes et des enfants, tourné en ridicule par ses propres constables, il ne se tue pas cependant, comme autrefois maître Cornélius. Il dévore son humiliation et se console en mariant sa fille et sa cuisinière. Tout le monde est invité à la noce, même les constables.

Balzac, en 1841, dans sa nouvelle intitulée *la Fausse*

maîtresse, avait pris au Cirque-Olympique une des plus amusantes figures de sa *Comédie humaine*, Malaga-Turquet, la célèbre écuyère. Le Cirque-Olympique, à son tour, ayant besoin d'un sujet de pièce, l'alla demander aux œuvres de Balzac. Le 28 février 1846, il donnait à son public *le Cheval du diable*, drame fantastique en cinq actes et seize tableaux, par M. Villain de Saint-Hilaire.

Un pauvre paysan porte envie aux grands de la terre. Le diable lui apparaît sous la forme d'une bohémienne : « Veux-tu voir tous tes souhaits accomplis, monte sur ce cheval ; il te portera où tu voudras ; il te fera franchir toutes les distances et tous les obstacles. *Vouloir*, pour toi, ce sera *pouvoir*. Seulement, la réalisation de chacun de tes souhaits te coûtera cinq ans de vie. » Le pacte est conclu. L'ambitieux paysan croit pouvoir s'arrêter aussitôt après son premier souhait, celui qui l'aura fait riche et puissant. Mais, dans cette voie, s'arrête-t-on jamais ? Plus il monte, plus il voit s'élargir l'horizon de son ambition et de ses désirs. Dans sa course folle, il dépense, il consume sa vie. Il brûle les étapes, et déjà voilà qu'il arrive au terme fatal, à la mort, à l'enfer. C'est la donnée de *la Peau de chagrin*.

En cette même année, Scribe, pour la troisième fois, fit un emprunt à Balzac. *La Protégée sans le savoir*, comédie en un acte jouée au théâtre du Gymnase, le 5 décembre 1846, est une de ses meilleures pièces. Elle est prise d'*Honorine*, une des œuvres les plus intéressantes du grand romancier, et pourtant une des moins connues.

Dans la nouvelle de Balzac, le comte Octave de Bauvan, mari d'Honorine, vit seul en son hôtel de la rue Payenne, grave, taciturne, morose, indifférent en apparence à la vie extérieure. Sa femme, qu'il aimait à la

folie, mais dont il n'avait pas su se faire aimer, l'a quitté depuis sept ans. Elle aussi vit seule : celui qu'elle avait suivi est mort. Restée sans ressources, obligée de vivre du travail de ses mains, elle fabrique des fleurs. A peine terminées, elles trouvent acheteur à des prix exorbitants. En revanche, c'est à des prix étonnants de bon marché qu'elle-même obtient tout ce qu'elle désire. Son propriétaire lui loue, pour quelques centaines de francs, rue Saint-Maur, un charmant pavillon, avec un jardin et une serre superbe. Sa cuisinière, un cordon bleu, se contente d'un petit gage. Des revendeuses à la toilette lui font payer des cachemires entièrement neufs moins chers que, à d'autres, de vieux tartans. Pendant ce temps, dans son hôtel désert, M. de Bauvan contemple, avec des yeux pleins de larmes, ses armoires pleines, du bas jusqu'en haut, de fleurs artificielles. C'est lui, en effet, qui, sans qu'elle en sache rien, protège Honorine. C'est lui qui achète ses fleurs, paie son loyer et ses cachemires, et aussi son cordon bleu. Il n'est pas de ruses et de machinations qu'il n'emploie pour faire naître dans l'esprit de la comtesse l'idée d'un retour. Cette idée, Honorine la repousse, même lorsque tout lui est révélé. Certes, elle ne méconnaît pas ce qu'il y a de grand dans la conduite de son mari, de généreux dans son pardon, de noble dans son amour, de sublime dans sa bonté. Elle ne cède pas pourtant ; elle s'obstine dans cet entêtement de l'honnête femme qui a failli et croit qu'un pardon accepté la dégraderait. Lorsqu'à la fin, vaincue, résignée, elle rentre à l'hôtel de Bauvan, elle meurt de la réconciliation.

Hélène, — l'Honorine d'Eugène Scribe, — est une jeune orpheline qui n'a, elle aussi, pour vivre, d'autre ressource que son travail. Elle ne fabrique pas de

fleurs ; mais elle dessine, elle peint, et chacune de ses toiles est aussitôt couverte d'or par un brocanteur de tableaux, le vieux Crosby. Derrière le brocanteur, il y a un amoureux, lord Albert Clavering, membre du Parlement. Comme *le Shérif*, la pièce du Gymnase se passe en Angleterre. Hélène naturellement ne se doute de rien. Lorsqu'elle apprend la vérité, elle renonce sur-le-champ au bien-être dont elle est entourée ; elle ne veut rien garder de sa petite fortune. Plutôt vivre dans le dénuement que d'être la protégée d'un grand seigneur. Ému de son désintéressement, touché de sa vertu non moins qu'épris de sa beauté, lord Clavering ne demanderait pas mieux que de l'épouser, s'il n'était pas fiancé avec la fille de lord Dunbar. Heureusement, celle-ci, en se faisant enlever par un jeune fat, lord Tressillyan, simplifie la situation, lève l'obstacle et permet d'arriver au dénouement obligé [1].

Le public, comme lord Clavering, prit la jeune artiste sous sa protection. Comment, d'ailleurs, eût-il hésité ? La pièce était bien faite, spirituelle, aimable. Elle se prêtait à merveille à faire ressortir les grâces ingénues de Mlle Rose Chéri, qui joua délicieusement le rôle d'Hélène. Le succès fut immense :

Tout Paris pour Hélène eut les yeux de Pâris.

C'est encore au Gymnase que nous retrouvons Balzac deux ans après, non plus avec Scribe, mais avec M. Clairville. *Madame Marneffe ou le Père prodigue* [2],

[1] Ce sujet de *la Protégée sans le savoir*, que Balzac a si bien marqué de sa griffe qu'il l'a fait sien à jamais, avait déjà inspiré le roman et le théâtre. On le retrouve dans une très jolie nouvelle de Mme Riccoboni, *Ernestine*, et dans une spirituelle comédie de M. Roger, *Caroline ou le Tableau* (8 mars 1800).

[2] *Le Père prodigue* est le titre donné par Balzac à la première partie de *la Cousine Bette*.

drame-vaudeville en cinq actes, fut représentée le 14 janvier 1849.

Madame Marneffe est tirée de *la Cousine Bette*. On y retrouve, avec Valérie Marneffe, le baron Hulot d'Ervy; sa femme, Adeline Fischer; ses enfants, Victorin et Hortense; son gendre, Wenceslas Steinbock; son frère, le maréchal Hulot; ses amis, Crevel, Marneffe et Montès de Montéjanos; tous les personnages du roman, un seul excepté. Il est vrai que celui qui manque est tout justement le principal, la cousine Bette. Lisbeth Fischer (nommée Bette par abréviation) est la pensée et la cheville ouvrière de l'œuvre de Balzac. C'est elle dont la jalousie secrète amène les catastrophes qui, l'une après l'autre, écrasent tous les siens. Cette figure ôtée, cette effrayante personnification de l'envie qui dévore, dans les familles riches, les parents pauvres, une fois enlevée, l'œuvre du romancier n'a plus de sens. Cela n'était point pour troubler beaucoup M. Clairville, qui, non content de supprimer le cousine Bette, a fait subir à Mme Marneffe une transformation complète. De cette femme perdue, de ce démon de perversité, il a fait tout uniment une rosière.

Au lieu d'être, comme dans le roman, une Parisienne, fille naturelle du comte de Montcornet, la Valérie du Gymnase est une Brésilienne, fille d'un émigrant français, M. Morin. Le baron Hulot, quelque peu aidé par le parfumeur Crevel, a frauduleusement ruiné le père de Valérie; il a de plus lâchement séduit sa sœur, la trop candide Hermance. Valérie se donne pour mission de venger ce double crime et vient pour cela en France. Besoin est, pour mieux atteindre son but, qu'elle ait un chaperon. Marneffe, commis besogneux et fripon, se trouve là tout à point pour lui prêter son nom et jouer près d'elle le rôle de mari complaisant. La fausse

Mme Marneffe, qui est habile autant qu'elle est belle, n'a pas de peine à duper le baron Hulot et son ami Crevel : elle les ruine et les déshonore. Les choses en sont là, quand elle découvre que son père, avant de se rendre au Brésil, avait eu en France une troisième, ou plutôt une première fille, et que cette fille est justement Mme Hulot, la femme du baron, aujourd'hui réduite à la misère, ainsi que ses enfants, par les folles prodigalités de son mari. Le nouveau rôle de Valérie est tout tracé. Elle prend l'argent qui lui vient de Hulot et celui qu'elle tient de Crevel : cet argent lui appartient bien, puisque c'est celui de son père, et que le parfumeur et le baron n'ont fait après tout que le lui restituer, sans y avoir d'ailleurs aucun mérite. Elle en fait deux parts : l'une qui rétablira la fortune de sa sœur, l'autre qui lui servira de dot à elle-même, car elle va épouser le comte Montès de Montéjanos, un jeune Brésilien qu'elle aime depuis son enfance et auquel elle a toujours gardé sa foi. Au dernier acte, comme elle va se rendre à l'autel, les demoiselles d'honneur lui présentent, sur un coussin de satin blanc, une couronne avec un bouquet de fleurs d'oranger. Mme Hulot lui attache le bouquet. Comme à la fin de *César Birotteau*, — celui de M. Cormon, — tous les personnages chantent en chœur :

> Célébrons ce doux mariage,
> Qui des époux comble les vœux.
> Puisse-t-il être le présage
> De l'avenir le plus heureux !

Tout cela ne ressemblait guère au drame terrible de Balzac. Si loin qu'elle fût du roman, la pièce avait pour elle d'être arrangée avec beaucoup d'adresse. Il y a, au troisième acte, une belle scène, entre le maréchal Hulot, l'honneur même, et son frère, le baron Hulot la Honte.

Ferville était superbe dans le rôle du maréchal. Geoffroy, qui devait, deux ans plus tard, créer Mercadet, était excellent dans le personnage de Crevel. Ce n'était pas d'ailleurs un mince attrait pour le public de voir Mme Rose Chéri, la plus parfaite des ingénues, jouer un rôle de rouée. Le succès fut donc assez fructueux, et Balzac, qui était alors en Russie, ne laissa pas d'y trouver son compte, car il touchait le tiers des droits d'auteur. Il écrivait à sa mère, de Wierzchownia, au mois de février 1849 :

.... N'oublie pas, je te prie, d'aller chez l'agent dramatique, qui demeure rue Saint-Marc, 4 ou 6, au deuxième étage ; — M. Hostein te dira le nom ; — et là, tu toucheras ce qui peut me revenir de mon tiers dans *Madame Marneffe*, et un reste de compte de *la Marâtre*. Tu te feras connaître comme ma mère, et, au besoin, tu prieras l'agent de faire vérifier chez Gossart que ma procuration y existe en minute, afin de n'avoir pas la peine d'y prendre une expédition. Dès lors, il te paiera mes droits tous les 8 ou 10 de chaque mois. J'espère qu'à la longue ce tiers de *Madame Marneffe* me donnera une petite somme [1].

II.

Après la mort de Balzac, les théâtres continuèrent d'exploiter ses romans et ses contes.

Au mois d'août 1851, l'Ambigu-Comique était dans le marasme. Sa meilleure actrice, Mme Guyon, la seule qui fût capable de remplir la salle, lui manquait. En attendant qu'elle lui fût rendue, il se demanda comment il pourrait faire patienter son public. Le récent succès de *Mercadet* [2] venait de remettre en faveur le nom de Bal-

[1] *Correspondance de H. de Balzac*, t. II, p. 374.
[2] Joué, nous l'avons vu, le 23 août 1851.

zac. — « Faites-nous du Balzac, dit le directeur de l'Ambigu à un de ses fournisseurs habituels, M. Louis Judicis; ce sera bien le diable si cela ne nous fait pas gagner deux ou trois semaines. » M. Judicis avait depuis quelque temps sur le chantier un drame tiré de *la Peau de chagrin.* Il y mit la dernière main, et la piéce, hâtivement répétée, fut jouée le 6 septembre 1851.

Le drame de l'Ambigu [1] suit le roman presque pas à pas. Il reproduit les principales scènes de la vie de Raphaël de Valentin, ses années de misère et ses jours de toute-puissance, l'histoire de sa passion pour Fœdora, « la femme sans cœur, » et celle du naïf amour de Pauline. Dans la pièce, comme dans le livre, Raphaël, à partir du moment où il est devenu possesseur de la peau de chagrin, voit tous ses désirs se réaliser. Seulement, à chacun de ses souhaits, elle se rétrécit ; et à cette diminution correspond chez lui une décroissance des jours qui lui sont comptés, si bien qu'il meurt à l'instant précis où la peau de chagrin est réduite à rien. Balzac du moins le fait mourir, mais non M. Judicis, qui se sépare ici de son auteur et change le dénouement.

La toile vient de tomber; on croit la pièce finie ; tout le monde d'ailleurs est mort, ou à peu près. Mais, à ce moment, le rideau se relève et laisse voir la mansarde de Raphaël, disposée absolument comme à la fin du premier tableau : Raphaël étendu sur son lit, Pauline agenouillée près de lui, à son chevet le docteur Eugène de Rastignac. M. Louis Judicis a fait un seul et même personnage de ces deux individualités, si vivan-

[1] *La Peau de chagrin,* drame fantastique en cinq actes et sept tableaux, dont un prologue, et un épilogue, *tiré du roman de H. de Balzac.*

tes et si tranchées dans la *Comédie humaine*, Eugène de Rastignac et le docteur Horace Bianchon. Gabriel se réveille.... guéri ; car il a été malade, il a eu une congestion cérébrale. Toutes les scènes auxquelles le spectateur vient d'assister n'ont été que les rêves de son délire. La Peau de chagrin n'a jamais existé que dans son imagination.

Ce dernier tableau, dont il n'y a pas trace dans le roman, n'allait à rien moins qu'à détruire la pièce. Ce n'était qu'un vieux *truc*, le truc du *Rêve*, renouvelé de plusieurs mélodrames du boulevard, et en particulier de *Victorine ou la nuit porte conseil* [1]. Après avoir commencé par Balzac, M. Louis Judicis finissait par Du Mersan.

Le directeur de l'Ambigu comptait médiocrement sur le succès. Il se trouva pourtant que le public fit à la pièce un assez chaleureux accueil. Je lis dans le feuilleton de Henri de Pène, qui faisait alors ses débuts, à l'*Opinion publique*, comme critique théâtral :

> L'Ambigu n'a mis au service du grand romancier que des croque-morts de seconde classe, pour enterrer le drame sans tambour ni trompette, aussitôt qu'il aura fait sa besogne de bouche-trou.... On ne comptait pas sur la pièce, on l'avait négligée, sacrifiée ; et elle a un succès malgré tout, elle attire et elle émeut. Dans certaines scènes, où le livre n'est pas trop complètement étouffé sous le drame, on respire tout à coup comme des bouffées de génie. Cela a suffi pour enfler la voile, et le succès vogue à l'heure qu'il est [2].

La Comédie française, en 1849, avait refusé *Mercadet*. En 1853, à défaut d'une œuvre originale du grand

[1] *Victorine ou la nuit porte conseil*, drame-vaudeville en cinq actes, par Du Mersan, Dupenty et Gabriel, représenté pour la première fois, le 21 avril 1831, sur le théâtre de la Porte Saint-Martin.

[2] *L'Opinion publique*, numéro du 15 septembre 1851.

écrivain, elle donna une adaptation de l'un de ses plus célèbres romans. Son affiche du 14 juin annonçait la première représentation du LYS DANS LA VALLÉE, *drame en cinq actes et en prose, tiré du roman de H. de Balzac.*

De toutes les œuvres de Balzac, celle-ci était peut-être la plus difficile à transporter au théâtre. C'est moins un roman et un drame « qu'un long poème du cœur, qui se déroule au milieu des plus doux tableaux de la vie des champs, revêtus des teintes mélancoliques particulières à l'automne [1]. » Ce qui en fait l'attrait et la beauté, c'est la poésie, l'âme. Les événements y sont rares; en revanche, les analyses, les peintures du cœur y abondent. Or, de tout cela, poésie, âme, délicates et subtiles analyses, il n'y a pas l'ombre dans la pièce du Théâtre-Français. Ses deux auteurs, Théodore Barrière et Amédée de Beauplan, ont bien laissé leurs noms aux personnages, mais c'est à peu pres tout. Félix de Vandenesse, ce simple, ardent et mélancolique enfant, dont le petit habit bleu-barbeau sent encore le collège, ils l'ont métamorphosé en un brillant officier de marine, avec l'épaulette et l'épée au côté; pour un peu, ils en auraient fait un ingénieur des ponts et chaussées. Lorsque Jacques, le fils de Mme de Mortsauf, est malade, ils ne s'attardent pas à peindre les angoisses de l'amour maternel. Ils ne prennent pas du roman les sentiments de la mère, ils donnent le croup à l'enfant, et croient que tout est dit parce qu'ils nous ont fait entendre sa toux sèche et haletante. Mme de Mortsauf, dans le roman, meurt chrétiennement, réconciliée avec Dieu, le repentir au cœur et le pardon aux lèvres. Dans le drame, elle meurt d'une mort toute

[1] *L'Œuvre de H. de Balzac*, par Marcel Barrière, p. 109. 1890.

païenne, que ne console aucune espérance, qu'aucun rayon n'illumine.

L'Odéon était presque le seul théâtre qui, à cette date de 1849, n'eût pas encore donné de pièce tirée d'un roman de Balzac. Longtemps encore il tiendra rigueur à l'auteur des *Ressources de Quinola;* mais force lui sera bien de suivre à son tour le mouvement. Le 1er septembre 1859, il représenta *Noblesse oblige*, comédie en cinq actes empruntée à l'une des plus jolies nouvelles de Balzac, *le Bal de Sceaux* [1].

Émilie de Fontaine, fille d'un conseiller intime du roi Louis XVIII, s'est forgé un idéal : son futur mari devra être jeune, beau, riche, titré, pair de France, ou du moins en passe de le devenir. Au bal de Sceaux, elle s'éprend d'un jeune homme charmant, doué de toutes les distinctions imaginables, et qu'elle croit appartenir à une famille de vieille noblesse ; mais elle refuse de l'épouser quand elle apprend qu'il s'appelle tout simplement Maximilien Longueville et qu'il est dans le commerce. Maximilien se marie ailleurs et oublie Mlle de Fontaine. Devenu, à la mort de son père et de son frère aîné, un des plus riches banquiers de Paris, il est anobli par Charles X et appelé à la pairie : c'est alors le vicomte « Guiraudin de Longueville. » Si Mlle de Fontaine eût accepté d'être sa femme, son rêve se serait un jour trouvé réalisé. Le rêve s'est envolé. Ne trouvant plus de parti à sa convenance, Émilie se résigne à épouser son oncle, le vieux comte de Kergarouët, amiral en retraite, qui est perclus de

[1] *Le Bal de Sceaux*, daté de Paris, décembre 1829, parut pour la première fois avec le sous-titre de : *ou le Pair de France*, dans la première édition des *Scènes de la vie privée* (avril 1830). Dans la première édition de la *Comédie humaine, le Bal de Sceaux* est dédié à Henry de Balzac (frère de l'auteur).

goutte et de rhumatismes.... et qui n'est pas pair de France.

L'auteur de *Noblesse oblige* a tiré très habilement parti de la nouvelle de Balzac. Seulement, il en a changé le dénouement, puisqu'aussi bien, au théâtre, dans la comédie, un dénouement heureux est de rigueur. Maximilien est resté fidèle à la jeune fille dont il a fait la connaissance au bal de Sceaux; ayant conquis la fortune et la gloire, il épouse Émilie, après l'avoir délivrée de la nécessité où elle allait se trouver, pour sauver son père, d'accepter pour mari un vieux marquis libertin.

La pièce eut un vif succès; une scène était particulièrement remarquable, celle où les deux jeunes gens se révèlent leur passion sans prononcer un mot qui ait rapport à l'amour.

Noblesse oblige était le début au théâtre d'un écrivain aujourd'hui oublié, mais qui eut ce jour-là son heure de célébrité : il s'appelait Ange Le Roy de Keraniou.

Il est arrivé à certaines œuvres de Balzac d'être mises deux et trois fois à la scène par des auteurs différents. Nous l'avons vu déjà pour *le Colonel Chabert* et pour *le Père Goriot*. Nous le verrons tout à l'heure encore pour les *Chouans*. L'*Histoire des Treize*, dont MM. Ancelot et Comberousse avaient déjà tiré une comédie, *l'Ami Grandet*, devait également fournir à deux autres écrivains, MM. Ferdinand Dugué et G. Peaucellier, le sujet d'un drame en cinq actes, *les Treize*, représenté sur le théâtre de la Gaité, le 28 décembre 1867.

Les auteurs ont fondu ensemble les deux premiers épisodes du roman, l'histoire de Mme Jules Desmarets et celle de la duchesse de Langeais.

Clémence, femme de Jules Desmarets, un des plus

riches agents de change de Paris, est la fille de l'ancien forçat Ferragus, le chef des Treize. Son mari ignore le secret de sa naissance. Chaque jour, elle quitte son brillant hôtel de la rue Ménars, pour aller en cachette visiter son père, dans une vieille et pauvre maison de la rue Soly [1]. Un soupirant rebuté, M. de Maulincour, qu'une rencontre fortuite a mis sur la piste de ces visites mystérieuses, y fait imprudemment allusion devant M. Desmarets. Mme Jules ne peut, pour se justifier, révéler le secret terrible auquel la vie de son père est attachée. Elle meurt, au bout de quelques mois, des soupçons de son mari. La mort de Mme Desmarets est une des plus belles pages de *la Comédie humaine*. Dans le drame, elle ne meurt pas ; elle disparaît seulement et se réfugie, loin de Paris et de la France, au couvent de Santa-Teresa, en Espagne. C'est en ce même couvent, situé au bord de la mer, sur une côte sauvage et déserte, que vient aussi se cacher la duchesse Antoinette de Langeais, lorsqu'elle se croit abandonnée par Armand de Montriveau. Si lointaine et impénétrable que soit leur retraite, les Treize finissent par la découvrir. Conduits par Ferragus et par Montriveau, ils arrivent au pied du rocher sur lequel se dresse le couvent de Santa-Teresa. Les cloches sonnent à ce moment ; dans la chapelle, les religieuses chantent les psaumes des agonisants. Qui donc va mourir ? Ferragus et Montriveau poussent ensemble un cri : — Clémence ! — Antoinette ! Ils escaladent le rocher, franchissent la muraille. Ferragus reparaît bientôt, tenant dans ses bras la duchesse évanouie. Comme il faut un mariage au dénouement d'un drame, Antoinette, qui

[1] Ruelle disparue par suite de la reconstruction de l'hôtel des Postes.

n'a pas encore prononcé ses vœux, épousera le général. Sa malheureuse compagne vient d'expirer. Ferragus s'agenouille auprès du lit funèbre où repose Clémence, et, courbant le front : « Dieu seul est fort! » dit-il. Ses compagnons s'éloignent ; il refuse de les suivre : il mourra où sa fille est morte.

Habilement arrangée, pleine de péripéties intéressantes, la pièce de MM. Ferdinand Dugué et G. Peaucellier fut remarquablement interprétée par Dumaine et Lacressonnière (Ferragus et Montriveau), Mmes J. Clarens et Lia-Félix, sœur de Rachel (Clémence Desmarets et la duchesse de Langeais).

III.

Le premier épisode des *Parents pauvres — la Cousine Bette* — avait été mis à la scène par M. Clairville. Le second épisode, *le Cousin Pons*, devait également tenter un auteur dramatique. Le 14 avril 1873, le théâtre de Cluny joua le *Cousin Pons, drame en cinq actes, d'après le roman de H. de Balzac*, par Alphonse de Launay.

« Il faut que la peinture de la souffrance des humbles, qui sont l'immense majorité dans l'univers, prime enfin la fiction oiseuse et trop conventionnelle des raffinés de l'idéal. » Cette pensée de Proudhon pourrait servir d'épigraphe au récit de Balzac. L'auteur y retrace les souffrances et les tristesses de deux pauvres musiciens attachés à l'orchestre d'un petit théâtre, Sylvain Pons et son ami Wilhelm Schmucke. Tandis que dans *la Cousine Bette*, la peinture du vice l'emporte sur celle de la vertu, dans *le Cousin Pons*, au contraire, la vertu est au premier plan. Le second de ces romans est comme la contre-partie du premier. Si la cousine Bette est le

type de la parente pauvre, dont le cœur gros d'envie déborde de haine pour une famille qui lui témoigne pourtant beaucoup d'affection, le cousin Pons représente la victime sublime et résignée d'une famille riche et âpre au gain, qui, après l'avoir renié pendant sa vie, s'empare de ses dépouilles après sa mort [1].

Les scènes dialoguées, tour à tour d'un comique achevé ou d'un pathétique profond, abondent dans le roman. Les conversations de la Cibot, l'affreuse portière, avec le malheureux Pons, dont elle est devenue la garde-malade ; celles non moins étonnantes de Rémonencq, le ferrailleur, avec la Cibot, sa complice, semblent écrites d'avance pour le théâtre. M. Alphonse de Launay n'a donc eu qu'à les couper dans le livre pour les transporter à la scène. Ce serait parfait, si M. de Launay avait jusqu'au bout suivi son modèle, et s'il n'avait pas fait à l'œuvre du maître des changements qui en diminuent singulièrement la portée.

Il n'y a pas d'amour dans le livre de Balzac. Un drame sans amour ne se peut concevoir, paraît-il. M. Alphonse de Launay a donc imaginé d'introduire dans sa pièce une jeune orpheline, Mlle Olga, fille du machiniste du théâtre où Sylvain Pons est chef d'orchestre. Elle est adoptée par les deux musiciens et vient demeurer avec eux dans leur petit appartement de la rue de Normandie, au Marais. Au dernier acte, elle épousera Fritz Brunner, un Werther millionnaire, qui voit en elle une sœur de Charlotte et qui l'aime pour ses cheveux d'un blond germanique.

M. Alphonse de Launay ne s'est pas contenté d'ajouter au *Cousin Pons* cet épisode oiseux et banal, il a complètement modifié le dénouement.

[1] Marcel Barrière, *l'Œuvre de H. de Balzac*, p. 240.

Dans Balzac, les parents riches de Pons, M. et Mme Camusot de Marville, déshérités par le vieux musicien au profit de Schmucke, réussissent, grâce aux manœuvres de l'ex-avoué Fraisier, à dépouiller le trop candide Allemand et à se faire mettre en possession de la collection de tableaux et d'objets d'art réunie par Pons et qui vaut plus d'un million. La dernière scène du livre nous les montre faisant à des étrangers de distinction les honneurs de ce musée, et ils ne manquent pas de dire avec attendrissement que cela leur est venu par héritage, dans la succession de leur « cher cousin Pons. »

Au théâtre, il est entendu que la vertu doit toujours triompher et que le succès ne va jamais aux malhonnêtes gens. C'est pourquoi le drame de M. Alphonse de Launay nous montre au dénouement maître Hennequin, l'ange du Notariat, brandissant comme un glaive le testament authentique de Sylvain Pons, chassant les Camusot et introduisant l'honnête Schmucke dans son héritage, pendant que la police arrête les deux bourreaux de Pons, la Cibot et Rémonencq, accusés d'avoir empoisonné feu Cibot. La vertu triomphe et le crime est puni sur toute la ligne. C'est fort bien sans doute, mais ce n'est plus le *Cousin Pons*.

C'est d'autant moins le *Cousin Pons* que, dans le drame, l'héroïne du roman ne paraît pas. « Tout le monde, dit Balzac en son dernier chapitre, tout le monde désirera sans doute savoir ce qu'est devenue l'*héroïne* de cette histoire, malheureusement trop véridique dans ses détails.... Vous devinez, ô amateurs, connaisseurs et marchands, qu'il s'agit de la collection de Pons ! »

Cette collection, en effet, est vivante, animée, magique. Elle est la maîtresse secrète de Pons, ou plutôt

l'épouse voilée qu'il cache à tous les regards. Elle est l'objet des ardentes convoitises de Rémonencq et de la Cibot, du juif Élie Magus et de la présidente Camusot de Marville. C'est autour d'elle que roule toute l'action, Mais pour donner à une telle « héroïne, » — une héroïne en peinture, — le mouvement et la vie, il faut le livre et ses riches descriptions, il faut la magie du style et la toute-puissance de l'art. Ce sont là choses qui ne s'empruntent pas et ne se peuvent transporter au théâtre. Tout ce que M. Alphonse de Launay pouvait faire, c'était d'inscrire sur sa brochure les indications suivantes : « Chez Pons. — Salle à manger de l'appartement de Pons et Schmucke. — Meubles de chêne sculpté. — Tableaux aux murs : quelques-uns de ces tableaux couverts d'une serge verte. — Consoles, étagères surchargées de curiosités. — Au-dessus de la table à manger, un petit lustre flamand en cuivre. » — Ou encore : « Le salon de Pons. — Tableaux couvrant toutes les parties libres du mur. — Étagères, consoles, crédences. — Lustre ancien. » Et c'est tout. En passant du livre de Balzac au théâtre de Cluny, la collection Pons était passée de vie à trépas. Elle avait disparu, emportant avec elle l'âme du *Cousin Pons*.

La pièce de M. Alphonse de Launay renfermait malgré tout de belles parties, et son succès fut assez vif. Un autre dramaturge, qui fit, lui aussi, quelques années plus tard, un emprunt à *la Comédie humaine*, fut moins heureux.

Le théâtre des Nations, le 7 septembre 1882, donna la première représentation de *Lydie*, *drame en cinq actes et un prologue*, *tiré d'un roman de H. de Balzac*, par M. Albert Miral. M. Miral, un inconnu, mais à coup sûr un brave, n'avait pas craint de se mesurer avec l'œuvre la plus audacieuse, et souvent la moins accep-

table de Balzac, celle qui, après s'être appelée d'abord *la Torpille*, a maintenant pour titre : *Splendeurs et misères des courtisanes*. Il en avait du reste pris très à son aise avec son auteur. Le prologue seul reproduit assez fidèlement les premiers chapitres du livre. C'est la scène monstrueusement terrible qui se passe dans le misérable taudis de la rue de Langlade [1] et qui a pour acteurs le faux abbé Carlos Herrera — le forçat Jacques Collin — et Esther Gobseck, dite la Torpille. Dans tout le reste du drame, le livre est étrangement défiguré. Lucien de Rubempré tombe amoureux de Lydie Peyrade, fille du policier Peyrade, un des agents les plus habiles de Fouché. Il abandonne pour elle la malheureuse Esther, qui finit par le retrouver dans une mansarde, en compagnie de Lydie et de Carlos Herrera. Esther s'empoisonne et meurt en pardonnant à Lucien. Le faux abbé se jette par la fenêtre pour échapper à la justice, et Lucien de Rubempré épouse Lydie Peyrade. Après tout, le poète des *Marguerites* ne déroge pas autant qu'on pourrait le croire, puisqu'aussi bien, dans le drame de M. Miral, il est le fils de Jacques Collin. Fils d'un forçat, il devient le gendre d'un policier :

Belle conclusion et digne de l'exorde !

La pièce de *Lydie* n'eut aucun succès; elle ne fut même pas imprimée. L'auteur se contenta de publier une courte brochure intitulée : *Ne touchez pas à Balzac; deux mots sur la première représentation de « Lydie » aux Nations* [2].

Ce n'est pas sur ce lamentable échec, c'est au contraire sur un succès retentissant que finit la liste à ce

[1] Supprimée par suite de l'ouverture de l'avenue de l'Opéra.
[2] Une brochure in-18, chez Dentu, 1882.

jour des emprunts faits par le théâtre à *la Comédie humaine*.

L'Ambigu-Comique, nous l'avons vu, avait mis *les Chouans* à la scène, en 1837, avec ce titre : *le Gars*. Ce même théâtre, le 12 avril 1894, a donné un nouveau drame également tiré du roman de Balzac [1].

Antony Béraud avait suivi le livre de très près, sauf pour le dénouement, qu'il avait complètement modifié. MM. Pierre Berton et Émile Blavet ont taillé plus hardiment dans l'œuvre un peu trop touffue de Balzac et n'en ont reproduit que les épisodes les plus dramatiques.

Deux tableaux surtout produisirent un effet considérable.

La comtesse du Gua Saint-Cyr, abandonnée pour Marie de Verneuil par le marquis de Montauran, veut se venger. Elle fait parvenir à Hulot, le commandant républicain, des indications qui lui permettront de saisir, dans une embuscade, le chef des chouans. C'est à grand'peine que celui-ci parvient à s'échapper. Les deux chouans Marche-à-Terre et Pille-Miche, persuadés que la trahison qui a failli perdre « le chef » est du fait de leur camarade Galope-Chopine, se rendent à sa maison et le tuent. Au moment où ils s'éloignent en chantant, d'une voix claire, une chanson rustique, survient, avec son fils, le gars Jeannic, la femme de Galope-Chopine, la Barbette. Elle a reconnu la voix des deux hommes, et, sans se douter de rien, elle rentre chez elle en répétant, après eux, le dernier couplet de la vieille chanson. Sa langue soudain se glace ; elle reste immobile, et un grand cri sort de sa bouche

[1] *Les Chouans*, drame en cinq actes et huit tableaux, tiré du roman de H. de Balzac, par MM. Pierre Berton et Emile Blavet.

béante. Le cadavre de son mari est étendu sur le sol; un des souliers du mort est auprès de lui, tout rempli de sang.

« Ote ton sabot, dit la mère à son fils. Mets ton pied là dedans. Souviens-toi toujours du soulier de ton père, et ne t'en mets jamais un aux pieds sans te rappeler celui qui était plein du sang versé par les *Chuins*, et tue les *Chuins*. »

Puis, après un silence : « J'atteste saint Labre, reprend-elle, que je te voue aux Bleus. Tu seras soldat pour venger ton père. Tue, tue les *Chuins*, et fais comme moi. Ah! ils ont pris la tête de mon homme, je vais donner celle du gars aux Bleus. »

Cette scène, qui se rattache d'ailleurs étroitement à l'action et qui va tout à l'heure amener le dénouement, cette scène est superbe : elle appartient tout entière à Balzac.

Plus tragique encore est le dernier tableau. Montauran et Marie de Verneuil, dont un prêtre réfractaire vient de bénir l'union, vont échapper aux Bleus. Toutes les précautions sont prises pour assurer leur fuite, mais Jeannic est là, et aussi la Barbette, qui donnent l'éveil aux soldats d'Hulot. Montauran tombe sous leurs coups, ainsi que Marie, qui s'est en vain dévouée et a essayé de se faire prendre pour « le chef, » en revêtant des habits d'homme et l'écharpe blanche. Ils meurent tous deux dans les bras l'un de l'autre en criant : Vive le roi!

C'était le dénouement même de Balzac. Ce dénouement, d'une grandeur simple et héroïque, tira des larmes de tous les yeux. Il avait pour cadre, au théâtre comme dans le livre, un décor admirable. Tout en haut, vers les frises, la ville de Fougères avec ses maisons praticables, ses balcons ouverts sur l'abîme, — reliée par un escalier de quarante-cinq marches avec

un ravin effrayant, profond, noir comme une gueule d'enfer et qu'éclairent seules les lueurs sinistres de la fusillade.

Le succès des *Chouans* fut immense, on acclama le nom de Balzac. Une fois de plus se vérifiait pour lui ce mot de l'un de ses livres : « La gloire est le soleil des morts [1]. »

On le voit, la liste est déjà longue des pièces empruntées à *la Comédie humaine.* Nul doute pourtant qu'il ne faille la rouvrir bientôt; plus d'une fois encore, on verra, sur les affiches de nos théâtres, la formule qui a déjà tant servi : *Tiré du roman de H. de Balzac.* Tel de ses romans, en effet, contient deux ou trois sujets de pièces, et on en peut trouver même dans la plus courte de ses nouvelles, dans le moindre de ses contes. Jamais imagination, non pas même celle de Shakespeare, ne fut à ce degré créatrice. Son *Théâtre*, sans doute, est loin d'être à la hauteur de ses romans, et si l'on veut savoir de quelle puissance dramatique il était doué, c'est à *la Comédie humaine*, et non à ses pièces de théâtre, qu'il le faut demander. Est-ce donc à dire, comme l'a fait récemment encore un spirituel et très distingué critique, que j'ai déjà cité, M. Paul Flat, que ses comédies et ses drames soient, dans son Œuvre, « une quantité négligeable ? » Je ne saurais me ranger à cette opinion. Lorsque la mort est venue le surprendre, Balzac se disposait à laisser reposer un peu le roman, pour « faire du théâtre » pendant quelques années. On ne peut guère douter que ses efforts n'eussent été couronnés de succès. Ne possédait-il pas, à un degré rare, les qualités maîtresses, le talent, ou plutôt le gé-

[1] *La Recherche de l'absolu.*

nie de l'observation, la profonde connaissance du cœur humain, l'invention puissante, et ce don suprême, la faculté de créer des types et des caractères? Si le *métier* lui faisait défaut, si l'habileté professionnelle lui manquait, ce sont là choses qui s'acquièrent, et qu'il eût certainement acquises, lui que nul labeur ne rebutait. Si imparfaites qu'elles soient, hâtivement composées à une époque où le roman le tenait tout entier et absorbait le meilleur de ses forces, les pièces qu'il a laissées attestent ce qu'il aurait pu faire. Mais ce qu'il a fait n'est-il pas déjà considérable? Dans la première partie de cette étude, j'ai dit quelques mots de l'*École des Ménages.* Elle est encore inédite, et je n'ai pas le droit d'en donner ici l'analyse. Je puis du moins dire l'impression qui m'est restée, après une rapide lecture de ce premier drame de Balzac. C'est presque une pièce classique ; les trois unités y sont, à peu de chose près, rigoureusement observées; les cinq actes se passent dans le magasin d'un marchand de nouveautés. Dans ce cadre parisien, l'auteur a placé une tragédie bourgeoise et toute moderne, où passe comme un souffle de la Fatalité antique ; d'une réalité poignante, d'un pathétique profond, elle est pleine de haines, de terreurs et de remords, à l'égal des tragédies d'Eschyle et de Sophocle. L'*École des Ménages* sera quelque jour mise au théâtre, bientôt, je l'espère. En attendant, nous avons les deux premiers actes de *la Marâtre*, qui sont, en leur genre, un modèle. Nous avons les cinq actes de *Mercadet le Faiseur*. La piece est trop touffue, trop chargée de branches et de scènes parasites ; mais elle est la plus spirituelle du monde, et, ce qui ne se voit pas ailleurs dans le théâtre contemporain, si ce n'est chez Victor Hugo, on y trouve, en maint endroit, des scènes et des mots de génie. Comme Le Sage, qui

est à la fois l'auteur de *Gil Blas* et l'auteur de *Turcaret*, Balzac aura, lui aussi, mais à un degré bien plus haut, une double gloire. Il sera surtout pour la postérité l'auteur de *la Comédie humaine*, mais il sera aussi pour elle l'auteur de *Mercadet*.

APPENDICE

SUR LES ANCÊTRES DE BALZAC

(*Se rapporte à la page 90*)

Les recherches de M. Charles Portal, publiées dans la *Correspondance historique et archéologique* du 25 août 1896 (Paris, H. Champion), sont la suite et le complément de celles que j'avais moi-même entreprises et dont j'avais donné le résultat dans le *Correspondant* du 10 mars 1895. Je suis donc heureux de pouvoir les reproduire ici, avec la gracieuse autorisation de M. Portal.

Les ancêtres de Balzac.

M. Edmond Biré a publié dans le *Correspondant* l'acte de décès de Bernard-François Balzac, « né à Nougairis (*sic*), département du Tarn. » Ce Balzac, mort à Paris en 1829, à l'âge de « quatre-vingt-deux ans, » était le père du fameux romancier. On sait qu'il n'a jamais fait précéder son nom de la particule nobiliaire ; cette innovation n'est guère antérieure à 1836 et appartient par conséquent à son fils [1]. Celui-ci, à l'appui de ses prétentions, se disait d'une « vieille famille gauloise » et allait même jusqu'à mentionner un monastère fondé au ve siècle par ses ancêtres « aux environs de la petite ville de Balzac. »

[1] Balzac prit la particule dès le lendemain de la révolution de 1830.

Tout cela nécessite quelque explication.

D'abord le lieu appelé Nougairis par l'officier de l'état civil de Paris n'est autre que le hameau de La Nougaïrié (commune de Montirat, canton de Monastiès, arrondissement d'Albi). Bien que l'agglomération comprenne sept ou huit maisons, elle n'est portée sur aucune carte ; mais les plans cadastraux l'indiquent à 100 ou 150 mètres à l'est de Canezac et au nord de Montirat.

Cette identification n'est pas douteuse, car c'est dans les registres de l'ancienne paroisse de Canezac, conservés aux archives communales de Montirat, qu'on lit l'acte de baptême suivant :

Bernard François Balssa (*sic*), fils de Bernard Balssa, laboureur, et de Jeanne Granier, mariés, de La Nougayrié, paroisse de Canezac, est né le 22e juillet mil sept cent quarante six, environ les six heures du soir, et batisé le même jour dans l'église du dit Canezac; parrain François Granier, ayeul, et marraine Jeanne Nouvialle, ayeule du batisé, de La Pradelle [1], illétrés.

Vialar, *prêtre* [2].

Cet acte nous fournit les noms des grands-parents d'Honoré de Balzac. Le bisaïeul était né en 1716 : « Le quinzième janvier né et batisé le lendemain Bernard Balssa, fils d'autre [Bernard], brassier, et de Jeanne Bonneviale, mariés, de La Pradelle, parrin.... [3] (la fin manque). Voici, de plus, la mention de son mariage :

Le 4e octobre mil sept cens quarante cinq, dans l'église paroissialle de St Martin de Canezac, par nous prêtre recteur de la dite église soussigné, après la publication des bans canoniquement faite sans opposition ny empêchement, présens les témoins bas nommés, a esté célébré le mariage entre Bernard Balsa (*sic*), âgé de trente ans ou environ, laboureur, fils d'autre Bernard Balsa et de Jeanne Nouvialle, mariés, du masage de La Pradelle, paroisse dudit Canezac, d'une part, et Jeanne Granier, âgée de vingt trois ans ou environ, fille de François Granier, laboureur, et de Jeanne Gayrard,

[1] La Pradelle est un autre hameau tout proche de Canezac.
[2] Archives du Tarn, E, 2889 — (Montirat, GG, 5).
[3] Archives du Tarn, E, 2888 — (Montirat, GG. 4).

mariés, de La Nougayrié, d'autre part, de la susdite paroisse de Canezac, présens.... etc.

VIALAR, *prêtre* [1].

J'ai relevé, en outre, pour les années 1693 à 1717, une trentaine de baptêmes, mariages ou sépultures intéressant la même famille [2], et j'ai constaté que :

1° Le véritable nom des ancêtres d'Honoré de Balzac est Balsas, ou Balsa. Le premier d'entre eux qui y ait ajouté un c final est le père du romancier.

2° Tous ces Balssa, ou Balsa, sont des paysans, des laboureurs, parfois même de simples *brassiers*, c'est-à-dire des journaliers. Mais, quoique mettant leurs bras au service d'autrui, il est probable qu'ils possédaient quelque lopin de terre ; il en était généralement ainsi dans la région.

Quant à l'origine « gauloise » de cette famille, quant au monastère fondé ou doté par elle au ve siècle dans les environs de la « ville de Balzac, » ce sont là des créations de pure imagination et qui n'ont rien à démêler avec la critique historique.

Tels sont les fondements des prétentions à la noblesse d'Honoré (de) Balsa(c), dont le père, Bernard-François, adjoint au maire de Tours et administrateur des hospices de cette ville, n'avait jamais été connu que comme roturier, dont le grand-père, Bernard, ainsi que l'arrière-grand-père, appelé aussi Bernard, étaient laboureurs et s'étaient alliés à des personnes du même rang.

Ceux-ci et leurs nombreux frères, cousins et parents à un degré quelconque, avaient vécu dans la partie nord de l'Albigeois qui correspond aux communes actuelles de Montirat, Jouqueviel, Mirandol, pays accidenté, plutôt pauvre que riche, dont les habitants sont logés dans des masures, bâties avec une pierre de couleur sombre qui leur donne un aspect de délabrement, où la nourriture se compose surtout de châtaignes et de pommes de terre, où les hivers sont

[1] Archives du Tarn, E, 2889 — (Montirat, GG, 5).
[2] Archives du Tarn, E, 2904.

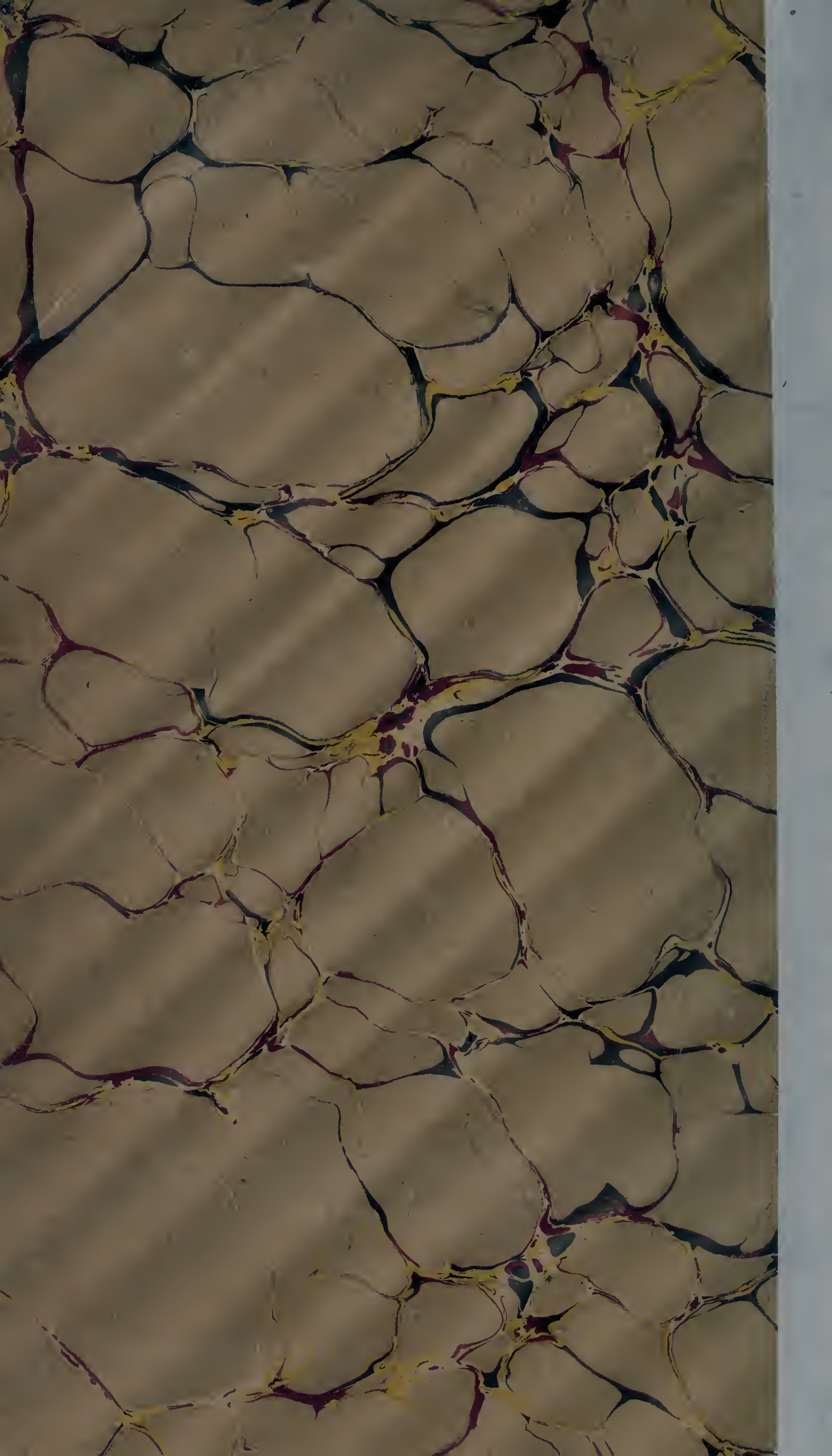
parfois rigoureux. A ces conditions un peu rudes de l'existence on ne peut opposer que le pittoresque des rives encaissées du Viaur et la verdure des châtaigneraies.

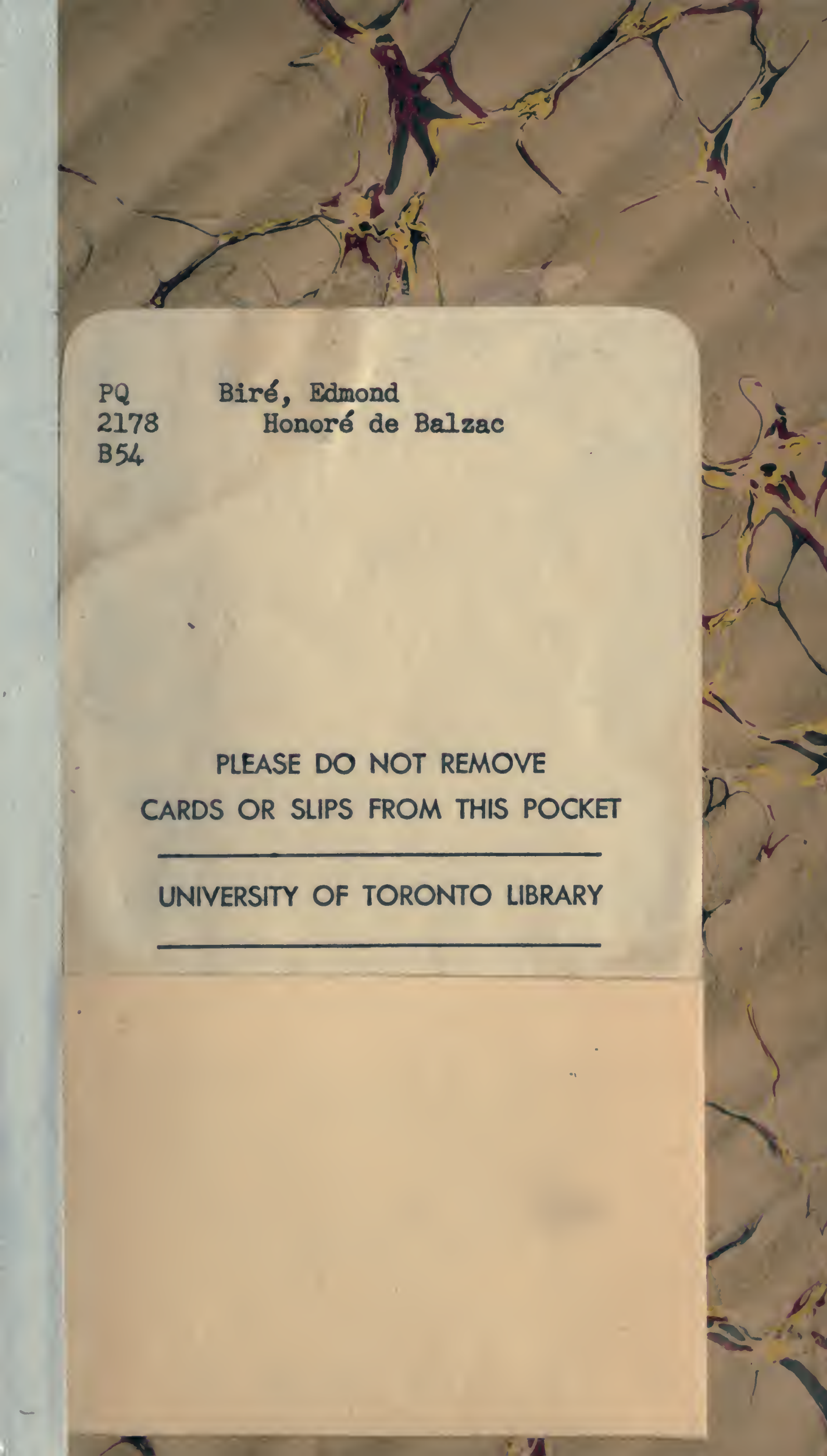
Dans quelle mesure l'œuvre de Balzac s'est-elle ressentie, par voie d'atavisme, de l'état social des ancêtres et du milieu matériel où ils ont passé leur vie ? Aux littérateurs de répondre.

Ch. Portal,
Archiviste du Tarn.

TABLE DES MATIÈRES

BESANÇON. — IMPR. & STÉRÉOT. DE PAUL JACQUIN




PQ 2178 B54
Biré, Edmond
Honoré de Balzac
PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET
UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

